LE ST-LAURENT

PAR

ALPHONSE LECLAIRE



LE

SAINT-LAURENT

HISTORIQUE, LEGENDAIRE

ET

TOPOGRAPHIQUE



LE

SAINT-LAURENT

HISTORIQUE, LEGENDAIRE

ET

TOPOGRAPHIQUE

DE

MONTREAL A PICTOU

et a Chicoutimi sur le Saguenay

PAR

ALPHONSE LECLAIRE

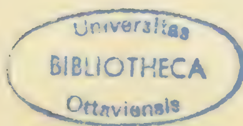
DEUXIEME EDITION

CONSIDERABLEMENT AUGMENTEE



OUVRAGE ILLUSTRÈ DE 260 GRAVURES,

d'une Carte du fleuve et d'une autre du golfe.



Dédié à

Mr Rodolphe Forget

président de la

Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario

et

Bienfaiteur des Lettres Canadiennes.



Le Saint-Laurent Historique, Légendaire et Topographique.



SOUVENT nous entendons vanter par les voyageurs nous revenant d'Europe, les excursions qu'ils ont faites sur le Rhin, la Seine ou la Tamise. Ceux qui n'ont pas traversé l'océan ne tarissent pas sur les beautés d'une promenade sur l'Hudson.

Nous oublions trop, que, sans sortir de notre Canada, nous pouvons faire des voyages, qui, sous bien des rapports, sont supérieurs à ceux que l'on fait à l'étranger. Sans doute, les rives du Saint-Laurent ne sont pas bordées de petites villes et de hameaux aussi rapprochés qu'ils le sont sur les vieilles rivières de l'Europe, mais souvenons-nous que ce ne sont que des rivièrettes comparées à notre fleuve majestueux. Si l'on saisit mieux le pittoresque des sites sur ces petites rivières, c'est qu'on les voit de plus près. Ici, c'est la grandeur et la sublimité de la nature qui nous frappent davantage. Notre fleuve n'est pas bordé, comme l'Hudson, de résidences princières, mais que de jolis villages, dont les clochers apparaissant au loin, nous rappellent la foi,

les luttes des ancêtres et la piété des contemporains qui conservent et ornent avec amour, au centre du hameau, ces temples sous le toit desquels fut bénie leur entrée dans la vie, l'union qui doit la propager; ils y viennent chercher force et consolation dans leurs peines; là aussi, hélas! ils vont dire un dernier adieu, à ceux qui les ont quittés pour le grand voyage.

Ce qui nous manque, pour que nous puissions apprécier notre beau pays, ce sont les guides qui abondent sur le vieux continent et font remarquer la beauté des sites et les souvenirs qui s'y rattachent. L'été dernier, nous faisions en compagnie de nombreux amis, le beau voyage de Montréal au golfe Saint-Laurent; à tout moment, nous nous demandions quelles étaient les paroisses qui passaient sous nos regards, les montagnes qui s'élevaient parfois du bord même du fleuve, les nombreuses rivières dont les eaux se jetaient dans notre mer intérieure. Rarement nous pouvions obtenir même un nom d'endroit; les faits historiques qui s'y rattachent, les légendes qui en sont la poésie, nous restaient étrangers.

Comme directeur de la *Revue Canadienne*, mes amis prétendirent, qu'il m'incombait de combler cette lacune. J'ai cherché, mais n'ayant trouvé personne pour l'entreprendre, je me résigne à le faire, tout en pensant, combien une plume plus autorisée eût mieux su intéresser mes compatriotes, comme aussi les nombreux touristes que nous amène la belle saison.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire une histoire complète du fleuve et des choses qu'on y voit, mais seulement d'indiquer les faits qui peuvent rendre le voyage plus intéressant et plus profitable. Le touriste fait généralement un voyage pour se reposer et ne veut pas se fatiguer à lire des ouvrages sérieux. D'un autre côté, si, en quelques mots, il peut connaître ce que ses yeux admirent, il jouit bien davantage de ces instants de repos; de retour chez lui, pendant les longues soirées de l'hiver, il refera avec plaisir, en compagnie de sa famille ou de ses amis, à l'aide de son guide, l'excursion de l'été, et si sa curiosité est éveillée par un souvenir, il pourra étudier plus en détail l'histoire des villes qu'il a visitées, des belles campagnes qu'il a admirées.

Que nous nous embarquions sur l'un des palais flottants de

la *Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario,* ou sur le splendide vaisseau de la *Quebec Steamship Company,* le *Campana,* nous partons toujours sous les regards de Marie, l'Etoile de la Mer, dont la statue domine son antique sanctuaire de Notre-Dame de Bon Secours. Saluons donc cette mère bien-aimée et demandons lui de bénir notre voyage.

Notre bateau, se détachant du quai, passe devant l'île Sainte-Hélène, parc unique au monde, entouré qu'il est de tous côtés, d'eaux rapides, abondantes et limpides. Champlain lui donna ce nom en l'honneur de sa jeune femme, Hélène Boulé. Il l'avait épousée, en 1611, alors qu'elle n'avait encore que douze ans. Elle vint au Canada en 1620, et y passa quatre ans, souffrant beaucoup de son isolement, elle qui avait été élevée à Paris. Elle passait pour une des beautés de son temps et fut regrettée au Canada où elle avait fait beaucoup de bien.

L'île SAINTE-HELENE fit autrefois partie de la baronnie de Longueuil; la dernière baronne, Madame Grant, l'aimait beaucoup. Elle y avait sa résidence d'été; ses jardins, magnifiques pour le temps, jouissaient d'une grande réputation.

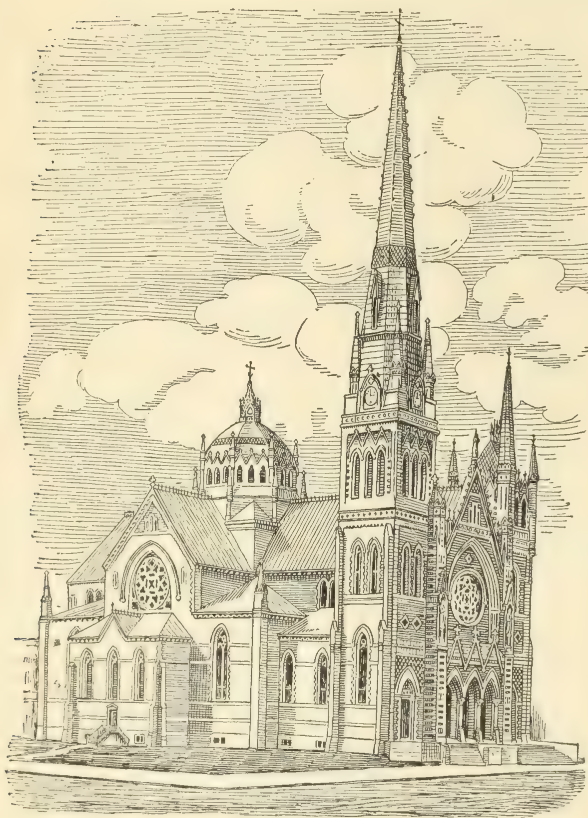
L'île Sainte-Hélène, fut le dernier rempart de la domination française au Canada. Lévis, indigné de ce que le général Murray refusait à ses troupes les honneurs de la guerre, s'y retira avec deux mille de ses compagnons d'armes, résolu à vendre chèrement sa vie. Il ne céda que sur les prières instantes et les ordres formels de M. de Vaudreuil, qui le suppliait de se rendre pour éviter à Montréal les horreurs de la guerre. Il y consentit en effet, et remit sa personne et ses soldats aux Anglais, mais les drapeaux de la France, sa patrie, jamais! Il les brûla tous sur l'île, en face de ses compagnons d'armes au cri de: Vive la France!

* * *

Avant même d'avoir passé l'île Sainte-Hélène, on aperçoit la belle église de LONGUEUIL, vraiment imposante vue du fleuve. Cette église fut construite de 1884 à 1887, par M. l'abbé Maximilien Tassé, alors curé de la paroisse.

La première des trois concessions dont se composa plus tard

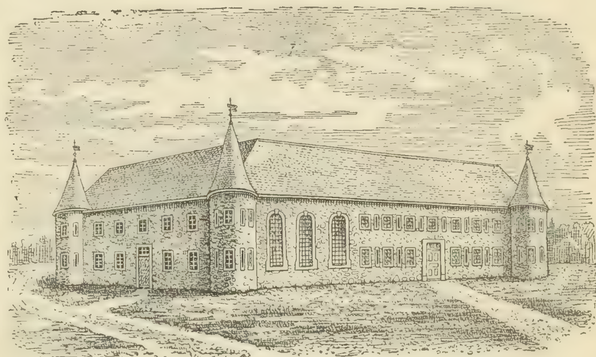
la seigneurie de Longueuil, fut faite, le 24 septembre 1657, à M. Charles Le Moyne, par M. de Lauzon de la Citière. Erigée en seigneurie en mars 1668, Longueuil devint baronnie en 1700, par lettre de noblesse octroyée par Louis XIV à Charles, fils aîné du premier seigneur. Pour se protéger ainsi que ses censitaires contre les invasions des Iroquois, M. de Longueuil, avait fait construire de 1685, à 1690, un fort, en pierre, de forme carrée, à deux étages et flanqué de quatre tours rondes. Il contenait une chapelle, qui servit aux besoins du culte, jusqu'à la construction de la première église paroissiale, commencée en 1724, par l'abbé Joseph Isambert, curé de l'endroit pendant quarante-trois ans.



Eglise Saint-Antoine.—Longueuil.

Ce fort, connu sous le nom de *Château de Longueuil,* exista plus d'un siècle. Il fut occupé par les Américains pendant la guerre de 1775. Les Anglais y tenaient encore garnison lorsqu'il fut partiellement détruit par le feu en 1792. Longtemps ses ruines demeurèrent debout; elles furent démolies en 1810 et la pierre, employée à construire une nouvelle église, nécessitée par l'augmentation de la population; celle-ci fut terminée, en 1814.

Longueuil avait un curé résident depuis 1698, logé par M. Le Moyne; il desservait l'église du fort. En 1724, le baron de Longueuil donna à la fabrique un emplacement avec un presbytère tout bâti; il fut remplacé en 1831 par le presbytère actuel, construit sur le même emplacement, agrandi par de nouvelles donations de la famille de Longueuil.



Château de Longueuil.

Longueuil fut érigé en municipalité en 1848, et devint ville en 1873.

C'est à Longueuil que furent tirés, le 17 novembre 1837, les premiers coups de feu du drame qui devait finir par l'échafaud, l'incendie, la ruine et l'exil d'un grand nombre.

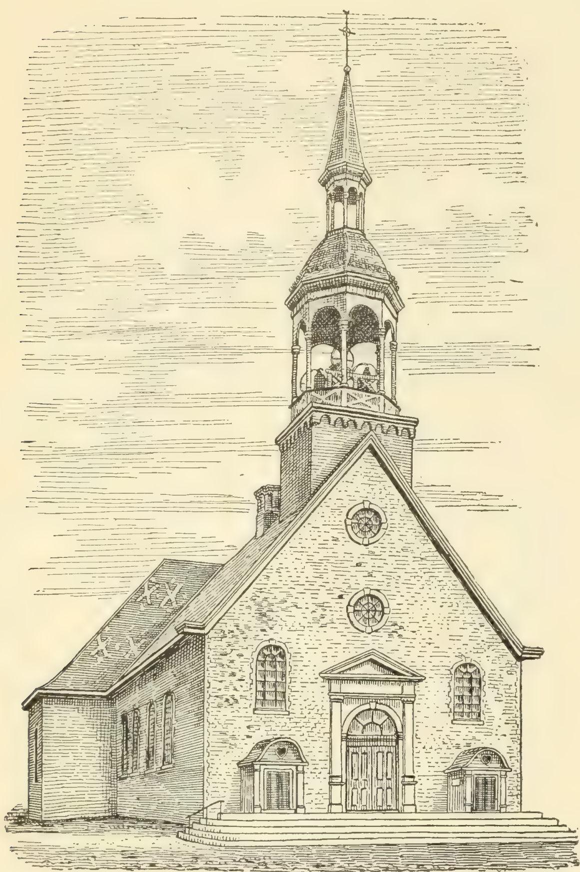
A Longueuil aussi naquit en 1816, un des héros de ce drame, le Docteur J. O. Chénier, dont la bravoure est restée légendaire. Longtemps encore parmi les Canadiens-Français, on dira: "Brave comme Chénier."

Longueuil fut le berceau de la communauté des Soeurs des Saints Noms de Jésus et Marie, qui viennent de bâtir à Montréal, le plus beau couvent du Canada.

* * *

Pendant que nous repassons dans notre mémoire l'histoire de Longueuil et que nous admirons son magnifique clocher, notre bateau nous a portés en vue de celui de BOUCHERVILLE, autour duquel se groupe le village. Ici le fleuve se divise en plusieurs canaux et forme des îles dont la principale couronnée d'une superbe ormerie, fait de loin l'effet d'une gigantesque corbeille de verdure: c'est l'île de Grosbois, nommée aussi île Saint-Joseph, habitée par un descendant de la famille de Boucherville, qui a donné son nom à l'île.

Boucherville doit son nom au Sieur Pierre Boucher, anobli par Louis le Grand, en récompense des services rendus à la colonie, spécialement comme gouverneur des Trois-Rivières. L'intendant Talon voulant lui aussi reconnaître ses mérites, lui fit concession d'une seigneurie située sur le fleuve comprenant les îles alors connues sous le nom d'îles Percées, et aujourd'hui sous celui d'îles de Boucherville. M. Boucher n'était pas riche; il vint s'établir sur ses terres pour les cultiver luimême et voulut n'avoir autour de lui que des gens à réputation irréprochable. Son premier soin fut de se bâtir un manoir près de l'embouchure du petit cours d'eau nommé alors rivière Saint-Jean, aujourd'hui la rivière Sabrevois, du nom d'un de ses gendres Jacques-Charles Sabrevois de Bleury. Il entoura sa maison de palissades, et tout à côté, construisit la première chapelle de Boucherville. En face, sur les bords du Saint-Laurent il éleva une petite redoute, dont on voyait encore les restes il n'y a pas bien des années. Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires que les Iroquois, venant de la Nouvelle-Angleterre pour attaquer Ville-



Eglise de la Sainte-Famille.—Boucherville.

Marie, ou pour monter vers les pays du Nord-Ouest, descendaient ordinairement par le Richelieu jusqu'à Sorel, pour de là se rendre au ruisseau qui sert de décharge à un *petit-lac,* entre Varennes et Boucherville, le remontaient jusqu'à ce petit lac pour revenir au fleuve par la rivière Sabrevois, passant ainsi en arrière du village. Malgré ces précautions, en 1695, pendant une nuit sombre d'été, les Iroquois pénétrèrent jusqu'aux habitations, se précipitèrent sur les familles endormies, et firent un massacre dont les horreurs ne furent surpassées que par celui de Lachine. Des mères, avant d'être torturées elles-mêmes virent leurs enfants égorgés dans le berceau; des vieillards furent saisis dans leur fuite et traînés en captivité; le feu dévasta plusieurs habitations. Quand le matin vint éclairer ce douloureux spectacle, on put voir des restes de flammes et des cendres, quelques familles effrayées sortant des bois, où elles avaient pu se sauver, des orphelins demi-nus à la recherche de leurs parents, des maris restés sans femmes, des femmes, sans époux, sans famille et sans gîte.

Cette catastrophe eût lieu trois ans après l'érection canonique de la paroisse de Boucherville, sous le vocable de la Sainte-Famille. Avant cela le sanctuaire adjacent au manoir était desservi par des missionnaires. Le premier baptême inscrit sur les registres de la chapelle, est signé par l'illustre explorateur, dont la statue orne le capitole des Etats-Unis, à Washington: le père Jacques Marquette. C'était celui d'une jeune algonquine qui eût pour parrain et marraine un fils et une fille de M. Boucher: Ignace et Marie; on voit leur signature à côté de celle du P. Marquette. A l'endroit où était cette chapelle s'élève aujourd'hui une croix sur laquelle on peut lire:

EN CE LIEU
PIERRE BOUCHER
BATIT LA PREMIERE CHAPELLE
1668.

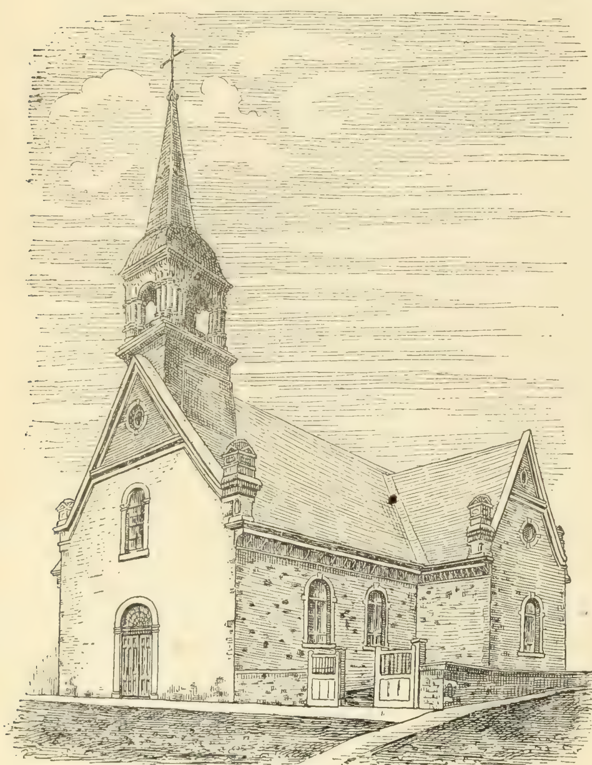
LE **PERE MARQUETTE**
S. J.
FIT LE PREMIER BAPTEME

LA VENERABLE
SOEUR BOURGEOIS
FONDA LA PREMIERE ECOLE

LE 24 AOUT 1879
MONSEIGNEUR TACHE
ARCH. DE SAINT-BONIFACE
BENIT CE MONUMENT,
SUR LA PROPRIETE DE
JOSEPH BOUCHER
DE LA BROQUERIE

Une église en bois fut construite, en 1670, remplacée, en 1712, par une en pierre. Celle-ci devenue trop petite fut remplacée en 1801 par une troisième église.

Un désastreux incendie détruisit cette église, la chapelle des congréganistes bâtie en 1831, le couvent, l'école et cent quarante-trois maisons avec leurs dépendances, le 20 juin 1843, laissant un grand nombre de familles sans logis. L'église actuelle repose sur les fondations de celle de 1801.

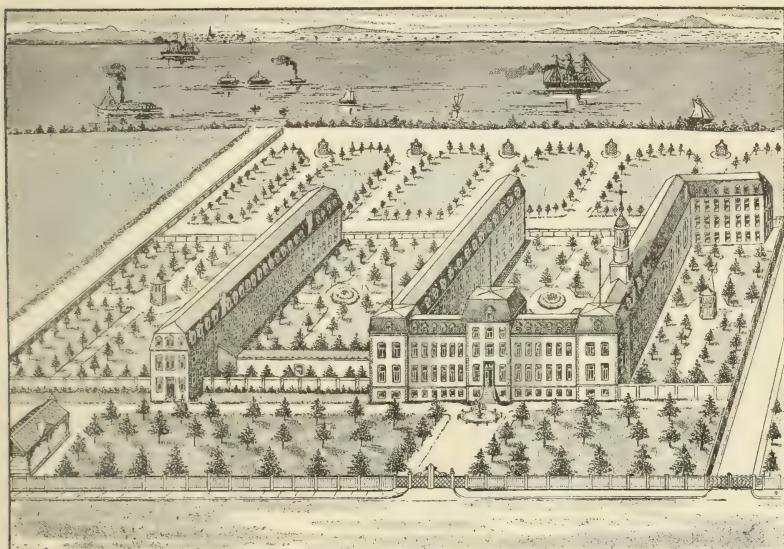


Eglise Saint-François d'Assise.—Longue-Pointe.

Boucherville est fière de compter parmi ses enfants Sir Louis Hypolite Lafontaine, le grand patriote canadien; M. Antoine Girouard, le fondateur du collège de Saint-Hyacinthe dont la statue s'élève en face de l'église de Boucherville, et Monseigneur Alexandre Antonin Taché, l'illustre apôtre du Nord-Ouest.

Le vieux manoir où a logé le Jésuite Marquette fut donné aux RR. PP. Jésuites par Mgr. Taché, il y a peu d'années. Pendant un siècle il a porté le nom de Château Sabrevois, ses nouveaux propriétaires, par reconnaissance envers leur généreux bienfaiteur, l'ont nommé: *Villa de la Broquerie.*

A peu près aux deux extrémités du groupe des îles de Boucherville, comme pour les enlacer, l'île de Montréal allonge deux pointes dans le fleuve. Sur la première s'élève le village de la LONGUE-POINTE, dont le nom explique la situation. Cet endroit est surtout remarquable par les deux institutions de charité qu'il renferme: La plus importante, l'Asile Saint-Jean-de-Dieu, sous la direction des Soeurs de la Providence, est vouée



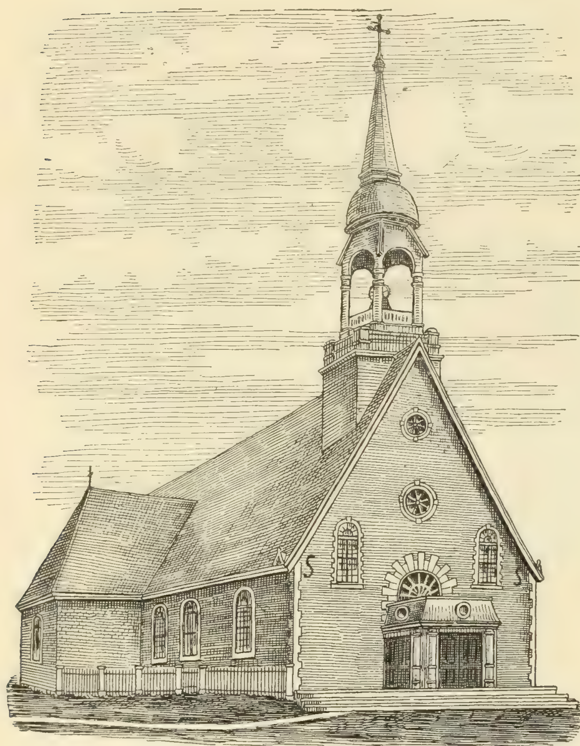
Asile Saint-Benoit-Joseph.
Asile privé pour les aliénés, les épileptiques, etc.—Longue-Pointe,

au soin des aliénés. Peu d'institutions de ce genre peuvent lui être comparées. L'autre, plus ancienne, que nous voyons s'élever sur le bord du fleuve, est destinée spécialement aux soins des épileptiques, des alcooliques et aussi des aliénés; c'est plutôt un asile pour patients privés; elle est sous le contrôle des Frères de la Charité et porte le nom d'Asile Saint-Benoît-Joseph-Labre.

La paroisse de la Longue-Pointe fut érigée en 1724, sous le patronage de Saint-François d'Assise. L'église actuelle, com-

mencée cette même année, fut refaite à l'intérieur après l'incendie du 10 juin 1893.

C'est à la Longue-Pointe que prit modestement naissance le *Collège de Montréal* dont les vastes constructions s'étendent maintenant sur les flancs de la montagne de Montréal.



Eglise du Saint-Enfant-Jésus.—Pointe-aux-Trembles.

* * *

Sur l'autre pointe située à peu de distance du bout de l'île de Montréal, il y avait autrefois un bosquet de trembles que l'action des glaces et des crues du printemps a depuis longtemps fait disparaître. Le nom de POINTE-AUX-TREMBLES est cependant resté à la paroisse. Elle existe depuis 1674 sous le vocable de l'Enfant Jésus. La chapelle bâtie en ce temps fut remplacée en 1705, par l'église que nous voyons aujourd'hui, restaurée depuis 1869.

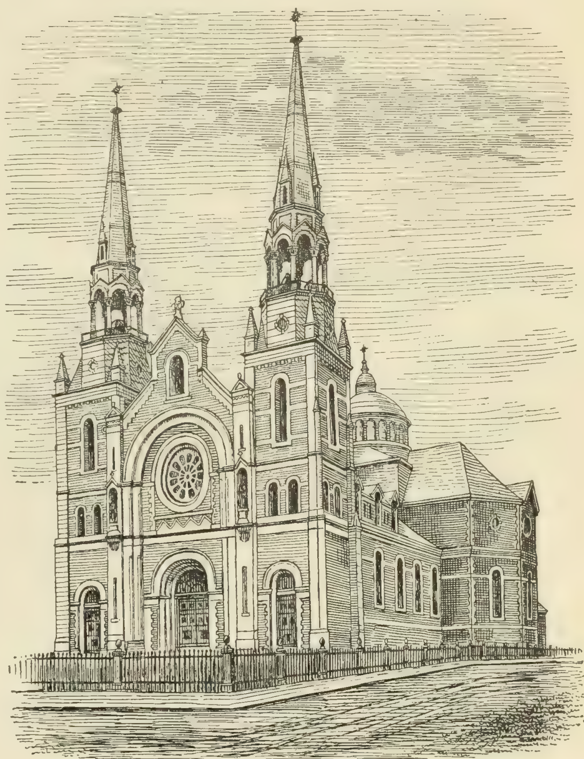
La Pointe-aux-Trembles ne fut pas plus que les autres à l'abri des incursions des Iroquois, en 1690 et 1691, plusieurs de ses habitants tombèrent victimes de ces sauvages.

Le Sanctuaire de la Réparation construit il y a peu d'années, tout près du fleuve, sur la lisière d'un frais bosquet d'érables,

est en voie de faire de la Pointe-aux-Trembles un lieu de pèlerinage célèbre.

* * *

Le chenal qui s'était rapproché de la rive nord à la Longue-Pointe, s'en éloigne à la Pointe-aux-Trembles, pour passer au sud d'un groupe d'îles, s'étendant jusqu'au delà de l'embouchure de la Rivière-des-Prairies. La plus grande de ces îles porte le nom d'île Sainte-Thérèse. Elle fut au mois de juillet 1665, témoin de la capture de Charles Le Moyne par une bande d'Iroquois. Bien imprudemment, il s'y livrait aux plaisirs de la chasse. Au lieu de le torturer et de le brûler, selon leur coutume, et comme le voulaient les anciens, ces barbares, frappés de crainte et d'admiration pour ses belles qualités et la fierté de son langage, le ramenèrent à l'automne sans lui avoir fait de mal.



Eglise Sainte-Anne.—Varennes.

* * *

A peu près vis-à-vis le milieu de l'île Sainte-Thérèse, du côté



SANS MERCI.—par Philippe Hébert.

sud du fleuve s'élève le joli village de VARENNES, avec son église de Sainte-Anne, une des plus belles des rives du fleuve Saint-Laurent. Elle fut commencée en 1884, et bénie trois ans plus tard, par Monseigneur Fabre.

Le fief de Varennes fut accordé le 29 octobre, 1672, au Sieur de Varennes. Longtemps le service divin fut célébré dans la maison seigneuriale, puis dans deux chapelles successives, en bois; elles firent place, en 1718, à une église en pierre qui à son tour fut remplacée par celle que nous admirons.

Varennes était une des colonies militaires fondées, sous Talon, par des concessions seigneuriales faites aux officiers du régiment Carignan-Sallières, dont les censitaires devaient se recruter parmi les hommes de leurs compagnies respectives. En prenant possession de leurs terres, ces grands propriétaires devaient commencer par se bâtir et se fortifier. Leur résidence, le plus souvent, bien modeste, prenait le nom pompeux de fort.

A l'exception de celui de Longueuil, ils se ressemblaient tous plus ou moins. L'historien Charlevoix, nous en donne une bonne description: "Ces forts, étaient de grands enclos entourés de palissades et de redoutes. L'Eglise et la maison du seigneur étaient en dedans des palissades et le fort était assez grand pour mettre en sûreté en cas d'attaques, les femmes, les enfants et les bestiaux. Une ou deux sentinelles montaient la garde jour et nuit. Avec quelques petites pièces de canon, ils tenaient en respect l'ennemi scalpeur, avertissaient les colons de se tenir sur leurs gardes et les appelaient au secours du fort."

Monsieur Fréchette va nous dire ce que furent les *Premières Saisons* autour de ces forts:

Ce fut un temps bien rude et plein d'âpres angoisses,
Que les commencements de ces belles paroisses
Qu'on voit s'échelonner aujourd'hui sur nos bords.
Quand, du haut du vaisseau qui s'ancre dans nos ports,
Le voyageur charmé se pâme et s'extasie
Au spectacle féérique et plein de poésie
Qui de tous les côtés frappe ses yeux surpris,
Il est loin, oui, bien loin de se douter du prix
Que ces bourgs populeux, ces campagnes prospères
Et leur riches moissons coûtèrent à nos pères!



SANS MERCI—par Philippe Hébert.

Chez nous, chaque buisson pourrait dire au passant:
Ces sillons ont moins bu de sueurs que de sang.
Par quel enchaînement de luttes, de souffrance,
Nos aïeux ont conquis ce sol vierge à la France,
En y fondant son culte immortel désormais,
La France même hélas! ne le saura jamais!

Quels jours ensanglantés! quelle époque tragique!
Ah! ce fut une race à la trempe énergique
Que les premiers colons de ce pays naissant.
Ils vivaient sous le coup d'un qui-vive incessant:
Toujours quelque surprise, embûche, assaut, batailles!
Quelque ennemi farouche émergeant des broussailles!
Habitants égorgés, villages aux abois,
Prisonniers tout sanglants entraînés dans les bois!....

Les femmes, les enfants veillaient à tour de rôle,
Tandis que le mari, le fusil sur l'épaule,
Au pas ferme et nerveux de son cheval normand,
Semeur de l'avenir, enfonçait hardiment
Dans ce sol primitif le soc de sa charrue.
Et si, l'été suivant, l'herbe poussait plus drue
Dans quelque coin du pré, l'on jugeait du regard
Qu'un cadavre iroquois dormait là quelque part.

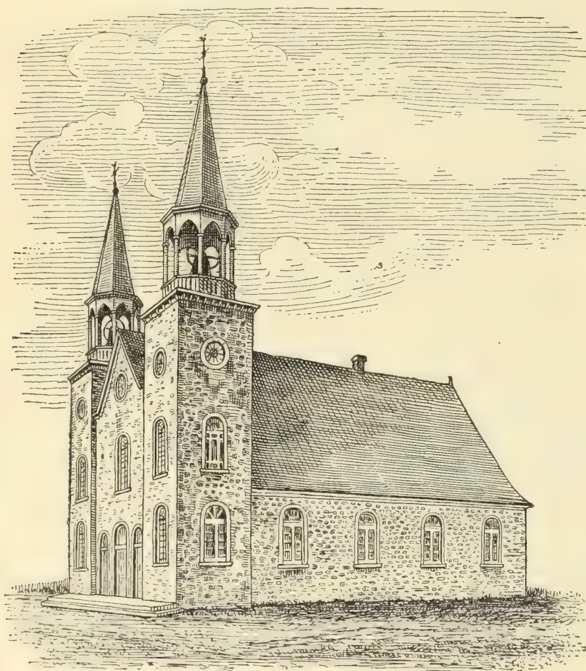
* * *

Nous doublons maintenant, sur la rive sud, le Cap Saint-Michel; pointe la plus avancée de la seigneurie concédée à Monsieur de Saint-Michel, le 3 novembre 1672. Nous laissons à notre gauche les îles Delorier, Bellegarde, Hertel; vis-à-vis le cap Saint-Michel, du côté opposé du fleuve, se trouve le Bout-de-l'île de Montréal, et là, se décharge dans le Saint-Laurent, la Rivière-des-Prairies, nommée ainsi d'après un jeune français qui s'y noya ou suivant d'autres s'y égara simplement. L'Ottawa porta quelque temps son nom, qui est resté à la rivière par où les Outaouais descendaient à Montréal.

* * *

Un peu plus bas que l'embouchure de la rivière des Prairies se dresse la paroisse de REPENTIGNY, fondée en 1679, et dédiée

à la Purification de la Bienheureuse Vierge-Marie. Repentigny doit son nom au seigneur auquel ce fief fut concédé. Les régistres de la paroisse ayant été brûlés, on ne connaît que peu de faits, se rapportant à ce village. Toutefois le souvenir s'est conservé d'une assez rude leçon donnée aux Iroquois. C'était en 1691, une bande nombreuse de ces barbares s'était répandue entre Repentigny et les îles du lac Saint-Pierre, faisant des dégats considérables, sans être inquiétés, parce que la disetté empêchait les milices de se mettre en campagne. Cependant après avoir fait chercher des provisions de maison en maison, Monsieur de Vaudreuil se mit à leur poursuite avec une centaine d'hommes. Un certain nombre d'Iroquois s'étaient logés dans une maison de Repentigny, dont les habitants avaient pris la fuite. Le 7 juin, les français s'approchèrent avec précaution et trouvèrent quinze de ces barbares paisiblement endormis sur l'herbe. Tous furent massacrés avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, puis on mit le feu à la bicoque. Trois ou quatre iroquois blessés purent regagner le bois, où probablement ils périrent aussi. Les français perdirent huit hommes, presque tous à cause de leur précipitation et de leur impru-



Eglise de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie.
Repentigny.

dence. La perte la plus sensible fut celle de François Le Moyne, Sieur de Bienville, cinquième fils de Charles Le Moyne. Dans la chaleur du combat, il eut la témérité de s'approcher d'une fenêtre pour regarder à l'intérieur de la maison où étaient les ennemis; il fut renversé d'un coup de feu.

La famille de Repentigny est un bel exemple de la fécondité de la nationalité française transportée sur les rives du Saint-Laurent. Pierre Le Gardeur, seigneur de Repentigny, inhumé à Montréal, le 19 novembre 1736, était l'aîné de vingt et un enfants: dix-huit garçons et trois filles, issus du mariage de Jean-Baptiste Le Gardeur de Repentigny avec Marguerite Nicolet.

L'église actuelle a été refaite en 1850.

Devant Repentigny est une petite île appelée île à la Bague De l'autre côté du fleuve s'étendent les îles Bouchard concédées, le 29 octobre 1672, au Sieur Fortel. Ensemble elles ont environ cinq milles de long sur un demi mille de large. L'une d'elles porte le nom de Bouchard, la seconde en importance fut nommée île Marie en l'honneur de l'héroïne de Verchères.

* * *

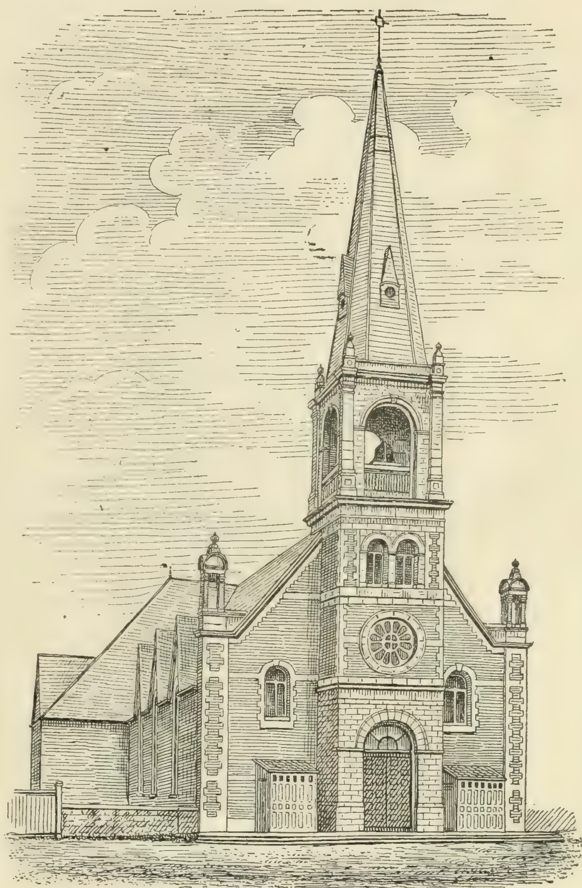
Presque vis-à-vis le centre de ce groupe que l'on nomme quelquefois aussi, îles de VERCHERES, sur la rive sud, s'élève le village de ce nom.

La Seigneurie de Verchères fut concédée au Sieur de Verchères, un des officiers du régiment Carignan-Sallières, le 29 octobre 1672. Comme les autres, en venant prendre possession de ses terres, celui-ci dut s'y fortifier, car il ne devait pas être moins exposé que ses voisins aux incursions des Iroquois. Ce qui a surtout rendu célèbre le fort de Verchères ce fut l'héroïsme d'une enfant de douze ans, Marie-Madeleine de Verchères que l'on appelait alors *Mam'zelle Madelon.*. Un jour pendant une absence de son père, elle tint à distance une bande d'Iroquois qui sans relâche, trois jours durant, tentèrent d'escalader les palissades. Le mousquet de la jeune guerrière abattait tous ceux qui s'y risquaient.

Deux ans plus tard, le 22 octobre 1692, une cinquantaine d'Iroquois, surprirent la jeune fille, occupée à quelques arpents


IROQUOIS

du fort. Elle put s'y réfugier, poursuivie par les balles des sauvages; heureusement, aucune ne l'atteignit. Son père était en mission à Québec et sa mère à Montréal. Il ne restait dans le fort que des femmes affolées dont les maris, occupés au défrichement, venaient d'être victimes de ces barbares, deux soldats timides, un vieillard de quatre-vingts ans et les deux jeunes frères de Melle de Verchères.



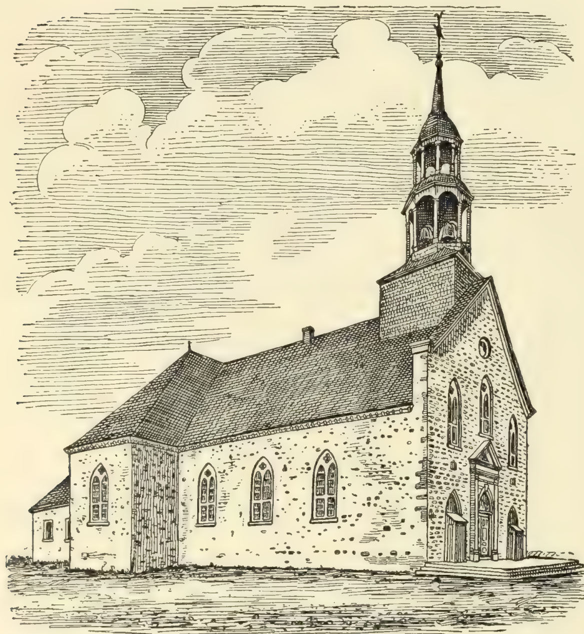
Eglise Saint François-Xavier.—Verchères.

Avec les cinq derniers, elle organisa la défense du fort et tint les Iroquois à distance pendant huit jours. Ils prirent la fuite à l'arrivée de M. de la Monnerie venu de Montréal avec quarante hommes pour les secourir.

Quelques années après la jeune et belliqueuse gardienne du fort devait sauver la vie de Pierre Thomas Tarieu de la Naudière, Sieur de la Pérade et seigneur de la rivière Sainte-Anne. Elle était en promenade sur les bords du Richelieu ou de la rivière Sainte-Anne, — l'endroit est incertain, — lorsqu'un hasard providen-

tiel voulut qu'elle l'aperçut cerné de tous côtés par un essaim de féroces sauvages. N'écoutant que sa téméraire audace, elle entraîne quelques hommes, vole au secours de M. de la Naudière et réussit à l'arracher des mains de ses barbares assaillants.

L'intrépidité de cette jeune fille toucha profondément M. de la Naudière; n'ayant alors que vingt-neuf ans, il demanda sa main et en 1706, unissait sa destinée à l'héroïne qui, deux fois encore, devait lui sauver la vie, comme nous le verrons plus loin. Verchères fut érigée en paroisse en 1722; deux ans après on construisit une première église, brûlée en 1818. L'année suivante voyait debout l'église actuelle, restaurée en 1894.



Eglise de Saint-Sulpice.

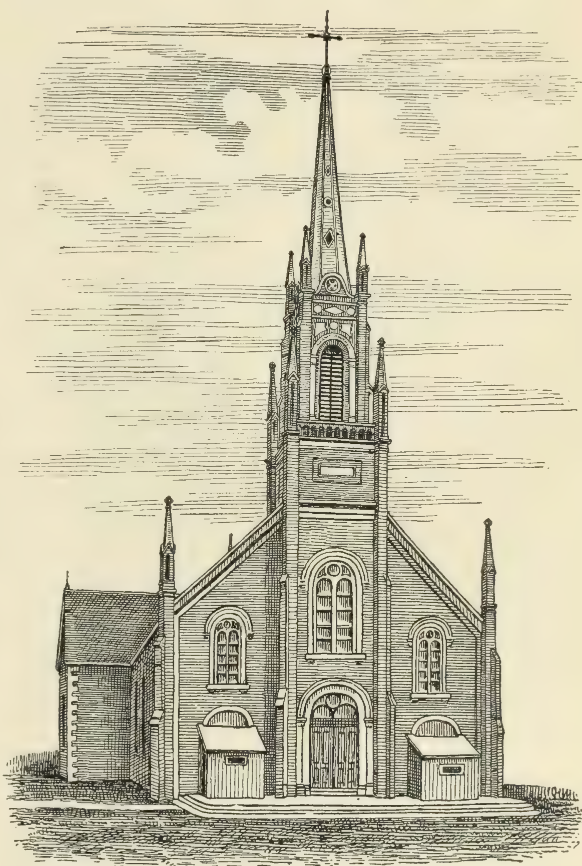
* * *

Du côté opposé du fleuve, un peu plus bas que Verchères, nous apercevons SAINT-SULPICE, fief de MM. Cherrier et Le Royer; ils l'obtinrent le 17 décembre 1640. Plus tard, cette propriété fut cédée aux messieurs du séminaire de Saint-Sulpice de Montréal. Ceux-ci y bâtirent une église, en 1706, et furent curés de la paroisse jusqu'en 1776. Cette première église servit pendant cent vingt-quatre ans, puis fit place à l'église actuelle.

Arrivé à l'extrémité des îles Bouchard, le chenal fait une

courbe vers la rive nord du fleuve. Nous laissons à notre droite une série de petites îles portant des noms bizarres: île aux Veaux, île aux Rats. Au delà de l'île Hurteau se trouve le village de Contrecoeur dont notre route nous éloigne insensiblement.

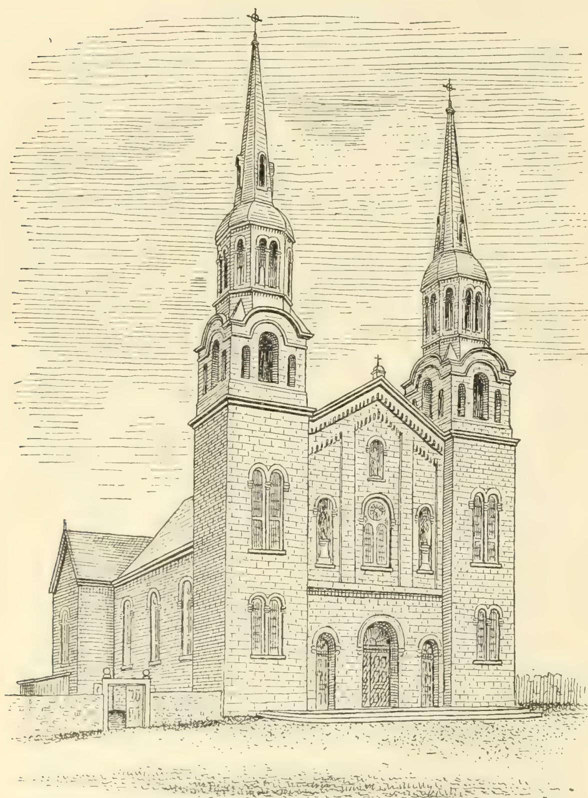
* * *



Eglise de la Très Sainte-Trinité.—Contrecœur.

CONTRECOEUR, une des douze seigneuries accordées aux officiers du régiment de Carignan, le fut en octobre 1672, à François-Antoine de Pécaudy, sieur de Contrecoeur. Il avait épousé, à Québec, en 1667, mademoiselle Barbe Denys de la Trinité; en son honneur la paroisse fut érigée sous le vocable de la Très-Sainte-Trinité. Une chapelle en bois fut remplacée en 1711 par une autre plus considérable. L'église actuelle, consacrée par Monseigneur Bourget le 23 octobre 1867, en remplace une troisième bâtie en 1817 et détruite par le feu le 23 juillet 1863.

Le chenal a conduit notre bateau tout près de LAVALTRIE, située sur la rive nord du fleuve. Devant le village s'étendent deux îles portant le même nom. Iles et village font partie de la seigneurie accordée en 1672 et 1734, au sieur Marganne de La Valtrie. La paroisse érigée en 1732, sous le patronage de Saint-Antoine eut d'abord une petite chapelle remplacée plus tard par une église construite sur le bord du fleuve. La crue du fleuve ayant peu à peu emporté le terrain qui le séparait de l'église, il fallut songer à en élever une autre dans un endroit plus sûr. En 1869, la belle église que nous admirons, sortait de terre comme par enchantement. Elle a été restaurée en 1887.



Eglise Saint-Antoine-de-Padoue.—Lavaltrie.

Devant Lavaltrie, le fleuve s'est considérablement élargi. Il a près de deux milles de largeur. Le chenal se bifurgue et l'on peut passer d'un côté ou de l'autre d'une île assez considérable, portant le nom d'île de Saint-Ours. Elle se trouve à quelques milles en bas du village que nous venons de laisser derrière nous.

Le nom de cette île lui vient de ce qu'elle fut ajoutée par le

comte de Frontenac, à la seigneurie du Sieur de Saint-Ours le 25 avril 1674.

La seigneurie de Saint-Ours est vis-à-vis cette île, sur la rive sud. Elle s'étend du Saint-Laurent au Richelieu, sur la rive duquel s'élève le florissant village de Saint-Ours. La concession en avait été faite un an et demi avant celle de l'île par l'intendant Jean Talon.

L'île a formé deux étroits passages dans lesquels s'engouffre le large volume d'eau que nous avons vu s'étendre devant Lavaltrie; pour lui permettre de passer ces passages ont dû se creuser. Les rives du fleuve elles-mêmes se rapprochent en bas de l'île; il n'a plus que trois quarts de mille de large, là où le chenal se réunit de nouveau devant Lanoraie. Un peu plus bas il lui reste à peine un demi mille de largeur et il continue à se creuser, pour compenser ce qu'il perd en étendue. Dans cet étroit couloir il atteint une profondeur de quarante pieds.

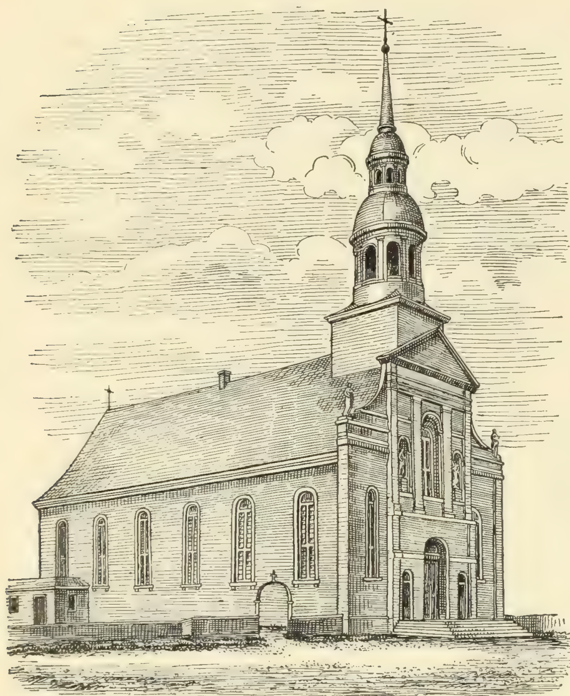
* * *

Le village de LANORAIE se dresse lui aussi sur la rive nord du Saint-Laurent. La paroisse fut érigée sous le vocable de Saint-Joseph, de 1737 à 1742, la date exacte est incertaine. Un contrat de location de banc signé par le père P. B. Resche, récollet, curé entre ces deux dates, prouve que Lanoraie avait une église dès cette époque. On croit que son emplacement est maintenant dans le fleuve, la glace et la crue des eaux causant presque chaque printemps des éboulements considérables.

L'église actuelle consacrée par monseigneur Bourget, le 26 octobre 1864, en remplace une autre construite de 1742 à 1747. Elle est devenue un lieu de pèlerinage depuis un évènement considéré comme miraculeux et survenu au mois de juin 1881. Un matin, à cinq heures, le sacristain ouvrant l'église trouva l'autel tout en feu. Les flammes menaçaient de courir des boiseries du choeur à la voûte. Des témoins déposèrent que ces flammes n'avaient pas la couleur ordinaire. Elles environnaient la statue du Sacré-Coeur au-dessus de l'autel, sans l'atteindre. L'incendie fut maîtrisé et l'on trouva que seul, le piédestal de la statue était un peu noirci. Depuis ce temps cette image du

Sacré-Coeur est l'objet d'une dévotion particulière. En vertu d'une autorisation spéciale de Léon XIII, elle fut couronnée et portée processionnellement à travers les rues du village par monseigneur Fabre, le 24 juillet 1882.

Lanoraie fait partie des seigneuries de La Noraye et Deutré. La première accordée en avril 1686, au Sieur de La Noraye, l'autre au Sieur Jean Bourdon, le 1er décembre 1637, et le 16 avril 1647. Ces deux seigneuries passèrent, plus tard, aux mains de l'honorable Ross Cuthbert.



Eglise Saint-Joseph —Lanoraie.

Environ quatre milles plus bas, le fleuve s'élargit pour former le lac Saint-Pierre. Dès l'entrée de cet élargissement commence un nombreux groupe d'îles, qui remplit le haut du lac. Nous reviendrons à ces îles.

* * *

Pour le moment notre bateau les laisse à notre gauche pour se diriger au sud vers SOREL, bâti sur la pointe nord qui est formée par l'embouchure du Richelieu. De tout temps, depuis la découverte du Canada, cet endroit fut très fréquenté par les français comme par les sauvages. C'est là que Jacques Cartier, lors de son second voyage laissa son vaisseau l'Emerillon pour monter en

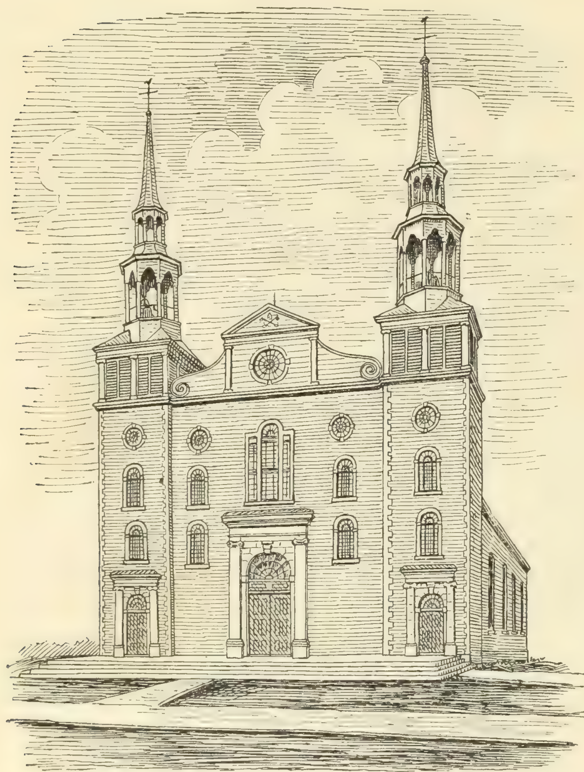
barque jusqu'à Hochelaga. Là, passa Champlain, en 1609 et encore l'année suivante, avec les Hurons et les Algonquins, pour remonter la rivière des Iroquois, aujourd'hui le Richelieu, et porter la guerre chez ces terribles barbares, qui depuis ce moment devinrent les ennemis irréconciliables des français. Desprairies, en 1610; Deschênes, en 1620; Pontgravé et Chauvin, en 1628 vinrent y rencontrer les sauvages pour faire la traite des pelleteries, mais ce furent des exceptions, le lieu étant peu sûr pour le commerce.

En effet, la rivière des Iroquois était la route par laquelle ces barbares venaient pour se répandre par toute la colonie et causer les ravages que nous savons.

S'en retournant chez eux leurs artistes peignaient sur les troncs d'arbres de la pointe et des environs, les portraits, quelquefois assez reconnaissables, de leurs prisonniers et des victimes dont ils rapportaient les chevelures. C'est ainsi que le père Paul Lejeune, en 1637, trouva à l'embouchure de la rivière des Iroquois, une planche, ayant servi de traverse à une croix élevée, l'année précédente, par M. Duplessis; ces barbares y avaient peint les têtes de trente hurons. Quand, en 1642, M. de Montmagny vint commencer la construction du fort Richelieu, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Sorel, les français trouvèrent sur un tronc d'arbre, la figure du pauvre père Isaac Jogues, pris avec ses compagnons, peu auparavant, dans les îles du lac.

Messieurs de Chamllou, de Semeterre, Jacques Babelin dit Lacrapaudière commandèrent tour à tour la petite garnison laissée dans le fort, bâti dans l'espoir d'arrêter, si possible, les dévastations des Iroquois. Dire les attaques que ces braves eurent à soutenir presque jour après jour, serait trop long; il fallut abandonner la position en novembre 1646. Au mois de mars suivant ces sauvages réduisirent le fort en cendre. Vingt-cinq ans plus tard, en 1665, M. de Tracy envoya quatre compagnies du régiment Carignan-Salières, récemment arrivé de France, élever un nouveau fort au même endroit; on lui donna le nom de l'ingénieur des travaux, M. de Sorel. Ce fut à ce fort que Murray montant à Montréal, au printemps de 1760, trouva le premier obstacle un peu sérieux. Une longue chaîne barrait

le passage. Elle s'étendait entre des redoutes placées sur deux petites îles. Sous la direction du curé, des retranchements avaient été élevés autour de la petite église, située sur la pointe où sont aujourd'hui les quais de la compagnie du Richelieu et d'Ontario. Il fallut deux heures de travail pour enlever la chaîne. Lord Rollo, débarqué pour s'emparer du fort dut y renoncer et se rembarquer après avoir, bien inutilement, brûlé bon nombre de maisons dans les environs.



Eglise Saint-Pierre.—Sorel.

Vers 1785, des royalistes des Etats-Unis, désirant continuer à vivre sous le drapeau britannique, fondèrent avec quelques soldats licenciés la petite ville de Sorel, qu'ils nommèrent William Henry. Peu à peu, les canadiens vinrent s'établir auprès d'eux et pacifiquement, par la force de leur expansion naturelle, comme cela est arrivé dans les Cantons de l'Est et se voit encore dans l'est de la province d'Ontario, ils prirent le dessus. Ils sont aujourd'hui la grande majorité et depuis longtemps la ville a repris son nom français. Les protestants y ont cependant encore, une église en pierre. Malgré sa situation avantageuse, à l'em-

bouchure d'une rivière par laquelle on pourrait communiquer avec New-York, Sorel aurait peu d'importance, si la compagnie du Richelieu et d'Ontario n'y avait ses quartiers d'hiver et ses chantiers.

La seigneurie de Sorel fut accordée à Sorel, Sieur de Saurel, le 29 octobre 1672, et achetée par Sir Frederick Haldimand pour l'usage du gouvernement, en 1781. Longtemps après la cession du pays les autorités anglaises, y eurent des magasins, des casernes, un hôpital et même des huttes pour leurs soldats invalides.

L'église actuelle, sous le vocable de Saint-Pierre, fut commencée en 1827, mais ne fut livrée au culte que vers 1835. Elle est en maçonnerie recouverte en ciment. Si l'on en croit la légende, le diable lui-même aurait aidé à sa construction. Etrange occupation pour sa majesté satanique! mais il en a fait bien d'autres depuis le jour où son orgueil le fit descendre de son trône. Tousjours est-il que, sous la forme d'un petit cheval blanc, M. l'abbé Kelly, V. G., l'employait à charroyer jusqu'à l'église, la pierre qu'on était obligé de faire venir, par chaland, de Berthier. Il y avait défense absolue de permettre au petit cheval de tremper ses lèvres dans l'onde qui coulait à ses pieds, pendant qu'on chargeait le camion. Un jour, — la besogne était heureusement presque terminée — touché des efforts que faisait la pauvre bête pour se désaltérer, le charretier lui ôta la bride. Le petit cheval blanc eut à peine touché l'onde qu'il disparut.

* * *

Du côté opposé à Sorel, sur le Saint-Laurent se trouve l'île Saint-Ignace, ainsi nommée par le père Lejeune en l'honneur du fondateur de son ordre. Plus bas, l'île Madame. En arrière de ces deux îles s'étend l'île Dupas. Comme beaucoup d'autres îles du Saint-Laurent, elle porte le nom de son premier concessionnaire. Elle avait été accordée, en 1672, à un Sieur Dupas. C'est la plus grande des îles du groupe, généralement désigné sous le nom d'îles de Sorel; seule, elle possède une église et plusieurs autres établissements florissants, les autres consistent

principalement en prairies et en pâturages. Une légende se rattache à cette église, M. Chauveau va nous la raconter:

Cela fit bien du bruit.
Il était en vacance et sortait d'une fête
Où l'on avait trinqué chez Thomas Giasson,
Un peu... pas mal, je crois.
Il entendit le son
De la cloche tintant comme pour l'agonie.
En voilà, par exemple, une cérémonie!
Se dit-il... Allons voir si ce pauvre bedeau
Sait ce qu'il fait... Je gage... Il aura bu moins d'eau
Que de vin... Ou peut-être encor quelque bonne âme,
Aux pêcheurs endurcis, par manière de blâme;
A charitablement fait entendre ce glas.
Moi-même le premier, j'en aurais bien, hélas!
Un grand besoin.
L'église au détour de la route,
Lui parut tout en feu, du bas jusqu'à la voûte.
Il se hâtait, disant des *Ave Maria*
Aussi drus qu'il pouvait, marchant de telle sorte
Qu'il fut en même temps, au dernier *Gloria*
Du chapelet et puis devant la grande porte,
Comme au plus beau dimanche ouverte à deux battants.
Il entre, mais ne voit point de flamme en dedans.
Seulement, sur l'autel, comme pour un office,
Six grands cierges brûlaient.—Sapristi! mon garçon,
M'a-t-il dit bien des fois, j'eus un fameux frisson,
Et je ne savais point, si c'était mon service,
Que l'on allait chanter. Volontiers sur ses pas
Il serait revenu, si, sans lui dire gare,
La porte de l'église, avec un grand fracas,
Ne s'était refermée. Alors, il se prépare
Pour le pire, attendant ce qui va se passer.
Il sentit dans son corps tout le sang se glacer,
L'horloge ayant sonné devers la sacristie
Lentement douze coups, quand il vit dans le choeur
Un prêtre s'avancer... La tête était partie
D'avec le corps... " J'étais dans le banc du *Seigneur*
Me dit toujours mon oncle, et je vis qu'à la place
Du visage il avait un nuage léger,

Quelque chose de gris, enfin comme une trace
De fumée ou d'encens." Mais ce prêtre étranger
Et bien étrange aussi portait une chasuble
Du plus beau violet... Rarement on s'affuble
Aussi bien sans sa tête... Et pour lors, sur l'autel
Il plaça le calice: il ouvrit son missel,
Et puis, en descendant à mon oncle il fit signe,
Disant: "*Introibo ad altare Dei.*"
Mais l'autre ne bougea... N'étant pas obéi,
Le prêtre s'en alla d'une façon bénigne,
Comme un homme qu'on chasse et qui l'a mérité.
C'était un écolier du petit séminaire,
Mon oncle, et qui savait répondre à l'ordinaire
De la messe très bien. Il fut donc irrité
Contre lui-même un brin d'avoir été si lâche
Et si peu complaisant. Il faudra que je tâche
De réparer cela... Je reviendrai demain,
Se dit-il aussitôt; mais trouvons un chemin
Pour sortir au plus vite. Allons! par la fenêtre
Du vieux vestiaire, on peut sauter dehors peut-être;
Et derrière l'autel la porte m'y conduit;
Elle est ouverte encor... C'est par là que s'enfuit
Ce malheureux curé... puis, si je le rencontre,
Nous nous expliquerons... je n'ai rien à l'encontre
De ce pauvre monsieur... s'il fallait en vouloir
A tous gens que l'on voit ayant perdu la tête,
On n'aurait plus d'amis, et ce serait trop bête.
Il partit comme un trait; mais au fond du couloir
La porte était fermée. Il fallut dans l'église
Demeurer jusqu'au jour...
Sur la muraille grise
—Les cierges de l'autel s'étant soufflés tout seuls—
On pouvait voir errer, comme autant de linceuls,
Les bizarres reflets de la lampe blafarde.
Dans telle obscurité, plus et plus on regarde,
Plus on trouve partout de menaçants objets.
En son tableau, la Vierge au fond de la chapelle,
Si divine au grand jour, si riante et si belle,
Paraissait bien sévère; et sinistres sujets,
Les martyrs, tout armés, dans leurs niches profondes,
Semblaient, pour la plupart, des gens peu rassurants,
Les chérubins rosés, aux chevelures blondes,

Bons enfants d'ordinaire, avaient l'air très méchants.
La belle voûte bleue aux étoiles dorées,
La plus riche, je crois, de toutes nos contrées,
Comme un drap mortuaire, était du plus beau noir.
Ce qui par-dessus tout n'était pas drôle à voir,
C'était bien le navire à l'antique structure,
Qui promenait son ombre à la nef suspendu.
On eut dit quelqu'objet affreux par sa nature,
Araignée aux longs bras, squelette de pendu,
Tout ce que vous voudrez de plus abominable.
Puis, c'était un silence à vous faire mourir:
On aurait entendu, dans l'église, courir
Une souris. Alors, près de la sainte table
Mon oncle se plaça, tout tremblant, à genoux,
Priant de tout son coeur pour lui-même et pour nous,
Pour le prêtre sans tête, et pour les saintes âmes
Du purgatoire, en masse, aussi pour ses parents,
Pour tous les bons chrétiens, tant savants qu'ignorants,
Pour gens de tous métiers, même les plus infâmes,
Inventant, j'en suis sûr, mille dévotions,
Et prenant devant Dieu des résolutions
Qu'il sut tenir depuis... Sachez que, par la suite,
Il devint prêtre... et, bien pire que ça... jésuite.
Tout rempli de ferveur, il priait donc ainsi,
Pour tout en général, pour cela, pour ceci,
Et je crois, sans mentir, qu'il y prierait encore,
Sans un sommeil de plomb qui, juste avant l'aurore,
Vint le surprendre enfin. Il fut tout ébahi
D'entendre "*Introibo ad altare Dei.*"
Saluer son réveil. Mais il n'eut pas d'angoisse:
C'était la voix d'un prêtre ayant sa tête à lui,
Et tête qui pensait pour toute la paroisse;
C'était, sans le nommer, le curé d'aujourd'hui.
Donc, mon oncle entendit dévotement sa messe,
Puis il fut le trouver, lui disant à confesse
Tout ce qu'il avait vu. "C'est très bien, mon enfant,
Il faudra soulager ce pauvre revenant;
Le bon Dieu le permet. Je le ferais moi-même,
A votre charité s'il n'avait eu recours.
Je serai là, tout prêt à vous porter secours,
Si de l'esprit du mal c'était un stratagème."

Par le bedeau, le soir, dans l'église conduit,
Mon oncle avait repris son poste avant minuit,
Tout seul. Il entendait marcher dans le vestiaire,
Le curé récitant rondement son bréviaire.
Quand l'heure fut venue, il vit une lueur
Passer près de l'autel... et voilà que s'allume
Un cierge... un autre après... A tout l'on s'accoutume:
J'avais cette fois-là, dit-il, beaucoup moins peur;
Et sans trop m'effrayer les douze coups sonnèrent,
Et le prêtre sans tête entra bien lentement,
Et me fit signe encor, mais plus timidement,
D'avancer dans le choeur; et les cierges donnèrent
Une lueur plus vive au moment où je fus,
Près de lui, prendre place. Il avait l'air confus,
Tout d'abord, mais sa voix tremblante et sépulcrale
Se raffermit bientôt; à plus court intervalle
Venait chaque verset... puis j'étais moins transi.
Il prenait du courage et m'en donnait aussi.
Je répondais plus haut; je servis les burettes,
Sans craindre d'approcher mes mains de ses manchettes

Puis, l'église soudain sembla se transformer;
Et l'on voyait partout des cierges s'allumer:
La vierge dans son cadre avait l'air plus heureuse,
Et se penchant vers nous, souriait gracieuse.
Les petits chérubins gazouillaient finement;
Les grands saints tout dorés regardaient tendrement;
Ils se parlaient entr'eux dans un très beau langage,
Qui n'était pas français ni latin davantage.
La voûte transparente, avait l'air de monter
Par degrés vers le ciel, les murs de s'incruster
D'agate, de porphyre et d'opale, et le reste,
Comme on le dit de ceux de la cité céleste.
L'orgue rendait tout seul des sons harmonieux;
Et, quand vint le *Sanctus*, de douces symphonies
Descendirent d'en haut. Comme aux cérémonies
Des plus grands jours, l'encens le plus délicieux
Sortait je ne sais d'où. Le prêtre, plus agile,
Avait la voix sonore. Au dernier évangile,
Au mot *veritatis*, il se tourna vers moi.
Me laissant voir en face un radieux visage,
Il me dit: "Mon enfant, merci pour ton courage

Le bon Dieu saura bien récompenser ta foi...
Je monte en paradis... Pour expier l'offense
D'avoir été distrait et léger à l'autel,
J'ai, pendant cinquante ans, attendu la présence
D'un servant qui voulût me faire aller au ciel,
En priant avec moi..."

Mon oncle ne put dire
Comment tout le mystère à la fin s'acheva;
Car au milieu du choeur le curé le trouva
Dans un état d'extase, et puis dans un délire
Qui dura plusieurs jours. N'entendant rien du tout,
Son bréviaire fini de l'un à l'autre bout,
Ne sachant que penser de cela tout en somme,
Il venait au secours de ce pauvre jeune homme.
Il ne vit dans l'église aucun signe nouveau,
Et se dit que le mal était dans le cerveau
De l'écolier. Plus tard, connaissant mieux l'affaire,
D'un miracle il trouva que la preuve était claire.
C'est ce qu'à dit mon oncle et je l'ai toujours cru.

L'île au Castor sépare encore l'île Dupas de la rive nord du fleuve; là s'élève la jolie et prospère petite Berthierville, bâtie sur la seigneurie concédée en 1674, à M. Berthier.

Nous continuons notre course laissant à notre gauche les îles de l'Ours, de l'Aigle, de Grâce, aux Corbeaux, à la Pierre, et, à notre droite, les îles du Bateau, du Moine, aux Raisins, sans compter nombre d'autres, plus petites, parmi lesquelles, il ne faut pas oublier l'île Plate, une des plus avancées dans le lac, devenue célèbre par la mort tragique du père Anne de Noue. Malgré ses soixante-trois ans, monté sur des raquettes et accompagné par un huron et deux français, ce bon père était parti des Trois-Rivières pour aller donner une mission aux soldats qui passaient l'hiver au fort de Richelieu. C'était à la fin de janvier 1645. Le premier jour ils n'avaient parcouru que six lieues, environ la moitié de la distance; ils avaient été retardés par les deux jeunes français, nouvellement arrivés dans le pays et peu accoutumés à l'usage des raquettes. La nuit se passa dans un trou creusé sous la neige. Deux heures après minuit, la lune étant fort brillante, le père de Noue partit seul, pour se

rendre au fort et envoyer de là du secours aux deux soldats. Bientôt le ciel se couvrit de nuages; des tourbillons de neige enveloppèrent le pauvre voyageur, lui dérobant la vue du ciel et de la terre et l'empêchant de reconnaître sa route sur la glace. Lorsque le jour suivant ses compagnons arrivèrent au fort, ils furent étonnés de n'y pas trouver le Père. Des messagers parcoururent les environs sans rien découvrir; enfin un soldat du nom de Caron, accoutumé au pays, avec l'aide de deux hurons, trouva sur l'île Plate, le corps gelé du missionnaire. Il était agenouillé auprès d'un trou qu'il avait commencé à creuser dans la neige avec ses raquettes. Ses deux mains croisées sur sa poitrine témoignaient qu'il priait, lorsque la mort vint mettre un terme aux souffrances causées par la faim, la fatigue et le froid. Le soldat français, en s'approchant du Père, qui conservait dans la mort, l'attitude et le calme de la prière, et dont les yeux éteints se tournaient vers le ciel, tomba à genoux sur la neige, saisi de respect et d'admiration. Les restes du courageux missionnaire furent transportés aux Trois-Rivières, où on les ensevelit dans le cimetière public. Le père de Nouë était noble de naissance; les dangers rencontrés pour son salut à la cour, l'avaient engagé à entrer dans la compagnie de Jésus.

Ces îles du lac Saint-Pierre offraient un excellent refuge aux Iroquois. Ils s'y cachaient ou s'y mettaient en embuscade. C'est ainsi que, le 4 août 1642, ils surprirent douze canots de Hurons, ramenant avec eux le Père Jogues, Guillaume Cousture, interprète, et René Goupil, jeune chirurgien, qui allait exercer son art auprès des chrétiens. Ils étaient plus de quatre-vingts. Par une décharge d'arquebuses, ils forcèrent les canots à prendre terre. En touchant le rivage presque tous les hurons s'enfuirent dans la forêt. Quelques-uns seulement, restèrent fermes, et, soutenus par les français se défendirent vaillamment; mais enfin, écrasés par le nombre, ils furent contraints de fuir, laissant au pouvoir des Iroquois, René Goupil et plusieurs hurons. Le Père Jogues aurait pu les suivre, mais il ne voulut pas abandonner les prisonniers. Bientôt après le chef chrétien Eustache Ahatsistari et d'autres hurons, furent amenés pour grossir le nombre des captifs. Le dernier qui revint auprès du Père Jogues fut Guillaume Cousture. Jeune, plein

de feu et d'agilité, il s'était enfoncé dans les bois laissant les ennemis bien loin derrière lui, lorsque, s'apercevant que le Père Jogues ne l'avait point suivi, il vint de lui-même s'offrir pour partager sa captivité. Fiers de leur victoire, les Iroquois commencèrent aussitôt à tourmenter leurs victimes; et, Cousture qui, dans le combat avait tué un de leurs chefs, fut exposé à toute leur fureur; ils lui arrachèrent les ongles, lui broyèrent les doigts avec leurs dents, et lui passèrent une épée à travers la main. Il supporta ces douleurs avec calme et sang froid. Les Iroquois reprirent le chemin de leur pays, chargés de butin et tous les soirs se délassaient des fatigues de la journée en tourmentant les captifs. Presque tous furent tués après de longues et atroces souffrances. Le Père Jogues, eut à subir, pendant près d'un an, des tortures qui souvent le laissaient presque mort; enfin, il put s'échapper et retourner en France, d'où il revint en 1646, pour se faire tuer par ces mêmes Iroquois.

Depuis longtemps les sauvages ne fréquentaient plus les îles de Sorel, mais leurs héritiers n'ont pas cessé d'en faire un lieu d'embuscade et de carnage. Sans doute, vous ne verrez pas ces nouveaux barbares, orner de chevelures, la ceinture d'un costume sommaire; vous ne serez pas exposé comme le major Schuyler, en 1693, à apercevoir une main dans le consommé qui mijote sur leur feu et qu'ils offrent de partager avec vous. Mais ils vous offriront avec orgueil de prendre part au festin qu'ils font de leurs victimes: innocentes bécassines, pluviers rusés, lourds canards aux plumages aussi riches que variés. En effet, cette immense nappe d'eau peu profonde, que de vastes champs de joncs et autres plantes aquatiques dominent pendant l'été et l'automne; ces îles où abondent les fruits sauvages de toutes espèces sont des endroits idéals pour la propagation de la gent ailée. Toutefois nos nemrods contemporains, après trois ou quatre jours, sont obligés de revenir de ce paradis des chasseurs, avec une ou deux douzaines d'oiseaux, tandis que leurs ancêtres, il y a quarante ou cinquante ans, rapportaient cent à deux cents pièces de gibier qu'ils jetaient dans leurs cuisines, pour nourrir pendant des semaines leur nombreuse progéniture. Sans cesse harcelés, ces natifs des îles du lac Saint-

Pierre, tendent à s'éloigner et à disparaître, comme le firent les Algonquins et les Hurons, sous les coups répétés des Iroquois.

* * *

Pendant que nous repassions dans notre mémoire, les évènements dont les îles de Sorel furent les témoins, notre bateau les a dépassées et nous voilà rendus presqu'au milieu du lac, auquel les marins de Jacques Cartier donnèrent le nom de lac d'Angoulème. Champlain lui donna celui qu'il porte aujourd'hui.

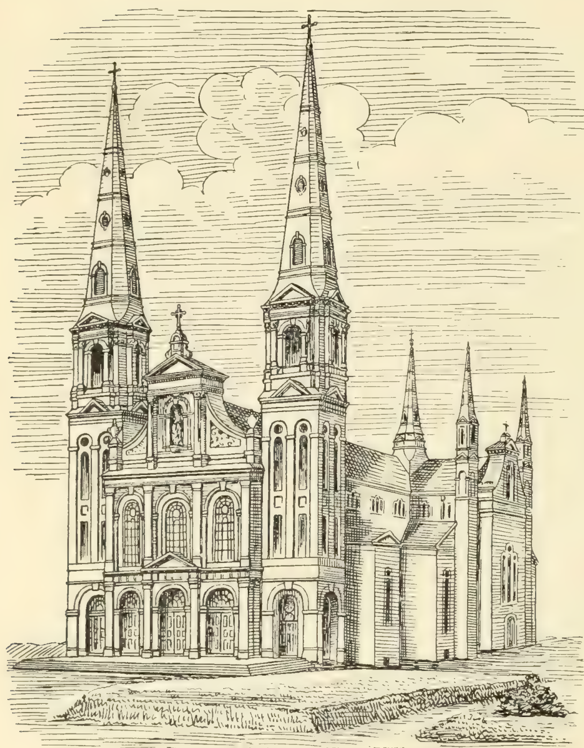
Le lac Saint-Pierre a vingt-cinq milles de longueur sur neuf milles de largeur. Comme il est en général, peu profond, il a fallu songer à creuser un chenal artificiel, pour permettre aux transatlantiques, qui grossissent toujours, de monter jusqu'à Montréal. En 1844 on tenta d'en faire un en ligne droite, partant de la sortie des îles du côté de Sorel, mais il fallut y renoncer pour suivre la direction naturelle du courant, qui dans cette partie du lac fait une courbe considérable vers le nord. Ce chenal que l'on creuse toujours a déjà atteint une profondeur d'environ trente huit pieds.

Trois rivières assez importantes se jettent dans le lac Saint-Pierre sur le côté nord, ce sont la rivière Maskinongé, la Rivière-du-Loup et la rivière Machiche, désignée sur notre carte sur le nom de rivière Anglaise. A quelque distance de l'embouchure de chacune de ces rivières, s'élèvent des villages ou petites villes portant le même nom, excepté l'ancien village de la Rivière-du-Loup, qui a pris celui de Louiseville, depuis qu'il est monté en grade.

La rivière Saint-François débouche aussi dans le lac, près de son extrémité sud-ouest. Une longue île s'étend assez loin dans l'intérieur de cette rivière, et vers le milieu de sa longueur se trouve le village de Saint-François-du-Lac, autrefois bourgade des Abénaquis.

A l'autre extrémité du lac, du même côté, l'île Moran fait un delta de l'embouchure de la rivière Nicolet. Vis-à-vis l'angle intérieur de ce delta, sur la rive droite de cette rivière, s'élève la jolie petite ville qui porte le même nom.

NICOLET est surtout remarquable par ses édifices religieux et ses maisons d'éducation. Son collège est un des plus anciens et des plus beaux de la province de Québec; il fut fondé en 1803. Le collège primitif, restauré et agrandi est maintenant une académie commerciale sous la direction des Frères des Ecoles chrétiennes. Le collège actuel a été construit de 1827 à 1831, il fut agrandi à l'occasion du centenaire de sa fondation, en 1903. Plus de cinq mille élèves sont sortis de cette maison, parmi lesquels on compte neuf évêques, huit cents prêtres et beaucoup d'hommes distingués dans toutes les professions. Nicolet possède aussi un beau couvent tenu par les Soeurs de l'Assomption de la Vierge Marie, communauté fondée au Canada, en 1853. Ce couvent est la maison-mère de l'ordre.

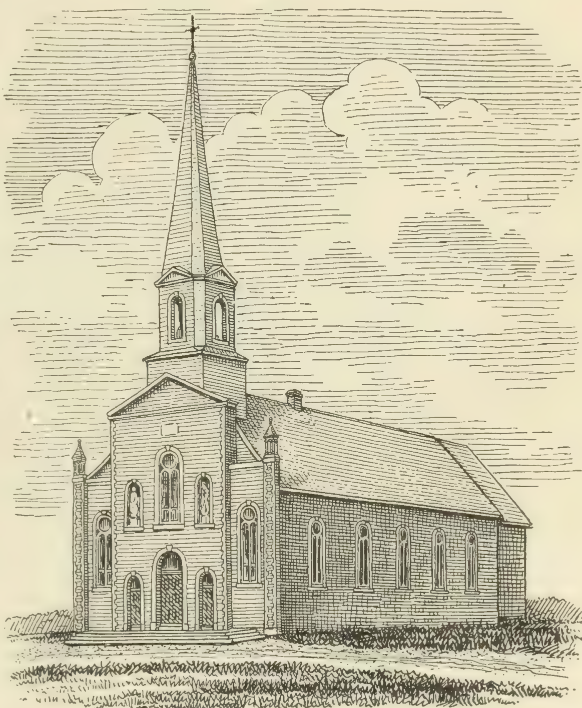


Cathédrale Saint-Jean-Baptiste.—Nicolet.

Nicolet fut érigé en évêché, en 1885, il possède une splendide cathédrale et un bel évêché. Cette cathédrale est la sixième église bâtie à Nicolet. Les deux premières furent construites dans l'île. La troisième occupa l'emplacement où est aujourd'hui le palais épiscopal. Cette église était décorée à

l'intérieur, avec les belles boiseries provenant de l'ancienne église Notre-Dame de Montréal. La quatrième ne fut jamais terminée parce que ses fondations manquaient de solidité, cependant elle servit de première cathédrale. La cinquième, construite tout près de cette dernière, comme nouvelle cathédrale, s'écroula en 1899, avant d'être livrée au culte.

La rivière Nicolet est ainsi nommée en mémoire du grand interprète et découvreur Jean Nicolet. Champlain lui avait donné le nom de Rivière du Pont, en l'honneur de son ami Pont-Gravé, mais elle ne semble pas avoir porté ce nom bien longtemps.


Eglise de la Visitation.—Pointe-du-Lac

* * *

Comme pour faire pendant à Nicolet, tout près de la pointe nord-est du lac, nous apercevons le village désigné sous le nom caractéristique de POINTE-DU-LAC. Sur cette pointe, que les villégiateurs commencent à fréquenter, on a souvent trouvé des ustensiles en pierre, autrefois fabriqués par les Algonquins.

La première église de cette paroisse dédiée à la Visitation de la bienheureuse Vierge Marie fut bénie, en 1739. Desservie dans les premiers temps par les Récollets, comme le plus grand

nombre des anciennes paroisses du Canada, elle eut pour curé, de 1806 à 1817, le saint et éloquent abbé Jacques-Ladislas-Joseph de Calonne, frère du premier ministre de Louis XVI, qui joua un si triste rôle comme tel, puis parmi les émigrés français en Angleterre. En même temps qu'il desservait cette paroisse M. de Calonne était chapelain des Ursulines des Trois-Rivières.

Le presbytère actuel date de plus de cent soixante-dix ans; il fut le premier manoir de la famille du Sieur René-Godefroi de Tonnancourt à qui la seigneurie de la Pointe-du-Lac avait été concédée le 3 novembre 1734. L'église actuelle date de 1843; partiellement brûlée, en 1882, elle fut reconstruite et agrandie la même année, mais parachevée seulement en 1900.

A quelques pas de l'église on admire un parc naturel ombragé de pins séculaires; sous leur frais et odorant ombrage se trouve un second manoir seigneurial bâti par la famille de Tonnancourt, lorsqu'elle eut trouvé l'autre trop petit. Ce manoir est maintenant la propriété des enfants de Saint-Bruno, mais les Chartreux n'ont jamais pu venir en prendre possession, et il est maintenant à vendre.

Lors de l'invasion du Canada, les Bostonnais mirent pied à terre dans le bas de la paroisse de la Pointe-du-Lac et obligèrent un cultivateur du nom d'Antoine Gauthier de les conduire à travers bois, jusqu'aux Trois-Rivières. Le rusé compère avait eu le temps d'envoyer avertir les trifluviens de cette fâcheuse visite et elle fut reçue comme elle le méritait.

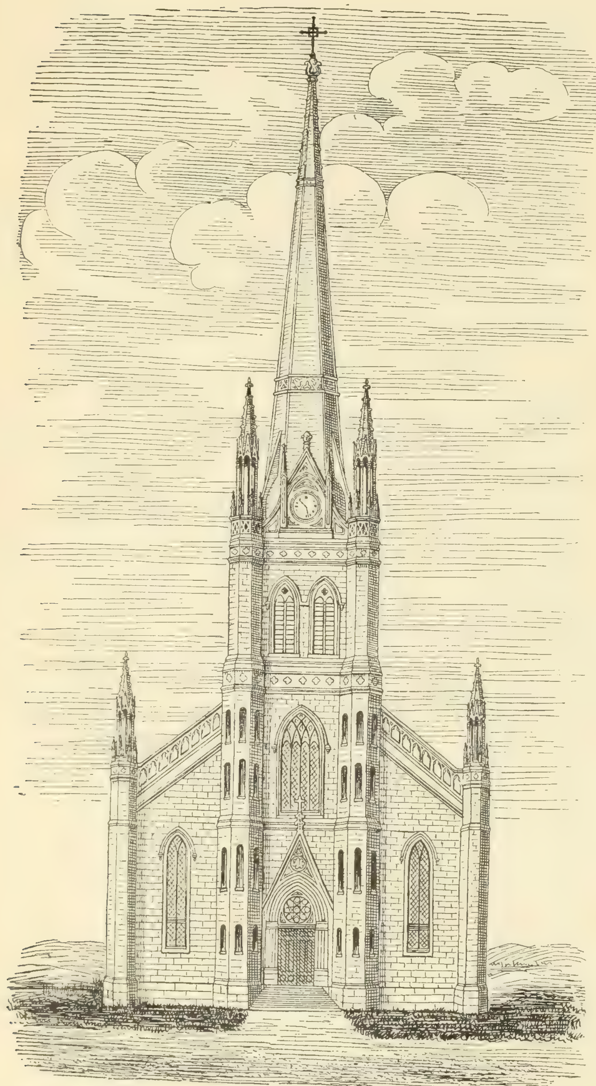
Entre la Pointe-du-Lac et l'île Moran le fleuve a repris son domaine, que le lac avait en quelque sorte interrompu; à cet endroit, le Saint-Laurent a environ un mille et trois quarts de largeur et va se rétrécissant. A peu près a mi-chemin entre ce dernier endroit et les Trois-Rivières, il n'a plus que trois-quarts de mille de large et une profondeur de soixante pieds, pour laisser passer la grande masse d'eau que lui fournit le lac Saint-Pierre.

* * *

Nous voici aux Trois-Rivieres. Je laisse la parole à M. Benjamin Sulte, l'historiographe par excellence de ce coin de la patrie canadienne:

"La marée s'arrête aux Trois-Rivières et, jusque là, les navires océaniques n'éprouvent guère d'obstacles, c'est pourquoi Champlain, en 1603, voulut y fonder son premier poste, mais les circonstances l'obligèrent, en 1608, à choisir Québec; néanmoins, la traite des fourrures, seul commerce de cette époque, se faisait aux Trois-Rivières, car c'était le rendez-vous préféré des Sauvages. En 1634, on y éleva un fort; une mission des Pères Jésuites y fut établie, l'on distribua des terres à un certain nombre de colons; le poste prit un caractère permanent. Un gouverneur particulier résidait en ce lieu, ayant la direction de tout le pays à partir de la rivière Sainte-Anne de la Pérade jusqu'à Berthier, au nord, et depuis Saint-Pierre les Becquets jusqu'à Sorel au sud. Les Algonquins occupaient cette région mais ils ne se montraient que rarement au sud du fleuve. La rivière Saint-Maurice, communiquait très loin dans le nord, d'où venaient des Sauvages apportant des pelleteries pour les échanger contre des articles de fabrique européenne. C'est des Trois-Rivières que partaient les flottilles destinées à la traite de la baie Georgienne et du lac Supérieur, de 1634 à 1665, et, par ce moyen les missionnaires se rendaient dans les contrées lointaines. Les Iroquois qui demeuraient au lac Ontario, côté Est, inquiétaient continuellement ces voyageurs à partir des Trois-Rivières jusqu'à Montréal et ensuite sur la rivière Ottawa. On ne saurait raconter avec trop de persistance les massacres qui eurent lieu à cette époque en pareilles circonstances. Les "voyageurs" des Trois-Rivières se sont fait une renommée unique par leur adresse en ce genre d'expéditions, la bravoure qu'ils déployèrent en toute rencontre et les connaissances géographiques dont ils dotaient la colonie, à mesure qu'ils pénétraient dans les profondeurs de l'ouest. Leurs descendants ont continué cette vie d'aventure que l'histoire admire et que la légende, avec toute sa poésie, ne dépassera jamais. Ils sont allés à la Louisiane, aux Montagnes-Rocheuses, à la baie James, comme si tous ces domaines formaient partie des Trois-Rivières; aussi ont-ils imposé partout aux localités des noms de leur convenance en guise de droit de possession.

Vers 1654, les Outaouais arrivant du lac Supérieur, par la rivière qui, ensuite, reçut leur nom, s'arrêtèrent à Montréal,



Cathédrale de l'Assomption.—Trois-Rivières.

et le commerce des Trois-Rivières subit une baisse.

Alors, la petite ville se retourna vers l'agriculture. Les terres superbes des environs furent défrichées. Cependant les embuscades des Iroquois retardèrent les progrès des colons jusque vers 1665, mais le régiment de Carignan rétablit la tranquillité et les cultivateurs se donnèrent libre carrière. Si la France avait envoyé des immigrants, le pays se serait peuplé très vite, mais on laissa les choses marcher d'elles-mêmes, seulement, lorsque les Iroquois gênaient le trafic dans le Haut-Canada, les miliciens des Trois-Rivières s'en allaient, par ordre supérieur imposer la paix à ces sauvages, ainsi que faisaient les milices de Montréal et de Québec. Le gouvernement des Trois-Rivières ne revit plus jamais d'Iroquois chez lui après 1665.

L'agriculture était donc, avec les voyages de l'ouest, les seules occupations des trifluviens, lorsque, vers 1710, on parla, pour la dixième fois, d'exploiter les mines de fer de cette région qui en est pavée. Rien ne se fit, mais à partir de 1733, le travail du fer commença et, il devint considérable en 1737. Cette industrie n'augmenta la population que d'un petit nombre de familles exercées dans la fonte du métal. Quant à la ville même, ce n'était qu'une bourgade, car les enfants prenaient des terres dans les paroisses environnantes et y fondaient des familles. Aujourd'hui encore, Trois-Rivières est un nid où l'on vient au monde pour aller vivre ailleurs, de sorte que la ville reste stationnaire, malgré ses charmes naturels et les avantages qu'offre sa situation géographique. Il y a des trifluviens dans toutes les parties de l'Amérique du Nord. Ce sont comme des clans écossais que le touriste peut rencontrer, en mille lieux, rien qu'en poussant un cri. Sous le régime britannique, rien ne changea dans cette région, sauf que des marchands anglais s'y établirent et furent absorbés par la population française, mais ici nous devons employer le mot "canadien" car le trifluvien est "canadien." Il n'a rien gardé de l'Europe, sauf sa langue normande et ses habitudes normandes, parce que le coin de la France d'où il est sorti et qu'il ne connaît point, l'a marqué du sceau normand. Tel qu'il est c'est un type qui restera. Sa jovialité, son bon caractère, son indifférence pour l'avenir, son aptitude à tout faire, son goût des aventures le font reconnaître partout. Lorsque il y a un siècle, le commerce de bois devint possible, la moitié des hommes des Trois-Rivières se porta dans les forêts. Cette besogne succéda au négoce des fourrures qui périclitait. La hache du bucheron remplaça le piège à castor et le fusil. Les défricheurs s'enfoncèrent dans les forêts. De nouvelles paroisses surgirent, et, à présent, la ville a une face sur le nord. Puis, récemment, la Grand'Mère, Shawinigan, les chemins de fer, ont ouvert ce pays, alors l'ancienne bourgade est devenue tête dans un mouvement industriel et peut être que tout va changer."

Par les Trois-Rivières fut posée pour la première fois, au Canada, la question juive. Deux fois, en 1807 et en 1808, la ville envoya au parlement un de ses riches marchands du nom

d'Ezechiel Hart, et deux fois il en fut chassé à cause de sa profession judaïque.

C'est aux Trois-Rivières que l'on fabriqua l'engin du premier bateau à vapeur, faisant le trajet entre Montréal et Québec, en 1809. On l'avait baptisé du nom d'*"Accomodation."* Il prit vingt-quatre heures pour descendre de Montréal à Trois-Rivières et douze heures de plus pour atteindre Québec. Il lui fallut plus d'une semaine pour remonter à Montréal.

M. Hart fit construire un bateau en opposition à celui de M. Molson. Il se nommait "Hart," du nom de son propriétaire, mais il n'était pas moins accommodant que son concurrent: son ingénieur, Edouard Pleau, avait des amours aux Trois-Rivières et, lorsqu'il voulait passer la soirée avec sa dulcinée, il n'avait qu'à aller dire à M. Hart que le bateau était fatigué et la nuit se passait en attente pour les voyageurs, et en douces rêveries pour l'ingénieur mécanicien.

Il serait trop long de raconter ici les légendes des forges Saint-Maurice, il nous faut renvoyer les touristes curieux de les connaître, à l'intéressant récit qu'en a fait M. l'abbé N. Caron dans ses *"Deux voyages sur le Saint-Maurice."*

Avant de nous éloigner des Trois-Rivières, remontons à l'année 1647, pour voir arriver une sauvagesse algonquine dont l'aventure est vraiment extraordinaire. Avec d'autres compagnes d'infortune, elle avait été prise par une bande d'Iroquois. Depuis dix jours elle était traînée à leur suite et tous les soirs, attachée par les mains et les pieds à quatre pôteaux solidement fixés en terre. Une nuit, elle réussit à dégager une de ses mains, puis à détacher les liens qui lui serraient le reste du corps, et passa par-dessus les iroquois plongés dans un profond sommeil.

A la porte de la cabane une hache lui tomba sous la main, et, ses instincts sauvages se réveillant, elle ne put résister au plaisir de se venger; elle asséna un coup de hache à un ennemi endormi près de l'entrée. Il eut le temps de pousser un cri, qui réveilla ses compagnons. Allumant une écorce, ils constatèrent la fuite de leur prisonnière et ce qu'elle avait fait. Sans s'occuper de leur camarade baignant dans son sang, ils s'élancèrent à sa poursuite. Cachée dans un arbre creux, elle les vit se diriger tous ensemble d'un même côté, et, lorsqu'ils furent assez

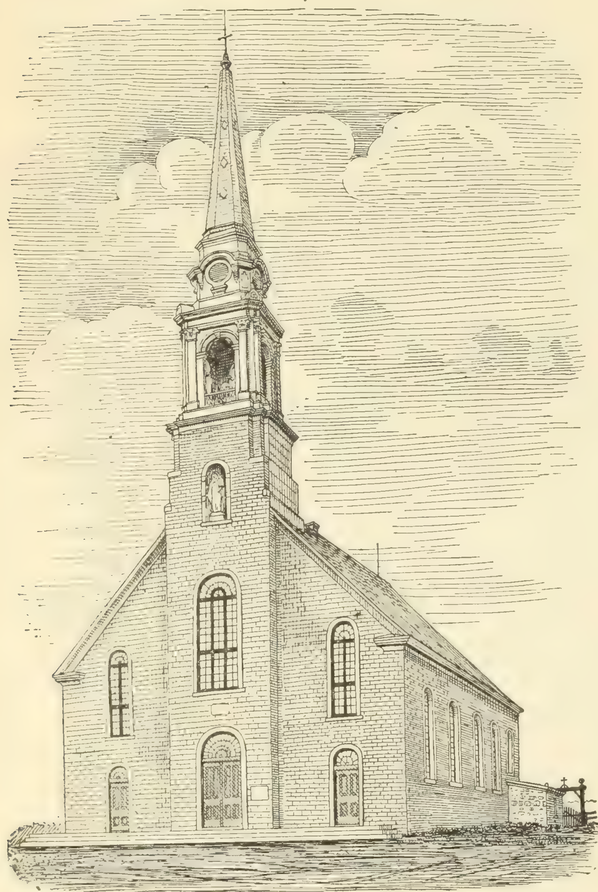
loin, elle s'enfuit du côté opposé. Au point du jour, revenus de leur course inutile, les sauvages trouvèrent sa piste et la suivirent pendant deux jours. Ils marchaient plus vite qu'elle, et l'auraient reprise si elle n'eut trouvé, sur le bord d'un petit lac, où elle se trouvait en ce moment, une chaussée construite par des castors. Elle s'y plongea et s'y cacha si bien dans une touffe de roseaux, qu'ils passèrent sans la voir. Complètement dépistés et fatigués de leur course inutile, ils se décidèrent à s'en retourner. Délivrée de ses bourreaux notre algonquine marcha pendant trente jours à travers l'épaisse forêt, n'ayant pour se couvrir qu'une écorce de bouleau, et pour se nourrir que des fruits sauvages et des racines. Elle traversa plusieurs rivières à la nage et arriva enfin sur les bords du Saint-Laurent. Avec une frêle embarcation faite de pièces de bois qu'elle trouva, réunies au moyen de liens d'écorce de tilleul, elle réussit à passer de l'autre côté du fleuve où elle se trouvait moins exposée à rencontrer des ennemis. Horriblement fatiguée, elle eut le bonheur de trouver une hache, avec laquelle elle se fabriqua une espèce de canot d'écorce, dans lequel elle se laissa porter par le courant. A la sortie du lac Saint-Pierre, elle aperçut enfin le fort des Trois-Rivières, mais en même temps elle vit un canot de hurons s'approchant avec précaution, pour reconnaître son embarcation, dont la forme les intriguait. Elle gagna promptement la terre et se cacha dans des broussailles, ne voulant pas paraître devant des hommes dans l'état où elle se trouvait. A sa demande, ils lui jetèrent une couverture, puis elle sortit de sa retraite et fut conduite à l'habitation des français, où on la reçut avec une bienveillance qu'elle n'aurait certainement pas rencontrée même au sein de sa propre famille.

* * *

En face des Trois-Rivières, sur la rive sud, se trouve une pointe désignée sous le nom de *Doucets landing*. C'est le terminus d'un embranchement de la ligne de chemin de fer du Grand Tronc, venant d'Arthabaska. Il est relié aux Trois-Rivières par un bateau qui fonctionne hiver comme été. En

arrière de cette pointe s'élève le petit village de SAINTE-ANGELE DE LAVAL.

Notre géographe a confondu Angèle avec Ange et a crânement écrit *Angel Church;* au fond il n'est pas aussi loin de la vérité qu'il pourrait le paraître, car Sainte-Angèle fut bien un de ces anges de la terre, qui se cachent derrière les murs de nos couvents et de nos monastères. La roisse de Sainte-Angèle ne date que de 1860. Elle fut érigée canoniquement par Mgr. Laflèche, alors coadjuteur de Mgr Cooke, premier évêque des Trois-Rivières. L'église actuelle fut construite en 1870. Au moment même où Mgr. Laflèche faisait le sermon d'inauguration, le 18 novembre de cette année, il se produisit un fort tremblement de terre qui jeta l'épouvante parmi les fidèles.



Eglise Sainte-Angèle de Laval.

Mais hâtons-nous de reporter nos regards vers la rive nord, sur l'embouchure du Saint-Maurice. Deux îles la divisent en trois cours d'eau qui font croire que ce sont trois rivières diffé-

rentes, d'où le nom donné, pendant quelque temps, à la rivière elle-même et qui est resté à la ville située sur la pointe sud-ouest de sa jonction avec le Saint-Laurent. Une de ces îles porte le nom peu poétique d'Ile aux Cochons, l'autre, comme pour faire un contraste, se nomme île Bellerive. Elles portaient autrefois les noms d'île de la Potherie et d'île Saint-Quentin. Ce fut sur la pointe d'une de ces îles que Jacques Cartier, revenant d'Hochelaga, lors de son second voyage au Canada, planta une croix. Il avait nommé le Saint-Maurice, rivière de Fouez, et venait d'essayer de le remonter, mais il avait dû renoncer à son projet à cause des obstacles qu'il y rencontra.

* * *

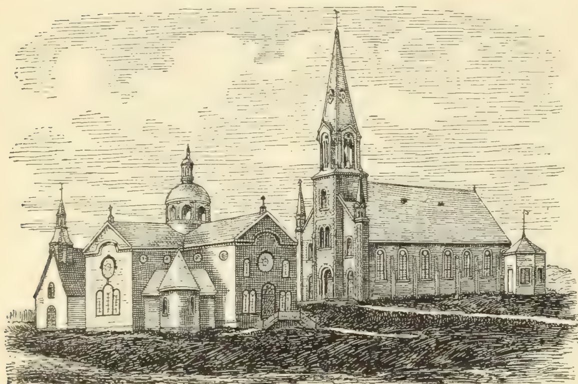
Sur la pointe opposée à celle des Trois-Rivières nous apercevons un magnifique groupe d'églises et de monuments. C'est le CAP-DE-LA-MADELEINE désormais célèbre pour son pèlerinage de Notre-Dame-du-Très-Saint-Rosaire. Après avoir eu l'autorisation diocésaine, le sanctuaire du Cap reçut de Pie X, en 1904, l'insigne faveur du couronnement de la statue de Notre-Dame-du-Très-Saint-Rosaire. La cérémonie eut lieu le 12 octobre de cette même année, au milieu d'un concours de plus de vingt mille personnes, parmi lesquelles on remarquait Son Excellence le Délégué Apostolique, sept archevêques, huit évêques et plus de trois cents prêtres.

Depuis cette date mémorable les pèlerinages, déjà nombreux, se sont multipliés, venant de tous les points des Etats-Unis, comme du Canada. Le transport des pèlerins s'effectue par les bateaux à vapeur de la compagnie du Richelieu et d'Ontario, qui les dépose sur un quai construit par le gouvernement en 1887, grâce à l'initiative de M. le sénateur H. Montplaisir, qui obtint aussi la construction d'un embranchement du chemin de fer du Pacifique Canadien, reliant, depuis 1897, la jonction des Piles au Cap-de-la-Madeleine.

Le Cap fait partie de la seigneurie accordée, le 20 mars 1651, à l'ordre des Jésuites et dévolue plus tard à la couronne, comme tous leurs biens. Il doit son nom à l'abbé de la Madeleine, autrefois propriétaire du cap sur lequel sont bâtis le village et les

édifices du pèlerinage. Fondée en 1660, la paroisse du Cap fut successivement desservie par les Récollets, les Jésuites et des prêtres séculiers. Elle fut confiée aux Oblats de Marie Immaculée, le 7 mai 1902, lorsque l'affluence des pèlerins devint trop considérable pour que le curé put suffire au ministère.

L'origine de la dévotion au Très-Saint-Rosaire, en cet endroit, remonte à plus de deux siècles. M. l'abbé Paul Vachon, curé du Cap de 1685 à 1729, l'y établit, avec l'approbation de Monseigneur de Saint-Vallier, en mai 1694. Il construisit la petite église à clocher effilé, que nous apercevons en arrière du sanctuaire du Rosaire. Elle servit d'église paroissiale jusqu'à la construction de la nouvelle église, entièrement terminée seulement en 1903. La chapelle du Rosaire date de 1904.



Sanctuaires du Cap de la Madeleine.

Depuis que les Oblats ont pris charge de la desserte de la paroisse ils ont érigé un chemin de Croix s'étendant sur toute la colline située entre le Saint-Laurent et la petite Rivière-du-Moulin. On y voit une Tour Antonia et un Saint-Sépulcre, représentation en petit de ceux de Jérusalem. En face et tout autour du Sanctuaire se trouve une grande place, plantée de beaux arbres et ornée de quinze groupes composés, en tout, de soixante statues, grandeur naturelle, représentant les mystères du rosaire. Elle sert aux grandes démonstrations et peut contenir facilement 50,000 personnes.

Tout près du quai se trouve un monument dit *Pont-des-chapelets,* élevé en mémoire d'un évènement considéré comme miraculeux. C'était en 1878, M. l'abbé Désilets, vicaire général,

était curé de la paroisse. Un décret de Monseigneur des Trois-Rivières, ordonnait la construction d'une nouvelle église. Cette construction devait être suivie de la démolition du vieux temple. La pierre avait été préparée à Sainte-Angèle, de l'autre côté du fleuve. La transporter par bateau eut été bien trop dispendieux, il fallait attendre l'hiver. Tous les dimanches, après la messe, on récitait le chapelet pour obtenir un pont de glace. Mais on avait beau prier, le fleuve demeurait toujours libre de glace. Janvier et février étaient passés; mars s'écoulait de même; la saison des grands froids était finie; il semblait que l'on n'avait plus rien à espérer. M. Désilets fit alors le voeu que, si la sainte Vierge lui obtenait un pont de glace à cette saison avancée, il conserverait la vieille église pour la dédier, avec l'agrément de l'Ordinaire, au culte de Marie, sous le vocable de Notre-Dame du T. S. Rosaire, et qu'il ferait bénir la nouvelle église, le jour de la fête du T. S. Rosaire, comme un ex-voto à Marie.

Enfin, le 15 mars, l'anse du Cap apparut couverte d'une couche de neige parsemée de petits bancs de glace qu'un vent violent avait détachés du rivage. Le lendemain qui était un dimanche, M. Duguay, vicaire de la paroisse, entreprit avec quelques paroissiens de découvrir un passage sur le fleuve. C'était une tentative hardie. Les glaçons, épars et séparés par des espaces variant de 5 à 100 pieds environ, n'étaient joints ensemble que par de la neige flottant sur une légère contexture de paillettes glacées. Persuadés que la Vierge du Rosaire les protégerait, M. Duguay et ses compagnons n'hésitèrent pas à entreprendre cette traversée périlleuse. Quelques heures plus tard, ils atteignaient heureusement la rive sud. La nuit était venue. On décida qu'il fallait quand même baliser le passage, et arroser d'eau, pour en faire une glace solide, la neige flottante qui reliait les glaçons. Trente à quarante hommes travaillèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit sans presque pas de lumière et sans accidents. Ils constatèrent clairement l'absence de glace solide à maints endroits soit en enfonçant jusqu'à l'eau un bâton, le pied ou la main, soit en entendant l'eau qu'ils versaient bruire à travers la neige et reprendre le courant du fleuve. La foi de ces hommes en la protection de Marie était

telle qu'ils travaillaient sans crainte au milieu de tous ces périls, et disaient avec assurance en regardant la lumière du presbytère: "Il n'y a pas de danger, M. Désilets dit son chapelet."

Les jours suivants, le "Pont des chapelets," comme l'a appelé la foi des paroissiens du Cap, parut couvert de voitures chargées de pierre et il se désagrégea de lui-même aussitôt que la quantité de pierre demandée eut été transportée.

L'église nouvelle se construisit, et la vieille conservée suivant le voeu de M. Désilets, fut solennellement dédiée à Notre-Dame du Saint-Rosaire. Si l'on en croit des témoins oculaires qui ont attesté juridiquement la vérité du prodige, la sainte Vierge aurait manifesté sa satisfaction, en laissant voir grands ouverts les yeux de la Madone du Sanctuaire. C'est depuis cette date que la modeste chapelle est devenue un lieu de pèlerinage proprement dit.

Le chenal a fait une courbe vers la rive nord, comme pour nous faire voir de plus près les Trois-Rivières et le Cap de la Madeleine, maintenant, il se dirige vers la rive sud pour passer devant l'embouchure de la rivière Bécancour.

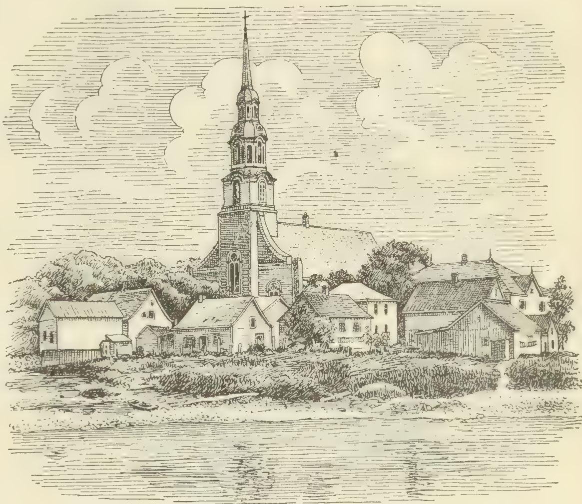
* * *

Comme dans le plus grand nombre des rivières de quelqu'importance qui se déversent dans le Saint-Laurent, une île de forme à peu près triangulaire divise l'entrée de celle-ci en deux branches. Un peu au-dessus de cette île se dresse le village de Becancour, dont l'origine fut une bourgade d'Abénaquis établie sur une réserve cédée au père Sébastien Râle, S. J., par le Sieur de Bécancour, baron de Portneuf, à qui la seigneurie de Bécancour avait été concédée en avril 1647. Les sauvages construisirent une église, dédiée à Saint-François-Xavier, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui une croix en fer. Cette croix surmontait la flèche de leur église, incendiée par la foudre, en août 1757. Le dernier jésuite qui desservit la mission et la paroisse de Bécancour fut le père Simon-Pierre Gounon. Il se noya, le 3 mai 1764, en venant du Cap de la Madeleine. Un fort vent du nord-ouest s'éleva subitement et fit chavirer le canot qui le portait. Son corps fut trouvé près de Deschambault et inhumé

sous le maître autel de l'église de cette paroisse. Un Récollet lui succéda.

La paroisse de Bécancour sous le vocable de la Nativité de Notre-Dame fut longtemps desservie dans l'église des sauvages. Les archives ayant été détruites dans l'incendie de 1757, la date précise de son érection est incertaine.

Trente ou quarante ans avant l'arrivée de Champlain, les sauvages Amoncharonons, habitants de l'île de Montréal, ayant déclaré la guerre aux Algonquins des Trois - Rivières, ces derniers les attirèrent dans une embuscade, sur une des îles situées un peu en haut de l'église actuelle de Bécancour. Ils avaient laissé quelques-uns des leurs à l'entrée de la rivière pour simuler la pêche.



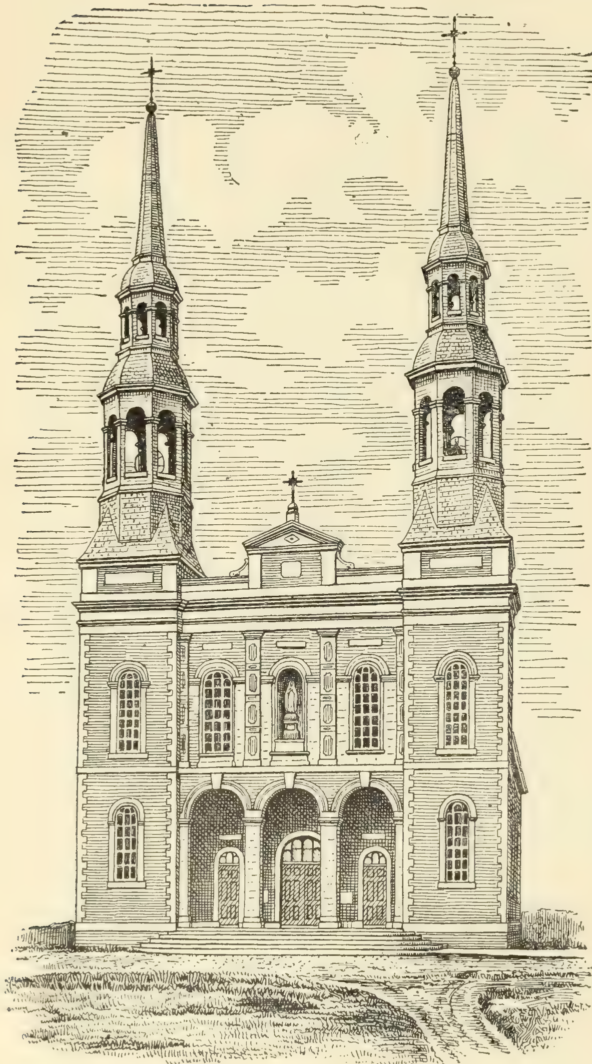
Eglise de la Nativité.—Bécancour.

Les Amoncharonons les poursuivirent jusqu'aux îles où les Algonquins, cachés dans les bois, les massacrèrent tous. L'infection causée par leurs cadavres en putréfaction fit donner à la rivière le nom de Rivière Puante. Elle le porta jusqu'à la cession de la seigneurie à M. de Bécancour.

L'embouchure de cette rivière dépassée, le chenal reprend sa course vers la rive nord pour longer l'île Bigot et passer près du village de Champlain. Le fleuve s'est considérablement élargi et là se trouve un vaste banc de sable, de glaise et de galets. On lui donne le nom de banc de Gentilly. Il s'étend jusqu'à l'embouchure de la rivière Gentilly du côté sud et se continue plu-

sieurs milles plus bas. Il est souvent à sec pendant l'été.

* * *

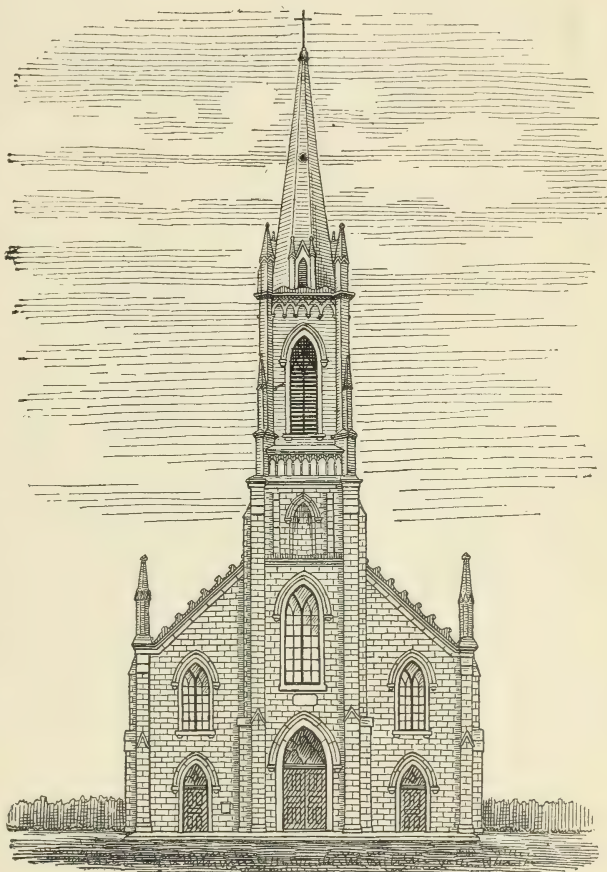


Egilse de la Visitation. – Champlain.

Le village de CHAMPLAIN est situé sur la seigneurie concédée, en 1664, à Etienne Pezard, Sieur de la Touche et considérablement agrandie, en 1697, en faveur de Madame de La Touche. Il n'offre rien de bien remarquable. La paroisse érigée, en 1679, est dédiée à la Visitation de la bienheureuse Vierge Marie.

Un peu plus de deux milles du village, là où la petite rivière Champlain se décharge dans le Saint-Laurent, celui-ci contourne la Pointe Champlain et se dirige presqu'en ligne droite vers le nord. Environ deux milles et demi plus bas encore se trouve le débarcadère de Batiscan. Les bateaux de la compagnie du Richelieu et d'Ontario y font toujours escale sur leur route entre Montréal et Québec.

Le village de Sainte-Genevieve de Batiscan est situé à six milles d'ici, sur les bords de la rivière de Batiscan, dont l'embouchure se trouve un peu plus d'un mille en bas du quai. C'est une paroisse assez considérable. L'église que représente notre gravure, date de 1869. C'est à Batiscan que naquit Monseigneur Cloutier, évêque des Trois-Rivières. Son père, Jean Cloutier, périt avec plusieurs autres personnes dans un éboulis qui se produisit en 1877. Il arrive assez souvent de ces accidents sur les bords de la rivière Batiscan. Aux alentours du village il y a plusieurs puits de gaz naturel et quantité de sources d'eau minérale.



Eglise Saint-François-Xavier.—Batiscan.

* * *

Sur la rive sud, à peu près vis-à-vis l'embouchure de la rivière Batiscan, se dresse pittoresquement le coquet village de Saint-Pierre-les-Becquets, bâti sur une partie de la seigneurie concédée, en 1672, à maître Romain Becquet, notaire de Québec. Celui-ci la vendit à M. Levrard qui à son tour la céda au châtelain de



Sainte-Anne-de-la-Pérade, Charles-François de La Naudière. La paroisse de Saint-Pierre-les-Becquets, érigée vers 1683, possède une belle église et, chose rare dans les campagnes de la Province de Québec, un beau cimetière très bien entretenu.

Le chenal qui passe presqu'au milieu du fleuve en cet endroit, va maintenant se diriger vers le sud pour passer tout près du Cap Levrard où le Saint-Laurent fait une nouvelle courbe, cette fois pour reprendre sa course de l'ouest à l'est.

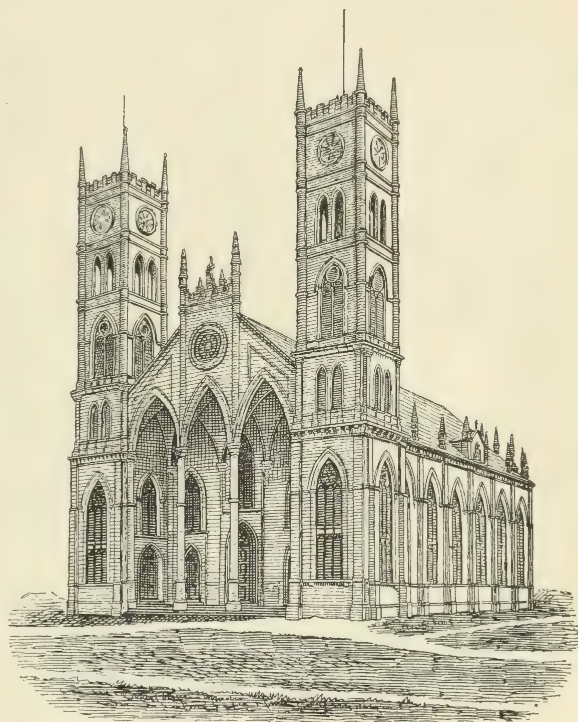
* * *

Sur la rive nord, en face de ce cap, la rivière Sainte-Anne se déverse dans le fleuve, comme le Saint-Maurice, par trois ouvertures produites par les îles Sainte-Marguerite et Saint-Ignace. Sur la rive gauche de cette rivière, à la hauteur de la pointe intérieure de cette dernière île, nous apercevons le village de SAINTE-ANNE DE LA PERADE, gracieusement adossé à un joli côteau, avant-garde des Laurentides. L'île du Large ou Sainte-Anne sur laquelle se voient encore les ruines d'un moulin datant de 1677, les îles des Plaines, du Sable et autres, venant s'ajouter aux deux déjà nommées, déposent à ses pieds une magnifique parure aux couleurs d'émeraude. Ses canaux, ses ponts, ses rues ombreuses, sa belle et grande église en font une petite Venise canadienne.

Champlain avait donné le nom de Sainte-Marie à ce coin enchanteur du Canada. Plus tard notre Mère bien-aimée céda à la sienne la rivière et la paroisse, ne se réservant que le petit fief voisin de Sainte-Marie.

Nous nous souvenons que l'héroïne de Verchères était devenue, en 1706, châtelaine de Sainte-Anne-de-la-Pérade. Nous la retrouvons, ici, maîtresse du manoir si agréablement situé sur la pointe formée par la rivière de Sainte-Anne et le Saint-Laurent, à l'ombre d'arbres séculaires et en face du grandiose panorama de la rive sud, ornée du pittoresque village de Saint-Pierre-les-Becquets. La prospérité règne dans le domaine; de petits anges sont venus animer et réjouir le foyer, tout semble devoir respirer le bonheur, mais cette plante exotique languit souvent, là, comme partout ici-bas: la santé chancelante de

M. de La Naudière ne permet qu'à de rares intervalles, d'en respirer le doux parfum. Pourtant "Madelon" suffit à tout; nous la rencontrons à Québec faisant rendre justice devant les tribunaux à son mari; s'occupant de la construction d'une nouvelle église à Sainte-Anne; défendant entre temps son mari contre deux furieux Abénaquis. Ils avaient réussi à s'introduire dans la maison, en brisant la porte, armés l'un d'une hache, l'autre d'un casse-tête. M. de la Pérade, en se jetant à corps perdu sur le premier, avait pu éviter un coup de hache, mais il allait succomber sous le tomahawk, lorsque madame de la Pérade s'élance, arrache le casse-tête et avec son arme étend le sauvage à ses pieds. Elle allait voler à l'aide de son mari lorsqu'elle fut saisie par quatre sauvagesses, dont une la prit par la gorge, l'autre par les cheveux, pendant que leurs compagnes s'efforçaient de la jeter dans le feu. Heureusement que son fils Tarieu, âgé de douze ans, survint, prit ce qui lui tomba sous la main et frappa si bien sur la tête et les bras des sauvagesses, qu'elles lâchèrent prise. Celles-ci se tournèrent alors contre M. de La Naudière, qui allait casser la tête du malheureux qui l'avait manqué, mais



Eglise Sainte-Anne de la Pérade.

madame de La Naudière intervint; se voyant maîtresse de la situation, par l'arrivée d'un homme résolu, qui survint fort à propos, elle fit grâce à tous ces malheureux tremblant et implorant la vie.

Notre Jeanne d'Arc canadienne devait une troisième fois sauver la vie de son mari, mais cédons la plume à Mlle Marguerite de La Naudière, petite fille de notre héroïne, et tante de l'honorable juge Baby, morte à Québec, le 17 novembre 1856, à l'âge de 81 ans; elle va nous raconter elle-même, cet épisode de la vie de sa grand'mère.

"Les Iroquois qui ne pardonnent rien, leur avaient juré une grande haine, à raison des affronts, que l'un et l'autre (M. et Madame de La Naudière) leur avaient infligés. Aussi, ne laissaient-ils jamais, chaque fois qu'ils passaient à Sainte-Anne de la Pérade, de leur donner quelques marques de leur ressentiment. Un jour, croyant sans doute, que M. de La Naudière était absent ou qu'elle pourrait tomber à l'improviste, une forte bande de ces cruels sauvages se présente au manoir seigneurial, au coucher du soleil, dans le mois de septembre, avec l'intention évidente de faire un mauvais parti à ses habitants.

"Située à une faible distance des bords du Saint-Laurent, cette résidence se trouvait assez éloignée des autres habitations, et les grands arbres séculaires qui l'environnaient en rendaient l'isolement encore plus complet. M. de La Naudière, retenu au lit par un mal aigu et dangereux, un vieillard de quatre-vingts ans, une jeune servante de seize printemps à peine et la dame de céans en étaient les seuls occupants dans le moment. Tous les canots soigneusement cachés dans les joncs, le chef et trois de ses sanguinaires compagnons se dirigent en courant vers la maison, tandis que les autres s'empressent de se tapir derrière les arbres attendant sournoisement le dénouement de leur trame.

"Madelon de Verchères, bien heureusement, vit venir ces misérables, et connaissant parfaitement leurs roueries, s'empressa de fermer la porte du logis, de la barricader du mieux possible, pendant que la jeune fille, sur ses ordres, lui apporta et plaça à ses côtés les deux seuls fusils à leur disposition, les serviteurs absents ayant emporté les autres.

"Ainsi préparée, elle attend de pied ferme, bien décidée à ne pas les laisser entrer dans la place, si c'est possible.

"A peine le chef et les siens étaient-ils parvenus au haut du large perron qui ornait la maison, que sans attendre aucune interpellation de leur part, elle leur demande dans leur langue, qu'elle connaissait bien ce qu'ils voulaient.

"Le chef, un peu surpris de se voir apostropher de la sorte par une femme, s'empressa de lui répondre doucereusement qu'il avait affaire à M. de La Naudière et devait lui communiquer des choses de grande importance, ajoutant que lui et ses compagnons avaient faim et soif et qu'ils savaient M. de La Naudière assez généreux pour les recevoir et surtout leur faire distribuer un peu "d'eau de feu."

"D'une voix ferme qui ne traduisait en rien la crainte, elle répond aussitôt que son mari est trop occupé dans le moment pour les recevoir, et qu'ils font bien mieux de porter leurs pas ailleurs.

"Convaincu alors qu'il n'avait affaire qu'à une femme, ce rusé sauvage après avoir échangé quelques paroles à voix basse avec les autres auprès de lui, élevant tout à coup le ton lui dit avec insolence, d'avoir à lui ouvrir immédiatement, sans quoi il allait se frayer un passage lui-même ajoutant: "Nous sommes les maîtres ici, puisque ton mari n'y est pas."

"Cette femme courageuse savait à n'en pas douter, le sort terrible qui leur était réservé à tous dans le cas où ces barbares effectueraient leur entrée. Son mari, témoin auriculaire de ce qui se passe ne peut pas cependant lui venir en aide. Que faire? Elle implore Dieu, remonte son courage, et leur fait savoir on ne peut plus énergiquement que la porte allait leur rester fermée au nez, et que s'ils ne déguerpissaient pas au plus vite, elle prendrait les moyens, à l'instant même, de les faire éconduire!

"Pleins de colère, et sentant qu'ils ne pourraient réussir dans leur affreux dessein qu'en employant la force au lieu de l'astuce, ils se mirent en voie d'y avoir recours. Tout d'abord ils tentèrent d'enfoncer la porte, mais ne parvinrent qu'à l'ébranler quelque peu seulement. Rebutés ici, ils descendent précipitamment le perron en poussant des cris terribles et s'élancent vers une des fenêtres par laquelle ils comptent bien pénétrer à l'in-

térieur. Tous ensemble, ils y déchargent leurs fusils dans la maison. Les carreaux volent en éclats et les balles et le plomb vont se loger dans les soliveaux et les cloisons. Ne donnant pas le temps à ses assaillants de s'assurer de leur feu, prompte comme l'éclair, armée de ses deux fusils, Madame de La Naudière se jette dans l'embrasure de la croisée et les tire successivement sur deux des sauvages qui, surpris de se voir rendre leur feu d'une manière si imprévue, crurent qu'en effet, ils allaient avoir à rencontrer forte partie; ils hésitent, puis lâchent pied, emportant un des leurs légèrement blessé à la jambe.

"Notre héroïne, témoin de ce mouvement, recharge prestement son arme et en vide le contenu sur ces barbares, qu'elle a l'indicible plaisir de voir disparaître à ses regards en pleine déroute, dans les ombres du soir. Ceux qui étaient restés en arrière, entendant le bruit de la fusillade, sentirent d'instinct qu'il devait y avoir résistance au manoir dont les maîtres étaient si connus pour leur bravoure, et que ce qu'ils avaient de mieux à faire était de retraiter, sans perdre de temps.

"En effet, ce fut un sauve-qui-peut général vers les embarcations, où ils sont aussitôt rejoints par leur chef et son escorte, et tous s'éloignent précipitamment du rivage sous l'impression que M. de La Naudière et les siens sont à leurs trousses: c'est une véritable panique. Mais les épreuves de Madame de La Naudière n'étaient pas encore finies. A peine les Iroquois s'étaient-ils enfuis, que la jeune domestique accourt auprès de sa maîtresse et lui annonce avec effroi que la toiture est en feu. Ce sont deux sauvages qui l'y ont mis en lançant dessus plusieurs flèches enflammées avant de se retirer. Nouveau sujet de crainte et d'inquiétude pour cette épouse dévouée, au sujet de son mari.

"N'avait-il pas échappé aux Iroquois que pour devenir la proie des flammes? D'ailleurs ces rusés et méchants hommes n'étaient sans doute que cachés dans le bois tout auprès, pour revenir les exterminer à leur manière, du moment que l'incendie serait dans toute sa violence! Elle ignorait qu'ils étaient eux-mêmes sous le coup d'une grande frayeur, et se sauvaient de toute la vitesse de leurs canots devant un ennemi imaginaire.

"Cependant, sans hésitation aucune, elle s'élance à l'intérieur

et d'un coup d'oeil, elle mesure l'étendue du danger qui les menace. Déjà, les flammes montent tranquillement sur le toit à pic de l'édifice et sont sur le point de s'attaquer aux grosses pièces du comble.

"Il fait calme plat heureusement. Avec l'aide de la jeune fille et les faibles efforts du vieillard dont j'ai parlé ci-dessus, une échelle est immédiatement appuyée sur le mur. On y est monté avec un peu d'eau. Mais que peuvent ces deux femmes contre l'élément dévorant déjà entièrement hors de leur contrôle? Madame de La Naudière voyait le feu gagner peu à peu du terrain, malgré ses efforts surhumains pour ainsi dire, pour en arrêter les progrès, et il était déjà à l'intérieur lorsque soudain, elle se rappelle que son mari cloué sur un lit de douleurs, pouvait être exposé à un danger imminent. Elle se jette à terre pour ainsi dire, et rentre. Déjà une épaisse fumée remplissait la maison, le craquement des poutres en partie embrasées et le pétillement des flammes se faisaient entendre. Elle se précipite dans la chambre où elle avait laissé son mari quelques instants auparavant, appelant avec des cris de douleur celui que son intrépidité avait fait échapper à la fureur des barbares, mais qui va peut-être périr maintenant dans un brasier ardent. D'un bond, elle arrive auprès de lui et constate qu'il réalise parfaitement la position extrêmement critique dans laquelle il se trouve. Elle l'implore de vouloir bien faire un suprême effort, afin de se soustraire à une mort presqu'inévitable, en se sauvant audehors avec elle.

"— Non, je ne le puis pas, dit-il, car mes forces physiques m'ont complètement abandonné; mon sacrifice est fait, ajouta-t-il, et je suis prêt à me soumettre à la volonté de Dieu, qui après m'avoir sauvé du tomahawk, grâce à ton héroïsme, semble avoir décrété tout de même que ce jour sera le dernier de ma vie. Adieu, chère femme, laisse-moi ici à mon propre sort.

"Elle le voyait là devant elle, calme et résigné, attendant l'instant suprême. Alors, cette femme réellement extraordinaire, puisant dans son amour le courage voulu et trouvant une force qu'elle ne s'est jamais connue, enlève son mari dans ses bras, le traîne en quelque sorte au dehors et le dépose sur l'herbe à quelques pas de la porte où, épuisée physiquement aussi

bien que moralement, elle s'évanouit à ses côtés. Au même instant une pluie qui menaçait déjà depuis quelques heures, éclate avec force et tout de suite, les flammes qui, le calme aidant n'avaient pas trop fait de progrès commencèrent à s'éteindre.

"Les censitaires, attirés par la réverbération de l'incendie, accourent en toute hâte, et bientôt, sous les généreux efforts de leurs bras vigoureux, les flammes sont tout à fait éteintes. Madame de La Naudière, reprenant bientôt ses sens, s'empresse autour de son mari qui est rapporté soigneusement sur son lit. Quelques semaines plus tard, il reprenait son train de vie ordinaire."

Un des fils de notre héroïne, Charles François-Xavier de La Naudière, après s'être couvert de gloire en mainte occasion, vint tomber à côté de M. de Beaujeu, à la Monongahéla.

Deux de La Naudière, père et fils, prirent une part active à la défense de Québec; blessé gravement, le fils dut la vie aux soins dévoués des Ursulines. Prisonniers de guerre après la reddition de Montréal, ils furent envoyés en France, mais revinrent plus tard au Canada. Charles Tarieu de La Naudière, le fils, servit le pays sous ses nouveaux maîtres avec non moins de zèle et de courage. Lors de l'invasion des Américains, en 1775, il sauva la vie du gouverneur Carleton, qui descendant à Québec, était tombé aux Trois-Rivières, au milieu d'un groupe d'ennemis. Les Bostonnais se vengèrent, en enlevant tout ce qu'ils purent sur la ferme et dans le manoir de Sainte-Anne. M. de La Naudière fut conseiller législatif. La seigneurie de Sainte-Anne sortit des mains de la famille de La Naudière, en 1819; elle fut vendue à M. J. Hale.

La paroisse de Sainte-Anne a été érigée par Mgr de Saint-Vallier, en octobre 1714. L'église actuelle construite, en 1869, en remplace une autre datant de 1771. Il semble qu'avant celle-ci, il y eut deux autres églises successives à Sainte-Anne, car nous avons vu Madame de La Naudière, s'occuper de la construction d'une seconde église.

Dans la nuit du 27 au 28 avril 1894, se produisit une catastrophe unique dans l'histoire du Canada; la rivière Sainte-Anne, changeant subitement de cours, bouleversa une étendue de deux cents arpents de terre, dans les environs de Saint-

Alban, en arrière de Saint-Casimir et des Grondines. Le lendemain, on constata que les eaux dans leur impétuosité avaient causé la mort de quatre personnes, submergé huit fermes, englouti le moulin Gorrie et ses dépendances, rasé une sucrerie et six cents érables, enlevé les ponts de Saint-Casimir et de Saint-Alban et deux arches de celui de Sainte-Anne.

Pendant douze jours, la rivière continua ses ravages; la population entière était en prière, implorant la divine Providence; enfin le 10 mai, l'eau baissa et le travail d'érosion fut interrompu.

Sainte-Anne fut le berceau de deux hommes illustres, Mgr Louis-François Laflèche et le juge en chef Sir Antoine-Aimé Dorion.

* * *

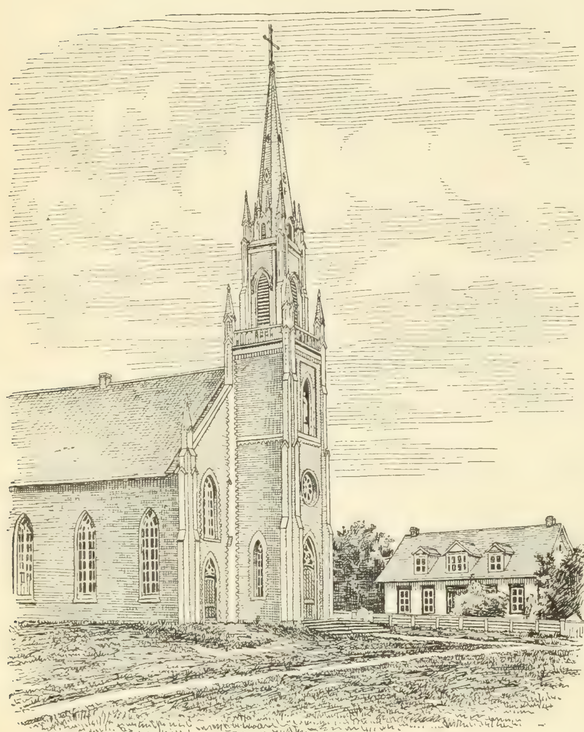
Si nous tournons nos regards vers la rive sud, nous apercevons à quelques milles plus bas, une jolie église, située en amont du Cap à la Roche: c'est SAINT-JEAN-DESCHAILLONS, paroisse fondée en 1744. Le village est bâti sur la seigneurie de la Rivière du Chêne, concédée, le 25 janvier 1752, à Roch de Saint-Ours, Sieur Deschaillons.

Il arriva ici, une singulière aventure au frère Louis, bon et saint récollet, qui rendit d'immenses services, comme architecte et autrement, dans tous les environs. Il était missionnaire à Saint-Jean Deschaillons et desservait en même temps Saint-Pierre-les-Becquets. Un jour le bedeau, homme naïf, se plaint au Père, que son voisin endommage le grain de son champ, et ne tient aucun compte de ses avertissements. Le Père, badinant, lui dit: "Ah! le malheureux, si tu le prends encore en flagrant délit, tue-le." Le lendemain la sinistre nouvelle se répand qu'un meurtre vient d'être commis dans le village. Le meurtrier, c'est le bedeau, la victime, l'homme au grain. La justice s'empara du coupable. A l'interrogation des juges: "Pourquoi avez-vous tué cet homme?" il répondit: "Parce que le curé me l'a dit." Le frère Louis allait être cité en justice; il ne fallut rien moins que sa bonne réputation et l'appui de l'évêque et de tout le clergé pour le tirer de ce mauvais pas. En 1789, nous

retrouvons le frère Louis, supérieur des récollets, à Montréal; il mourut, en 1813, à l'âge de 82 ans.

C'est sur le Cap à la Roche que vint périr, le 6 novembre 1640, l'apothicaire Gaspard Gouvault et ses huit compagnons.

Si nous continuons à observer la même rive du fleuve, nous passons le cap Charles et peu après l'embouchure de la Petite rivière du Chêne. Ici la côte commence à s'élever et elle atteint quatre vingts pieds de hauteur dans les deux milles qui séparent la Petite de la Grande Rivière du Chêne.



Eglise Sainte-Emmélie, Leclercville.

* * *

En amont de l'embouchure de cette dernière on voit une paroisse de création toute récente: c'est Sainte-Emmélie, plus souvent désignée sous le nom de LECLERCVILLE. Heureux village qui, ne datant que de 1862, n'a pas connu les Iroquois. Il doit son existence au magnifique moulin à scie de Sir Henri Joly de Lotbinière et à la fabrication de la brique qui s'y fait sur une assez grande échelle.

Sur la rive opposée du fleuve, un peu plus haut, se trouve le village des GRONDINES, bâti sur la seigneurie concédée, partie à la Duchesse d'Aiguillon, pour les Dames Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec, le 20 mars 1638, et partie aux pauvres du dit hôpital, le 3 novembre 1672. Cette seigneurie passa plus tard aux mains de Moses Hart, riche juif des Trois-Rivières.

La paroisse de Saint-Charles des Grondines date de 1680.

* * *

De ce côté du fleuve la rive s'élève aussi et elle a quatre-vingt-dix pieds de hauteur, avant d'arriver au petit hameau de LA CHEVROTIERE bâti des deux côtés de la petite rivière, aux bords escarpés, qui porte le même nom. Tous deux doivent leur nom à M. Chavigny de la Chevrotière, à qui la seigneurie fut accordée vers 1652.

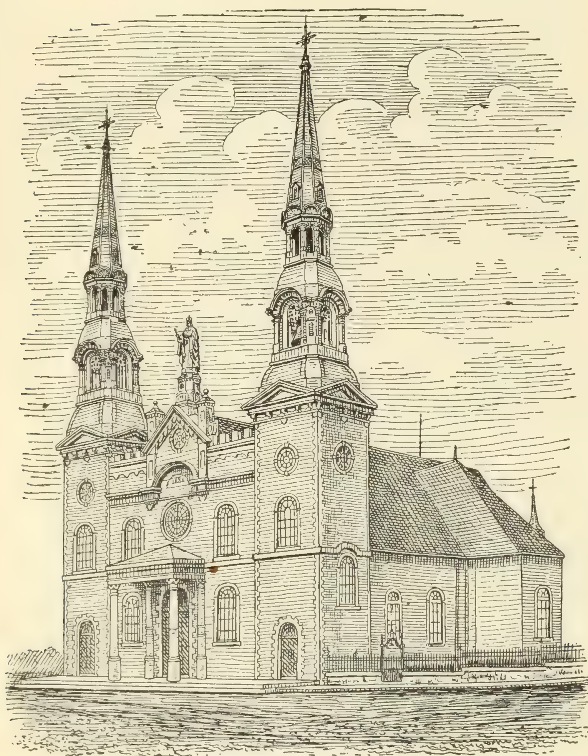
* * *

Presque vis-à-vis, sur la rive sud, deux clochers élancés surmontent l'église de Saint-Louis de LOTBINIERE, pittoresquement située dans un détour du Saint-Laurent qui porte le nom de rapide du Richelieu. Plusieurs phares rapprochés les uns des autres, sur les deux côtés du chenal indiquent que la navigation est particulièrement dangereuse en cet endroit.

Lotbinière est bâtie sur la seigneurie concédée, en mars 1695, à la famille de Lotbinière dont plusieurs membres ont joué un rôle important au Canada ; citons seulement M. E. G. Alain Chartier de Lotbinière qui fut, au parlement, un des ardents défenseurs de la langue française avec Papineau, Bédard et autres.

En 1693, dix ans après l'érection de la paroisse les habitants construisirent une petite chapelle. Elle devint insuffisante et le seigneur Eustache de Lotbinière, fit élever une église en pierre, tout près du rivage, à l'endroit nommé le Domaine. C'était en 1717. Sept ans plus tard Lotbinière avait un curé résident dans la personne de M. J. B. Ratet, de Rouen, en Normandie. En 1750, on abandonna la première église pour une autre

bâtie environ trois milles plus haut, à l'endroit où la population s'était portée et que l'on nomme aujourd'hui la vieille église. L'église actuelle est à un mille plus bas. Elle date de 1818 et fut considérablement restaurée, en 1888. Lotbinière est un village assez actif; il se glorifie d'être la patrie d'un de nos poètes et conteurs les plus remarquables, M. Pamphile Le May.



Eglise St. Louis.—Lotbinière.

* * *

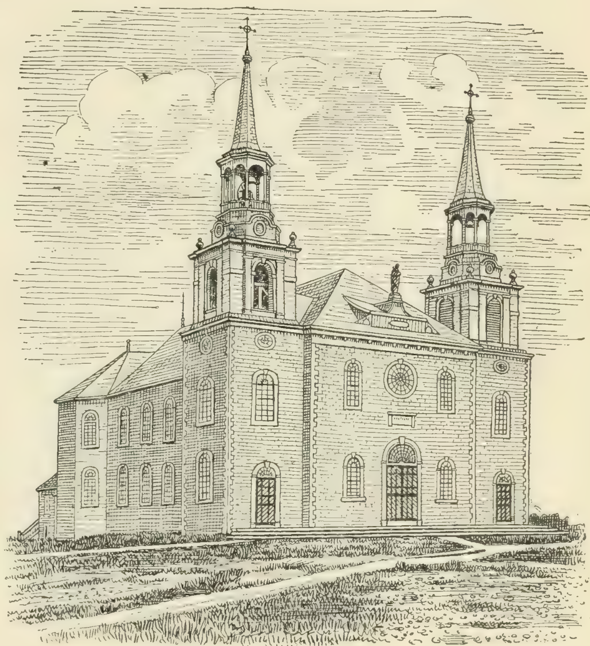
Du côté nord du fleuve, un peu plus bas, sur une pointe portant le même nom, se dresse le village de DESCHAMBAULT. C'est à Deschambault que les français gardaient les équipages de l'armée au moment où Murray vint mettre le siège devant Québec. Deux fois, au commencement d'août, les anglais, au nombre de 1500, tentèrent de s'emparer de ce poste, mais ils furent repoussés avec pertes considérables. C'est aussi à Deschambault que les malheureux bostonnais, cherchant à regagner leur patrie, pendant l'hiver de 1775 à 1776, tombèrent par centaines épuisés par la maladie, le froid et les privations. Leurs cadavres gelés furent enterrés pêle-mêle dans les champs où déjà gisaient les ossements des anglais. Bien des années après le soc de la char-

rue déterrait encore des tronçons de sabres et de mousquets brisés.

Accordée à mademoiselle Eléonore de Grande Maison, en mars 1652, la seigneurie de Deschambault, passa aux mains de Jacques-Alexandre de Fleury, seigneur d'Eschambault, et Joseph Fleury, seigneur de la Gorgendière, qui jouèrent un rôle important dans les premiers temps de la domination anglaise.

L'ancien manoir de la famille seigneuriale est en parfait état de conservation.

La pointe élevée sur laquelle est bâtie l'église de Deschambault, portait autrefois le nom de Cap Lauzon.



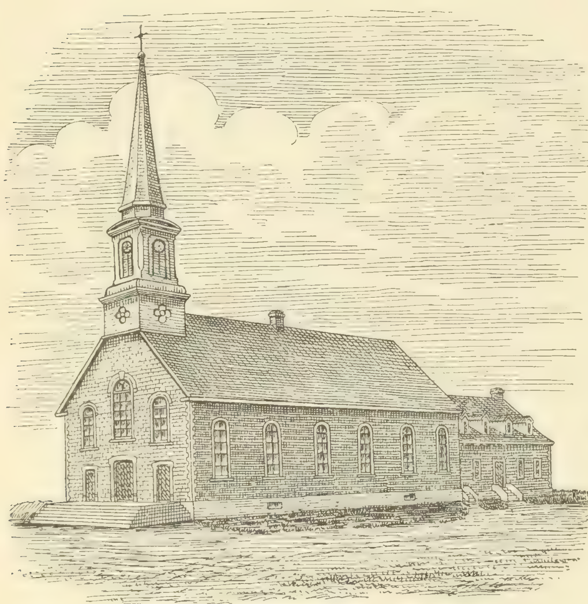
Eglise Saint-Joseph.--Deschambault.

* * *

Entre Deschambault et le Cap Santé le fleuve décrit vers le nord un demi cercle, dont le diamètre est d'environ six milles.

Le centre de ce demi cercle, sur la côte nord, est occupé par PORTNEUF, paroisse érigée sous le vocable de Notre-Dame, en 1861. C'est dans le presbytère de Portneuf que notre naturaliste canadien, M. l'abbé Provencher, écrivit sa *Flore Canadienne.*. Déjà, en 1749, Pierre Kalm, naturaliste suédois, était venu avec son ami M. de La Gallissonnière, lui aussi un naturaliste distingué, botaniser sur les riches côteaux et dans les luxuriantes forêts de la baronnie de Portneuf.

Chose étrange, ce fut au Sieur de la Potherie que fut concédée, en 1647, la seigneurie de Portneuf, lorsque depuis 1636, Pierre Robineau, riche membre de la Compagnie des Cent-Associés, était établi sur les bords de la rivière Portneuf, où l'avaient attiré la beauté du site et l'abondance de la chasse. La Potherie céda ses droits à René Robineau, fils de Pierre, en 1671. L'établissement était en pleine prospérité; un manoir et une belle chapelle avaient été construits, lorsque dix ans plus tard, Louis XIV érigea le fief en baronnie.



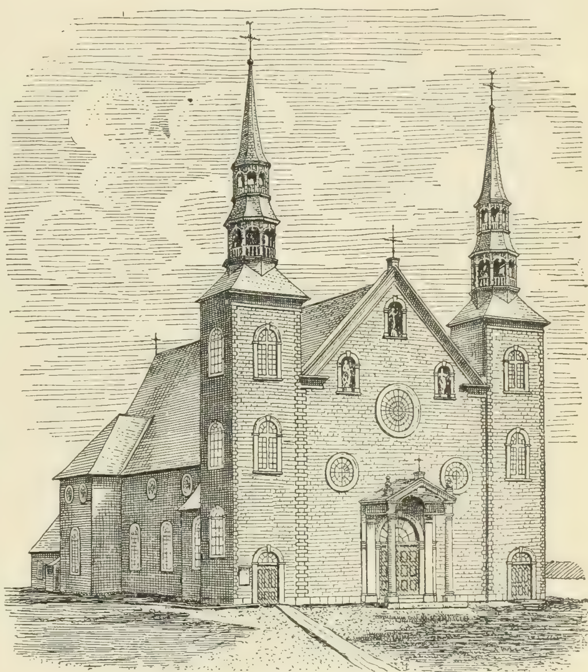
Eglise Notre-Dame.—Portneuf.

Nous savons que beaucoup de colons avaient l'habitude d'élever d'énormes chiens de garde pour se protéger contre les surprises des Iroquois. On raconte que les enfants de René Robineau, au nombre de neuf, se faisaient un plaisir de lancer contre les passants ces féroces gardiens, que même un jour, ils déchirèrent et dévorèrent presque une malheureuse sauvagesse. Mais quand on sait combien leur père était attentif aux besoins de ses censitaires, on se demande si ce ne fut pas un accident.

* * *

Plus tard la population se porta plus bas, près de la rivière Jacques Cartier, et l'on construisit une église à l'endroit nommé CAP SANTE.

La tranquillité de cette paisible paroisse de la Sainte-Famille du Cap Santé fut troublée, en 1709, par un évènement qui nous paraît bien futile aujourd'hui, et qui en ce temps, faillit faire couler des flots de sang. Imaginez-vous qu'un habitant du Cap, avait eu l'audace de qualifier un habitant de Deschambault de *Pelé!* Ce qui est plus grave, c'est qu'en effet, cet individu, du nom de Perrot, était un pelé. Les Iroquois, artistes en scalpe, lui avaient délicatement fait l'opération. D'une constitution robuste, Perrot avait survécu à la perte de son cuir chevelu. Les gens de Deschambault prirent fait et cause pour l'insulté; il fut décidé que l'injure ne pouvait se laver que dans le sang. Des deux côtés, on s'était fait des alliés des paroisses voisines. Le jour de la rencontre était même fixé lorsque l'intendant Jacques Raudot, eut vent de la chose. Il lança une proclamation lue aux portes des églises, menaçant de prison et d'amendes, tous ceux qui prendraient part à l'affaire. Ce ne fut pas la seule fois que l'intendant Raudot eut à intervenir dans les affaires du Cap Santé: il dut obliger trois paroissiens récalcitrants à fournir le pain-bénit, à leur tour. Le pain-bénit semble avoir joué un rôle important au Cap, car nous voyons un bienfaiteur du Cap, Louis Motard,



Eglise de la Sainte-Famille.—Cap Santé.

stipuler dans un acte de donation, qu'il lui sera présenté, tous les dimanches, sa vie durant, un morceau de pain bénit plus gros que les autres.

En 1744, la baronnie de Portneuf passa aux mains des Ursulines de Québec, comme dot de soeur Saint-Stanislas, de la famille des Robineau.

* * *

Le Cap Santé contourné, le fleuve reprend sa course vers l'est. Un peu plus bas nous nous trouvons en face des énormes caps, qui, comme deux sentinelles vigilantes, gardent l'entrée de la Rivière Jacques Cartier, témoin des luttes héroïques entre les français et les anglais. C'est sur ses bords escarpés que bivouaqua l'armée vaincue de M. de Vaudreuil, le soir du 14 septembre 1759. Elle y passa l'hiver. Le printemps suivant, quittant le fort Jacques-Cartier pour monter à Montréal, Vaudreuil laissa une garnison de cinquante hommes, sous le commandement du marquis d'Albergotte. Les anglais durent envoyer sept cents hommes pour réduire cette poignée de héros. Elle ne se rendit qu'à la condition d'avoir les honneurs de la guerre. On voit encore les traces des fossés creusés autour des retranchements disparus.

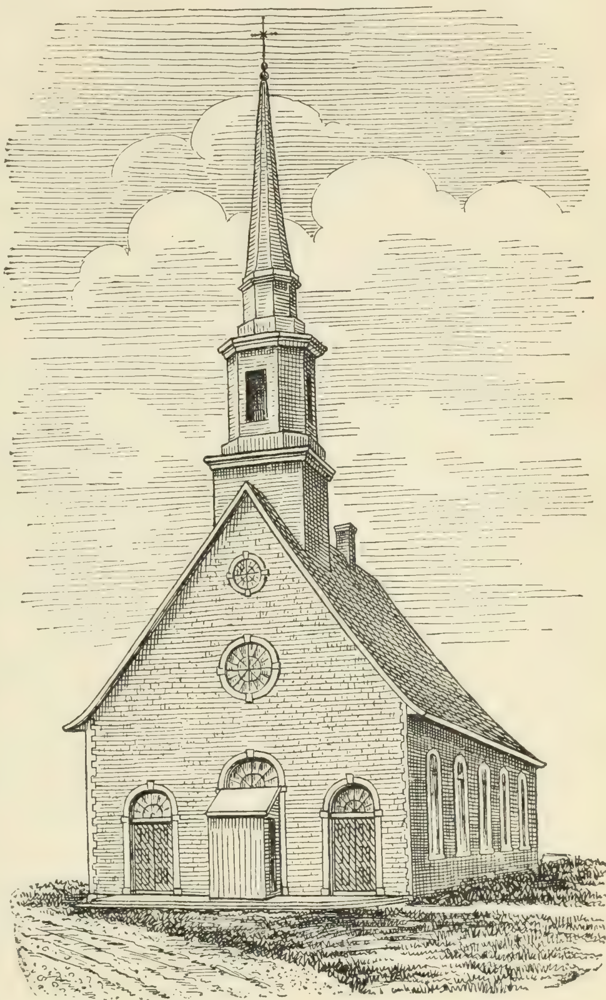
A peu de distance de l'embouchure de la rivière Jacques Cartier, se trouve une énorme roche, visible seulement à marée basse; on la nomme Roche à Jacques Cartier. Si l'on en croit une vague tradition elle devrait son nom au fait que Jacques Cartier y aurait fait naufrage.

* * *

Non loin de là s'avance une longue pointe de sable, autrefois couverte de chênes et de noyers, dont il reste encore quelques beaux spécimens. C'était un paradis pour les écureuils, qu'on y voyait en grand nombre. Les navigateurs qui hivernaient leurs goëlettes dans la jolie petite baie formée du côté de l'ouest, par cette pointe, la nommèrent Pointe-aux-Ecureuils.

En arrière de cette pointe s'élèvent l'église et le village de

SAINT-JEAN-BAPTISTE DES ECUREUILS, paroisse fondée en 1742. Elle fut dédiée au patron des canadiens en l'honneur de Jean-Baptiste Toupin du Sault. seigneur des Ecureuils, par concession du 3 novembre 1672.



Eglise Saint-Jean-Baptiste.—Les Ecureuils.

La paroisse des Ecureuils eut pour curé, de 1795 à 1806, un jeune prêtre débarqué à Québec, le 26 juin 1794, avec pour tout bagage un bréviaire, un violon et un recueil de cantiques. Encore ce recueil, pour qu'il fut sans doute moins encombrant, n'était imprimé que dans sa mémoire; il le mit par écrit, dans les dernières années de sa vie, alors qu'il était chapelain des Ursulines à Québec. Il avait nom Jean-Denis Daulé, était théologien, orateur, chantre, poète et musicien, et n'avait que vingt-huit ans lorsqu'une étrange aventure vint le faire échoir au pied du cap Diamant. Il fuyait la terre inhospitalière de la France révolu-

tionnaire. Un navire venait de le déposer sur la côte de l'Angleterre. Absolument perdu sur cette terre étrangère, le triste émigré marchait au hasard sans savoir où ses pas le portaient. Où coucherait-il aujourd'hui?... Mangerait-il demain?... Tout à coup un galop furieux se fait entendre derrière lui. Le pauvre vagabond, qui se tenait au milieu de la chaussée, se range au plus vite. Le cheval, en apparence indomptable, semblait emporter son cavalier à l'abîme; comme il passait devant lui, l'animal affolé fit un écart terrible; mais son maître, par un prodigieux coup de bride, l'arrêta net. Daulé, se croyant mort, était tombé à genoux, les mains jointes, criant: "Mon Dieu!" Le cavalier saute à terre court au prêtre, le relève, puis, avec le grand geste d'un assassin qui poignarde, il lui enfonce... un porte-feuille dans la poitrine. Avant que le proscrit épouvanté ne soit revenu de sa stupéfaction, le fantastique inconnu remonte en selle, pique des deux, et disparaît dans l'obscurité. Le porte-feuille contenait vingt louis d'or et une carte sur laquelle était écrit le nom de sa nouvelle patrie. Avec cet argent le *bon père Daulé,* paya ses frais d'auberge, son voyage à Londres et son passage à bord du premier navire appareillant pour le Canada.

L'abbé de Calonne, dont nous avons fait la connaissance à la Pointe-du-Lac, écrivant au bon père Daulé, à l'occasion du nouvel an, le plaisantait sur ses talents artistiques: "Mon ami, il faut que j'ajoute ceci au commencement de l'année. Je ne suis pas ennemi des délassements, ils sont nécessaires, mais je n'aime pas votre violon. Je vous l'ai déjà dit, son moindre mal c'est d'exposer à la perte du temps et le vôtre est très précieux. Vous me parlerez du roi David et de sainte Cécile... Un roi!... une femme!... à la bonne heure. Mais vous, prédicateur et directeur, remplissant toutes les autres fonctions du ministère, comment au milieu de tant de devoirs et de bonnes oeuvres trouvez-vous du temps pour jouer du violon? Croyez-moi, mon ami, vous n'en saurez jamais assez pour faire votre partie dans les concerts des anges!... N'est-ce pas assez pour vous d'être admis à y chanter de beaux cantiques?..."

Le bon père Daulé, mourut à l'ancienne Lorette, le 16 novembre 1852, à l'âge patriarcal de 86 ans.

Nous nous sommes attardés à contempler cette aimable figure du curé des Ecureuils; il ne faut pas cependant oublier la légende du père Godin. Nous le trouvons assis sur les bords de la rivière Jacques Cartier, par ordre de son aimable moitié, ayant recours à toute sa science de vieux pêcheur, pour rapporter la couple de beaux dorés, commandée pour le dîner du lendemain, un jour maigre. Il a inutilement tenu la ligne pendant près de deux heures et le voilà maintenant réfugié sous le comble délabré du vieux Moulin-du-Diable, pour échapper aux torrents d'un orage subit. A peine monté sur les planches instables, qu'un petit pan de couverture recouvre encore, il voit aborder une chaloupe, de laquelle sortent trois hommes vêtus de chemises rouges. Ils conversent en anglais, mais le père Godin en comprend assez pour savoir que, si ce n'est pas le diable qu'il a sous les yeux, ce sont ses suppots, car ils parlent des vols commis, de ceux qu'ils complotent. Mal à son aise le père Godin fait un mouvement pour se retourner; une planche se brise et tombe dans le feu allumé par les nouveaux arrivants. Ils vont sans doute faire un mauvais parti, à l'importun dont ils n'aperçoivent que le bout de la tuque rouge, lorsque celui-ci, pris d'une terreur folle se met à crier comme un possédé et à faire dégringoler planches et poutres, si bien que, croyant à leur tour avoir affaire au diable, les brigands sautent dans leur chaloupe et se sauvent au plus vite. Et c'est ainsi que la peur du père Godin, dont il se vantait comme d'un acte de courage extraordinaire, délivra pour toujours la paroisse des Ecureuils de la bande de voleurs du Cap Rouge et des revenants du Moulin-du-Diable.

Retournons maintenant deux générations en arrière. C'est le 14 juillet 1760. Le général Murray veut monter sa flotte à Montréal. Il a dans les cachots de la citadelle, comme prisonniers de guerre, deux braves canadiens de la paroisse des Ecureuils: Jean Godin, aïeul du père Godin, dont nous venons d'apprendre l'aventure et son ami Pierre Léveillé. Murray les fait venir et leur demande s'ils connaissent le chenal et peuvent piloter sa flotte, sans accident, jusqu'à Montréal. Sur leur réponse affirmative, il leur promet une forte récompense et la liberté pour le service, ou la mort en cas de trahison. Ce jour-là

on fit peu de chemin; le soir la flotte jeta l'ancre un peu en dessus de la Pointe-aux-Trembles, pour attendre le retour de l'aurore. Le temps est calme, la nuit sombre et une pluie fine amortit les sons. Une chaloupe montée par deux hommes semble voler sur la plaine liquide; quelques arpents en arrière, deux embarcations plus considérables, chacune montée par huit hommes, paraissent poursuivre la première. Celle-ci contourne la Pointe-à-Pagé, entre dans l'anse, se dirige vers le fond. accoste dans une talle de joncs et les deux hommes prenant la chaloupe comme si c'eut été un copeau, la transportent de l'autre côté de la pointe, la lancent à l'eau et s'éloignent au plus vite. On a deviné que nos deux vigoureux gaillards sont les pilotes improvisés du général Murray. Ils ont réussi à s'emparer d'une chaloupe et sont partis sans dire au revoir. Ceux qui les poursuivent, entrent à leur tour dans la baie, et arrivent au fond, tout surpris de ne rien trouver. Ils débarquent, cherchent dans les environs, et lorsque convaincus de l'inutilité de leurs perquisitions, ils veulent se rembarquer, la marée en se retirant a laissé les embarcations à sec. Pendant qu'ils attendent le retour de la marée, nos deux amis ont eu tout le temps nécessaire, si l'on en croit la légende, pour aller renforcir la petite garnison du fort Jacques Cartier.

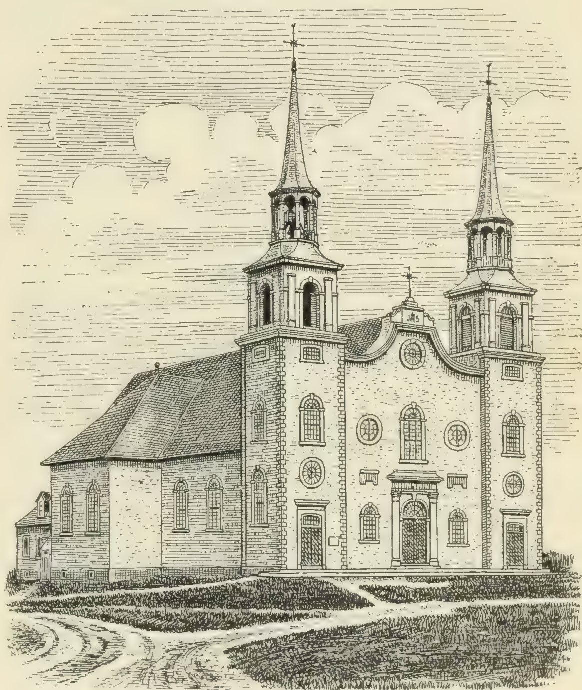
* * *

Entre Lotbinière et le village de SAINTE-CROIX, que nous voyons sur la rive sud du fleuve, s'étend une vaste pointe formée par la ligne intérieure du demi cercle décrit par le Saint-Laurent et dont nous avons parlé plus haut. Cette immense plaine est la propriété de Sir Henri-G. Joli de Lotbinière, gouverneur actuel de la Colombie Anglaise; elle se nomme Pointe Platon. M. Joli y possède une résidence superbe, entourée de forêts, où la chasse est abondante.

La paroisse de Sainte-Croix érigée en 1722, sur le fief appartenant aux Ursulines de Québec, depuis 1637, doit son nom. croit-on, au fait que Champlain éleva une croix sur la pointe Platon, peut-être aussi, parce qu'elle est située, vis-à-vis l'embouchure de la rivière Jacques Cartier, que le découvreur du

Canada avait nommée rivière Sainte-Croix. Une première chapelle construite sur les bords du fleuve, fut remplacée, en 1734, par une seconde également en bois, bâtie à l'endroit où s'élève l'église actuelle. Pendant les cinquante-deux premières années la paroisse de Sainte-Croix fut desservie par des Récollets.

En continuant notre route vers Québec nous observons que les rives s'élèvent de plus en plus; du côté sud, la falaise formée d'ardoise atteint une hauteur de cent soixante-dix pieds; du côté opposé, de même formation, elle a de quatre-vingts à cent pieds de hauteur.

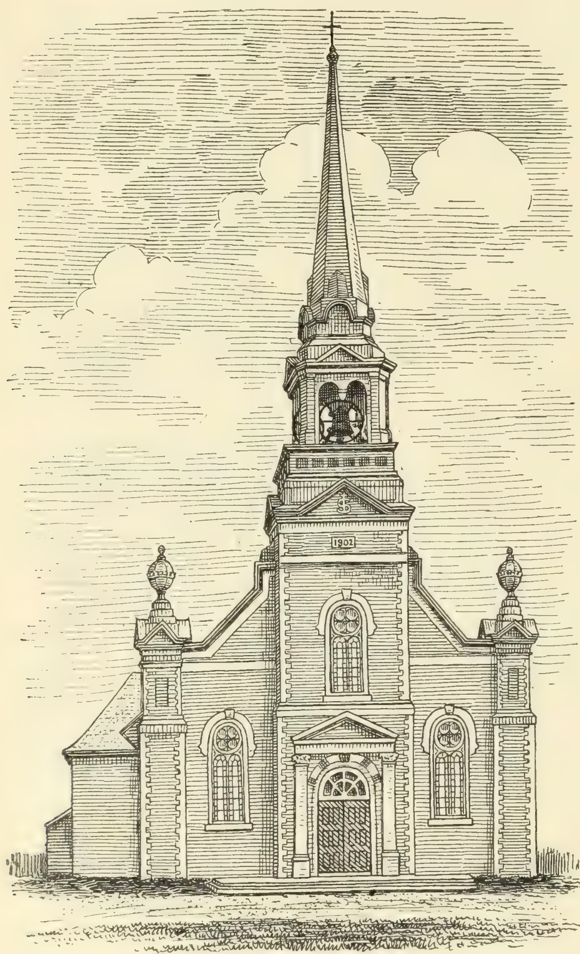


Eglise de Sainte-Croix.

* * *

Du même côté que Sainte Croix, à plusieurs milles plus bas nous apercevons le village de SAINT-ANTOINE DE TILLY, juché sur une hauteur de plus de cent pieds. Du temps de Mgr de Saint-Vallier, Saint-Antoine se nommait Villieu, du nom d'un lieutenant dans le régiment de Carignan, à qui la seigneurie avait été concédée par Talon, en 1672. Elle fut vendue, en 1700, à Pierre Noël Le Gardeur, Sieur de Tilly. Celui-ci construisit immédiatement une chapelle en bois, qui fut mise sous le patronage de saint Antoine de Padoue, par le frère Honoré Hurette, récollet.

qui la desservait. Une église en pierre fut bâtie, en 1721, à quelques pieds au nord de celle d'aujourd'hui. Plus de mille soldats anglais se retranchèrent dans cette église en 1759, et commirent beaucoup de dégâts dans les environs. L'année suivante les habitants de Saint-Antoine firent serment de fidélité et reprirent possession de leur église, ainsi que de leurs demeures, qu'ils avaient abandonnées à l'arrivée des anglais, pour se retirer dans les concessions. L'église actuelle date de 1788 mais la façade fut refaite et le clocher ajouté en 1900, pour célébrer le deux centième anniversaire de la fondation de Saint-Antoine-de-Tilly.



Eglise de Saint-Antoine de Tilly.

L'église de Saint-Antoine possède plusieurs tableaux de prix, provenant de la collection de M. l'abbé Philippe-Jean-Louis Desjardins, prêtre français que la révolution jeta sur nos rives. Ces tableaux avaient été volés dans les églises de France, sous

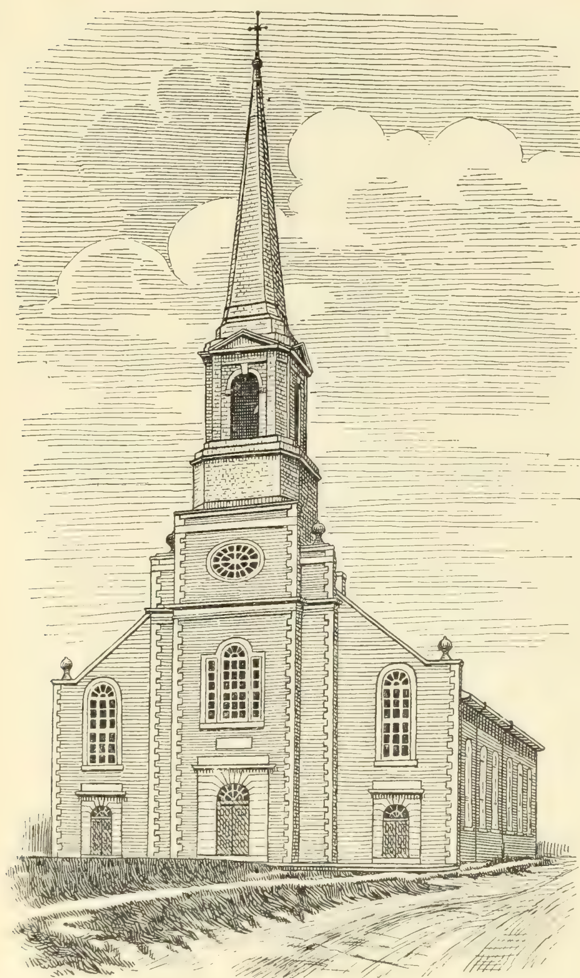
Robespierre, en 1793, puis vendus à vil prix. L'abbé Desjardins en avait acheté un grand nombre, dont il céda quelques-uns au cardinal Fesch ; il apporta les autres au Canada. Nous en retrouverons dans l'église de Saint-Michel de Bellechasse et ailleurs. Autrefois, il y avait en arrière de Saint-Antoine de Tilly, un lac assez considérable, maintenant complètement desséché. Tous les printemps les cultivateurs trouvent des coquillages et déterrent quantité de troncs d'arbres que la gelée a fait remonter à la surface; d'où nous devons conclure que ce lac avait été formé par un effondrement subit du sol.

* * *

Vis-à-vis Saint-Antoine, sur la côte nord, se dresse le village de la POINTE-AUX-TREMBLES, au pied d'une montagne de trois cent cinquante pieds de hauteur.

La paroisse de Saint-François de Sales de la Pointe-aux-Trembles, fut fondée, en 1679, mais elle n'eut une église qu'en 1697. Parmi les curés qui ont desservi la paroisse on remarque Mgr Charles-François Bailly, évêque titulaire de Capse et coadjuteur de Québec. Il conserva sa cure jusqu'à sa mort, la desservant à l'aide de vicaires. C'est à lui que l'on doit le beau baldaquin en noyer noir que l'on admire dans l'église. Un autre curé remarquable fut M. Claude Poulin de Courval, sulpicien; après avoir été curé de Notre-Dame de Montréal, pendant sept ans, il fut curé de la Pointe-aux-Trembles, pendant cinquante-deux ans, de 1794 à 1846. Il a attaché son nom à un remède composé par lui, et qui, aujourd'hui encore est en vogue sous le nom de Courvaline. La Pointe-aux-Trembles fut l'objet d'une étrange expédition lors du siège de Québec. Plusieurs dames s'y étaient réfugiées pour éviter les dangers du bombardement. Le major Carleton, plus tard gouverneur du Canada, sous le nom de Lord Dorchester, fut envoyé à la tête de douze cents hommes pour capturer ces timides personnes. Le major Robert Stobo, qui connaissait le pays, et probablement ces dames, puisqu'il avait passé trois ans à Québec, comme prisonnier de guerre, dirigeait l'expédition. La résistance ne fut pas longue: il n'y avait là que quarante sauvages, qui tirèrent sur les trou-

pes, mais à trois heures du matin, elles avaient entouré les maisons voisines de l'église et étaient maîtres des treize dames objets de ce déploiement de force. Elles furent traitées avec toute la courtoisie possible: comme dans un jeu, chacune d'elle reçut pour cette journée du 21 juillet 1759, le nom d'un des vainqueurs: madame Wolfe, madame Carleton, madame Stobo, et ainsi de suite. Le major Stobo fut chargé de les conduire à Québec, et à trois heures de l'après-midi, il les débarquait à l'anse des Mères. Le général fit suspendre le bombardement, jusqu'à neuf heures du soir, afin de leur donner le temps nécessaire pour se mettre à l'abri.



Eglise Saint François de Sales.—Pointe-aux-Trembles.

Il y eut d'autres engagements plus sérieux entre les anglais, aux alentours de la Pointe-aux-Trembles. Ce fut là aussi que, le 22 novembre 1775, Arnold et Montgomery opérèrent leur jonction pour aller mettre le siège devant Qué-

bec. Ils étaient loin en ce moment de se douter de ce qui les attendait. Arnold datait de là, une proclamation aux habitants de Lévis, "leur enjoignant de ne fournir ni provisions, ni combustibles à la garnison, qui s'efforçait de subvertir les libertés de l'humanité et plus spécialement de cette colonie."

C'est devant la Pointe-aux-Trembles qu'eût lieu l'héroïque combat de l'*Atalante.* La frégate ne pouvant échapper à la poursuite de trois vaisseaux anglais, vint s'échouer, par ordre de son commandant, sur la grève de la Pointe-aux-Trembles. Vauquelain débarqua tous les hommes qui ne lui étaient pas absolument nécessaires, et soutint avec le reste, pendant deux heures, un combat acharné, jusqu'à ce qu'il eut épuisé toute sa poudre. Le pont de l'Atalante était couvert de morts et de blessés. Les frégates voyant qu'il n'amenait pas son pavillon, continuèrent à le cribler de boulets. A la fin, un canot se détacha d'une des frégates et l'officier qui le montait s'approchant de l'Atalante, demanda à Vauquelain pourquoi il ne tirait plus, ou n'abattait pas son pavillon. Vauquelain répondit fièrement que s'il avait eu de la poudre, il n'aurait pas gardé si longtemps le silence; que si on voulait prendre son pavillon il fallait venir le descendre. Pour lui, son habitude était d'abattre les pavillons ennemis et non le sien.

* * *

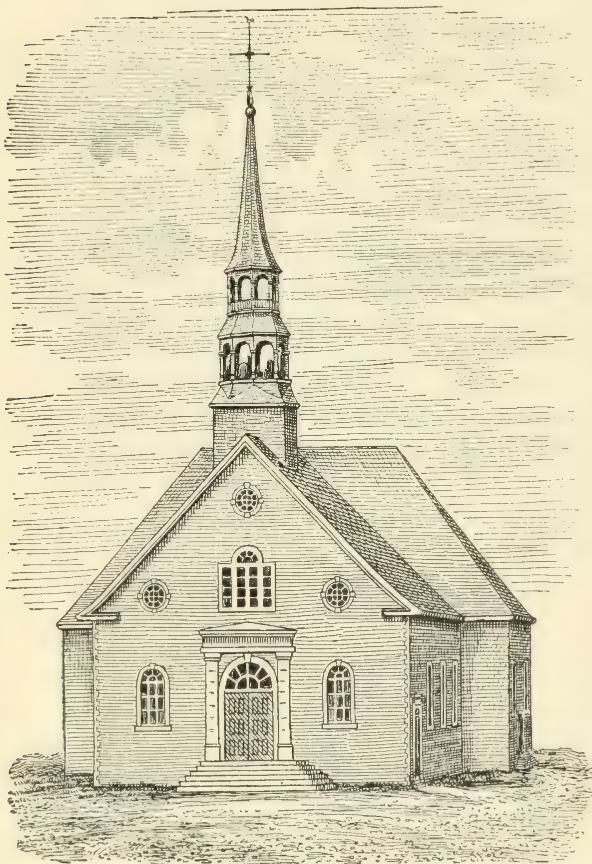
Environ six milles plus bas, du même côté du fleuve, SAINT-AUGUSTIN est bâti sur une hauteur de deux cents pieds. Sur les flancs de la côte escarpée, on peut apercevoir la maison où naquit, le 13 juin 1809, l'historien du Canada, F. X. Garneau.

L'église était autrefois au bord de l'eau, sur la pointe Saint-Augustin.

Pendant la nuit du 29 au 30 août 1759, on vit arriver à la nage un sauvage outaouais. Il avait été fait prisonnier pendant la journée et enchaîné sur le pont d'une des frégates mouillées devant Saint-Augustin. La nuit était obscure. Il réussit à se débarrasser de ses fers, et au moment où ses gardes s'éloignaient de quelques pas il lança avec bruit sa couverture, du côté de la Pointe-Lévis, et se glissa de l'autre côté. Pendant que les an-

glais tiraient sur la couverture blanche, il gagnait la terre du côté des français.

Un peu plus bas, sur les récifs visibles à marée basse, fut jeté le 22 juin 1857, vers cinq heures du soir, le malheureux vapeur *Montréal.* Il montait comme à l'ordinaire de Québec, ce jour-là chargé d'émigrants, lorsque le feu se déclara à bord. Il était en feu de l'avant à l'arrière, lorsqu'en dernier ressort, on tenta de l'atterrir. Plus de deux cents passagers se noyèrent, en sautant à l'eau, dans l'espoir de gagner la terre. Ce fut un des plus grands désastres dont le Saint-Laurent, ait été le témoin.



Eglise de Saint-Nicholas

* * *

Les habitants de SAINT-NICHOLAS sur la côte opposée du fleuve, furent les spectateurs impuissants de cette terrible catastrophe.

Saint-Nicholas à une hauteur de plus de cent pieds, est bâti sur la seigneurie de Lauzon, une des plus grandes et des plus belles de la province de Québec. La paroisse fondée en 1694,

n'eut sa première église que six ans plus tard. En 1728 celle-ci fut remplacée par une église en pierre; elle servit jusqu'en 1821, année de la construction de l'église actuelle. La première église était à peu près un mille et demi à l'ouest de celle-ci.

Un samedi soir, le 8 août 1847, une chaloupe chargée de vingt-et-une personnes de Saint-Antoine de Tilly, revenant du marché de Québec, fut surprise par une tempête, un peu plus bas que l'église de Saint-Nicholas et chavira. Dans l'obscurité, dix-huit passagers presque tous des femmes se noyèrent.

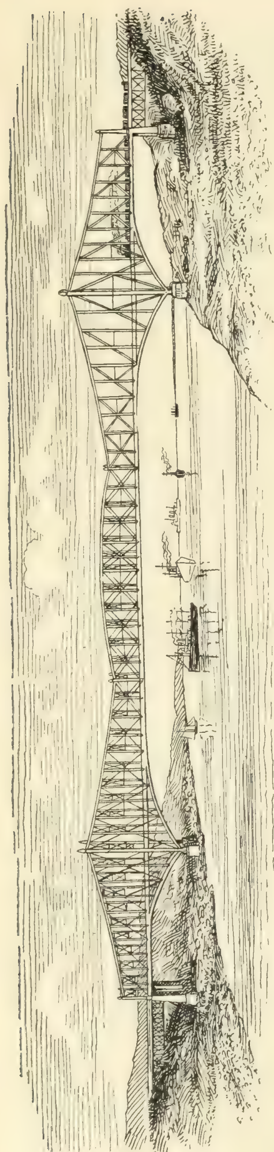
* * *

A quelques milles plus bas, sur la côte nord, nous apercevons l'entrée de la rivière du Cap Rouge, avec ses falaises de cent cinquante pieds de hauteur. La paroisse de Saint-Félix du Cap Rouge, ne date que de 1862, ce fut pourtant le premier endroit au Canada, où il eût un établissement, puisque dès 1541, Jacques Cartier y avait bâti deux forts pour protéger ses vaisseaux, qui devaient hiverner dans le havre formé par l'embouchure de la rivière. Il avait donné à ce havre le nom de *Charlesbourg Royal,* il fut changé plus tard en celui de *France-Roi.* Deux ans après, Roberval fit réparer les travaux faits par Jacques Cartier et construire une tour, deux corps de logis, avec chambres, cuisine, offices, un puits; et dans la vallée, sur les bords de la petite rivière, une autre tour pour servir de dépôt de provisions.

Pendant longtemps le Cap Rouge fut un endroit où l'on chargeait de bois les vaisseaux pour l'Europe et ailleurs; ce commerce a changé, et aujourd'hui les quais considérables qui se trouvent à l'embouchure de la rivière du Cap Rouge, s'en vont en ruine.

Depuis la Pointe-aux-Trembles, le Saint-Laurent s'est constamment rétréci; à deux milles plus bas qu'ici, en amont de l'entrée de la rivière Chaudière, il est plus étroit qu'en aucun autre endroit de son parcours; mais aussi plus profond, atteignant cent soixante-deux pieds de profondeur, et le courant, une rapidité de six noeuds à l'heure.

C'est à cet endroit que l'on est à construire le *Pont de Québec,* qui, à certains points de vue, sera unique au monde; il



Pont de Québec.

aura, en effet, une arche de 1800 pieds de portée, ce qui est exactement quatre-vingt-dix pieds de plus que les arches du pont sur le Forth, en Ecosse, pont qui jusqu'à présent a les arches de plus grande portée. Il aura donc une arche centrale de 1800 pieds, deux arches sur les rives de 500 pieds chacune, et deux arches d'attérissage de 214 pieds, en tout près de 3300 pieds de longueur. Le pont sera à une hauteur de cent cinquante pieds au-dessus du fleuve, à marée haute, de sorte que les plus gros vaisseaux pourront passer dessous. Le tablier du pont aura soixante-cinq pieds de largeur; portant deux voies pour chemins de fer, deux voies pour tramways, deux voies pour voitures et deux voies pour piétons.

Nous passons maintenant l'entrée de la Rivière Chaudière, remarquable par la belle chute que l'on admire à quatre milles de son embouchure. A peu près deux milles plus bas nous avons celle de la rivière Etchemin.

* * *

C'est entre ces deux rivières que s'étend la paroisse de SAINT-ROMUALD, dont le village, désigné aussi sous le nom d'Etchemin, et quelquefois aussi sous celui de New-Liverpool, est bâti sur les bords de la rivière Etchemin.

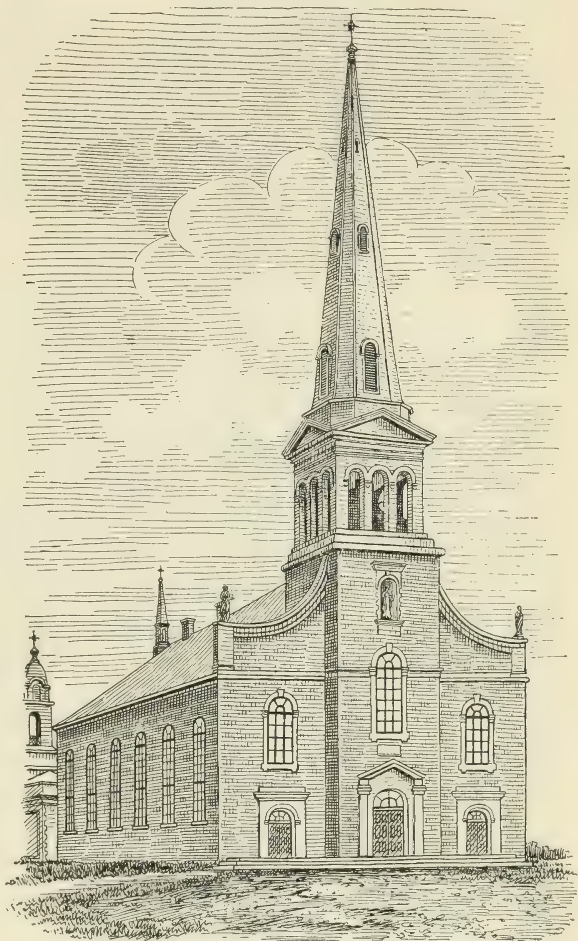
Dès 1652, il y avait des colons établis dans cette partie de la seigneurie de Lauzon, cependant la paroisse ne fut érigée canoniquement qu'en 1854. Son premier curé M. Sax, amateur et connaisseur du beau, fit construire la

belle église où l'on admire surtout de belles fresques peintes par un artiste remarquable de Munïch.

Pendant le siège de 1759, plusieurs vaisseaux de guerre sombrèrent devant Saint-Romuald. Longtemps les habitants de la côte firent des recherches espérant y trouver des trésors.

* * *

Vis-à-vis Saint-Romuald s'élève la haute Pointe-à-Pizeau, autrefois rendez-vous des peaux-rouges, aujourd'hui, couronnée par l'église SAINT-COLOMB DE SILLERY.



Eglise de Saint-Romuald.

Dans l'anse Saint-Michel, en bas de Sillery, était autrefois la maison du vénérable vieillard, M. Pierre de Puiseaux, qui donna l'hospitalité, pendant tout l'hiver de 1641, à M. de Maisonneuve et mademoiselle Mance, aussi bien à madame de la Peltrie, qui aimait à y venir pour être plus près des sauvages. Cette belle résidence était considérée, dans le temps, comme un bijou.

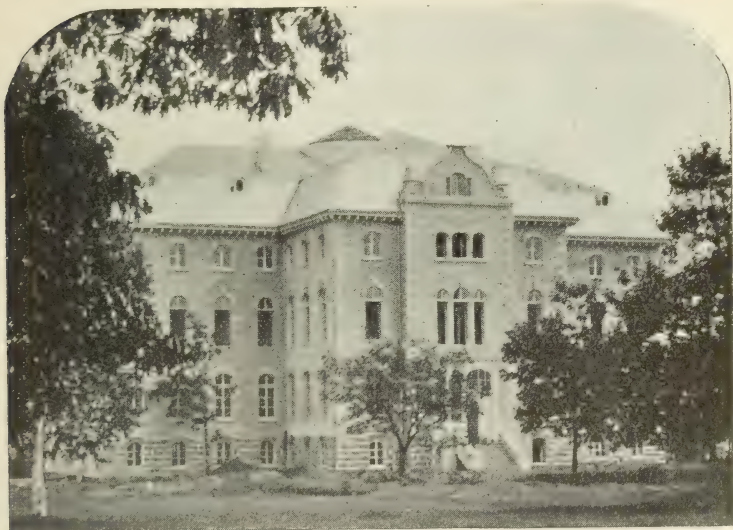
En 1870, les résidents de Sillery élevèrent le petit monument que nous voyons, à la mémoire de Noël Brulart de Sillery, chevalier de Malte, le généreux fondateur de l'établissement de Sillery, et du père Ennemond Massé, un des trois premiers jésuites venus au Canada. Le père Massé repose depuis le 12 mai 1646, sous le choeur de la modeste chapelle de Saint-Michel, dont il ne reste que les fondations, à quelques pas au sud du monument. De l'autre côté du chemin existe encore la vieille résidence des jésuites, aux massifs murs de trois pieds d'épaisseur. C'est la maison la plus ancienne du Canada, puisqu'elle date de 1637.



Eglise Saint-Colomb.—Sillery.

La seigneurie de Sillery avait été concédée aux jésuites, le 23 octobre 1669. Ils y établirent des Hurons dans l'espoir de les amener à cultiver la terre. Au commencement du siècle dernier, les sauvages de Sillery se mirent en tête que les jésuites s'étaient indument emparés de cette seigneurie, qu'elle leur appartenait. Ils la réclamèrent du gouvernement du Canada qui la détenait alors, puis, s'imaginant que le gouverneur

ne leur rendait pas justice, quatre de leurs chefs s'embarquèrent à bord du brick l'*Indian* pour aller présenter leur réclamation à George IV en personne. Ils furent très bien reçus au château de Windsor, où on les fêta beaucoup. Ils oublièrent leur grief et s'en revinrent satisfaits. C'est en travaillant à construire un fort pour protéger les champs de ces sauvages, près de Sillery, que le Frère Liègeois, S. J., trouva la mort, en 1655. Il s'était avancé vers le bois pour s'assurer qu'il n'y



Couvent de Jésus-Marie.—Sillery.

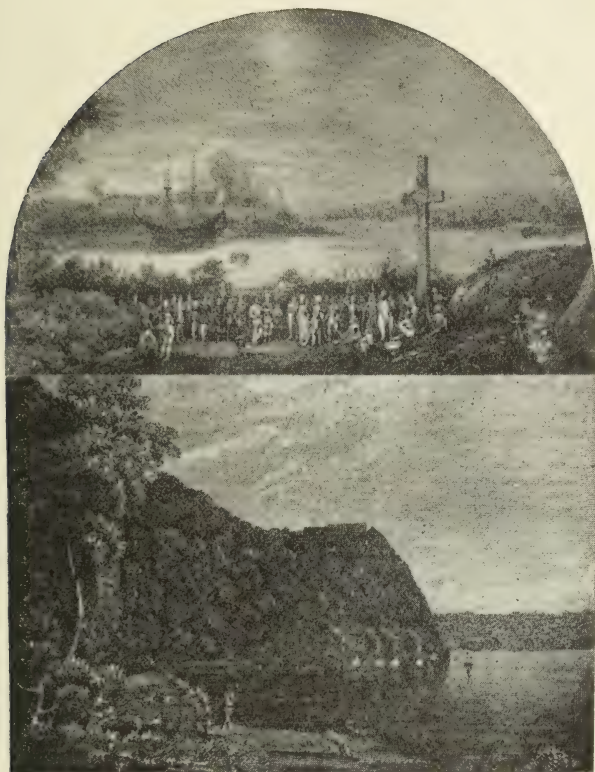
avait point d'ennemis. Malheureusement une dizaine d'Iroquois le guettaient; ils le renversèrent d'un coup d'arquebuse et lui coupèrent la tête.

* * *

Nous voilà près de QUEBEC, dont l'arrivée a été si admirablement décrite par l'honorable juge en chef A. B. Routhier, dans

son splendide ouvrage intitulé: *Québec et Lévis à l'aurore du XXe siècle.*. L'arrivée à Québec de ce côté surtout, est un des spectacles les plus féériques que l'on puisse voir dans le monde entier. Notre but étant de faire un guide du fleuve Saint-Laurent, nous ne pouvons nous arrêter bien longtemps à parler des deux belles villes soeurs, qui s'admirent d'un côté à l'autre du fleuve, qui baigne leurs pieds. Ceux qui voudront connaître à fond ce berceau de la nationalité canadienne-française: son histoire si intéressante, ses légendes si curieuses, son admirable topographie ne pourront mieux faire que de s'adresser à l'ouvrage du juge Routhier. Il a été écrit bien des livres sur Québec, mais aucun n'approche celui-ci pour la quantité et l'exactitude des renseignements; tout y est fouillé, depuis le monument le plus récent, jusqu'au coin le plus abandonné des cimetières; l'auteur raconte et décrit avec une verve et un intérêt qui rendent la lecture de son livre aussi attrayante que le roman le plus attachant. Quant à nous le prenant pour guide. nous allons donner quelques vues de l'ancienne cité de Champlain, de la ville actuelle, de ses environs, de Lévis, puis nous continuerons notre voyage.



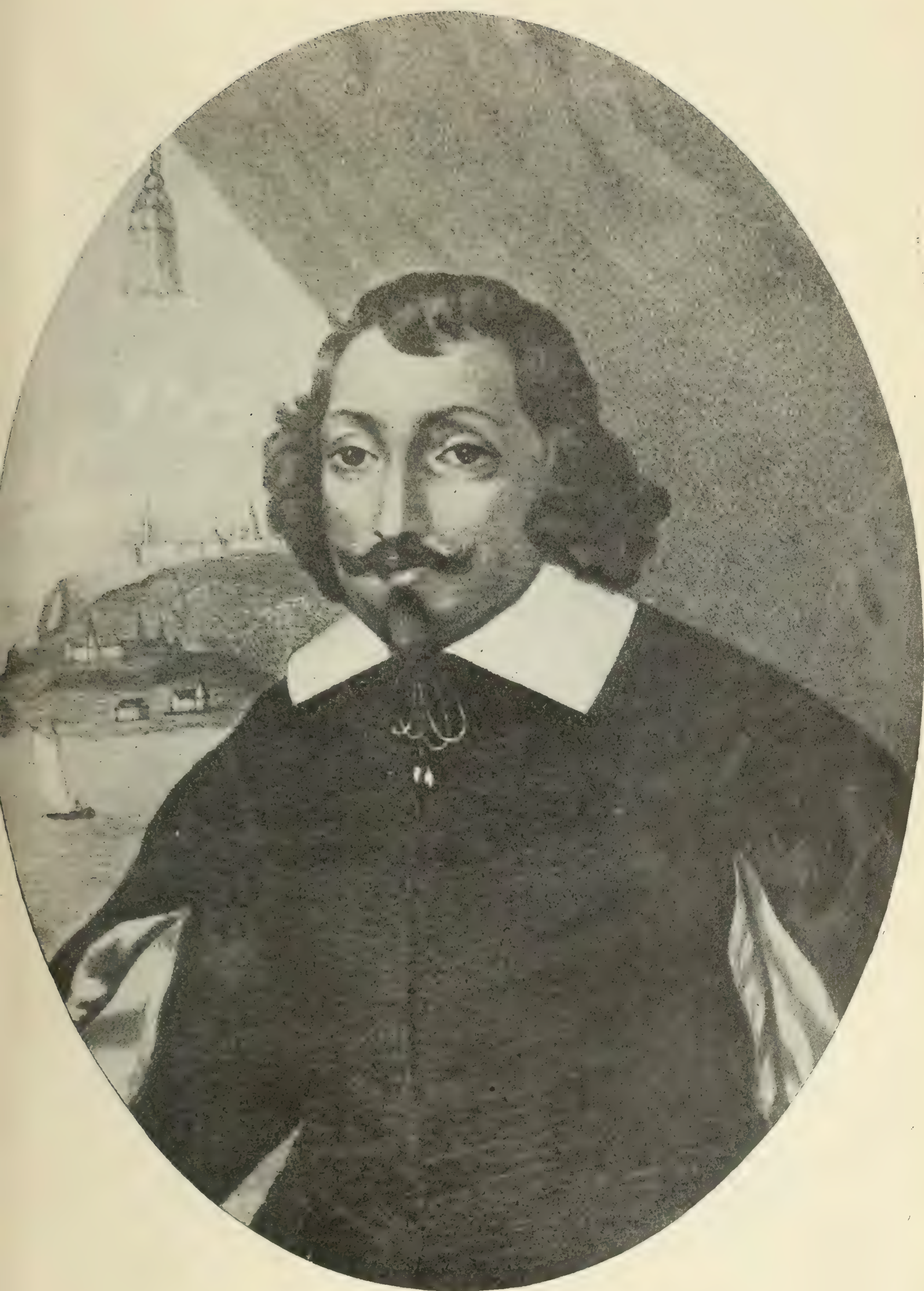


Conférence de Jacques-Cartier avec les Sauvages.
Le Cap Diamant.

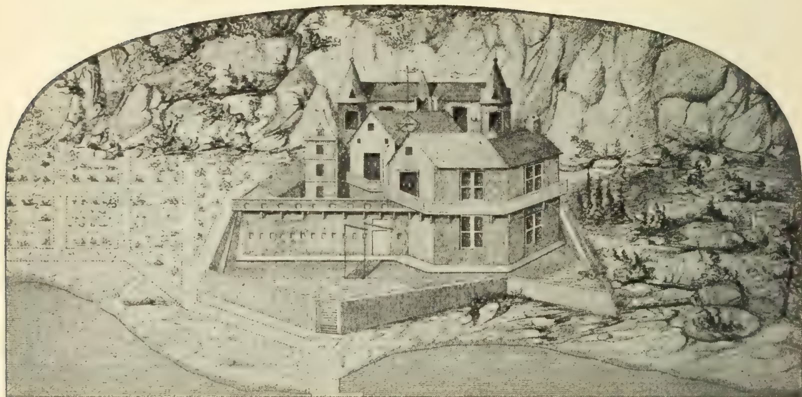
Jacques Cartier, le 3 mai 1536, planta une croix au milieu d'un grand concours d'indigènes, s'empara de leur chef Donnacona et l'amena avec lui en France.



Surprise des sauvages à la vue du premier vaisseau français, septembre 1535.



Samuel de Cahmplain, fondateur de Québec.



Première habitation de Quebec, residence de Samuel de Champlain.

Cette première habitation de Québec fut bâtie par Champlain, en 1608, elle comprenait un magasin pour les provisions et trois corps de logis à deux étages, entourés d'un large fossé et d'une enceinte en pieux. Kertk la détruisit vers 1630.



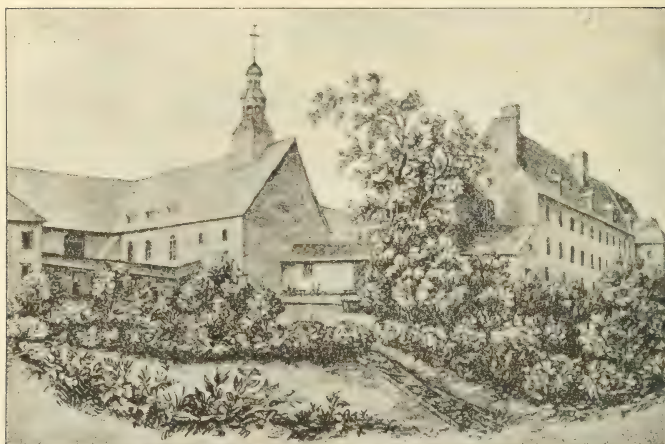
Vieux Collège des Jésuites

Ce vieux collège des Jésuites fut converti en casernes, en 1776, et détruit, en 1895, pour faire place à l'Hôtel de Ville actuel.

Les Jésuites arrivèrent au Canada, en 1625 et fondèrent leur collège de Québec, en 1637, un an avant la fondation de celui de Harvard, à Boston. Après la prise de Québec le gouvernement anglais ne leur permit plus de se recruter; il confisqua leurs propriétés, après le décès du P. Cazot, en 1800. Ils sont revenus au Canada en 1842.



Premier couvent des Ursulines, bâti en 1642, brûlé le 13 décembre 1652.



Couvent des Ursulines, restaurée en 1687, après un second incendie, et agrandi de 1712 à 1716 —Chapelle construite de 1717 à 1723.—Vue du Jardin en 1839.—Vieux frêne renversé par le vent en 1868.

En 1639, arrivaient à Québec, Mère Marie Guyart de l'Incarnation avec deux autres religieuses Ursulines et madame de la Peltrie; elles fondèrent le couvent des Ursulines, de Québec, resté la plus renommée des maisons d'éducation pour jeunes filles, au Canada.



Une des cours de récréation du monastère des Ursulines.

Vue à vol d'oiseau du monastère des Ursulines, prise en 1889, le deux-cent cinquantième anniversaire de sa fondation.

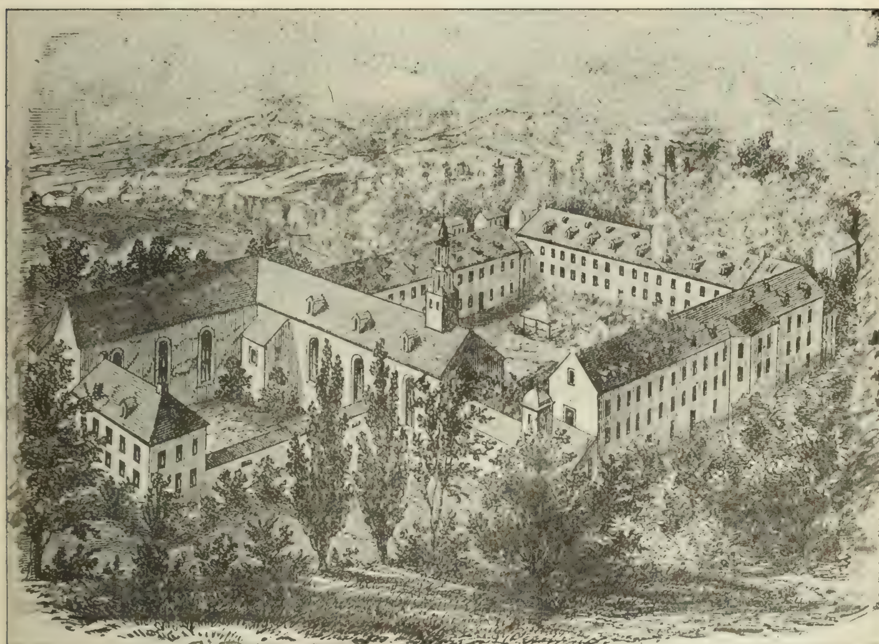
Un coin d'une cour de recréation au monastère des Ursulines.



Monseigneur de Laval.

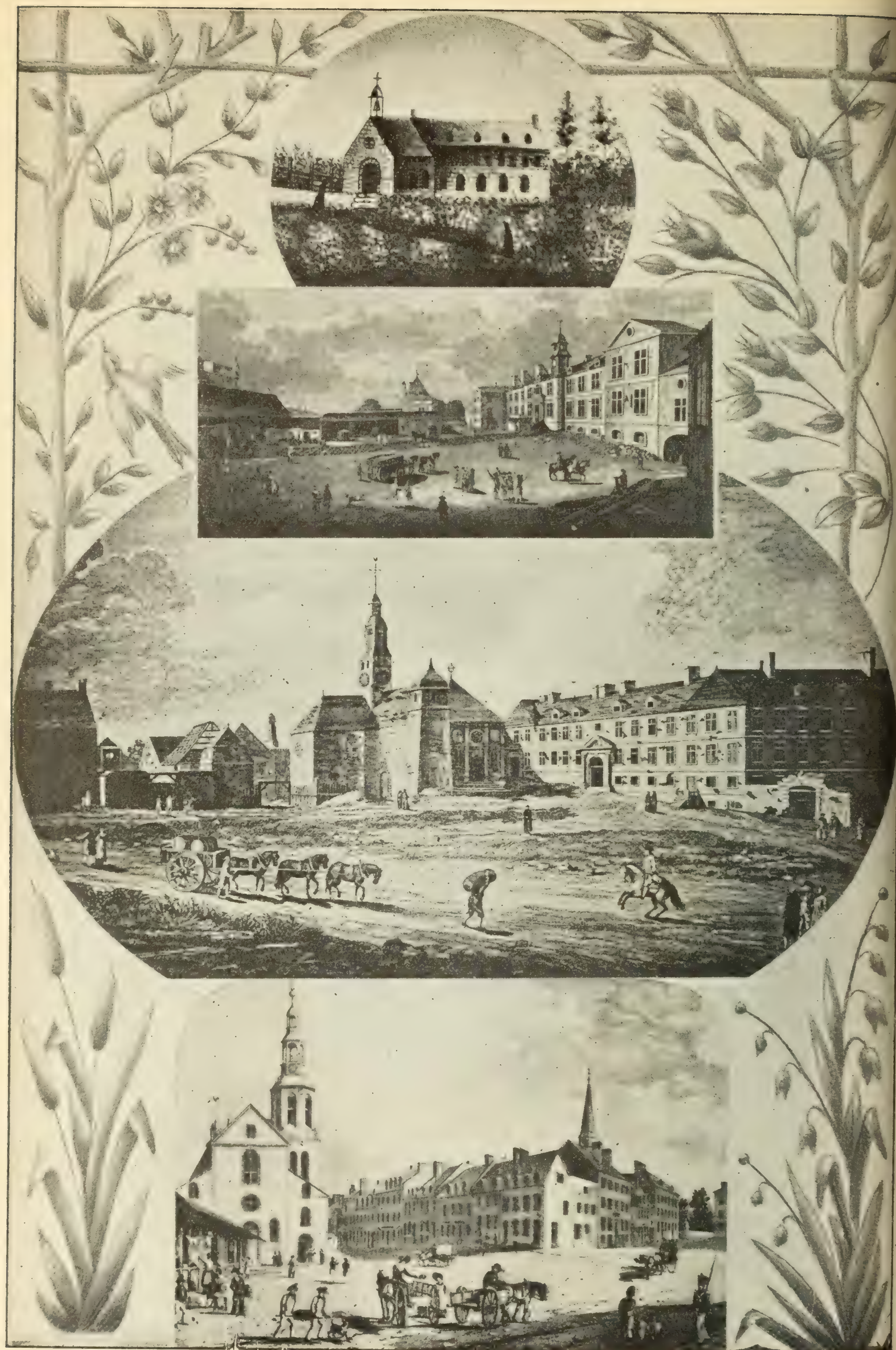
Monseigneur François de Laval-Montmorency arrivait au Canada, en 1659, comme vicaire apostolique, avec le titre d'évêque de Pétrée. Il devint premier évêque de Québec, en 1674. Il mourut en 1708, au séminaire de Québec, qu'il avait fondé, en 1663.

Les premiers Récollets, au nombre de quatre, vinrent au Canada avec Champlain lors de son voyage de 1615; ce sont ces religieux qui sous le régime français desservirent presque toutes les anciennes paroisses du Canada. Le gouvernement anglais les dépouilla de leurs biens après l'incendie de leur couvent, à Québec, en 1796.



Couvent des Ursulines en 1759, dont la chapelle restaurée par Murray, après le siège, servait alternativement pour dire la messe paroissiale, puis au service anglican.

La construction de la cathédrale fut commencée, en 1647. Elle fut livrée au culte en 1650.

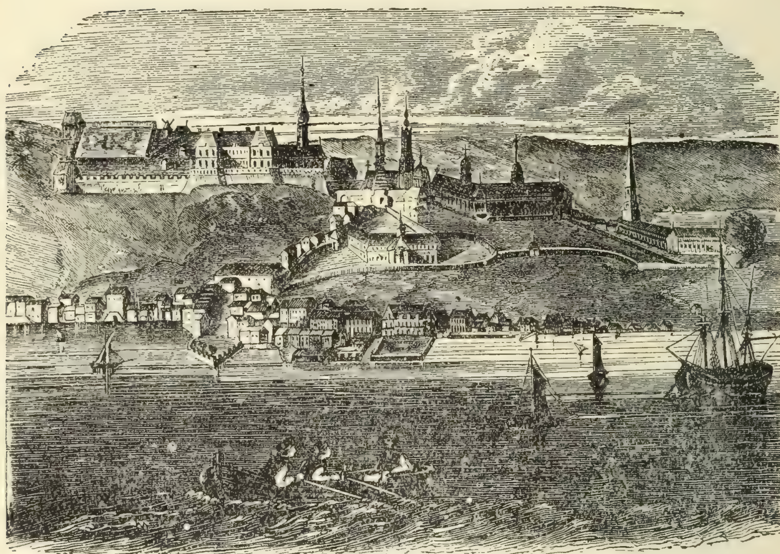


Second couvent des Récollets, dont la première pierre fut posée par Talon.
Palais de l'Intendant.
Eglise et Collège des Jesuites.
Cathédrale en 1760.

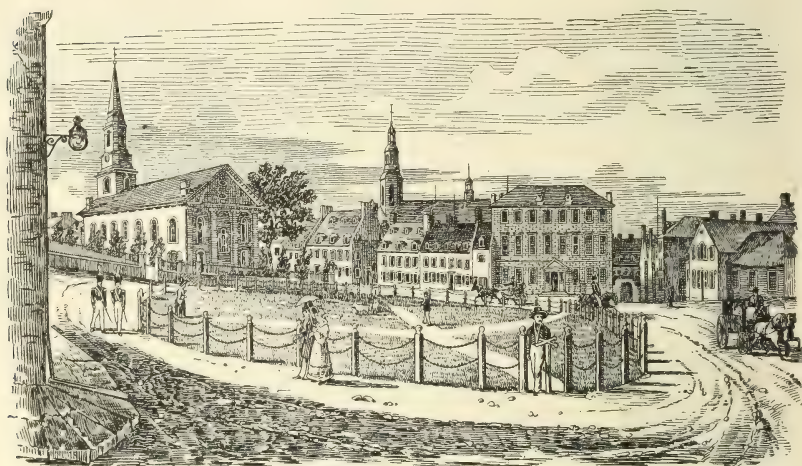
Les intendants jouèrent un rôle important au Canada, sous le régime français. Le gouverneur et l'évêque seuls étaient leur supérieur en hiérarchie. La justice, les finances et la police étaient sous leur contrôle. Talon le premier intendant qui vint au Canada lui fit faire d'immenses progrès.



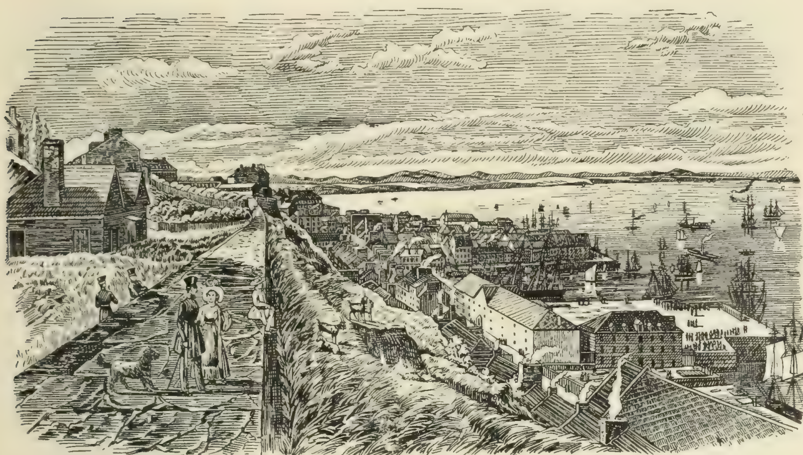
Defense de Québec contre la flotte de Phipps en 1690.



Québec en 1720.



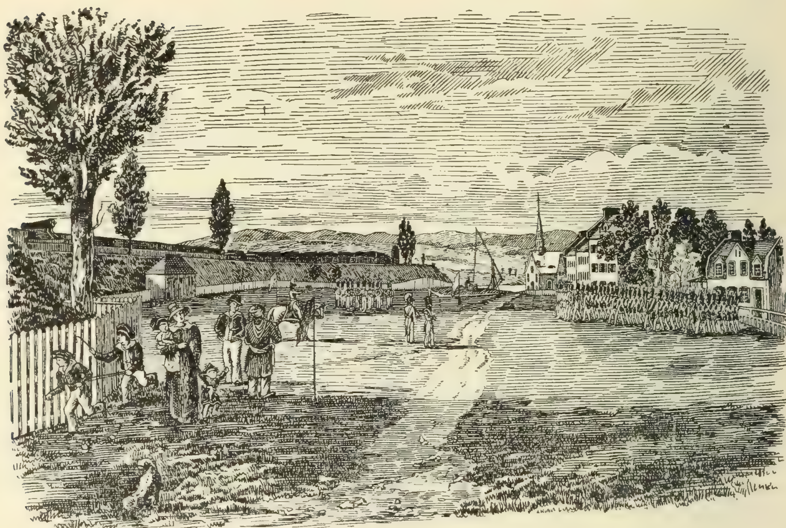
La Place d'Armes et la Cathédrale Episcopalienne, en 1832.



La basse-ville de Québec vu du parapet de la haute-ville en 1833, d'après une esquisse prise par le colonel Cockburn.



Québec ; vue prise par le colonel Cockburn en 1833, de près de l'église d'Aubigny, à Lévis.



Vue de l'Esplanade et des Fortifications de Québec, en 1832.



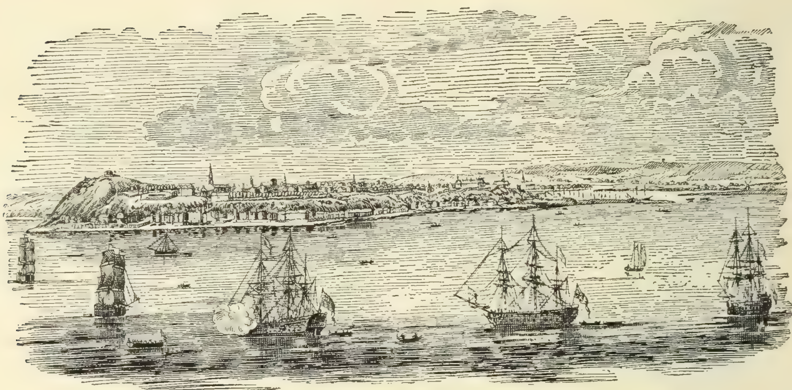
Québec en 1832 : vue prise de Lévis.



Québec : vue prise en 1759 par Richard Short.



Québec : Vue prise de la baie de Wolfe, en 1833.



Québec en 1759 : vue prise par le capitaine Hervey Smith du pont de la frégate Vanguard.

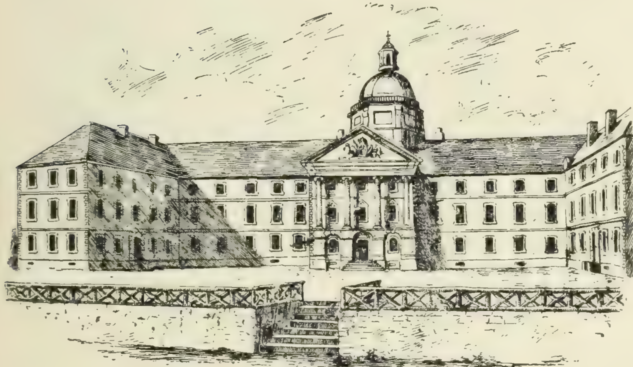
Le château Haldimand fut bâti par le fanatique et soupçonneux Frédéric Haldimand, qui a laissé un si triste souvenir au Canada ; il fut gouverneur de 1778 à 1785.



Château d'Haldimand, Québec 1784. Il fut démoli, en 189 pour faire place au Château Frontenac.

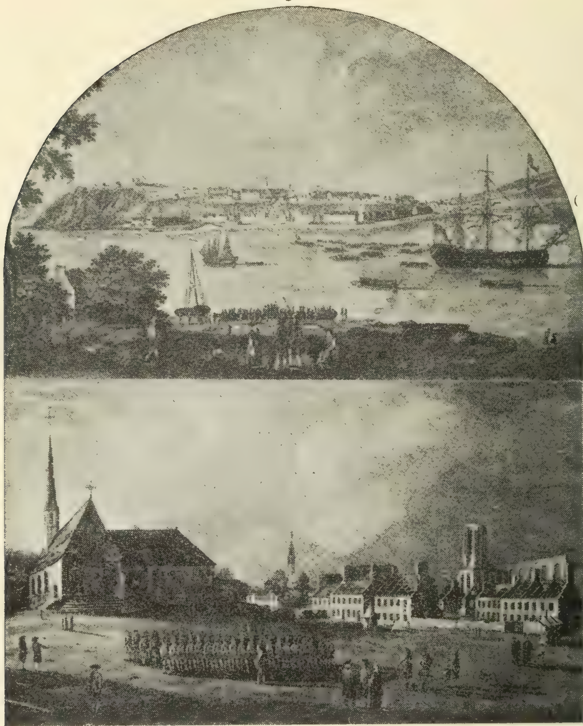


Bâtisses du Parlement de 1833 à 1851.



Bâtisses du Parlement de 1851 à 1854.

L'ancien palais épiscopal transformé en parlement depuis 1792, fut agrandi en 1833, et orné d'un beau portique. Dix-huit ans plus tard le palais de l'évêque fut détruit pour agrandir et compléter le palais législatif, qui malheureusement fut brûlé trois ans plus tard, en 1854. Il ne resta intact que le portique que l'on voit aujourd'hui à la façade du marché Champlain près des quais.



Vue genérale de Québec, prise par le capitaine Hervey-Smith,
aide-de camp du général Wolfe.
La Cathédrale, le Collège des Jésuites et l'Eglise des Récollets.

Le siège de 1759 laissa les édifices publics comme les résidences privées de Québec, brûlés, démolis, ou, tout au moins troués et déchiquetés par les boulets. Murray dut faire réparer plus de cinq cents maisons pour loger ses troupes.

Eglise de Notre-Dame des Victoires.



Palais Episcopal vu en montant de la basse-ville.



Palais Episcopal vu en descendant de la haute-ville.



Ruines de Québec après le siège de 1759,
Vues prises par Richard Short.



La Trésorerie et le Collège des Jesuites.



Intérieur de l'église des Jésuites.



Intérieur de l'église des Récollets.

Ruines de Québec, après le siège de 1759.
Vues prises par Richard Short.

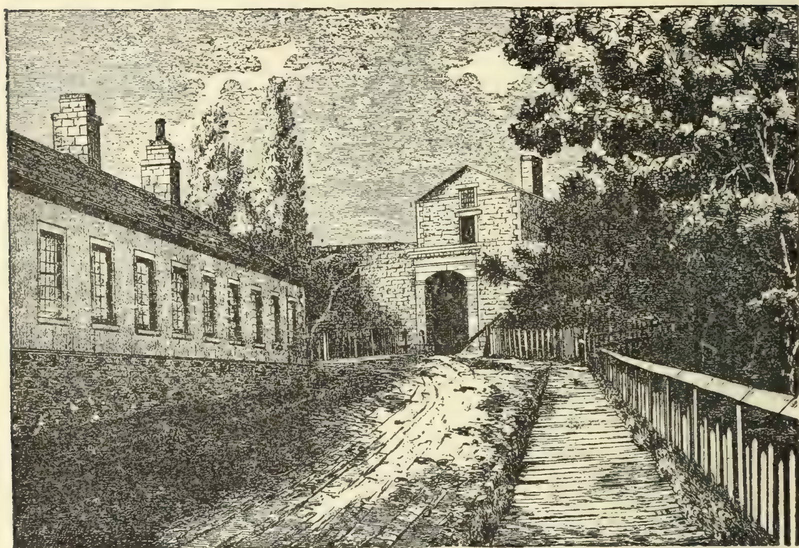


Québec, vue prise de Beauport en 1851

En 1871, il fut résolu de faire disparaître tout ce qui dans la vieille ville de Champlain était incompatible avec les besoins de l'activité moderne. Les anciennes portes, étroites et fermées, firent place à de belles portes largement ouvertes. Tout ce qui reste de ces anciennetés sont les esquisses qui en furent faites avant leur destruction.



Vieux matériel de guerre exposé en vente sur le quai de la Reine à Québec, d'après une esquisse prise en 1871.



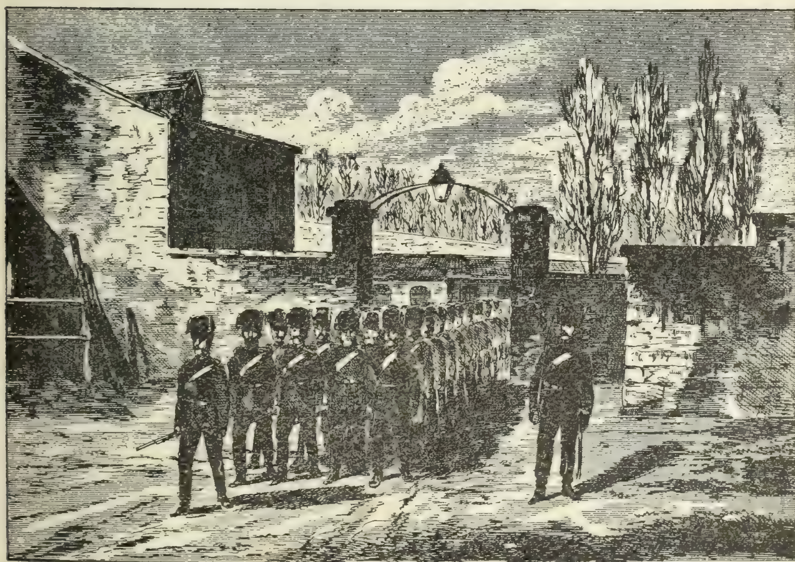
Intérieur de la vieille porte Saint-Louis de Québec. D'après une esquisse prise en 1871.



Démolition du vieux Québec. Vue prise en dehors de la porte Saint-Louis, en 1871.



Ancienne porte Prescott à Québec. Esquisse prise en 1871.



Départ des ingénieurs royaux de leurs casernes. Esquisse prise en 1871.



Lion de neige, fait par les élèves, en face de l'Université Laval, pendant le carnaval de 1894.

Le Chien d'Or.

Avant de visiter la ville contemporaine arrêtons-nous un instant aux légendes du vieux Québec. Celle qui attire le plus la curiosité des archéologues, des historiens comme des touristes est la légende du Chien d'or, dont le mystère se cache sous la figure d'un chien rongeant un os, que l'on voit sculpté sur la façade du bureau de poste actuel. Ce bas-relief provient de la maison qui occupait autrefois cet emplacement. L'historien et le chercheur que fut M. Jacques Viger, croit avoir trouvé l'origine de cette légende dans un billet de logement présenté à Philibert, riche marchand de Québec, par le colonel de Repentigny.

Celui-ci, indigné de se voir fermer la porte de la maison où il prétendait avoir droit de loger, avec quelques-uns de ses soldats,



De Repentigny présentant son billet de logement à Philibert.

aurait, dans un moment d'excitation, tiré son épée, et tué son adversaire. Le Chien d'or, serait l'expression de la haine et du désir de vengeance de la famille Philibert contre le meurtrier.

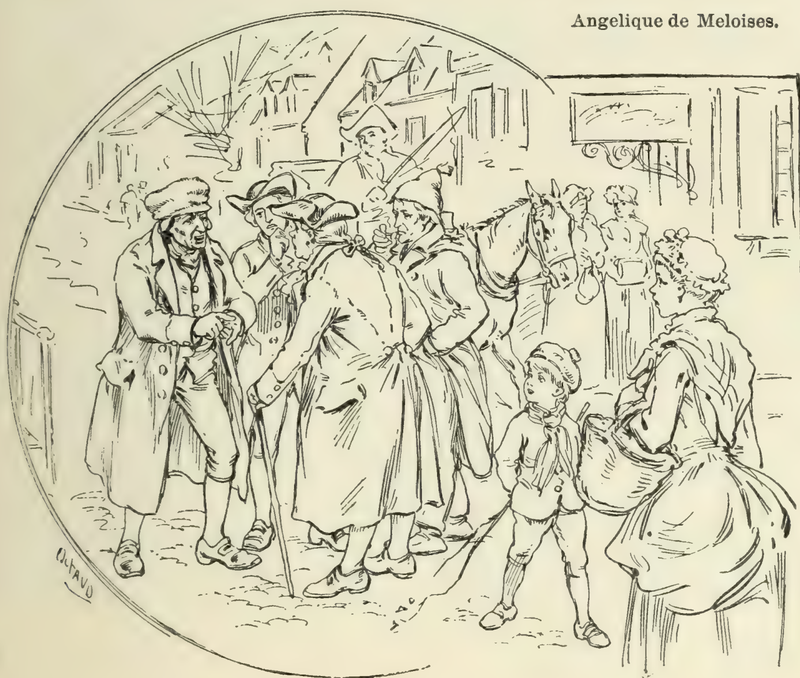


Bigot donnant des ordres à Cadet.

M. Wm. Kirby a écrit à ce sujet un roman dont la vogue ne s'est jamais ralentie, malgré son peu de respect pour la vérité historique et les invraisemblances dont son livre fourmille. Il met en scène l'intendant Bigot, ses instruments; le vénal Cadet, le viveur Le Gardeur de Repentigny, la coquette et ambitieuse Angélique de Méloises et d'un autre côté la charmante Amélie de Repentigny, soeur de Le Gardeur et son admirateur Pierre Philibert. La délicieuse idylle de ces derniers fait contraste avec le drame sanglant dont le dénouement est la mort du père de Pierre.



Angelique de Meloises.



Sur la place du Marché.

Poursuivant notre rapide excursion à travers les légendes de Québec nous renvoyons les touristes curieux de plus amples détails au roman de Mr. Kirby, et les plus sérieux d'entre eux, au beau livre de l'honorable juge Routhier.

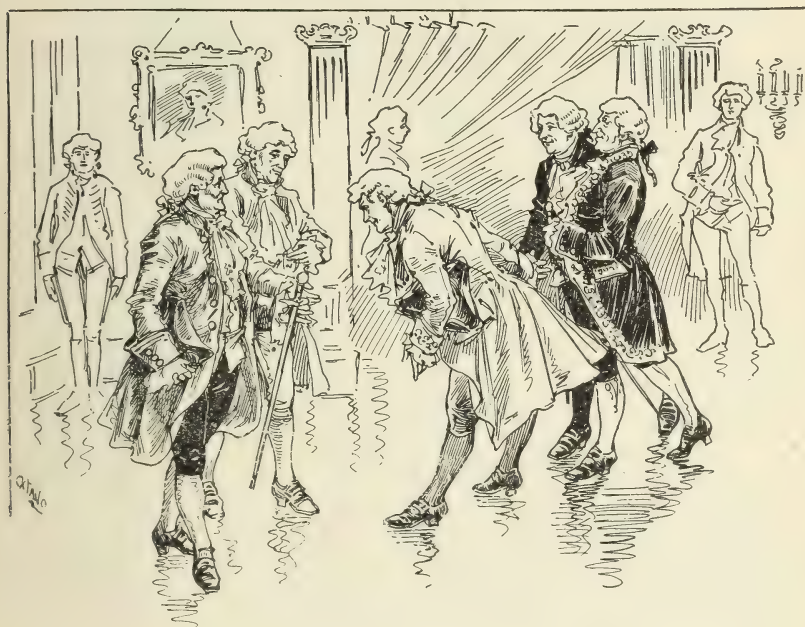
Les ruines du château Bigot, que l'on voit encore, dans un pli des Laurentides, à quelques milles de Québec, furent le théâtre légendaire des orgies et des crimes de l'intendant de triste mémoire. Les français avaient donné à ce château le nom de *Beaumanoir*, les anglais le nommèrent l'*Hermitage*. Quelle charmante route que celle qui conduit au château! Autrefois, on y voyait les cabanes d'étranges et mystérieux chasseurs, dans le genre de ceux que nous fait connaître M. John Lespérance dans *Les Bastonnais*.



Maison de Montcalm. Chateau Saint-Louis en 1698. Ruines de Beaumanoir.



Bigot se rendant à Beaumanoir.



Une réception à Beaumanoir.



Dans les forêts de Beaumanoir.

Enfin il ne faut pas oublier le roman de Nelson avec la belle Miss Simpson. Amour, si l'on en croit la légende, qui faillit briser l'avenir de l'illustre amiral et du même coup faire subir un échec à la suprématie de l'Angleterre sur les mers.





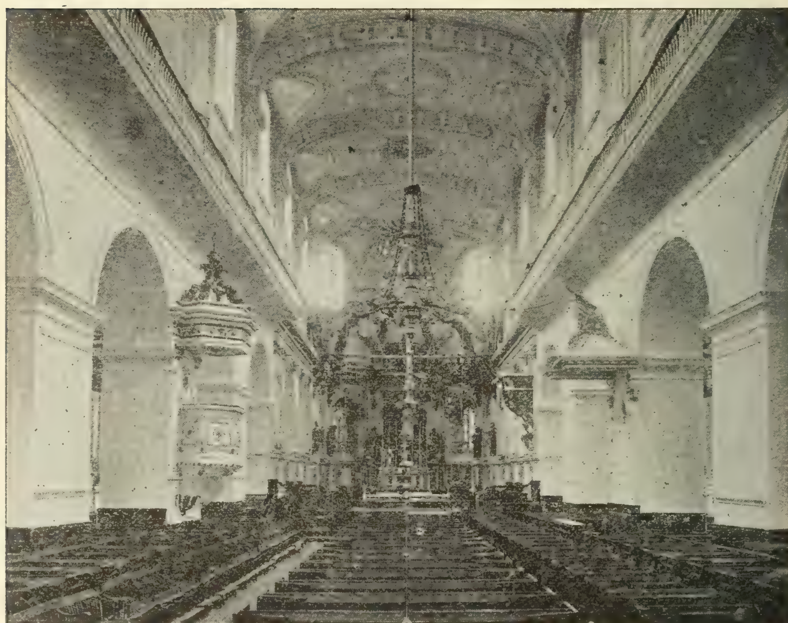
Nelson quittant Québec.



Sentinelle française sur les remparts de Québec pendant le siège de 1759.

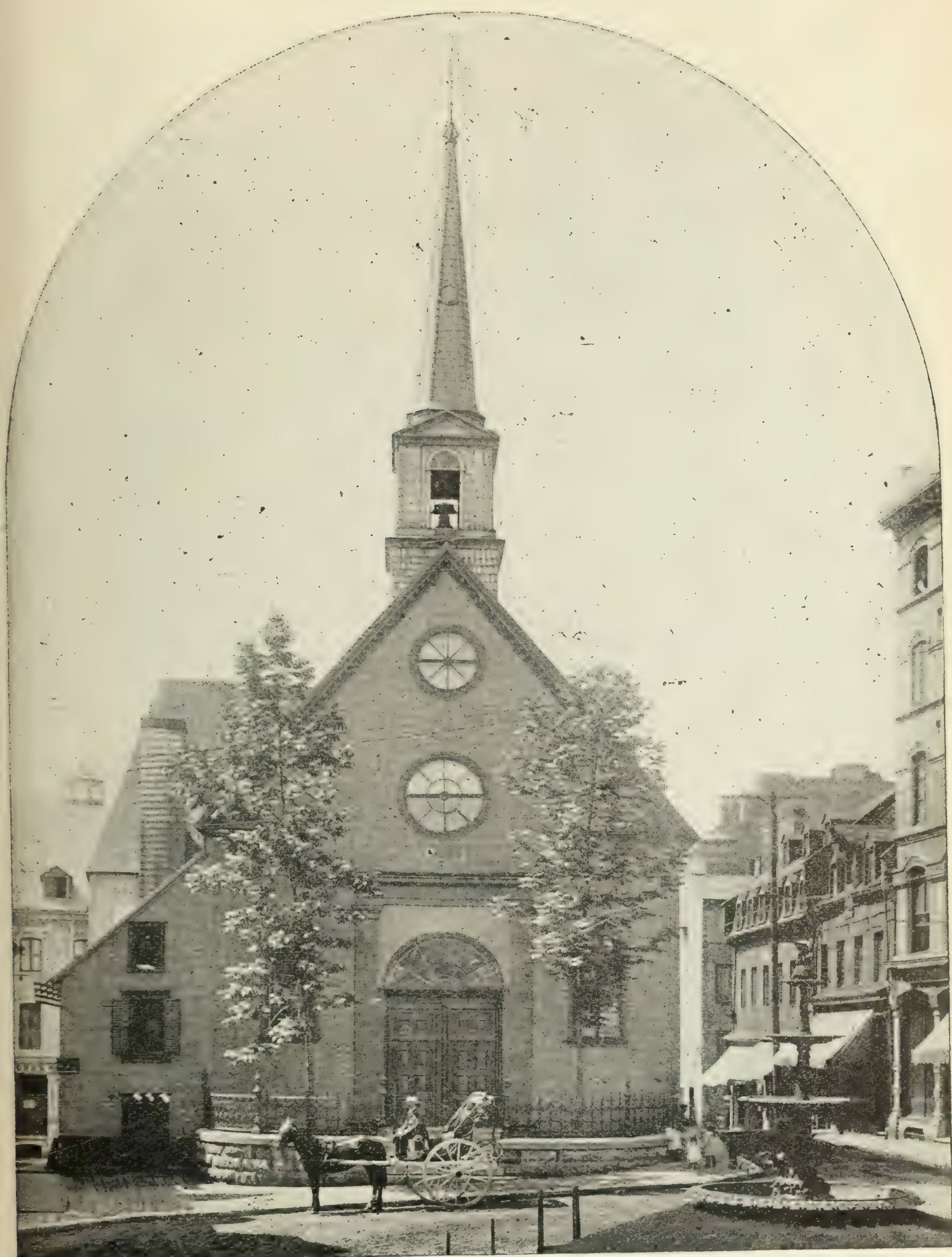


Basilique de Québec.



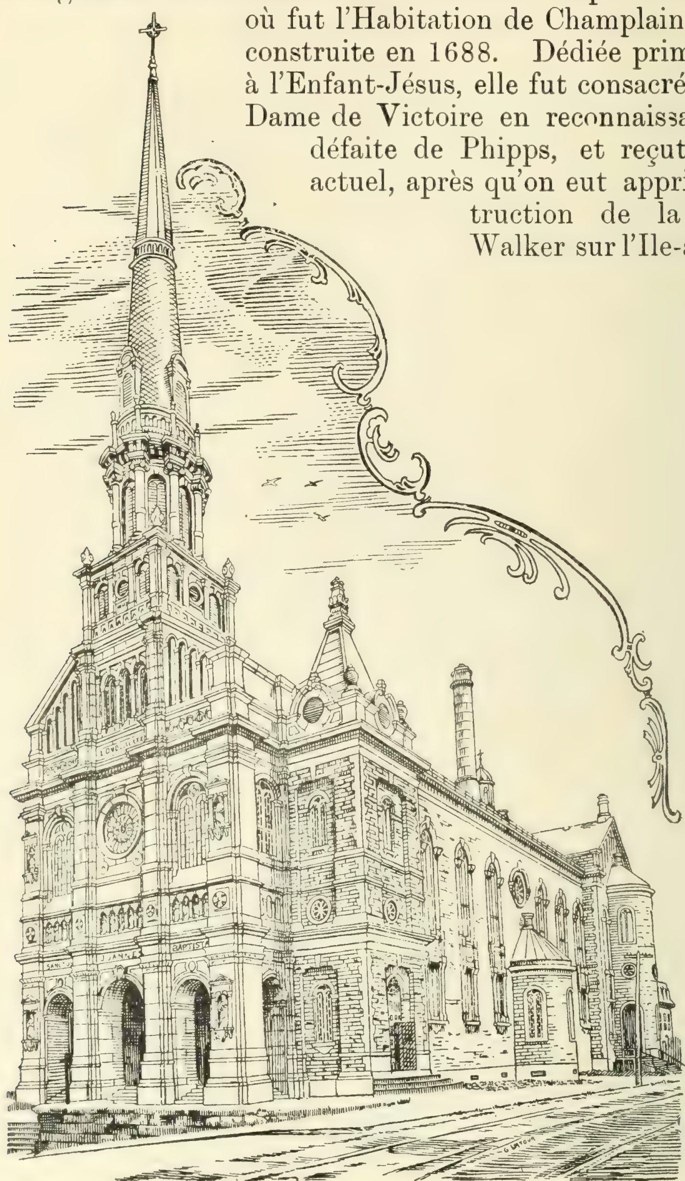
Intérieur de la Basilique de Québec.

La Basilique est l'ancienne église commencée en 1647 à laquelle on a ajouté de temps en temps, à travers les deux siècles et demi de son existence. La façade et la lanterne datent de 1843. Les lourds piliers de l'intérieur ont été taillés dans l'épaisseur des murs massifs de l'église primitive, quand on a ajouté les deux nefs latérales. Originairement l'église n'avait qu'une seule nef.



Notre-Dame des Victoires, Québec.

L'église de Notre-Dame des Victoires occupe l'emplacement où fut l'Habitation de Champlain. Elle fut construite en 1688. Dédiée primitivement à l'Enfant-Jésus, elle fut consacrée à Notre-Dame de Victoire en reconnaissance de la défaite de Phipps, et reçut son nom actuel, après qu'on eut appris la destruction de la flotte de Walker sur l'Ile-aux-Oeufs.

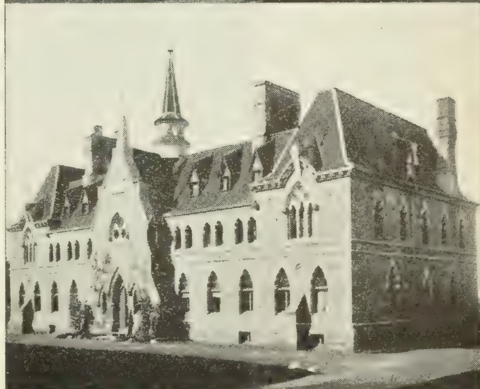


Eglise Saint Jean-Baptiste, Québec.









Cathédrale Anglicane

Eglise Méthodiste — Eglise Saint-Mathieu — Asile Finlay

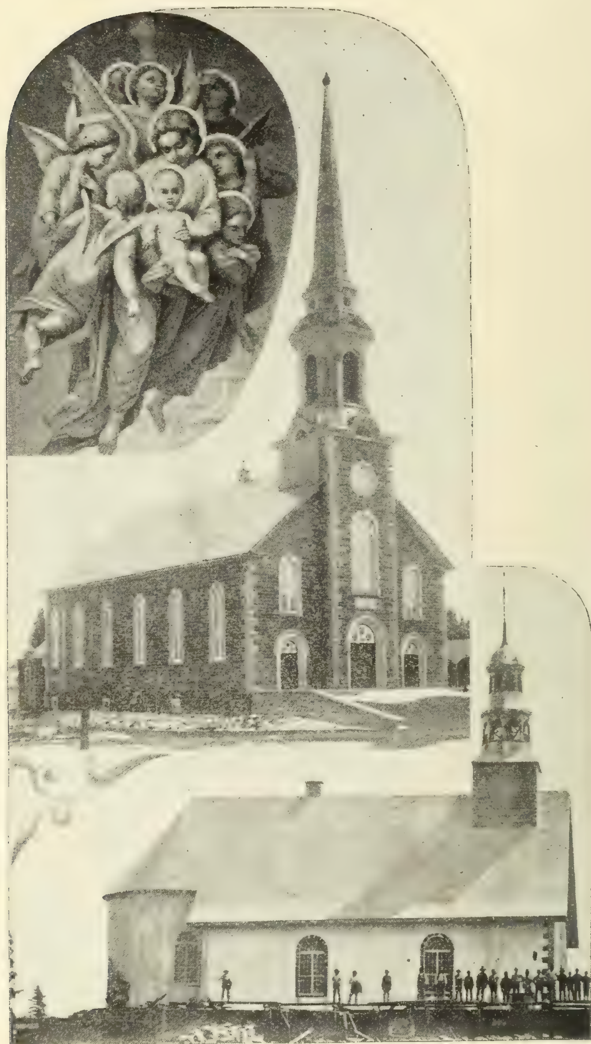
Les protestants écossais ont, en plus, une église, rue Sainte-Ursule qui porte le nom d'Eglise du Dr Chalmers.



Eglise paroissiale de Saint-Roch.



Eglise paroissiale de Saint-Sauveur.



La nuit de Noël.
Eglise de Sainte-Foye, actuelle.
Eglise de Sainte-Foye, ancienne.

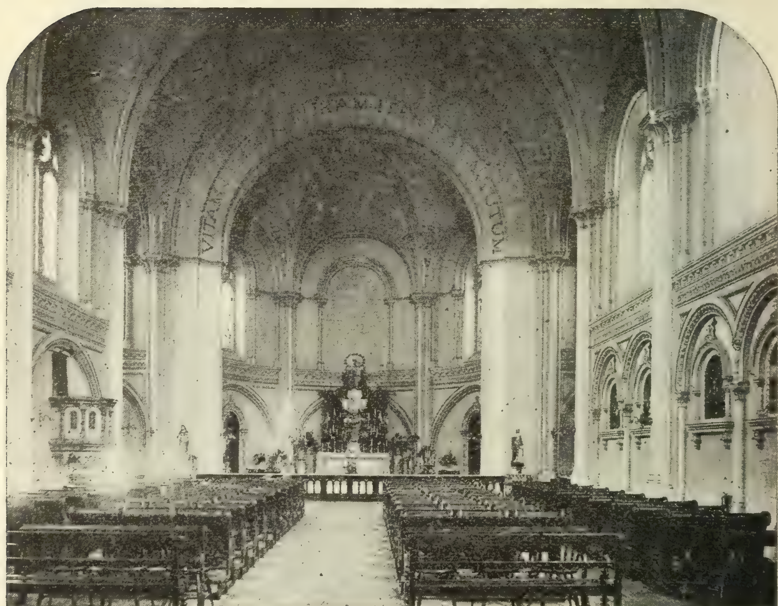


Eglise Notre-Dame du Chemin, Québec.

Eglise bien nommée, car dans la Villa Manrèse qui en est une dépendance, le voyageur de la vie, fatigué de glisser sur les pentes du vice, peut venir retremper ses forces, pour terminer le voyage d'un pas plus ferme. Là aussi, les grandes douleurs trouvent consolation et résignation. C'est un toit hospitalier où la charité chrétienne prodigue ses soins à toutes les maladies de l'âme.



Villa Manrése, Québec.



Intérieur de l'église de Notre-Dame du Chemin.

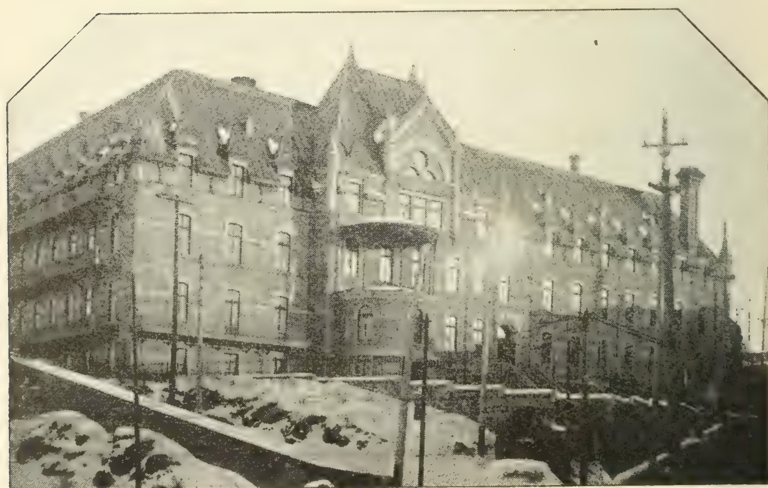


Eglise et Monastère des Franciscaines, Québec.

Située sur le point le plus élevé de la cité de Québec, cette église est surtout remarquable par son intérieur. Dans son beau livre sur Québec l'honorable Juge Routhier a une page splendide sur le symbolisme de cette église des Franciscaines; mais ce qu'il ne dit pas, c'est que la construction de cette église, comme du monastère qui l'entoure, est, en grande partie, due au dévouement et au zèle de Madame Routhier. Nous conseillons aux touristes qui visitent ce beau monument de se faire ouvrir, moyennant une légère rétribution, toutes les lumières; c'est alors qu'il paraît dans toute sa splendeur.



Chapelle de la congrégation des hommes, à Saint-Roch, Québec.



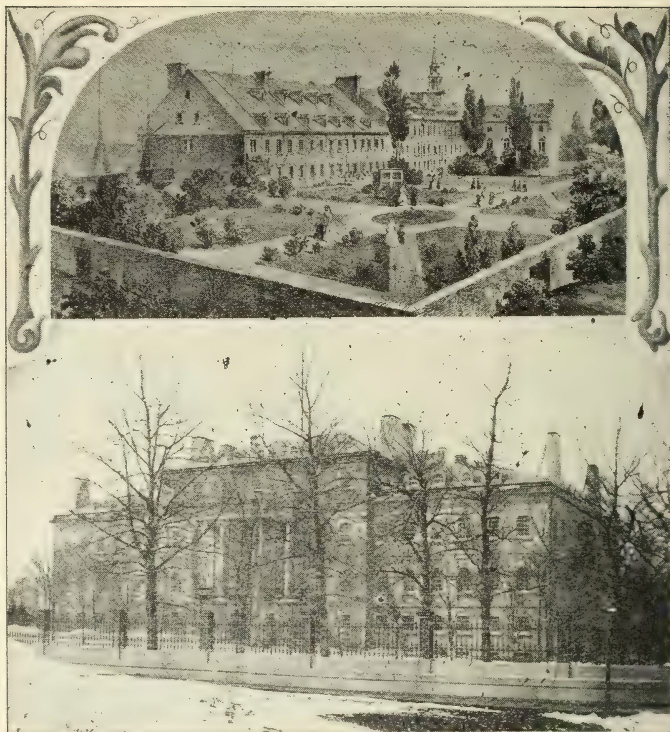
Hotel-Dieu du Précieux Sang.



Hospice des Sœurs de la Charité.



Asile du Bon Pasteur.



Hôpital Général.—Hôpital de la Marine.

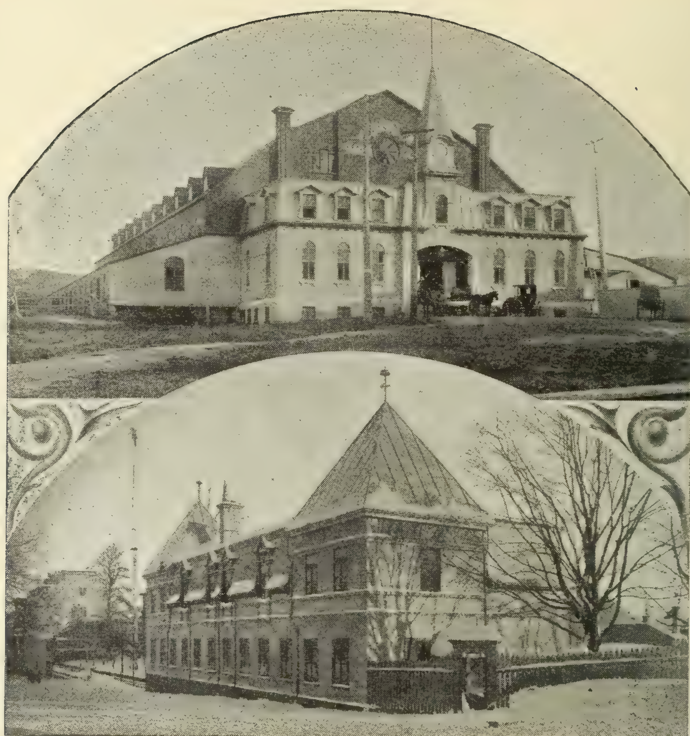


Archevêché, Québec.

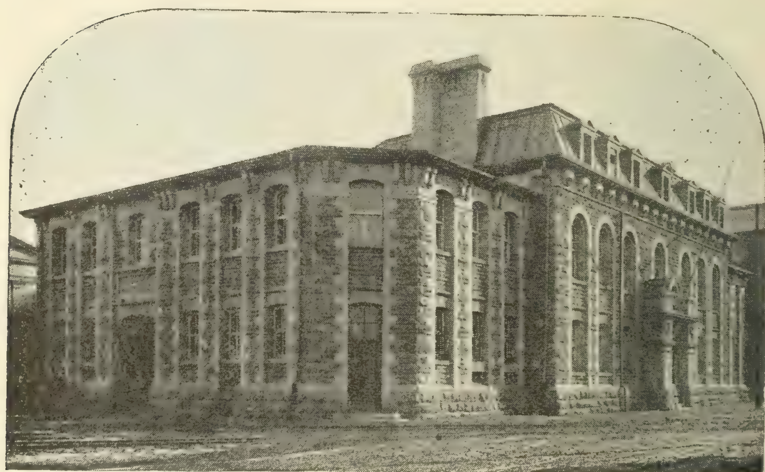




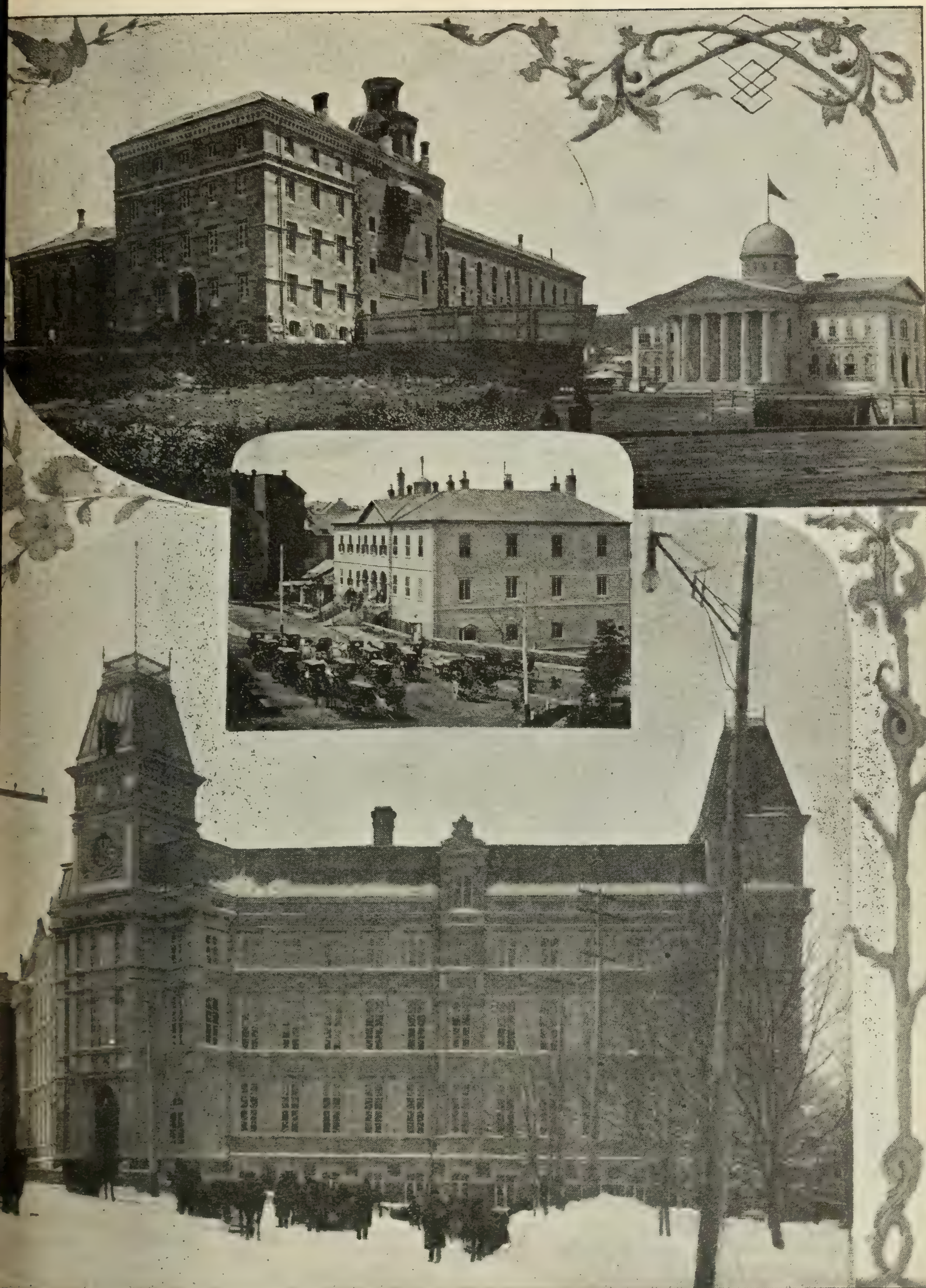
Université Laval.—Grand Séminaire.—Petit Séminaire.



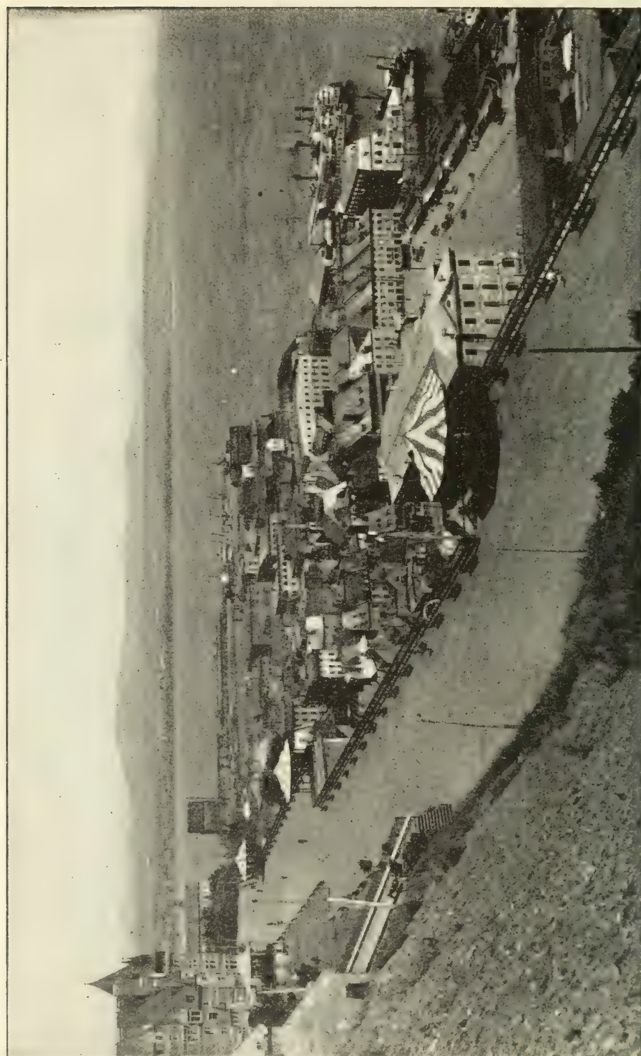
Patinoir.—Club de la Garnison.



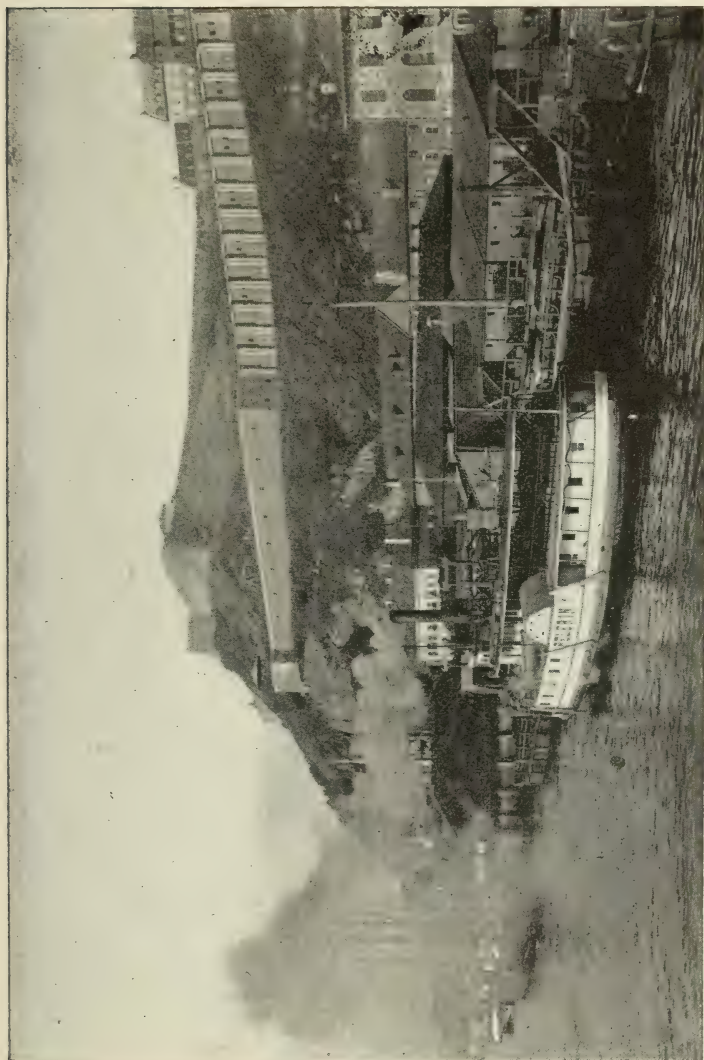
Bureau de la Commission du Hâvre de Québec.



La Prison. Ancien et nouveau palais de Justice. La Douane.



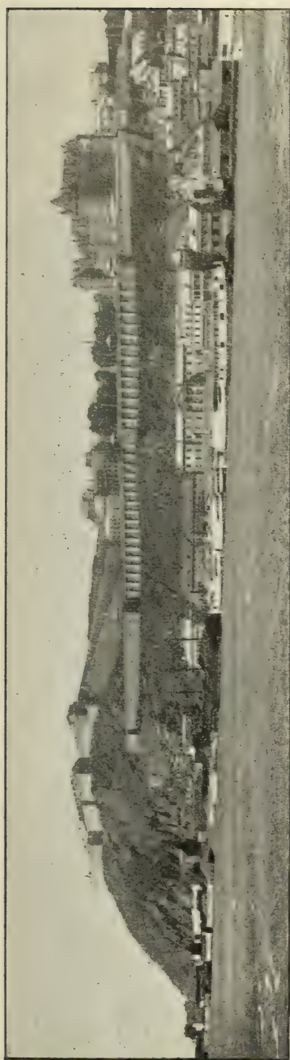
La terrasse et la basse-ville vues de la citadelle.



La citadelle vue du Port.



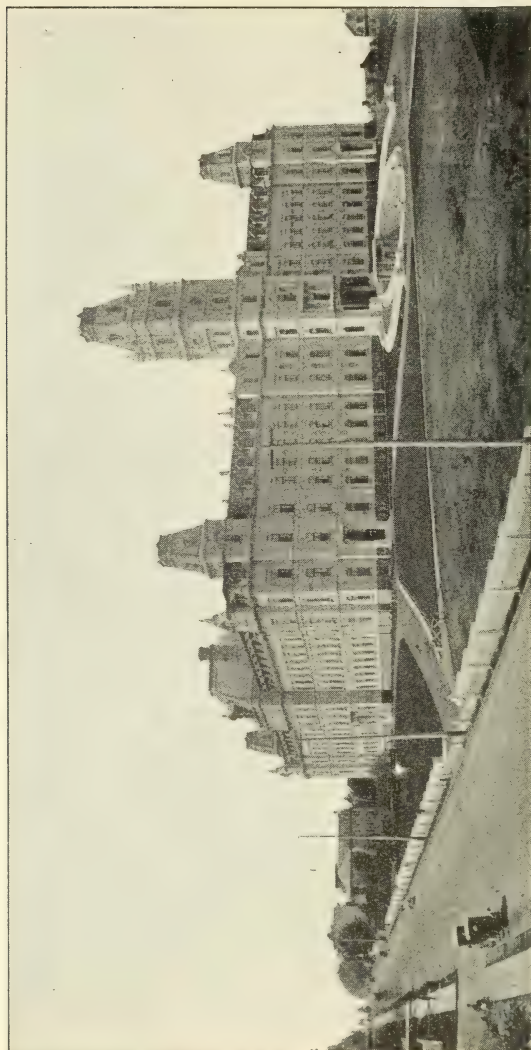
Hôtel-de-Ville.



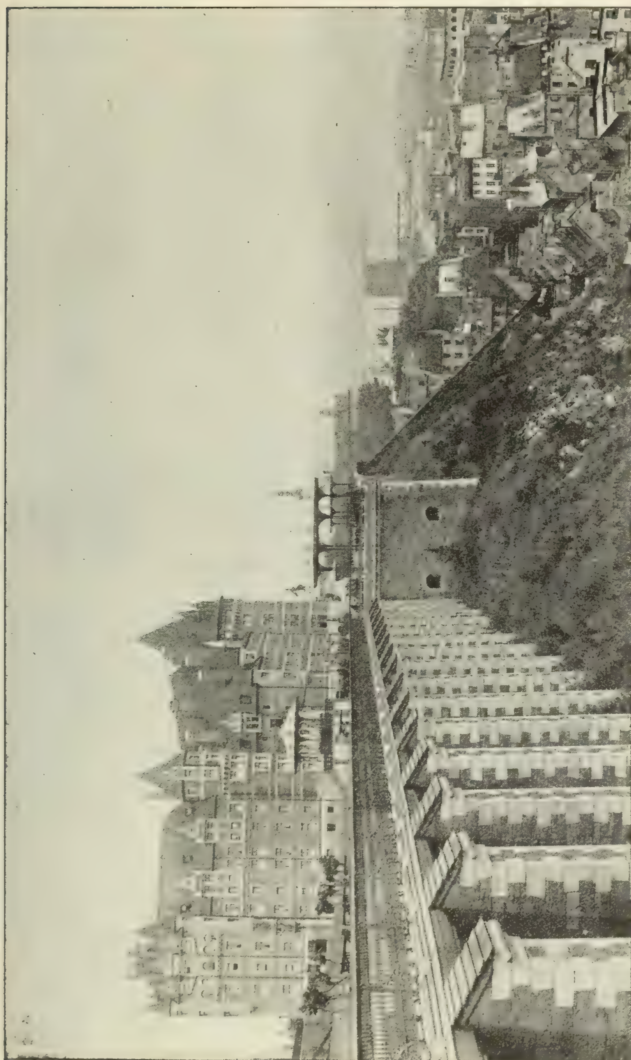
La Citadelle, la terrasse Dufferin et le Château Frontenac.



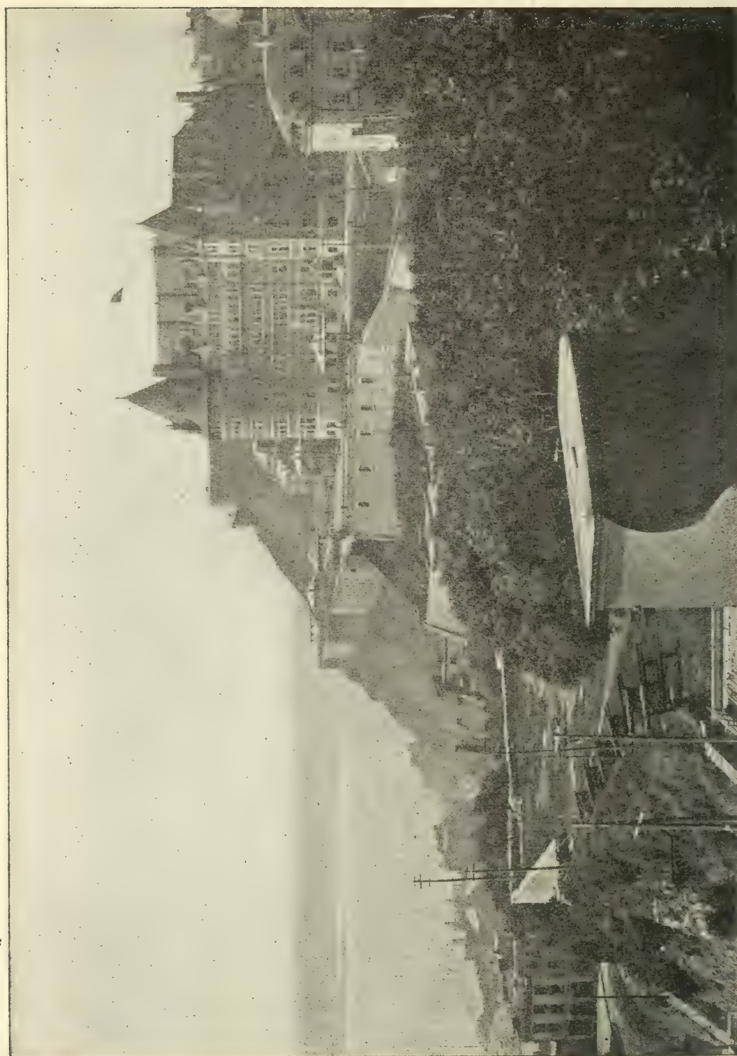
Le Manège.



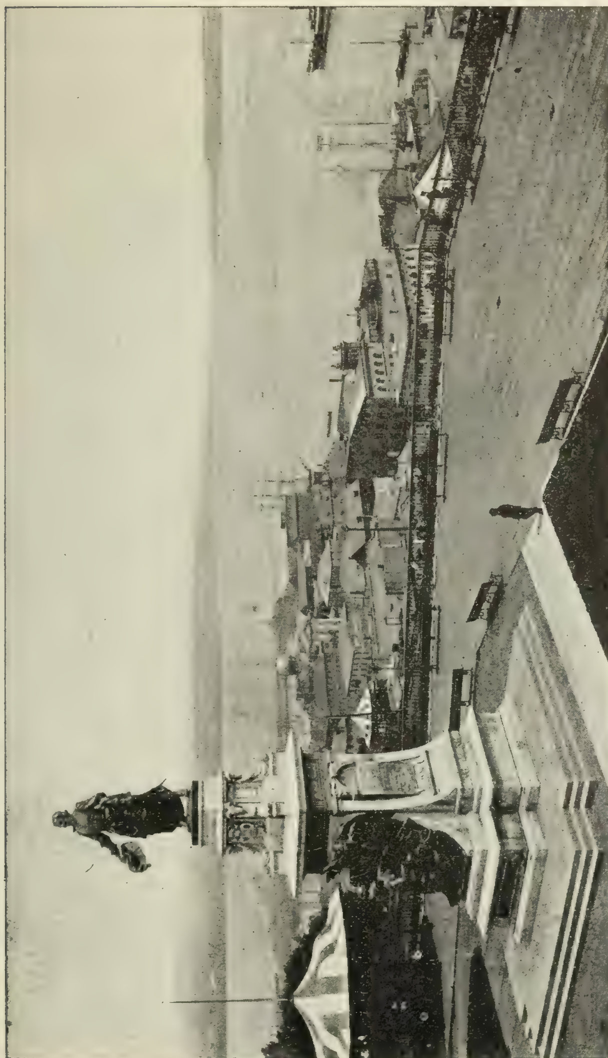
Le Palais Législatif.



La Terrasse et le Château Frontenac.



Le Chateau Frontenac vue de l'Université Laval.



Vue prise du Château Frontenac.



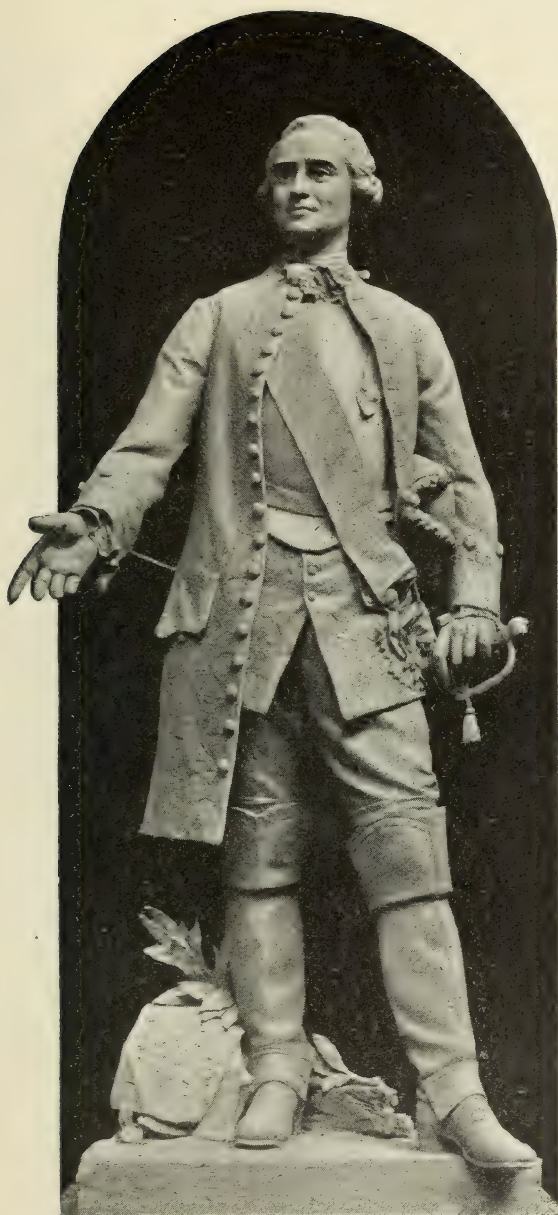
Monument de Champlain.



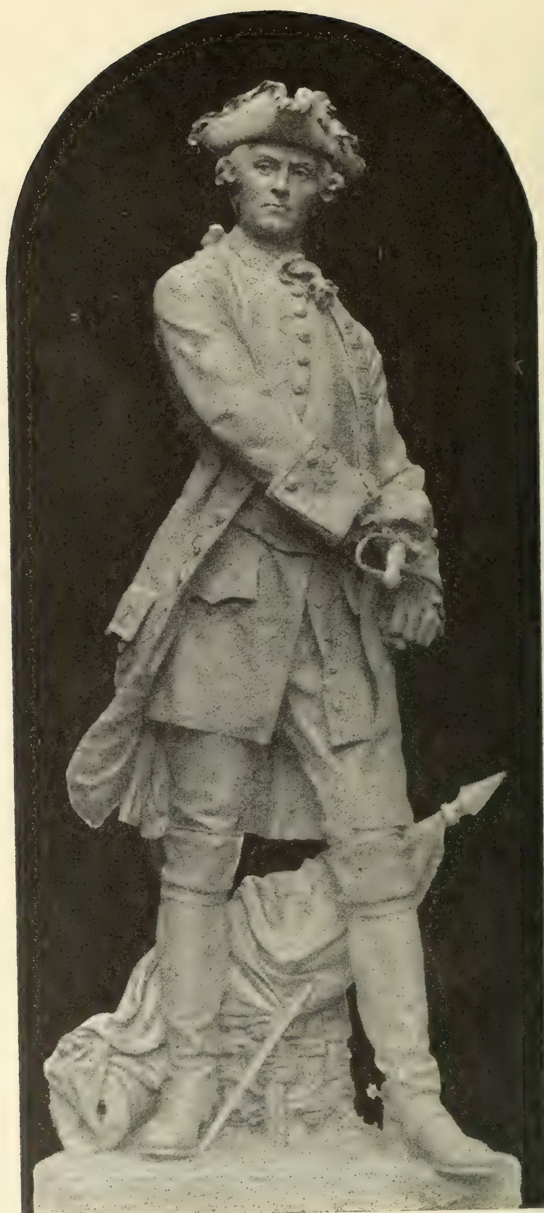
FRONTENAC, statue par Philippe Hébert,
ornant la façade du Palais Législatif.



WOLFE, statue par Philippe Hébert.
ornant la façade du Palais Législatif.



MONTCALM, statue par Philippe Hébert,
ornant la façade du Palais Législatif.



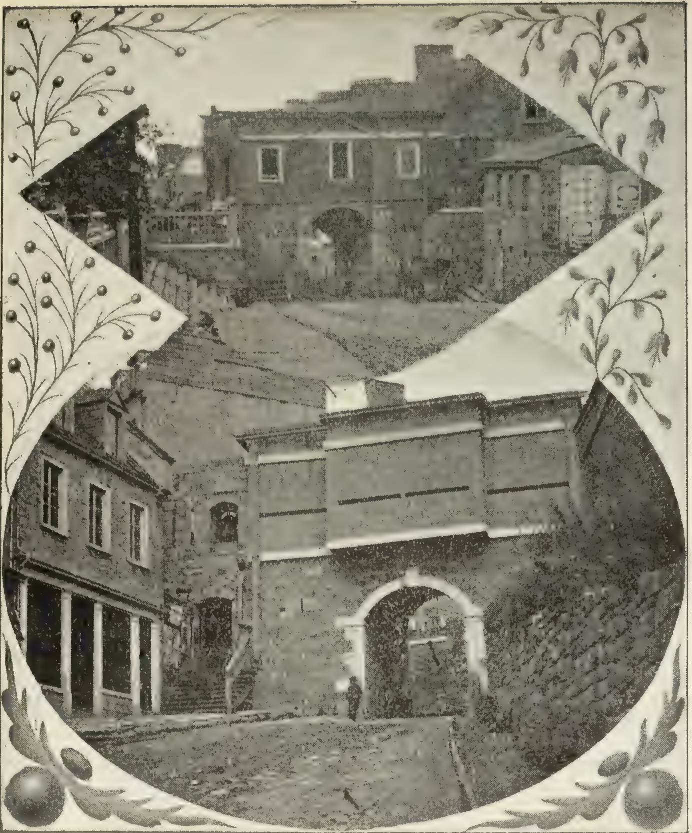
LEVIS, statue par Philippe Hébert.
ornant la façade du Palais Législatif.



DE SALABERRY, par Philippe Hébert.



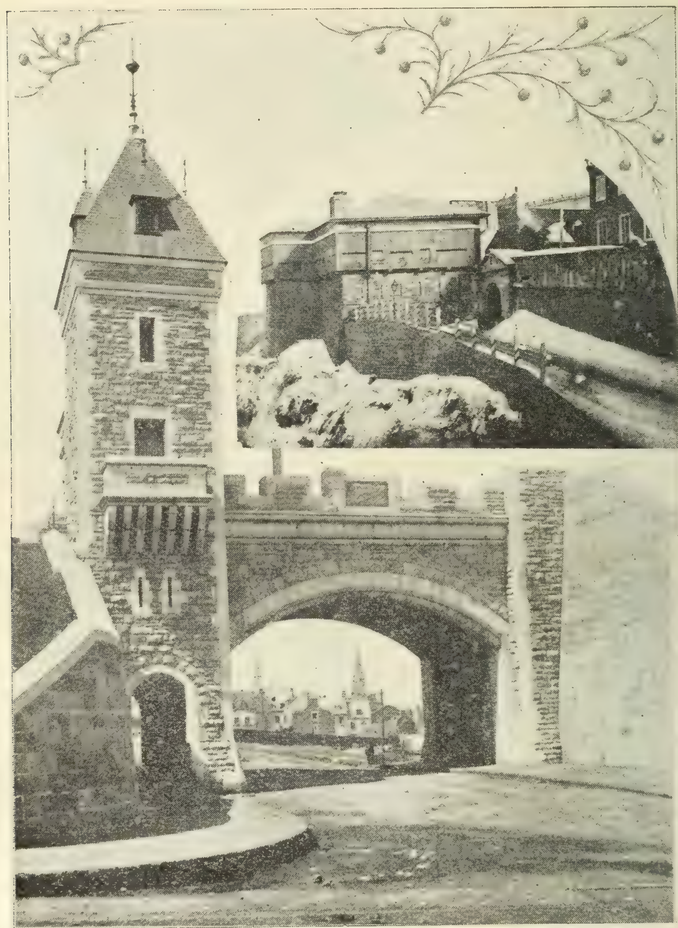
L'Esplanade.
Rue d'Auteuil. — Côte d'Abraham.
Côte de la Citadelle.



Ancienne et nouvelle porte Prescott, vue des deux côtés



Ancienne et nouvelle porte Saint-Louis, vue des deux côtés.



Porte Hope. Porte Kent.



Porte et rue Saint-Jean, laissant voir la vieille boulangerie.

La porte Saint-Jean a dû disparaître quelques années après sa reconstruction, en 1871, car elle gênait le trafic sur cette rue Saint-Jean, la plus importante de Québec au point de vue commercial.

Disparue aussi, pour faire place à l'auditorium, la vieille boulangerie qui se trouvait immédiatement en dehors de la porte Saint-Jean. C'était une des curiosités de Québec et presque toujours on voyait des touristes occupés à prendre une esquisse de cette relique du Québec français. Elle s'enfonçait en terre et il fallait descendre deux marches pour arriver du trottoir à son plancher.

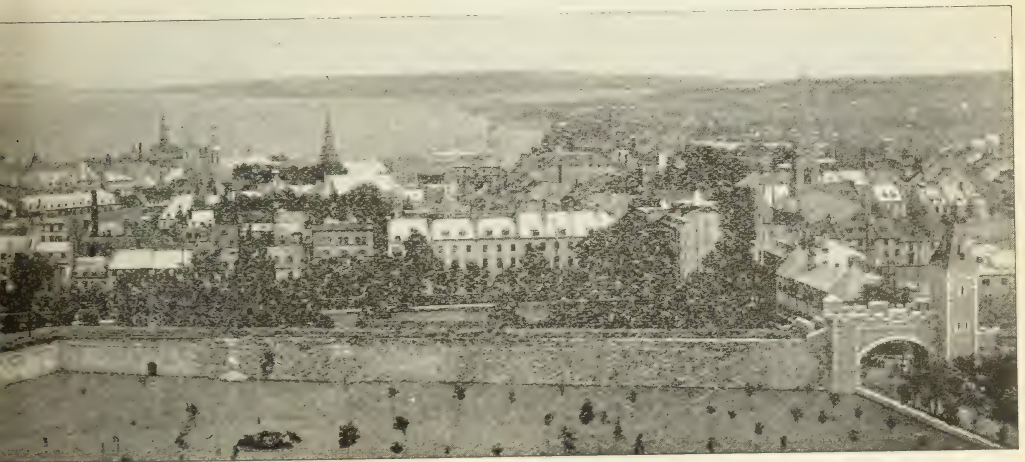
Bureau de Poste, Québec.



Place d'Armes. Québec.



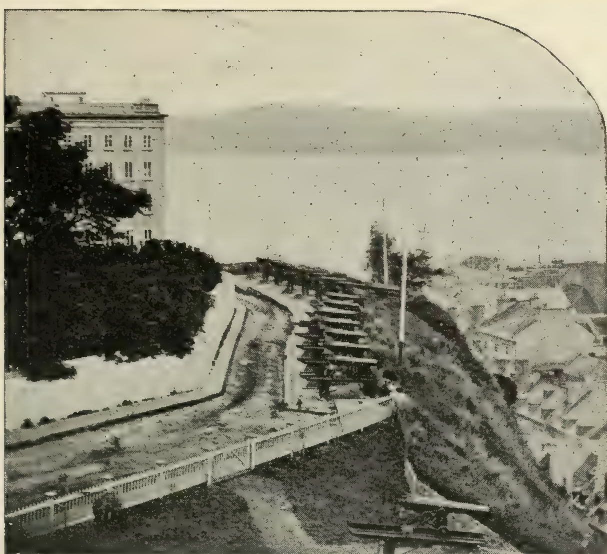
Gare du chemin de fer de Québec et du lac Saint-Jean



Québec vue du Palais Législatif.



Chapelle des Jésuites, Québec.





Batterie de l'Université.
Monument du premier Missionnaire.
Monument des braves.
Monument de Wolfe et Montcalm.



Monument de Wolfe

Ici encore, en face de ces monuments comme on n'en voit de semblables nulle part au monde, nous renvoyons nos lecteurs au beau livre de l'honorable juge Routhier. Dans le chapitre intitulé "Les pierres qui parlent" il fait admirablement ressortir le symbolisme de ces monuments érigés pour honorer des héros ennemis; ils expriment admirablement notre dualisme national et l'union qui doit en résulter pour la prospérité du Canada.



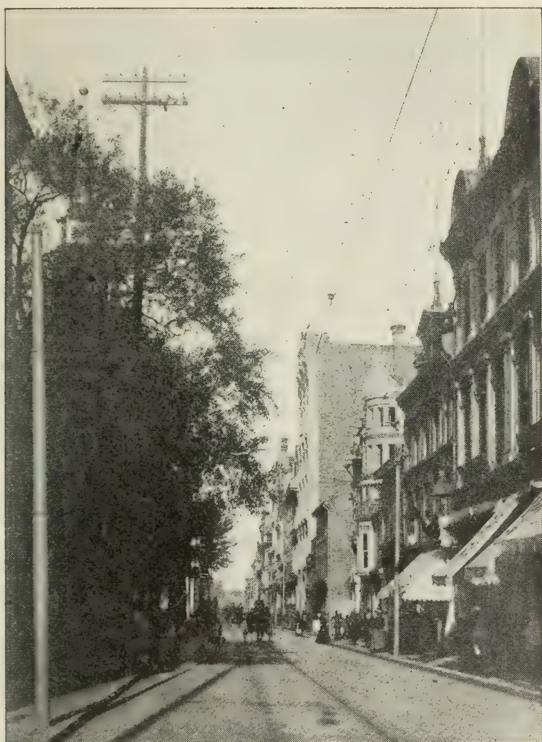
Eglise de Notre-Dame de la Garde.



Côte de la Montagne.



Rue Sous-le-Cap.



Rue Saint-Joseph.

Avant de quitter Québec pour continuer notre voyage sur le Saint-Laurent, jetons un coup d'oeil sur Lévis. "Lévis, dit le juge Routhier, est une des beautés de Québec... on ne se lasse pas d'admirer son splendide panorama... ses grands édifices ne sont pas nombreux, mais, grâce à un piédestal monumental sur lequel ils sont dressés, ils paraissent être d'une rare élévation, et ils se dessinent admirablement sur l'azur du ciel."



Hospice Saint-Joseph de la Délivrance, Lévis.



Eglise de Notre Dame, Lévis.



Eglise Saint-Joseph, Lévis.



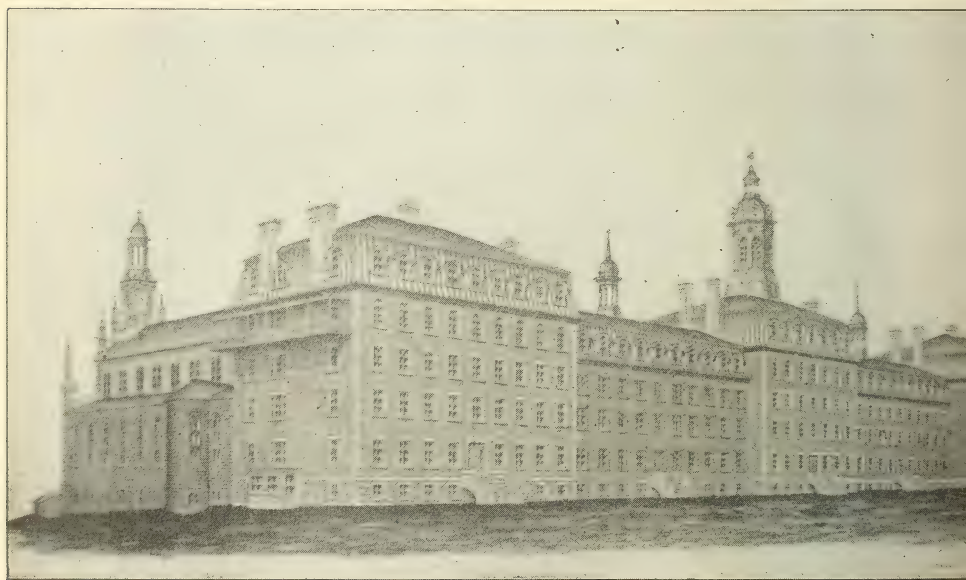
Chapelle du Sacré-Cœur et un coin de la cour de récréation du couvent de Jésus-Marie, Saint Joseph de Lévis.



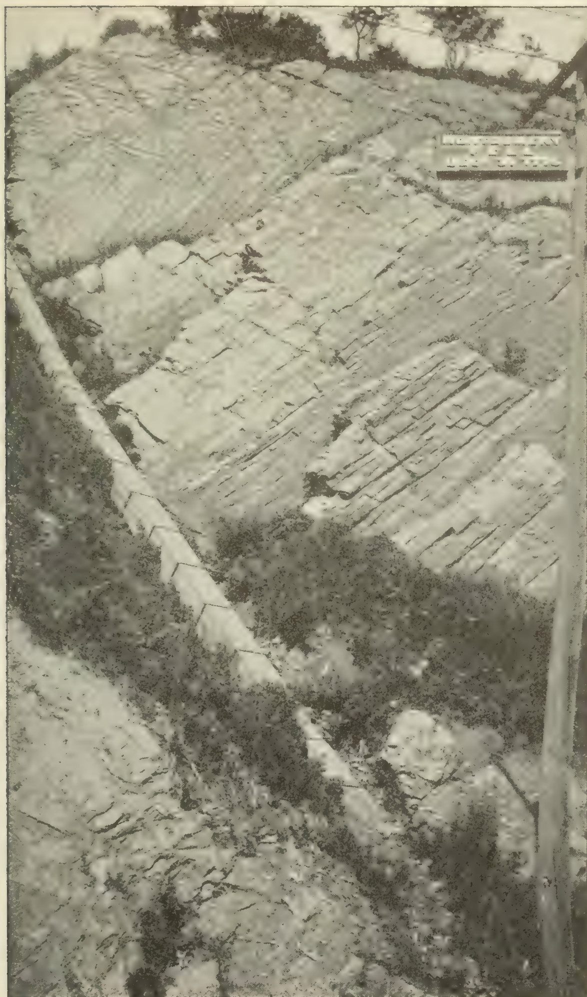
Couvent de Jésus-Marie, Saint-Joseph de Lévis.



Couvent de Notre-Dame, Lévis.



Collège de Lévis.



Inscription indiquant l'endroit où est tombé Montgoméry, le 31 décembre 1775.



OUS les matins pendant la belle saison, un des beaux bateaux de la Compagnie du Richelieu et d'Ontario, portant le nom d'une des places où il fait escale, part de Québec pour le Saguenay. C'est une des plus belles excursions qu'il soit possible de faire. Nulle part la nature ne paraît plus grandiose que sur cette côte du nord et ce Saguenay que nous allons parcourir. Le départ de Québec offre, comme son arrivée de l'autre côté, un spectacle magnifique. Une montagne d'édifices de formes variées, d'où s'élancent des portiques, des frontons, des colonnades, des flèches, des tours, des toitures coniques, des pignons pointus et des dômes, le tout couronné par la vieille forteresse, juchée à près de cinq cents pieds de hauteur, tel est l'aspect de la ville qui apparaît tout entière, se dessinant, à cette heure du jour, avec une admirable pureté de lignes et de couleurs.

Mais ne vous laissez pas captiver trop longtemps par la vue grandiose qui attire vos regards à l'arrière du vaisseau ; jetez un rapide coup d'oeil sur Lévis et venez à l'avant du bateau où un spectacle non moins enchanteur vous attend. En face, l'île d'Orléans, magnifique corbeille de verdure posée sur une glace : comme des fleurs blanches, rouges et or, les premières villas de

Beaulieu et le clocher de Sainte-Pétronille se détachent sur le fond vert. A gauche, au loin, la chute de Montmorency apparaît, comme un rideau de dentelle blanche jeté devant une ouverture coupée dans la tapisserie d'émeraude de la côte, et çà et là, les églises et les maisons de Beauport. A droite, la haute falaise de Saint-Joseph de Lévis, qui bientôt va nous dérober complètement la vue de Québec, et à ses pieds la belle route limpide et azurée que nous allons suivre.

* * *

Notre bateau se dirige en effet vers le côté sud (1) de l'Ile d'Orléans, après celle de Montréal, la plus belle des îles du Saint-Laurent. Lorsque Jacques Cartier la découvrit, il la nomma île de Bacchus, mais en 1537, il changea ce nom pour celui d'Orléans, en l'honneur de François Ier son protecteur. Lorsque les Hurons s'y établirent, en 1651, elle porta pendant quelque temps le nom d'île Sainte-Marie, plus tard en 1686, on tenta de lui donner celui d'île Saint-Laurent, mais le nom qu'elle porte maintenant prévalut.

L'île d'Orléans, avec l'île Madame et l'île de Reaux, forma autrefois le comté d'Orléans; depuis l'Union des Canadas, elle est réunie à la côte de Beaupré et fait partie du comté de Montmorency.

En 1668, nous la voyons passer aux mains de Monseigneur de Laval. Il l'avait acheté des premiers concessionnaires, qui ne surent pas la faire valoir, et en fit don au Séminaire de Québec. En avril 1675, elle fut échangée pour l'île Jésus, avec maître François Berthelot, conseiller du parlement de Paris, qui paya en plus une soulte de 25,000 francs. L'année suivante, moyennant dix mille écus payés au fisc, celui-ci obtint que son île fut érigée en Fief Noble sous le nom de comté de Saint-Laurent, et pour lui-même et ses héritiers mâles, le titre de Comte

---

(1) Voir l'appendice à la fin de ce volume pour le voyage à Sainte-Anne de Beaupré, sur le côté Nord de l'île d'Orléans.

de Saint-Laurent. L'île d'Orléans était alors peuplée de plus de mille personnes, divisée entre quatre grandes paroisses, possédant une église entièrement construite et deux autres presqu'achevées. Les héritiers Berthelot, qui ne résidaient pas au pays, ne trouvèrent pas avantageux de garder la seigneurie et après diverses transactions elle fut morcélée en plusieurs fiefs et arrières-fiefs.

* * *

La pointe de l'île, la plus rapprochée de Québec, forme aujourd'hui la paroisse de Sainte-Pétronille, qui ne date que de 1872. Le bas de la côte est occupé par ce que l'on nomme le village Beaulieu, formé principalement de villas; il est très fréquenté en été par des promeneurs de Québec.

C'est là qu'était autrefois le fort des Hurons. Les Jésuites achetèrent cette pointe de Madame Eléonore de Grand-Maison, épouse de François de Chavigny, en 1651, pour y installer des Hurons, cherchant protection contre les Iroquois. Le fort qu'ils y bâtirent n'empêcha pas ces pauvres sauvages de devenir encore une fois les victimes de leurs mortels ennemis. Le 20 mai 1656, des Iroquois tombèrent sur une bande de Hurons de tout âge et des deux sexes, occupés à travailler dans un champ. Ils en tuèrent six, et amenèrent les autres dans leur pays, en passant devant Québec, pour narguer les Français. La plupart de ces malheureux, au nombre de plus de soixante, furent brûlés.

Les Hurons ne demeurèrent que sept ans sur l'île d'Orléans; ils l'abandonnèrent, pour se rapprocher de Québec. Ce qui reste de cette colonie est maintenant établi à Lorette.

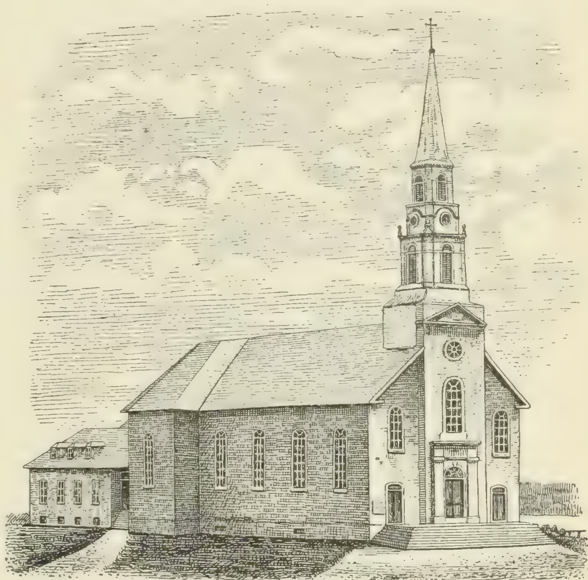
* * *

Un peu plus qu'à mi-chemin entre la pointe de l'île et le joli village de Saint-Laurent, se trouve une crique sûre et bien abritée, où les vaisseaux venaient souvent jeter l'ancre avant de faire définitivement voile pour l'étranger. On y voit une grotte remarquable que les curieux ne manquent pas de visiter. C'est

sans doute cette grotte qui a fait donner à la baie le nom de *Trou Saint-Patrice.*

* * *

Voici maintenant le village de SAINT-LAURENT. La paroisse porta d'abord le nom de Saint-Paul, mais les seigneurs de l'île, désirant qu'il y eût sur leur domaine, une paroisse portant le nom de Saint-Laurent, le donnèrent à celle-ci.



Eglise Saint-Laurent.—Ile d'Orléans.

C'est à Saint-Laurent que débarqua le général Wolfe, le 27 juin 1759. Il se dirigea vers l'église et trouva sur la porte principale un placard priant les officiers anglais de respecter cet édifice. On dit que, non seulement, le général donna des ordres à cet effet, mais qu'il fit même construire à ses frais la partie nord-ouest de l'ancien presbytère, ne trouvant pas assez convenablement logé M. F. Martel, le curé, dont la politesse et l'amabilité l'avaient charmé. Ce bon prêtre était seul dans sa paroisse, les habitants l'ayant désertée à l'approche de l'ennemi.

L'église actuelle est la troisième construite à Saint-Laurent; commencée en 1860, elle fut bénie par Monseigneur Baillargeon, dans l'automne de 1862.

Entre Saint-Laurent et la paroisse de Saint-Pierre, située

presqu'en ligne droite, du côté opposé de l'île, il y a une route bordée de beaux érables, qui fut témoin d'une restitution peu ordinaire. On la nomme la *Route des prêtres.*

Mgr de Saint-Vallier avait fait don à l'église de Saint-Paul, d'une portion d'os d'un bras de l'apôtre son patron. Lorsque la paroisse changea de nom, le curé de Saint-Pierre, trouvant plus rationnel que les deux grands apôtres fussent honorés dans la même église, proposa à celui de Saint-Laurent d'échanger sa relique pour trois ossements de Saint-Clément, martyr. L'échange se fit avec l'approbation de monseigneur de Saint-Vallier; mais cet arrangement ne plut pas à tous les paroissiens de Saint-Laurent, et, un jour, l'un d'entre eux reporta à Saint-Pierre la relique de Saint-Clément et en rapporta furtivement celle de Saint-Paul. De là, une sérieuse contestation qui dut être soumise à l'évêque de Québec. Après mûre délibération celui-ci décida que la population des deux paroisses se rendrait en procession solennelle au milieu de la route des Prêtres, et, là, qu'ils échangeraient de nouveau les reliques. Au jour convenu, la sentence s'exécuta à la lettre. La grande croix que l'on voit à mi-distance entre les deux églises, indique l'endroit précis, où les habitants des deux paroisses se rencontrèrent la journée mémorable où saint Paul vint de nouveau résider sous le toit de Saint-Pierre, qu'il n'a plus quitté depuis le commencement du dix-huitième siècle.

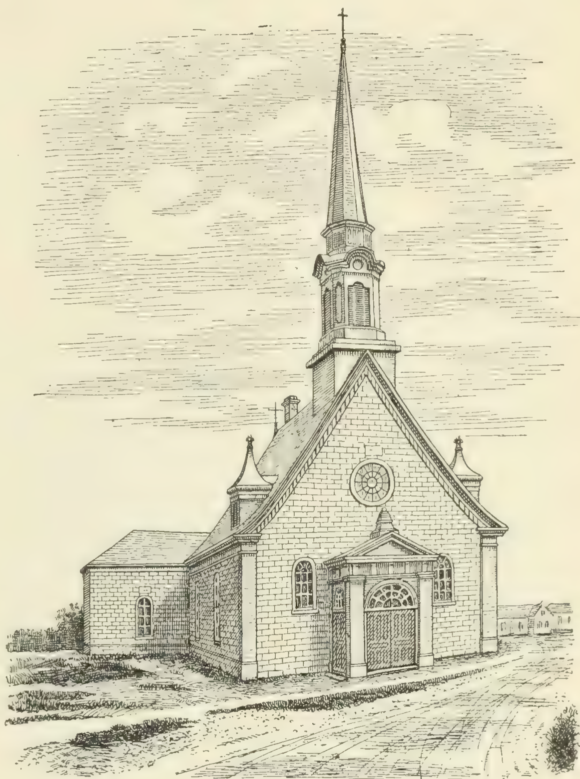
Malgré la beauté de son site Saint-Laurent est une paroisse qui tend à diminuer d'importance. Deux de ses enfants, MM. Joseph Couture, commerçant, et Louis Cinq-Mars, pilote, ont légué de fortes sommes qui doivent être employées à faire instruire des enfants de la paroisse. C'est ce qui explique le fort contingent de prêtres, de professionnels et de marins que Saint-Laurent fournit au Canada.

* * *

Presqu'en face de Saint-Laurent sur la rive sud du fleuve s'élève le village de Beaumont, avec son église qui date de 1733. La première église desservie par des Récollets, avait été construite en 1694, un an après que Beaumont eut été érigé en pa-

roisse par Mgr de Saint-Vallier. La seigneurie de Beaumont fut concédée à Charles Couillard, sieur des Islets, par l'intendant Talon, le 3 novembre 1672.

En 1759, les habitants avaient vu la flotte de Wolfe, jeter l'ancre près de l'île d'Orléans. Deux jours après le 29 juin, avant l'aube, un détachement commandé par Monckton abordait sur leur grève, gravissait la falaise et prenait possession de l'église, après une escarmouche avec les troupes de la colonie. La légende veut que les anglais aient essayé, par trois fois, de mettre le feu à l'église sans y réussir. Ce qui est certain c'est que le vieux temple, témoin de ces jours de tristesse, brave l'outrage du temps et des hommes depuis près d'un siècle et trois quarts.



Eglise de Saint-Etienne.—Beaumont

On raconte, qu'en 1840, un bon curé, du nom de Louis Raby, voulut faire seul l'élection des marguilliers; mal lui en prit, car pour échapper à la fureur de ses paroissiens, qui ne l'entendaient pas ainsi, il dut se cacher dans une armoire. Il paraît que depuis cet incident, les gens de Beaumont sont devenus querelleurs et font des chicanes oiseuses à tout propos et à propos de rien.

En suivant le même rivage, à quelques milles plus bas, nous apercevons Saint-Michel de Bellechasse. Dans l'origine, cette paroisse porta le nom de Saint-Laurent de la Durantaye. En 1701, huit ans après son érection, elle prit celui qu'elle porte aujourd'hui. Elle est bâtie sur la seigneurie concédée, en 1672, à un sieur Olivier Morel de la Durantaye, qui toute sa vie eut des prétentions à la noblesse, mais sa vanité dut se contenter d'une illusion chimérique.



Chapelle de Notre-Dame de Lourdes.—Saint-Michel de Bellechasse.

L'église en bois ainsi que les maisons des habitants qui n'avaient pas voulu se rendre, furent brûlées par les soldats de Murray, pendant le siège de Québec. Ce fut avec beaucoup de peine que le clergé parvint à calmer les esprits et à faire comprendre aux habitants de Saint-Michel, que la France ayant cédé le Canada à l'Angleterre, il était de leur devoir de se soumettre.

Cinq d'entre eux: quatre hommes et une femme, ne voulu-

rent jamais entendre raison. Ecoutons M. Fréchette, dans une belle page de sa *Légende d'un peuple,* nous dire leur histoire:

Voyez-vous, sur le bord de ce chemin bourbeux,
Cet enclos en ruine où broutent les grands bœufs?
Ici, cinq paysans — trois hommes et deux femmes —
Eurent la sépulture ignoble des infâmes!

Cet histoire est bien triste, et date de bien loin.

Comme un soldat mourant la carabine au poing,
Québec était tombé. Sans honte et sans mystère,
Un Bourbon nous avait livrés à l'Angleterre!

Ce fut un coup mortel, un long déchirement,
Quand ce peuple entendit avec effarement,
—Lui qui tenait enfin la victoire suprême,—
Par un nouveau forfait souillant son diadème,
Le roi de France dire au Saxons:—Prenez-les!
Ma gloire n'en a plus besoin; qu'ils soient Anglais !

O Lorraine! ô Strasbourg! si belles et si grandes !
Vous, c'est le sort au moins qui vous fit allemandes !
Des bords du Saint-Laurent, scène de tant d'exploits,
On entendit alors soixante mille voix
Jeter au ciel ce cri d'amour et de souffrance :

—Eh bien, soit! nous serons français malgré la France!

Or, chacun a tenu sa parole. Aujourd'hui,
Sur ce lâche abandon plus de cent ans ont luì ;
Et, sous le sceptre anglais, cette fière phalange
Conserve encore aux yeux de tous, et sans mélange,
Son culte pour la France, et son cachet sacré.

Mais d'autres, repoussant tout servage exécré,
Après avoir brûlé leur dernière cartouche,
Renfermés désormais dans un orgueil farouche,
Révoltés impuissants, sans crainte et sans remord,
Voulurent, libres même en face de la mort,
Emporter au tombeau leur éternelle haine....

En vain l'on invoqua l'autorité romaine ;
En vain, sous les regards de ces naïfs croyants,
Le prêtre déroula les tableaux effrayants
Des châtiments que Dieu garde pour les superbes ;
En vain l'on épuisa les menaces acerbes ;
Menaces et sermons restèrent sans succès !

—Non ! disaient ces vaincus; nous sommes des Français ;
Et nul n'a le pouvoir de nous vendre à l'enchère !

La foudre un jour sur eux descendit de la chaire :
L'Eglise, pour forcer ses enfants au devoir,
A regret avait dû frapper sans s'émouvoir.

Il n'en resta que cinq. Ceux-là furent semblables,
Dans leur folie altière, aux rocs inébranlables.
Ils laissèrent gronder la foudre sur leurs fronts,
Et malgré les frayeurs, et malgré les affronts,
Sublimes égarés, dans leur sainte ignorance,
Ne voulurent servir d'autre Dieu que la France !

La vieillesse arriva; la mort vint à son tour.
Et, sans prêtre, sans croix, dans un champ, au détour
D'une route fangeuse où la brute se vautre,
Chaque rebelle alla dormir l'un après l'autre.

Il n'en restait plus qu'un, un vieillard tout cassé,
Une ombre! Plus d'un quart de siècle avait passé
Depuis que sur son front pesait l'âpre anathème.
Penché sur son bâton branlant, la lèvre blême,
Sur la route déserte on le voyait souvent,
A la brune, rôder dans la pluie et le vent,
Comme un spectre. Parfois détournant les paupières
Pour ne pas voir l'enfant qui lui jetait des pierres,
Il s'enfonçait tout seul dans les ombres du soir.
Et plus d'un affirmaient avoir cru l'entrevoir
—Les femmes du canton s'en signaient interdites—
Agenouillé la nuit sur les tombes maudites.

Un jour on l'y trouva raide et gelé. Sa main
Avait laissé tomber sur le bord du chemin
Un vieux fusil rouillé, son arme de naguère,
Son ami des grands jours, son compagnon de guerre,
Son dernier camarade et son suprême espoir.

On creusa de nouveau dans le sol dur et noir ;
Et l'on mit côte à côte, en la fosse nouvelle,
Le vieux mousquet français avec le vieux rebelle !

Le peuple à conservé ce sombre souvenir.

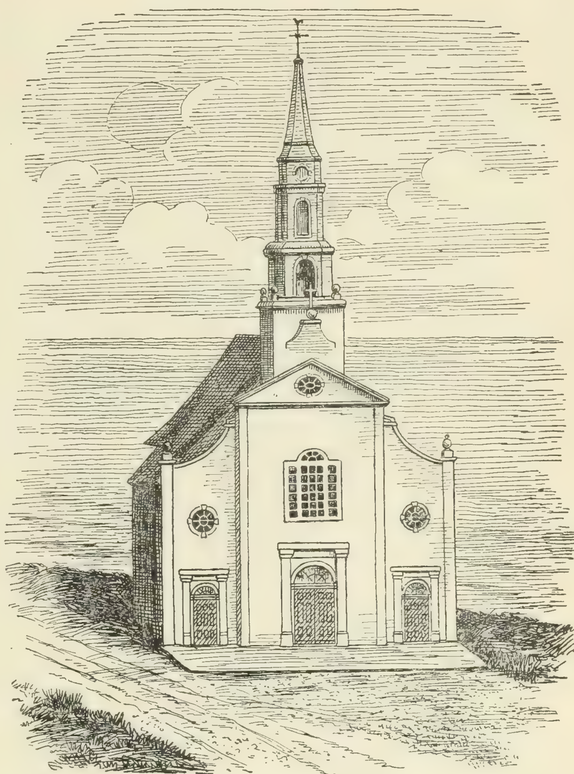
Et, lorsque du Couchant l'or commence à brunir,
Au village de Saint-Michel de Bellechasse,
Le passant, attardé par la pêche ou la chasse,
Craignant de voir surgir quelque fantôme blanc,
Du fatal carrefour se détourne en tremblant.

Contentons-nous de rectifier ce qui paraît être la part de l'imagination du poète: on ne trouve nulle part, trace de l'excommunication dont il parle; ces malheureux s'éloignèrent d'eux-mêmes de l'église. Hélas! on dit qu'un de ces fanatiques repoussa même le prêtre qui voulut l'assister au moment suprême, lui disant: "Va-t'en, tes mains sentent l'anglais." Ces pauvres fourvoyés furent enterrés dans un champ et transportés, en 1880, dans un coin non consacré du cimetière.

Le 8 août 1806, le feu détruisit une seconde église et avec elle une précieuse collection de douze tableaux, dont quelques-uns de maîtres.

* * *

Si nous tournons de nouveau nos regards vers l'île d'Orléans, à mi-chemin entre Saint - Laurent et Saint-Jean, presque vis - à - vis d'ici, se trouve l'embouchure de la petite, oh ! bien petite rivière Maheu, qui déverse dans le Saint - Laurent les eaux d'un lac en miniature, situé au centre de l'île. Sur les bords de cette rivière sont les ruines de la maison de Jean de Lauzon, grand sénéchal de la Nouvelle-France. Le sénéchal n'était que depuis peu d'années en Canada, lorsqu'un jour il se rendit à l'île d'Orléans pour dégager son beau-frère, investi dans sa maison, par une bande d'Iroquois. Ceux-ci le connaissaient et pour cause. Ils auraient été fort aises d'avoir entre leurs mains un prisonnier de cette importance, aussi le ménagèrent-ils d'abord, ne cherchant qu'à le lasser, mais voyant qu'il leur tuait trop de



Eglise Saint-Jean.—Ile d'Orléans.

monde ils tirèrent sur lui et le tuèrent avant qu'aucun d'eux n'eut osé l'approcher. Six de ses compagnons périrent avec lui, le septième blessé au bras et à l'épaule fut amené dans le pays de ces féroces sauvages.

* * *

La paroisse de SAINT-JEAN commence à la rivière Maheu, elle fut appelée de ce nom en souvenir du sénéchal dont nous venons de raconter la fin tragique. Sa première église, bien modeste, était faite en colombages. Elle n'avait que quarante-cinq pieds sur vingt. Commencée vers 1672, elle n'était pas encore terminée en 1684. La majorité des habitants de Saint-Jean sont des caboteurs et des pilotes, aussi avait-on coutume de dire que toutes les tempêtes plongeaient quelques-unes de ses familles dans le deuil. Quarante-huit, presque tous de respectables pilotes, eurent dans l'espace de douze ans, de 1832 à 1845, les flots pour tombeau. A peine lit-on sur les épitaphes de son cimetière les noms de deux ou trois des braves navigateurs de ce temps, morts tranquillement au milieu de leur famille.

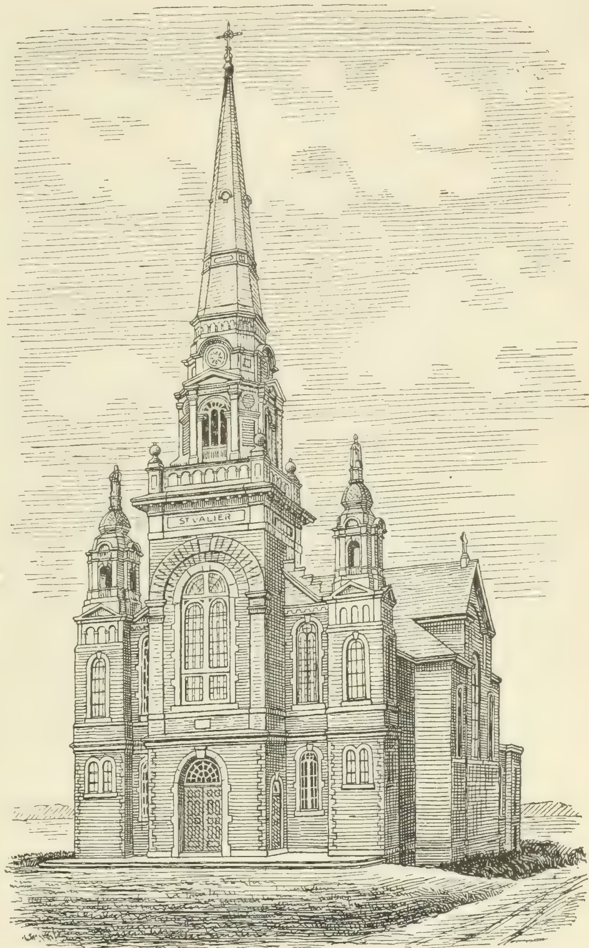
* * *

De l'autre côté du fleuve nous apercevons l'église de Saint-VALLIER. Le village est bâti sur la moitié de la seigneurie du sieur de la Durantaye, cédée par son fils, pour la somme de 30,000 livres, à Mgr de Saint-Vallier, qui en fit don à l'Hôpital Général de Québec. Vers 1713, une petite chapelle en bois avait été construite sur le milieu de la terre qui sépare Saint-Michel de Saint-Vallier. Elle servit pendant quelques années pour tous les habitants établis entre Beaumont et Berthier.

Le 3 mai 1722, Saint-Vallier fut érigé en paroisse sous le patronage de Saint-Philippe et Saint-Jacques. L'église que l'on vient de remplacer a duré près de deux cents ans. A l'intérieur, elle était une des belles églises de son temps et beaucoup de ses boiseries ont servi à l'ornementation de l'église actuelle, livrée au culte le 16 novembre dernier (1905).

Nous continuons à descendre vers l'extrémité nord de l'île d'Orléans, où se trouve le charmant arrière fief d'Argentenay, aujourd'hui connu sous le nom de paroisse de SAINT-FRANCOIS DE SALES.

Dès 1684, Argentenay comptait une trentaine de familles et avait une chapelle de trente pieds sur vingt. Saint-François fut longtemps un rendez-vous favori des chasseurs: sa Pointe-aux-Oignons, sa Pointe-à-la-Caille et la savane au Borgne, de l'autre côté de l'île, en allant vers Sainte-Famille, étaient autrefois renommées comme endroits de chasse. Hélas! comme de toutes les bonnes choses on en a abusé, et les nemrods de nos jours doivent aller ailleurs se livrer au carnage.



Eglise de Saints Philippe et Jacques.—Saint-Vallier.

De Saint-François l'oeil embrasse un horizon magnifique aux vastes proportions; d'un côté la rive sud, les îles Madame, aux Reaux; de l'autre les belles fermes de Saint-Joachim et le cap Tour-

mente, vers lequel se dirige le bateau de la Compagnie de navigation du Richelieu et d'Ontario qui nous porte. Insensiblement, nous nous éloignons de la rive sud; elle devient moins distincte et nous allons en abandonner l'étude à Berthier, situé à peu près vis-à-vis l'endroit où nous nous trouvons. Nous y reviendrons, lorsque, de retour de notre voyage au Saguenay nous prendrons le *Campana,* de la Quebec Steamship Company, pour faire le splendide voyage au golfe du Saint-Laurent.


Chapelle au sommet du Cap Tourmente.

Un immense banc s'étend de l'extrémité de l'île d'Orléans jusqu'à l'île aux Coudres. Un étroit passage qui se trouve à peu près vis-à-vis le cap Tourmente, va nous permettre d'arriver au chenal nord, le seul suivi autrefois par les français. Il est indiqué par deux bouées, l'une rouge, et l'autre noire. Aujourd'hui ce chenal ne sert que pour le trafic local, les navires océaniques passent par celui qui se trouve du côté sud du fleuve.

Le Cap Tourmente s'élève à 1850 pieds au-dessus du niveau du Saint-Laurent. Champlain le nomma ainsi parce qu'il trouva les flots toujours agités à ses pieds. En approchant, nous apercevons sur son sommet une petite chapelle construite il y a une trentaine d'années par les soins de Mgr Hamel, actuellement Proto. Apostolique et Vicaire Général de Québec. En 1817,

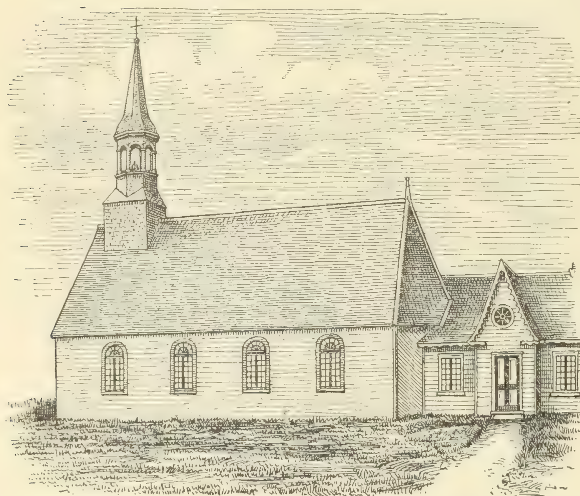
on avait planté là-haut une croix en bois; lorsque la vétusté l'eut fait tomber, les élèves du séminaire de Québec la remplacèrent par une autre couverte en ferblanc, qui ne dura guère plus longtemps, car ils la remplacèrent par une troisième, le 5 août 1869. Elle a vingt-cinq pieds de hauteur, et on l'aperçoit à une distance de six milles. Cette dernière croix fut bénite par le Cardinal Taschereau.

Dès 1535, Jacques Cartier avait entendu vanter par les sauvages, l'étonnante fertilité de la belle plaine qui s'étend au pied du cap Tourmente. En 1623, Champlain allait lui-même visiter les prairies naturelles de Saint-Joachim et y faisait faire une récolte de foin considérable, inaugurant ainsi une moisson qui a toujours été, au Canada, une des principales ressources de l'agriculture. Il en rapporta plus de deux mille bottes. Emerveillé de la beauté et de la fertilité de la place, Champlain y traça, trois ans plus tard, un petit fort pour protéger ses travailleurs, et fit bâtir une étable de 60 pieds sur 20, puis deux corps de logis, chacun de 18 pieds par 15, construits en bois et en terre à la façon des villages de Normandie; il y laissa huit personnes avec un père Récollet. Cet établissement ne dura que deux ans; il fut détruit par Kertk.

Plus tard Monseigneur de Laval acheta la seigneurie de Beaupré, dans laquelle est compris Saint-Joachim et y fonda sous le nom de *Grande Ferme*, une espèce de ferme modèle. Les élèves de cette école, endurcis aux travaux des champs et habitués à la chasse, furent d'un grand secours à M. de Saint-Denis, pour empêcher les anglais de débarquer sur la côte de Beaupré, en 1690. Ils s'emparèrent de six canons dont ils rapportèrent deux à Saint-Joachim. L'année suivante Monseigneur de Laval se retira à Saint-Joachim, pour se reposer, et fit construire des logements et des bâtiments en pierre dont on peut, aujourd'hui encore, admirer la grandeur et l'étonnante solidité.

Jusqu'en 1821, les élèves du Séminaire de Québec ne retournaient pas chez leurs parents pour les vacances; ils les passaient avec leurs professeurs à Saint-Joachim. Le séminaire, à qui Monseigneur de Laval avait fait don de la seigneurie de Beaupré, puissamment aidé par Monseigneur Briand, fit bâtir sur le *Petit Cap*, le *château Bellevue,* pour les recevoir. Entou-

ré de beaux arbres, c'était un séjour enchanteur. On a conservé le souvenir des repas champêtres et des amusements de tous genres dont les environs étaient le théâtre: toute l'année suivante les élèves s'entretenaient du *Pactole,* au sable d'or; du *Cabaret* à l'eau fraîche et limpide descendant du flanc occidental du Cap Tourmente; du *Petit-Moulin,* sur la *Friponne,* où les uns préparaient de délicieuses omelettes, pendant que d'autres pêchaient des truites tachetées. La *Chapelle des Hirondelles,* sur le bord du fleuve; les *Sept-Chutes* de la rivière Sainte-Anne étaient autant de points sur lesquels se dirigeaient chaque matin des essaims joyeux sortis du château. Mais rien n'égalait les excursions à la cîme du Cap Tourmente. Par un temps serein, on y jouit d'une vue splendide: elle embrasse la côte sud depuis Kamouraska jusqu'au delà de Québec; l'île-aux-Coudres, les Pèlerins, l'île d'Orléans, qui delà semblent à peine surnager au-dessus des ondes de notre beau Saint-Laurent. Du côté nord, à ses pieds, on aperçoit deux beaux petits lacs, situés à 800 pieds au-dessus du niveau du fleuve, et, au loin, des montagnes qui élèvent jusqu'aux nues leurs forêts séculaires. Le château Bellevue, délaissé quand les élèves trop nombreux, prirent l'habitude de retourner dans leurs familles, a été remis en bon état, et aujourd'hui, les prêtres du séminaire, avec quelques ecclésiastiques et élèves vont encore y passer les vacances.



Chapelle du Petit Cap.—Saint-Joachim.

Pendant que nous jouissions des charmes du cap Tourmente

et de ses environs, notre vaisseau file en vue de la côte. Elle nous offre une série de caps variant beaucoup en grandeur et en hauteur, mais tous s'élevant rapidement du rivage. Nous passons le cap *Brulé,* le cap *Rouge* et autres; à leurs pieds s'allonge une route que l'on nomme *Chemin-des-Caps.*. C'était autrefois le seul moyen de communication entre les différents petits hameaux de la côte; en bien des endroits, il devenait impraticable à marée haute. Ici et là, de petites rivières descendent entre les pics et se jettent dans le Saint-Laurent.

C'est sur les bancs du cap *Brûlé* que vint périr, le 1er septembre 1729, l'*Eléphant,* fin voilier parti de La Rochelle, en juillet, sous le commandement de M. de Vaudreuil, ayant à son bord environ 150 personnes. Parmi elles étaient Mgr Dosquet, plus tard évêque de Québec; son secrétaire l'abbé Claude Vérède de Saint-Poncy; M. Hocquart qui venait prendre charge de l'intendance du Canada; le père Luc, récollet, et beaucoup d'autres ecclésiastiques et personnages importants. M. Le Beau, avocat, l'un des passagers, va nous dire lui-même, comment le naufrage arriva:

"Nous allions fort doucement et toujours la sonde à la main. Nous passâmes de cette façon l'Ile-aux-Lièvres, et celle aux Coudres, qui a bien trois lieues de long, et nous étions déjà parvenus dans un endroit où nous n'avions plus guère que 16 ou 17 lieues pour nous rendre à Québec, quand cette lenteur d'aller, impatientant tout le monde, et surtout MM. les ecclésiastiques qui étaient en grand nombre et croyaient toujours qu'ils ne seraient jamais assez tôt à cette ville; quand ces prêtres, dis-je, voyant bien plus, que l'on allait déjà jeter l'ancre, parce que la nuit commençait à tomber, prièrent M. le comte de Vaudreuil avec tant d'insistance et de si bonne grâce, de ne la point faire jeter, que ce seigneur qui est bon de son naturel, se laissa gagner à leurs prières. Il faut avouer, d'ailleurs, que la beauté du ciel, qui commençait à s'étoiler, jointe à un petit vent nord-est qui donnait alors, contribua beaucoup à cette complaisance du comte, que nous pensâmes tous payer aux dépens de notre vie.

"Le vent devenait beaucoup plus violent et nous avancions toujours, lorsqu'environ vers le milieu de la nuit, voici notre

vaisseau qui tout à coup heurte et saute rudement sur un rocher. Déjà cette secousse épouvantable suivie de quantité d'autres attouchements, durant l'espace de plus de trente toises, sur ce rocher, imprime la terreur dans l'esprit des plus hardis. Déjà deux ancres sont jetées, et nos matelots, sans perdre de temps ni recevoir aucun commandement, courent çà et là, et sautent au plus vite à la manoeuvre, quand, malgré la promptitude de leurs bras occupés à hisser les voiles, le navire file sur ses câbles et fait encore un autre saut mais bien plus terrible que le premier, qui lui brisant sa quille, le jette sur la pointe d'un autre rocher qui était le dernier de ce chenal. Ce fut là donc, où la quille de notre bâtiment brisée, nous échouâmes malheureusement."

Tout le monde eut péri sans l'arrivée, dès l'aurore, du pilote du roi, M. de la Gorgendière. Il aurait dû rencontrer l'*Eléphant,* bien plus bas pour le piloter jusqu'à Québec. Les passagers et les officiers furent transportés par eau, jusqu'à Québec; l'équipage dut monter à pied, prenant un peu de repos à Saint-Joachim, dans une des maisons du séminaire. Une bonne partie de la cargaison fut sauvée. Cent trente ans plus tard, le capitaine Lavoie, de l'île-aux-Grues, pêcha un des canons de l'*Eléphant,* et en fit don au séminaire de Québec. C'était une pièce de cinq pieds huit pouces de longueur et de treize pouces de diamètre.

A peu près quinze milles plus bas que le cap Tourmente nous rencontrons un autre promontoire hardi. C'est le cap Maillard, ainsi nommé par la reconnaissance des peuples envers l'apôtre du Cap Breton, le révérend père Antoine-Simon Maillard. Ce vénérable prêtre des Missions Etrangères a appuyé son bâton de missionnaire sur toutes ces plages, où son passage périodique était accueilli avec des larmes de joie et de reconnaissance.

Un peu plus loin voilà le petit hameau de Saint-François-Xavier; de là, jusqu'à l'embouchure de la *Petite-Rivière* et en remontant son cours, les habitations se suivent d'assez près.

Neuf milles plus bas nous doublons le cap de la Baie et nous entrons dans la baie Saint-Paul. Elle a trois milles de profondeur et un peu plus de deux milles de largeur à son entrée, d'un

cap à l'autre de chaque côté. Au fond se trouve l'embouchure de la rivière du *Gouffre,* qui tombe de cascade en cascade du haut des montagnes. C'est une rivière assez considérable, elle doit son nom au tourbillon, que forme son courant, venant en contact avec celui du Saint-Laurent. Autrefois il était réputé fatal aux vaisseaux qui s'y laissaient engager et les navigateurs qui montaient ou descendaient le fleuve par ce chenal du nord, devaient se tenir à distance, en passant devant le cap aux *Corbeaux,* aussi nommé d'un nom de sinistre augure, parce qu'on le disait peuplé de ces oiseaux de proie, attendant qu'un naufrage vint leur procurer des victimes à dévorer. Le fait est, que par certains vents, il n'est pas sûr de s'y aventurer en canot, ni même en chaloupe. Au fond de la baie, à l'embouchure de la rivière du Gouffre, s'élève le village de la baie Saint-Paul et son église Saint-Pierre, paroisse fondée en 1681.

Vis-à-vis la baie Saint-Paul nous apercevons l'ILE-AUX-COUDRES, ainsi nommée par Jacques Cartier, à cause de la quantité de ces noisetiers qu'il y trouva. C'est sur cette île, en la fête de la Nativité de la Vierge Marie, le 7 septembre 1535, que fut dite la première messe en la Nouvelle-France. Laissons la parole à M. l'abbé Casgrain; il va nous dispenser de décrire, dans notre pauvre prose, cette belle île, ainsi que les moeurs de ses braves habitants, qui plus qu'ailleurs, ont conservé le type des anciens canadiens.

L'ILE-AUX-COUDRES.

C'est une île charmante, un sauvage côteau
Qui baigne sa falaise et les franges humides
De sa verte parure aux pieds des Laurentides ;
On dirait un bouquet flottant au fil de l'eau.

Un peuple simple, aimant ses usages antiques,
Sa foi, ses souvenirs, ainsi que des reliques,
Y vit heureux, en paix, sous le joug d'un pasteur
Aussi bon que leur âme, aussi franc que leur cœur.

Voyez-vous, à travers la forêt primitive,
La flèche du clocher découpée en ogive ?
De la prière c'est le doigt mystérieux ;
Appuyé sur la tombe, il leur montre les cieux.

Quand la cloche argentine annonce le dimanche,
Entrez avec la foule en ce temple fervent ;
Vous sentirez votre âme attendrie en voyant
De ce peuple naïf la piété si franche.

Regrettez-vous les jours où l'hospitalité
Accueillait sur le seuil tout passant arrêté ?
De ces braves colons franchissez la demeure ;
A leur table venez vous asseoir à toute heure.
Vous croirez apporter avec vous le bonheur ;
A vous le beau lit blanc et la place d'honneur.
Mais savez-vous pourquoi j'aime ce coin de terre,
Autant que la paroisse où j'ai vu la lumière ?
C'est un récit suave, une légende d'or,
Pur comme l'enfant, comme lui vierge encor.

L'ARRIVEE DE JACQUES-CARTIER.

Le grand Colomb venait de percer le mystère
Qui, depuis si longtemps voilait cet hémisphère.
Le roi de nos déserts, l'immense Saint-Laurent
Couvrait, seul, notre sol de ses bras de géant,
Et les muscles mouvants de sa puissante épaule
N'avaient jamais porté que les glaces du pôle.
Seul, l'enfant des forêts, poursuivant l'orignal,
Foulait la fleur inculte et le sol virginal.

Par un beau soir d'été, l'on vit trois blanches voiles
Qui remontaient le fleuve aux clartés des étoiles.
A leur étrange aspect, les farouches indiens
Et les oiseaux de mer et les monstres marins,
Surpris d'être troublés en leur paix si parfaite,
Disparaissent soudain dans leur sombre retraite.
Les vaisseaux d'outre-mer glissent silencieux
Sous l'ombre des grands caps et des monts sourcilleux:
Un homme que la foi, que le génie inspire,
Est là, debout, pensif, sur l'avant du navire:
C'est le grand découvreur du Canada, Cartier,
Le délégué du ciel et du roi chevalier.
A côté de la croix, symbole d'espérance,
Il vient planter ici le drapeau de la France.

LA MESSE.

L'aurore avait jeté sur les pas du soleil
Sa corbeille de rose et son manteau vermeil,
Lorsque les mariniers trouvèrent un asile
Pittoresque et champêtre au rivage de l'île.
Ce nouveau continent est un présent du ciel ;
Et c'est là qu'aujourd'hui le marin immortel
Veut en faire au Seigneur un hommage sublime,
En y faisant offrir l'adorable victime.

Un autel de feuillage et de mousse est dressé
Au sommet du côteau, sur un tronc renversé.

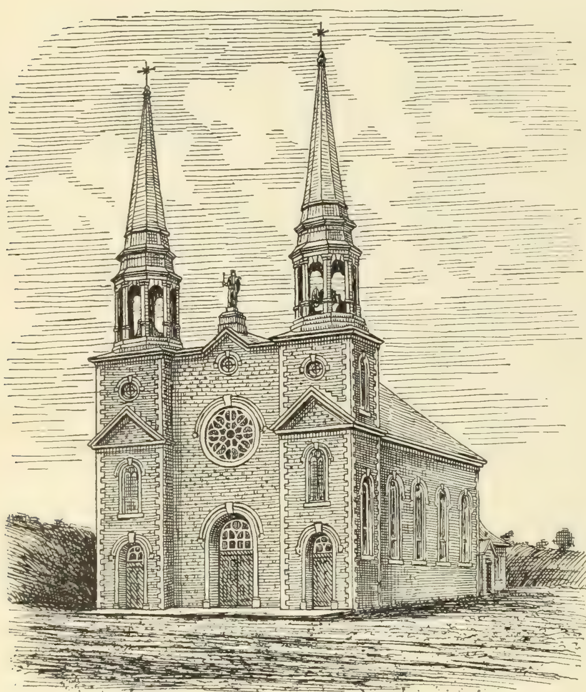
Au-dessus, un massif de coudriers et d'ormes,
Ombrageant le rocher de leurs branches énomes,
Ressemblent aux arceaux d'un temple naturel.
Des lianes on voit les verdoyants cordages
Retomber en festons au-dessus de l'autel,
Et des cierges bénits, parmi les fleurs sauvages,
Dont les pieuses mains du prêtre et des marins
Ont jonché le sol vierge et les degrés divins.
Sur les bras de la croix rustique se balance
Un faisceau d'étendards aux armes de la France.
Cependant est venu le moment solennel,
Et le prêtre gravit les marches de l'autel.
L'équipage, vêtu de ses habits de fête,
S'agenouille, et Cartier se prosterne à leur tête.
Notre patrie a vu bien des jours glorieux,
Mais jamais elle n'eut d'instant plus précieux.
Le prêtre auguste et saint, avec la blanche hostie,
Elève vers le ciel un regard qui supplie,
Pour la première fois en ce pays nouveau
Est offerte la chair et le sang de l'Agneau.
Le flot attentif baise avec respect la plage,
Et la brise aux rameaux suspend son doux ramage,
Car ce vaste désert est devenu sacré,
Depuis que du Sauveur le sang l'a consacré.
La France américaine, en ce moment suprême,
A reçu l'onction de son premier baptême.

Et Cartier crut ouïr, dans les hauteurs des cieux,
Joint à la voix du prêtre, un chant mystérieux:
C'était l'hymne d'amour et de reconnaissance
De la terre et des mers chantant leur délivrance.
C'était la Sainte voix de leur ange gardien
Qui priait au berceau du peuple canadien.

Ce fut à l'île aux Coudres, désertée par ordre de M. de Vaudreuil, que l'avant-garde de la flotte de Wolfe, commandée par l'amiral Durell, vint jeter l'ancre pour attendre le reste de la flotte. Ils y débarquèrent leurs malades, et, entre temps, les officiers s'amusaient à faire la chasse.

Messieurs de Léry, des Rivières et de Niverville commandaient un détachement de cent cinquante hommes, et cent sauvages, envoyé pour aider les miliciens de la baie Saint-Paul à s'opposer à la descente de l'ennemi en cet endroit. Un jour M. de Niverville exprimait le désir de capturer un des ennemis campés sur l'île, pour en tirer des renseignements utiles à son général. Aussitôt deux habitants de l'île, François Savard, homme d'une taille et d'une force athlétique, qui avait déjà

échangé le coup de fusil à Carillon et dans les plaines de la *Malenguculée* (Monongahéla) et son ami Nicette Dufour, s'offrirent pour faire l'exploit. Ils partirent à la *brunante,* traversèrent à l'île et se mirent en embuscade au pied du cap à la *Branche,* attendant patiemment le jour. Aux premiers rayons du soleil levant, deux cavaliers débouchèrent à l'angle du rocher voisin. C'était un officier anglais qui se livrait aux plaisirs de la chasse, accompagné d'un soldat. Ce fut l'affaire d'un instant; nos deux amis visèrent l'un à la tête du soldat, l'autre à la tête du cheval de l'officier, et, lorsque tous deux tombèrent, avant que l'officier eut le temps de se reconnaître, il était lié, baillonné et placé au fond du canot. Deux heures plus tard nos hardis canadiens livraient leur prisonnier au capitaine de Niverville. Celui-ci apprit avec étonnement qu'il tenait entre ses mains le petit-fils de l'amiral Durell; il le traita avec tous les égards dus à son rang, et l'envoya à Québec, où le marquis de Vaudreuil l'accueillit avec une bonté toute paternelle, lui donnant l'espoir d'une prochaine délivrance.



Eglise Saint-Louis.—Ile-aux-Coudres.

Enhardis par le succès de cette embuscade un parti de canadiens et de sauvages en dressèrent une autre sur la pointe des

Sapins, à l'extrémité sud-ouest de l'île, et firent quelques prisonniers; malheureusement, un des leurs, Boulianne, surnommé le Suisse, se rendit aux anglais et leur servit d'espion.

La paroisse de l'île aux Coudres, sous le patronage de Saint-Louis, fut érigée en 1750. Ce fut un curé de l'Ile aux Coudres, M. Compain, qui fut appelé, par une voix mystérieuse, à faire la sépulture du père de La Brosse, que les habitants de l'île invoquent encore comme un saint.

C'était le soir du 11 avril 1782, le curé était occupé à lire, lorsque tout à coup, vers minuit, la cloche de son église se mit à tinter comme un glas funèbre. Surpris, il sort, va voir qui peut sonner ainsi à cette heure. Personne!... et cependant la cloche tinte toujours. Alors il entend une voix qui lui dit: "Le Père de La Brosse est mort; il vient d'expirer à Tadoussac. Ce glas funèbre t'annonce son dernier soupir. Demain, tu te rendras au bout d'en bas de l'île. Un canot viendra t'y chercher pour te conduire à Tadoussac où tu feras sa sépulture." Le lendemain, sa messe dite, M. Compain, attendait au rendez-vous qui lui avait été assigné. Nous verrons à Tadoussac ce qui s'y était passé.

* * *

En quittant la Baie Saint-Paul, nous contournons le cap Saint-Joseph, à peu près vis-à-vis le bas de l'île aux Coudres et nous arrivons aux EBOULEMENTS. Cette paroisse fut érigée en 1732, sous le patronage de l'Assomption de Notre-Dame. L'église s'élève sur une hauteur de près de douze cents pieds. En arrière du village les montagnes s'étagent jusqu'à atteindre 2,500 pieds de hauteur.

Ce fut entre les Eboulements et Tadoussac, que se firent sentir avec plus de violence les tremblements de terre qui, en 1663, semèrent la terreur dans toute la partie du Canada qui est aujourd'hui la province de Québec. Les secousses commencèrent le 5 février, on les éprouva deux ou trois fois par jour jusqu'au 20 août. Bien des changements s'opérèrent dans la configuration du sol: de nouveaux lacs se formèrent, des côteaux s'affaissèrent, de petites rivières disparurent, de grandes forêts

furent renversées. Entre ici et Tadoussac, la physionomie de la côte fut gravement modifiée; une colline isolée, ayant environ trois quarts de mille de tour, descendit sous les eaux et en ressortit pour former un îlot; vers la pointe des Alouettes, où nous serons obligés de faire un détour pour contourner le banc formé, en partie, à cette époque, un grand bois se détacha de la terre ferme, glissa sur les rochers jusque dans le fleuve, où, pendant quelque temps les arbres restèrent droits, élevant leurs cîmes verdoyantes au-dessus des eaux.

Au mois de juin, M. Mazé, secrétaire du gouverneur et l'équipage de la chaloupe qui le ramenait de Gaspé à Québec, virent une montagne, dans ces environs, s'ébranler, tournoyer et s'abîmer de sorte que le sommet se trouva au niveau du sol environnant; leur embarcation trembla et s'agita d'une manière étrange, les flots la soulevaient fort haut, puis la laissaient retomber. N'ayant jamais éprouvé rien de semblable ils furent très effrayés. Un grand vaisseau qui suivait cette route, éprouva la même chose.

Il est étonnant de constater que pendant ces six mois, on n'eut pas à enregistrer une seule perte de vie, causée par ces terribles convulsions de la terre.

Cette partie du pays fut encore violemment secouée en 1791 et 1870.

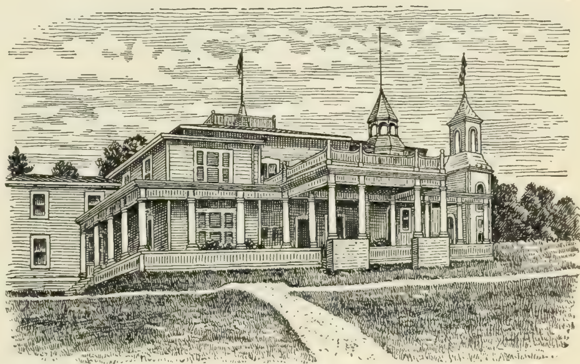
Des Eboulements à Saint-Irénée une série de caps s'avancent dans le fleuve et nous obligent à décrire un demi cercle pour arriver à cette dernière place. Le cap aux Oies occupe la pointe extrême de cet avancement.

* * *

Saint-Irenee-les-Bains est une place de villégiature comparativement nouvelle, bien que son admirable situation dans un pli de hautes montagnes, en vue de la mer, eut dû y attirer plus tôt les amateurs de belle nature. Ce furent l'Honorable Juge en chef A. B. Routhier, l'Honorable Juge Joseph Lavergne et M. Rodolphe Forget, président de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario, qui la mirent en vogue. Grâce à ce dernier, il y a maintenant un quai à Saint-Irénée;

les bateaux de la Compagnie y arrêtent en montant et en descendant. En approchant du quai, nous apercevons l'Hôtel *Charlevoix,* bâti près du rivage et la jolie villa de M. Lavergne, *Les sablons,* adossée à la colline. A travers les bouleaux et les cèdres, sur les premiers sommets des collines, cette belle colonnade blanche flanquée d'une tour carrée, c'est *Hauterive,* villa de M. Routhier, avec sa chapelle; elles dessinent sur le ciel bleu leurs fines et élégantes tourelles. M. le juge met gracieusement cette chapelle à la disposition des villégiateurs pendant la belle saison.

Sur le même plateau à plusieurs centaines de pieds du côté nord-est, se dresse *Gil'Mont,* la somptueuse et large villa de M. Rodolphe Forget, avec ses jolies tourelles, ses balcons, ses vérandas et ses riches dépendances. Des pelouses bien entretenues, des jardins, des parterres, des arbres fruitiers en embellissent les alentours.



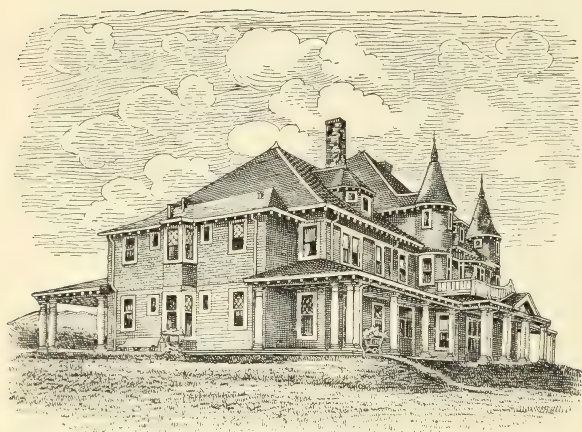
Hauterive, Saint-Irénée-les-Bains, résidence de l'Hon. Juge Routhier

Sur un gradin plus élevé de la colline s'allongent la serre et les écuries, et plus haut encore le poulailler qui est tout un édifice mesurant 200 pieds de longueur.

Enfin, sur le versant nord-est des hauteurs se détache une autre dépendance spacieuse de *Gil'Mont*: c'est l'établissement des bains, qui est une des curiosités intéressantes de l'endroit.

Mais ce qui fait l'incomparable beauté et le grand charme de Saint-Irénée-les-Bains, c'est le paysage. Gravissez-en les collines, parcourez-en les bois, et tournez vos regards de tous les côtés où l'horizon s'ouvre et vous serez ravi.

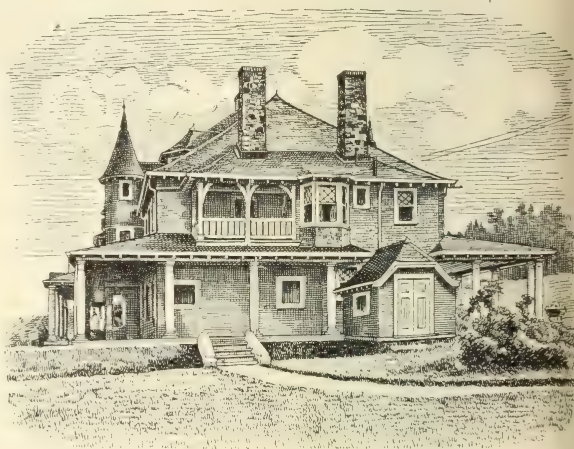
M. le juge Routhier l'a écrit: "Le site en est vraiment en-



Gil' Mont, Saint-Irénée-les-Bains.—Résidence de M. Rodolphe Forget.

chanteur. Tout ce que la vue de la mer, des montagnes et des bois peut offrir de pittoresque, de grand et de beau s'y trouve rassemblé dans une harmonie calme et solitaire..."

Un beau chemin suit la grève en longeant la falaise jusqu'au village, et y franchit sur un beau pont la petite rivière, qui sort en bouillonnant d'un ravin profond ombragé d'arbres résineux. Quelques maisons irrégulières et pressées escaladent en cet endroit le haut plateau où s'élève l'église paroissiale qui regarde la mer. L'érection de la paroisse date de 1843.

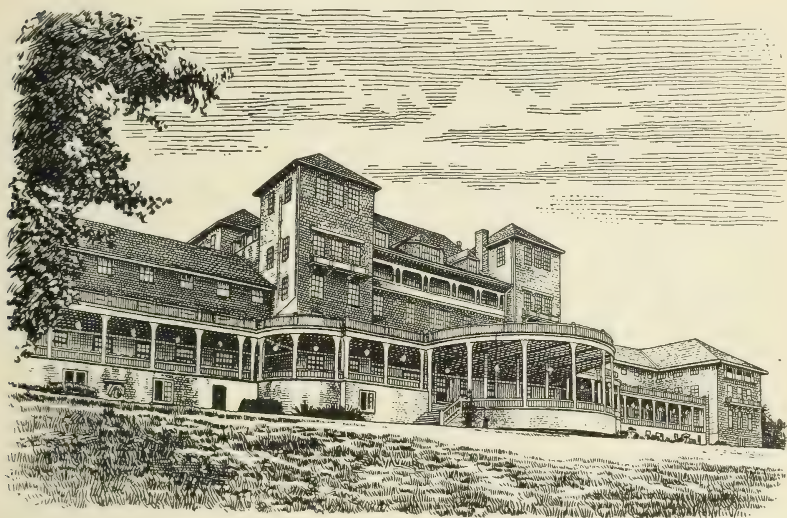


Gil' Mont, vue de côté.

* * *

Continuant notre route, nous contournons la Pointe-au-Pic, pour entrer dans la belle baie de la Malbaie. C'est un des endroits les plus enchanteurs et les plus fréquentés de la rive gauche du Saint-Laurent. Autrefois, on trouvait diffi-

cilement à s'y loger, même très mal; aujourd'hui, la Compagnie de navigation du Richelieu et d'Ontario y possède un splendide hôtel, le *Manoir Richelieu,* où l'on trouve, à des prix très modérés, tous les conforts de la vie moderne. Il est magnifiquement situé sur une éminence dominant le fleuve. De ses vastes galeries on embrasse une vue superbe de paysages aussi pittoresques que variés. C'est un séjour idéal pour passer quelques semaines de vacance. On y jouit de tous les avantages de la ville en même temps que des bienfaits de la campagne. Les promenades dans les environs: au *Grand-Lac,* au *Petit-Lac,* au lac *Gravel,* à la *Chute* et ailleurs sont quelque chose d'incomparable, les Highlands d'Ecosse, les montagnes de la Suisse ou des Pyrénées n'offrent rien de plus beau.



Manoir Richelieu.—Malbaie.

Champlain avait d'abord appelé cet endroit rivière Plate, mais remarquant que les eaux à l'intérieur de la baie étaient toujours agitées, il changea ce nom en celui de Malle-Baie. La paroisse de Saint-Etienne de la Malbaie fut érigée en 1774. L'intendant Talon avait concédé la seigneurie de la Malbaie,

au sieur de Comporté, en 1672, mais elle retomba dans le domaine du roi de France, moyennant une somme de 20,000 livres, payée aux héritiers du concessionnaire.

Au commencement d'août 1759, les anglais se souvenant sans doute des mauvais tours qu'on leur avait joués quelques mois auparavant dans ces parages, envoyèrent Gorham à la tête de trois cents hommes. Ils descendirent à la baie Saint-Paul et brûlèrent maisons et granges jusqu'à la Malbaie, puis traversèrent le fleuve pour continuer leur oeuvre de dévastation sur la rive droite.

Plus tard, en avril 1762, le général Murray, au nom au gouvernement britannique, concéda la seigneurie de la Malbaie à deux officiers distingués du 78e régiment écossais des *Highlanders*: la partie est à Malcalm Fraser et la partie ouest à John Nairn, qui, par reconnaissance nommèrent leurs fiefs: *Mount Murray* et *Murray Bay.* Ces deux concessions avec celle de Shoolbred dans la Gaspésie sont les seules faites par le gouvernement anglais. Les nouveaux seigneurs établirent autour d'eux un grand nombre de soldats de leurs régiments, dont les descendants présentent l'étrange anomalie de noms écossais portés par des gens, qui, par le langage, les moeurs et la religion sont de véritables canadiens-français.

Après la malencontreuse tentative de Montgomery et d'Arnold, le gouvernement anglais, ne sachant que faire de ses prisonniers de guerre, songea à les loger à la Malbaie. Il les envoya, sous la surveillance d'un vieux sergent de Wolfe, James Thompson, avec instruction de les employer à construire un bâtiment pour les loger. Le soubassement était à peine sorti de terre que les travailleurs improvisés, épris de liberté, tentèrent de s'échapper. A la faveur des ténèbres et d'une brise soufflant de terre, ils s'embarquèrent dans un bateau plat dans l'espérance de gagner la rive opposée, qui se trouve à trente milles de distance. Une récompense promise par le gouvernement les eut bientôt fait réintégrer dans les quartiers qu'on était à leur préparer.

La Malbaie est la patrie de notre Eugénie de Guérin canadienne, Mademoiselle Laure Conan, qui, dès son premier roman: *Angéline de Montbrun*, publié dans la *Revue Canadienne*,

en 1881, a pris une place à part dans la littérature canadienne. Il n'y a pas d'ouvrage littéraire canadien qui ait eu un semblable succès. Depuis, Laure Conan a publié plusieurs ouvrages qui n'ont pas eu moins de vogue, son dernier roman: *L'Oublié,* publié lui aussi dans la *Revue Canadienne* de 1900, est déjà rendu à sa troisième édition.

* * *

En sortant de la baie nous passons devant le Cap-à-l'Aigle, ainsi nommé par Champlain à cause de la quantité d'aigles qu'il y vit. Si l'on en croit les vieillards de la Malbaie, ils étaient autrefois si nombreux et souvent si affamés, qu'ils s'abattaient sur les animaux de la basse-cour, sans se préoccuper des coups de bâton dont on les assommait.

Des pointes et des caps se suivent tout le long de la côte jusqu'au Saguenay. Ils ont une hauteur à peu près uniforme jusqu'au Cap-aux-Chiens, qui monte à plus de quatre cents pieds plus haut que les précédents, qui varient peu d'une altitude de huit cents pieds. Au delà de ce dernier, on aperçoit une baie profonde désignée sous le nom de Baie-des-Rochers. Il y a là une petite chapelle desservie par le curé de Saint-Siméon, situé sur les hauteurs. On dit que l'église de cette paroisse, qui ne date que de 1874, est la plus belle du comté de Charlevoix. Un quai de construction assez récente tend à en faire une place de villégiature. A l'est de la baie se décharge la rivière Noire, ainsi nommée à cause du lac où elle prend sa source et dont les eaux paraissent noires. A peu de distance de l'embouchure de cette rivière se trouve le Port-aux-Quilles. Il tient son nom des nombreux cailloux ronds qu'on y trouve, mais ce qui le rend surtout remarquable, c'est qu'il est presqu'exclusivement habité par des Foster et des Chamberland, tous descendants de la Grd' Catherine, connue à sept lieues à la ronde. Cette femme vint d'Angleterre déguisée en homme, sans être reconnue; il faut avouer qu'elle avait une maîtresse moustache bien propre à favoriser son déguisement. Mariée à un nommé James Foster, elle a peuplé par ses enfants et ses petits enfants le Port-aux-Quilles.

Après avoir contourné le banc des Alouettes, dont nous avons déjà parlé, et traversé l'embouchure du Saguenay, nous entrons dans une baie si parfaitement ovale qu'on la dirait tracée au compas. Au fond est une petite crique, nommée l'Anse-à-l'Eau, dans laquelle notre bateau va trouver le quai où nous déposer à TADOUSSAC. De hauts rochers défendent cette baie contre les vents du nord et le banc des Alouettes la protège contre les vagues que pourrait soulever le vent soufflant du fleuve. Remarquez le beau sable de la grève, jamais vous n'en verrez de plus fin.

Tadoussac doit son nom aux mamelons qui l'entourent; ce serait, d'après monseigneur Laflèche, un mot de la langue des Montagnais, signifiant: "Sommets arrondis." Ce fut l'endroit où les français fondèrent leur premier établissement au Canada. De là, partaient les missionnaires Jésuites pour évangéliser les sauvages du Saguenay et des régions inconnues et mystérieuses du nord.

Comment se fait-il que Tadoussac capitale d'un immense royaume, centre autour duquel se groupaient plus de vingt nations de langues différentes, lieu où convergeaient les flottes de l'Europe pour faire la traite, soit resté un pauvre hameau, tandis que Stadaconé et Hochelaga, fondés beaucoup plus tard et avec moins de chances apparentes de succès soient devenus de grandes villes? Un regard promené sur les sommets incultivables qui l'entourent nous donnera la réponse; les sauvages et les animaux à fourrure disparus il ne restait plus rien pour alimenter son commerce.

Longtemps avant l'arrivée de Jacques Cartier, Tadoussac était déjà un centre où les sauvages se réunissaient, pendant l'été, pour faire l'échange de leurs produits. Ils trafiquaient des peaux de castors et de loutres pour des flèches; des peaux de cerfs pour la farine, le maïs et le tabac qu'apportaient les Hurons. Chauvin trouva un poste tout établi, lorsqu'en 1599, il fit construire une maison en planches, avec cheminée au centre, et laissa seize hommes pour hiverner à Tadoussac. Ils apprirent, malheureusement à leurs dépens, la différence qu'il y a entre la température du Canada et celle de la France; tous auraient péri de froid et de privations si les sauvages ne leur

avaient pas donné l'hospitalité dans leurs cabanes d'écorce. Onze moururent. Chauvin ne se laissa pas décourager et pendant les deux années suivantes, il fit un commerce très avantageux. Il se préparait à venir en recueillir les fruits, lorsqu'une maladie dont il avait senti les premières atteintes, l'année précédente, à Tadoussac, vint l'obliger à changer d'itinéraire, et à partir pour un monde meilleur. Cependant la réputation de Tadoussac était établie, des géographes de Londres et de Paris, commodément assis dans leurs fauteuils, en faisaient une ville déjà assez considérable, siège de la juridiction du Canada. Il est vrai que dans son unique maison, se plaidait, en 1608, le premier procès criminel de la Nouvelle-France, celui de quatre conspirateurs qui avaient voulu assassiner Champlain; et, à sa porte, avait lieu la première exécution capitale, celle de l'un d'entre eux, un serrurier normand du nom de Jean Duval.

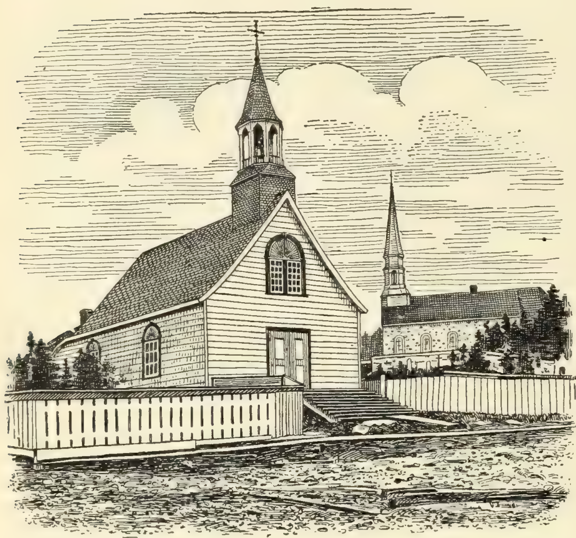
Du temps des français jamais un vaisseau ne montait le fleuve sans faire escale à Tadoussac. En 1615, le père Jean Dolbeau, récollet, vint y établir le centre de ses missions dans le nord; les enfants de saint François cédèrent leur poste à ceux de saint Ignace, en 1641.

Les Kertk firent de Tadoussac, en 1628, le centre de leurs opérations. C'est là qu'ils enterrèrent, avec grande pompe, leur capitaine Jacques Michel, un traître et un renégat comme eux, et qu'ils aimaient et estimaient comme semblables gens s'apprécient entre eux. De retour à leurs vaisseaux ils firent joyeuse bombance, pendant que les sauvages déterraient le cadavre, le pendaient à un arbre et le dépeçaient pour le donner en pâture à leurs chiens.

Les terribles Iroquois que l'on trouve partout, envahirent Tadoussac, en 1661, et réduisirent tout en cendre, excepté la chapelle en pierre des jésuites. Elle fut cependant détruite par un incendie, quatre ans plus tard, lorsque déjà depuis deux ans, ceux-ci avaient réussi à attirer de nouveau autour, les sauvages dispersés par la crainte.

Lorsque monseigneur de Laval vint faire sa visite pastorale, en 1668, l'église n'avait pas encore été reconstruite et les sauvages, à leur grand regret, durent recevoir le Chef de la prière

dans une cabane d'écorce. Enfin, en 1747, le père Coquart, jésuite, missionnaire de Tadoussac, entreprit de construire une nouvelle chapelle, celle que nous voyons aujourd'hui. L'intendant Hocquart, dont nous avons fait la connaissance lors du naufrage de l'*Eléphant,* contribua généreusement, en fournissant tous les bardeaux, planches et clous nécessaires à la construction; toutefois elle ne fut terminée que le 24 juin, 1750, lorsque l'intendant Bigot donna 200 livres, pour finir la couverture. Avant son départ Hocquart avait assuré une rente annuelle de 300 livres pour l'entretient de l'église.



Vieille chapelle et église de Sainte-Croix.—Tadoussac.

Les habitants de Tadoussac qui n'eurent pas d'autre église paroissiale avant 1885, ajoutèrent le jubé intérieur et la disgracieuse sacristie qui gâtent la symétrie de l'humble, bien humble chapelle, qui, toutefois, pour les sauvages habitués à s'abriter sous un canot, à avoir le sable de la grève pour oreiller, était déjà bien belle.

En 1879, la chapelle était en piteux état et menaçait ruine; un monsieur Thomas D. King, de Montréal, fit un chaleureux appel à ses compatriotes d'origine anglaise et recueillit assez pour la remettre en ordre et nettoyer le cimetière, où, le 7 août 1880, on planta une croix de dix-huit pieds de hauteur. Les clôtures qui entourent la chapelle et le cimetière sont dus à la générosité de M. Price.

La cloche de la chapelle est celle dont le son réjouissait tant les pauvres sauvages, dès 1647. A l'intérieur on voit aussi beaucoup d'objets qui rappellent des souvenirs très anciens.

C'est à Tadoussac que se passaient la première et la dernière partie de la légende du père La Brosse. Nous nous souvenons que nous avons laissé sur la grève, attendant ceux qui devaient le conduire à Tadoussac, le curé de l'île aux Coudres, appelé par une voix mystérieuse à faire sa sépulture. Que s'était-il donc passé ici?... Nous empruntons à M. l'abbé Casgrain, le récit d'un témoin oculaire, Jean Audet dit Lapointe, vénérable vieillard mort à l'âge de quatre-vingt-onze ans, avec toute sa mémoire et un jugement parfaitement sain: "La veille de sa mort, le père de La Brosse paraissait être en parfaite santé. C'était un vieillard grand et robuste, avec de beaux cheveux blancs, une figure ascétique et une parole inspirée. Il était âgé de soixante-huit ans.

"Pendant tout le jour, il avait vaqué aux devoirs de son ministère, confessé, baptisé, prié à son ordinaire dans la chapelle de Tadoussac.

"A la tombée de la nuit, le Père de La Brosse alla prendre quelques heures de récréation dans la maison d'un des officiers du poste. Il fut gai et aimable comme toujours. Vers neuf heures, il se leva et se prépara à partir.

"Après avoir souhaité le bonsoir à tout le monde, il se recueillit un moment, et prenant un ton solennel, il dit:

— Mes amis, je vous dis adieu, adieu pour l'éternité, car vous ne me verrez plus vivant. Ce soir même à minuit, *je serai corps.* Vous entendrez, à cette heure-là, sonner la cloche de la chapelle: elle vous annoncera ma mort. Venez alors vous en assurer par vous-mêmes. Mais je vous en prie, ne touchez point à mon corps. Demain, vous irez chercher à l'île aux Coudres, M. Compain pour m'ensevelir et me donner la sépulture. Il vous attendra au bout d'en bas de l'île. Ne craignez point de partir, quelque temps qu'il fasse. Je réponds de ceux qui feront ce voyage."

"Nous crûmes d'abord que le Père voulait plaisanter, mais il insista avec un air de conviction et un ton d'autorité qui ne permettaient plus le doute.

— Mon Père, lui fit observer un des employés du poste, votre santé ne paraît pas du tout altérée, votre figure n'annonce pas la souffrance. Comment pouvez-vous croire, avec de pareils signes de vie, que votre fin soit si prochaine?

— Mon enfant, repartit le Père, vous reconnaîtrez avant le jour la vérité de mes paroles. Et il se retira.

"Nous restâmes stupéfaits, n'osant croire à la réalité de cette prophétie.

"Ceux d'entre nous qui avaient des montres, les mirent sur la table et attendirent avec anxiété. Dix heures sonnent, puis onze; minuit approche; au coup de minuit la cloche de la chapelle commence à sonner.

"Nous nous levons tous comme un seul homme. Saisis de frayeur, nous courons à la chapelle. Nous entrons.

"A la lueur de la lampe du sanctuaire, nous entrevoyons dans le choeur la robe noire de notre bon Père de La Brosse. Il était prosterné à terre, immobile, le visage dans ses deux mains jointes, appuyé sur la première marche de l'autel.

"Il était mort.

"Cette étrange nouvelle se répand comme la foudre dans toute la mission. Dès le point du jour, la population tout entière, tant sauvage que civilisée, envahit la chapelle et ses environs. Chacun veut contempler une dernière fois le corps du saint, étendu sur le pavé du choeur. Personne n'ose lui toucher. Partagé entre le deuil et l'admiration, on regarde, on prie, on invoque. Des larmes coulent de tous les yeux.

"Pendant tout le jour, la foule circule en silence dans la chapelle ne pouvant détacher ses regards des restes bien-aimés du saint missionnaire qui, tant de fois, avait fait retentir ce sanctuaire de ses brûlantes exhortations. Les sauvages restent là immobiles, pendant des heures entières, tenant un doigt sur leur bouche, pour exprimer par ce geste qu'aucune parole ne peut rendre leur douleur.

Cependant, dès le matin de ce jour, une tempête de sud-ouest s'était élevée si violente que l'eau *poudrait* sur le fleuve comme de la neige. Personne n'osait lancer une embarcation à la mer. Ce que voyant, le premier officier du poste dit à ceux qui l'entouraient:

— N'y aura-t-il pas parmi vous autres trois hommes de coeur qui veuillent m'accompagner pour accomplir les dernières volontés de notre bon Père? Rappelez-vous qu'il nous a dit: "Il n'y a aucun risque pour ceux qui feront ce voyage."

Un canot est lancé à la mer; les quatre hommes qui le montent prennent le large. A peine sont-ils sortis du port de Tadoussac qu'à leur extrême surprise, l'eau s'aplanit sous leur canot. Tandis que partout autour d'eux la tempête rugit avec fureur et rend la mer blanche comme un drap, une main invisible les pousse avec rapidité, si bien qu'à onze heures du matin, ils doublent le cap aux Oies et sont en vue de l'île aux Coudres.

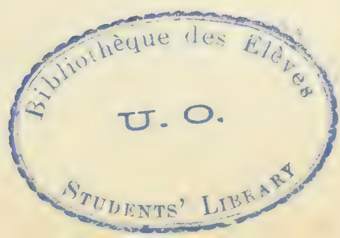
M. Compain les attendait au bout d'en bas en se promenant le long des rochers, un livre à la main. D'aussi loin qu'ils furent à la portée de sa voix il leur cria:

—"Le Père de La Brosse est mort, vous venez me chercher pour lui donner la sépulture." Le canot approche du rivage, M. Compain y monte, et, le soir du même jour, il débarquait à Tadoussac.

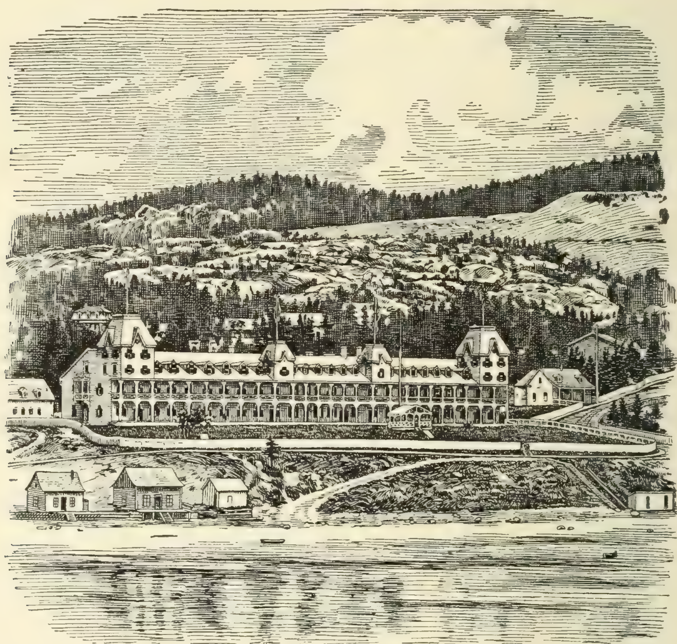
On apprit plus tard que dans toutes les autres missions du Père de La Brosse, à Chicoutimi, à l'île Verte, aux Trois-Pistoles, à Rimouski et à la baie des Chaleurs, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes à minuit le jour de sa mort.

Un homme de l'île Verte, nommé Damboise, chantre de l'église, homme très respectable, que M. Epiphane Lapointe a bien connu, lui racontait que son père descendait ce soir-là de la sucrerie. Vers minuit, il fut surpris d'entendre sonner la cloche de la chapelle de l'île Verte; il fit part à ses voisins de cet incident, il en remarqua l'heure et le jour, et plus tard il reconnut que la cloche avait sonné au moment même de la mort du Père de La Brosse.

Pendant bien des années, les sauvages qui descendaient et remontaient le Saguenay, ne passaient jamais devant le port de Tadoussac, sans mettre pied à terre pour aller prier dans la chapelle où reposait le corps de celui qui avait été pour eux l'image vivante de leur Père céleste. Ils se prosternaient la face contre terre au-dessus de sa tombe; ils posaient leur bouche sur une petite ouverture qui avait été pratiquée dans le pavé



du choeur, et ils lui parlaient comme de son vivant, avec une confiance qui ne pouvait manquer de toucher le coeur de Dieu. Puis ils appliquaient leur oreille sur l'orifice pour écouter la réponse du saint. Dans leur foi ingénue et dans la simplicité de leur coeur, ils s'imaginaient que le bon Père les entendait du fond de son cercueil, qu'il répondait à leurs questions et qu'il transmettait ensuite leur prière à Dieu."



Hotel Tadoussac.

Il n'est pas étonnant que les bonnes gens qui connurent la prodigieuse activité et le zèle du Père de La Brosse, aient attribué des faits merveilleux à la vie et à la mort de ce saint missionnaire jésuite. Aujourd'hui on serait tenté de révoquer en doute le récit des voyages et des missions qu'il faisait dans un an, si les régistres des paroisses qu'il visitait n'en apportaient la preuve.

La vieille chapelle de Tadoussac ne sert maintenant qu'une

fois l'an, le jour de la fête de sainte Anne. Ce jour-là, le successeur des missionnaires jésuites vient y dire la messe aux intentions de l'intendant Hocquart, pour remplir une promesse faite par le père Coquart, il y a plus de deux cent cinquante ans. La paroisse tout entière se fait un devoir d'assister à cette messe.

Si aujourd'hui Tadoussac a perdu toute son importance au point de vue des affaires, il est devenu un lieu sans pareil pour venir se refaire des fatigues et des affaissements causés par la chaleur et la poussière des villes, grâce à la Compagnie de navigation du Richelieu et d'Ontario qui, ici comme à la Malbaie, a pris soin de préparer un abri magnifique où l'on jouit de tout le confort imaginable. Rien ne parle mieux en faveur de l'*Hôtel Tadoussac* que le fait d'y voir revenir années après années les mêmes personnes et les mêmes familles. Aussi quelle place pourrait offrir les mêmes avantages réunis? L'air salin du Saint-Laurent d'un côté et l'air d'une pureté sans égale du Saguenay de l'autre, vous refont la santé la plus délabrée. Promenades à la voile, à la rame; pêche à l'eau salée ou à l'eau douce; excursions dans les bois ou sur les grèves, vous procurent un utile passe-temps; tandis que pour le méditatif les falaises offrent de jolies petites retraites, bien abritées, où tout en se livrant à ses réflexions, ou en faisant une lecture, on jouit d'un coup d'oeil incomparable par sa variété comme par sa grandeur.

Depuis 1875, il existe à Tadoussac un établissement ichthyogénique pour la reproduction du saumon. Il est très intéressant à visiter. Il en sort chaque année, plus d'un million de petits saumons qu'on distribue dans les rivières tributaires du Saguenay.

* * *

Longtemps le Saguenay fut une rivière mystérieuse sur laquelle on osait à peine s'aventurer. Roberval avait tenté de la remonter: tout ce que l'on sait de son expédition c'est qu'il y perdit un de ses navires et huit hommes. Si l'on en croit la légende, Roberval lui-même n'en serait jamais revenu, et un mis-

sionnaire aurait plus tard trouvé son tombeau tout au haut de la rivière. Les fermiers du Roi, sous le régime français; la Compagnie de la Baie d'Hudson, sous la domination anglaise; les sauvages eux-mêmes avaient intérêt à ce qu'on ne connut pas cette région de chasse incomparable, et empêchaient autant que possible qu'on ne l'explorât.

Aussi faut-il avouer que cette rivière, unique au monde, est bien propre à frapper d'étonnement et même de crainte celui qui ne la connaîtrait que par les descriptions effroyables qu'en faisaient les sauvages. Nous empruntons à M. Arthur Buies l'admirable description qu'il en fait: "La rivière Saguenay sort du lac Saint-Jean par un double canal dont un bras s'appelle la Grande Décharge, et l'autre la Petite Décharge. Ces deux bras, séparés par l'île d'Alma, à la sortie du lac, se rejoignent trois lieues plus loin et commencent alors l'étonnante Rivière Saguenay qui, dès son début, se précipite en cascades, en chutes et en rapides d'une extrême violence sur une longueur d'environ douze lieues, et ne prend son cours uniforme et régulier qu'à sept milles au-dessus de Chicoutimi, pour le poursuivre ensuite jusqu'à Tadoussac, après avoir parcouru, en se dirigeant toujours vers l'est, une distance de quarante lieues. Sa largeur varie comme celle de toutes les rivières; mais elle est rarement de moins d'un mille, tandis que, depuis la baie Ha! Ha! jusqu'à son embouchure dans le Saint-Laurent, elle est le plus souvent d'un mille et demi, et quelquefois de deux milles.

La mer y monte jusqu'à un endroit appelé Terre Rompue, mais dont le véritable nom devrait être "Interrompue" parce que c'est là que la navigation s'arrête. Cet endroit est à quatre-vingt-huit milles de l'embouchure du Saguenay et à trente-cinq milles environ de la décharge du Lac; les rapides et les cascades viennent y mourir après une suite d'élans échevelés. Quant au cours du Saguenay, depuis Terre Rompue jusqu'au Saint-Laurent, il est extrêmement rapide, et le reflux de la marée se fait sentir jusqu'à plusieurs lieues au large du grand fleuve, en faisant dévier parfois la course des navires.

La rivière Saguenay est un gouffre profond parfois de mille pieds, taillé en plein granit, au sein d'énormes entassements de montagnes, par un terrible cataclysme qui remonterait à des

milliers d'années, si l'on peut s'en rapporter à l'attestation géologique, aux témoignages offerts par l'étonnante physionomie du sol, par l'image de bouleversements répétés, par les épaisseurs profondes d'alluvion, de terre végétale, jetées comme au hasard, en énormes amas, soulevées comme le sein même de l'océan dans la tempête, puis s'affaissant dans des ravins de cent, deux cents, trois cents pieds de profondeur, tout cela brusquement et comme simultanément, sans cause explicable, si ce n'est par un épouvantable choc dans les entrailles de la terre, et par le déchaînement des éléments qui en fut la suite. Il n'est pas de voyageur qui ne se sente pris d'une sorte de frémissement, d'épouvante mystérieuse, à l'aspect de ce sombre fleuve et de ses formidables rives à l'heure où le crépuscule grandissant s'épanche sur elles, à cette heure, où le bateau à vapeur, chargé de touristes émerveillés, rendus subitement silencieux, charmés en même temps que dominés, s'avance lentement vers son embouchure que semblent garder avec un front menaçant de lourdes falaises où viennent s'obscurcir les dernières lueurs du jour. Chaque branche d'arbre frissonnant alors dans le vent du soir semble un sourcil qui se fronce et dont l'ombre se projette au loin sur les flots du Saint-Laurent lui-même. Ce large manteau noir, qui descend des sommets hérissés, encore tout pleins des longs roulements du tonnerre, remplit l'âme d'une terreur à laquelle l'imagination donne de l'intensité sans doute, en la grossissant d'un cortège de visions effroyables, mais il semble qu'à la vue de cette rivière presque insondable, enserrée, comme étreinte entre deux torses de montagnes qui ont l'air de se défier d'un bord à l'autre d'un infranchissable abîme, on se croit en face d'une dernière empreinte du chaos, d'un dernier essai, ébauche violente d'une formation arrêtée dans son cours, et qui gronde, et qui s'irrite de ne pouvoir jamais se compléter, d'attendre en vain l'oeuvre patiente, mais sûre, du temps qui accorde son heure à tout ce qui existe.

Il y a comme du délire dans cette création. Les montagnes paraissent avoir été jetées là, au hasard, comme dans une épouvantable mêlée où les combattants sont restés debout, foudroyés sur place. Dans ces entassements informes on respire comme un souffle encore tout récent de cataclysme, et bien des

siècles encore passeront sans rien enlever à cette nature de son horreur tragique. Tout y tremble de l'entrechoquement de la fureur des éléments repoussés dans leur essor; on se sent, en pénétrant dans ce chaos immobilisé, aussi petit que l'atôme, et l'on a une secrète terreur d'y être englouti sans retour.

Il semble qu'une main divine, pleine de colère, s'est abattue tout à coup sur ces énormes rochers et les a entr'ouverts avec fracas pour donner cours à un torrent furieux. Quand le Saguenay, jusqu'alors ignoré sur la carte du monde, s'est précipité pour la première fois dans ce lit bouleversé où les gouffres ne faisaient que de s'entrouvrir, ce dut être avec un bruit qui fit trembler au loin la terre; il dut y plonger en bondissant, mugir avec des bruits d'abîme dans le chaos, et ses eaux, durant de longues, bien longues années, escaladèrent sans doute de terribles sommets avant de conquérir enfin un niveau assuré et tranquille."

Au mois d'août 1842, un premier bateau à vapeur, le *North America*, remonta le Saguenay jusqu'à Chicoutimi. A la vue de cette "maison marchant sur l'eau," les sauvages effrayés s'enfuirent dans les bois et les missionnaires eurent peine à les ramener. Depuis lors les sauvages ont presqu'entièrement disparu et tous les jours un des beaux bateaux de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario, bondé de touristes avides de jouir d'un spectacle qu'on ne saurait trouver ailleurs, sillonne ses ondes profondes comme l'océan.

En 1820, M. Pascal Taché qui, depuis des années parcourait le Saguenay pour y faire la traite, fit connaître les immenses ressources qu'offraient ces régions inconnues et le gouvernement de lord Dalhousie les envoya explorer d'une manière sérieuse.

Vingt ans plus tard M. William Price commençait l'exploitation des forêts du Saguenay et bâtissait un premier moulin à scie, à Tadoussac, précisément à l'endroit où se trouve le bassin pour recevoir le saumon destiné à la reproduction; il ne tarda pas à en placer d'autres à l'embouchure de plusieurs affluents du Saguenay, jusqu'à la rivière du Moulin, près de Chicoutimi. Il avait, en effet, trouvé dans ces forêts séculaires le plus beau bois de construction qu'il y eut au monde; sur cent pins qu'il

abattait une moyenne de soixante-dix étaient exempts de noeuds. Malheureusement le feu vint détruire ces magnifiques bois et aujourd'hui, on n'y trouve guère que de l'épinette. Ce ne fut pas sans difficulté que M. Price put prendre possession de la coupe de bois qui lui avait été concédée. Il se livrait des batailles épouvantables entre les hommes à son service et ceux qu'employait la Compagnie de la Baie d'Hudson. Pour ces batailles, on recrutait des bras partout. La Compagnie en faisait venir de tous côtés, et même un jour, elle envoya des bandes avinées couper les billots que M. Price avait à ses scieries de Betsiamites et de la rivière Noire, soixante milles plus bas que Tadoussac. Enfin celui-ci parvint à acheter la paix moyennant une somme de $7,000.

On comprend facilement que dans de semblables conditions, comme aussi pour contrôler ses propres hommes, M. Price était obligé d'avoir des employés capables de se faire obéir. Le plus remarquable de ces gérants fut un nommé Peter McLeod, métis écossais, qui possédait les qualités et les défauts les plus opposés. C'était, si l'on en croit la tradition une bête fauve, chez qui brillaient parfois, les plus belles et les plus nobles qualités de l'homme. Il était fier et courageux comme un lion, souple comme un tigre, rusé et méchant comme la panthère, et bon comme un enfant. Sa violence ne connaissait ni entraves, ni bornes. Apaisé, il était plus doux qu'un agneau; mais il fallait bien se garder de l'approche de l'orage. Cette approche était foudroyante. McLeod passait d'un état à l'autre sans transition, d'un bond. Sa colère éclatait comme la foudre, puis il n'y avait plus rien, pas même d'écho. Il refusait à ses hommes leurs gages sous le plus futile prétexte, et sa bourse, jusqu'au fond était largement ouverte à tous. Y puisait qui voulait. Il ne craignait rien sous le soleil et était redouté des deux ou trois cents hommes qu'il tenait sous sa main de fer. Un jour, cependant, il se fit donner par un canadien qu'il venait d'insulter, une de ces raclées énormes dont on se souvient toujours tant que l'on conserve ses membres et ses muscles. Le lendemain, il fit venir à son bureau celui qui l'avait moulu et aplati: "Tiens, lui dit-il, voilà deux cents piastres, mais va-t'en d'ici, il ne faut pas que personne puisse battre Peter McLeod."

— "Je ne m'en irai pas," reprit l'homme, "je ne quitterai jamais Peter McLeod." Peter garda l'homme et l'homme garda les deux cents piastres. Une chose que cet étrange individu ne pouvait souffrir, c'était de voir maltraiter les faibles. Malheureusement Peter était un ivrogne fieffé, il mourut de congestion alcoolique après avoir été roi et maître des chantiers de M. Price pendant neuf ans. Il logeait dans la première pièce de l'ancienne maison de son maître, maintenant transformée en l'élégant manoir de la famille Price. Son lit était une table. Sa maladie dura peu de jours, pendant lesquels tout son corps se carbonisa. Son souvenir est un peu effacé aujourd'hui, mais longtemps après sa mort les vieillards qui avaient subi sa terrible domination parlaient de Peter McLeod avec un reste de haine singulièrement mêlé d'admiration, de crainte et de regret. Il fut l'inventeur des *Pitons,* espèce de papier monnaie, émis par la maison Price, avec lequel elle payait ses hommes. Il avait cours dans tous les magasins du Saguenay, mais surtout, bien entendu, dans les vastes magasins de MM. Price, à Chicoutimi, qui étaient surnommés les rois du Saguenay. Ce nom de *Pitons* lui avait été donné par dérision pour son inventeur: *Peter.*

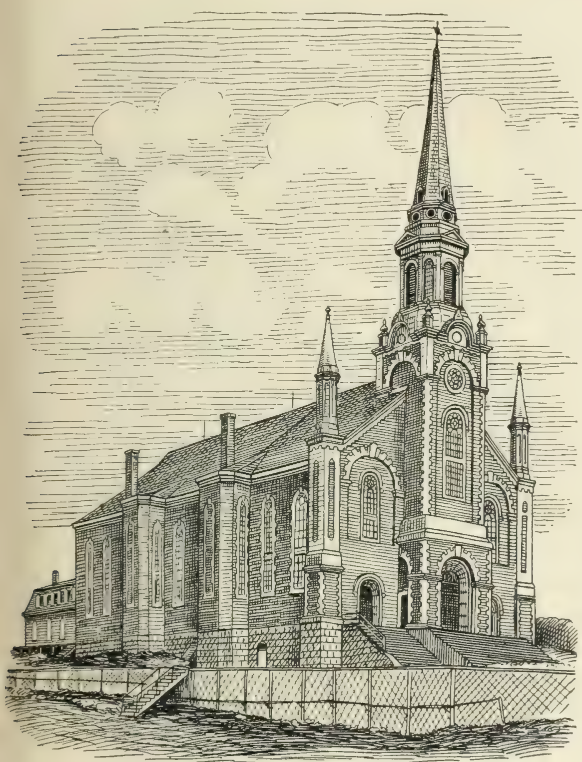
* * *

Généralement les bateaux de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario quittent Tadoussac pour remonter le Saguenay,

" à l'heure mystérieuse,
Où s'éteint lentement la lumière du jour,
Où la mer limpide, où l'onde harmonieuse,
Baisant le sable d'or, soupire un chant d'amour.
....
.... ou l'aspect
Des hauts sommets des monts, à la cîme arrondie
Aux approches du soir paraît comme agrandie,
Et dans les purs contours baignés de pourpre et d'or
Sombre dans le ciel clair, semble plus pur encor.

Peu à peu la nuit étend son long voile noir sur les hautes mu-

railles de granit, qui, des deux côtés, bordent notre route; l'onde semble aussi noire que l'encre. Seul, le bleu du ciel, plus profond ici que partout ailleurs, à cause de l'extrême pureté de l'air, fait briller plus intense l'éclat des diamants dont il est constellé; quelquefois un rayon de lune, errant sur les hauteurs, viendra ajouter un charme de plus à ce spectacle unique au monde. Sa grandeur cependant finit par accabler et un sommeil réparateur va nous préparer à jouir demain, en descendant le Saguenay, d'un aspect différent de cette nature sans pareille.



Cathédrale de Saint-Francois-Xavier.—Chicoutimi.

* *

CHICOUTIMI est situé au confluent de la rivière de ce nom et du Saguenay, à cinq milles en deça de Terre-Rompue où ce dernier cesse d'être navigable et de sentir l'effet de la marée. En 1879, le gouvernement fit enlever les roches et creuser les bancs, qui, à marée basse obstruaient la navigation, à la distance de plusieurs milles en aval de la ville. Malgré cela les gros bateaux de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario, sont encore obligés de compter avec la marée pour leur arrivée et leur départ.

Chicoutimi, mot sauvage, signifie: "Jusqu'ici c'est profond."

Avant 1840, il n'y avait là qu'une petite et vieille chapelle, bâtie en 1727, par le père Laure, missionnaire jésuite, et un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Un moulin à scie, placé par la maison Price, fut le noyau du village devenu ville, par incorporation, en 1879. Déjà, l'année précédente, le 28 mai, Chicoutimi, avait été érigé en évêché. La cathédrale qui se voit de fort loin sur le Saguenay, présente la curieuse singularité d'un clocher incliné en avant. Il a été élevé ainsi, pour mieux résister au vent du nord-ouest qui parfois souffle avec une extrême violence. La ville est aujourd'hui le centre religieux, commercial et industriel des régions du Saguenay et du lac Saint-Jean.

M. Price a fait entourer d'un enclos de bois, l'emplacement de l'ancienne chapelle et enterrer, pour préserver autant que possible les restes de cette relique, le bois encore sain avec lequel elle était construite. La cloche de cette chapelle fut une de celles qui tintèrent spontanément à la mort du père de La Brosse, dernier missionnaire jésuite qui la desservit.

Pendant une de ses missions à Chicoutimi, le père de La Brosse reçut plusieurs fois la visite de désoeuvrés de passage, dont le séjour au village n'était pas un sujet d'édification. Regrettant le temps précieux que ces entrevues lui faisaient perdre, il imagina, pour s'en débarrasser, d'écrire et d'afficher sur sa porte le quatrain suivant:

Pour un homme occupé, rien de plus ennuyeux
Que de gens désœuvrés la visite importune,
J'aimerais presqu'autant qu'on me crevât les yeux
Que de venir ici pour m'en procurer une.

Les vers du bon Père eurent l'effet désiré et le délivrèrent ainsi que Chicoutimi de leur désagréable et pernicieuse présence.

Avant la construction de la chapelle du père Laure, il y en avait eu une autre rebâtie ou restaurée, vers 1702, par le père Crépieul. Elle était sous le vocable de Saint-François-Xavier, resté patron de la cathédrale et de la paroisse actuelle. Ne quit-

tons pas Chicoutimi sans nous renseigner sur ce qu'était, autrefois, la vie de ces missionnaires jésuites chez les Montagnais. On se fait difficilement une idée de ce qu'il fallait d'esprit de sacrifice surhumain, de foi capable de tout surmonter pour entreprendre semblable tâche; elle n'était pas seulement pleine de péril, mais elle constituait un martyr ininterrompu. Ecoutons ce que le père Crépieul écrivait à ses jeunes confrères, se destinant aux missions du Canada, pour leur apprendre ce qu'ils pouvaient s'attendre à endurer:

"La vie d'un missionnaire montagnais est un long et lent martyre, un exercice presque continuel de patience et de mortification, une vie vraiment pénitente et humiliante, surtout dans les cabanes et dans les chemins avec les sauvages.

1° La cabane est composée de perches et d'écorces de bouleau, et entourée de branches de sapins qui couvrent la neige et la terre gelée.

2° Le missionnaire presque tout le jour est assis ou à genoux, exposé à une fumée continuelle pendant l'hiver.

3° Quelquefois il sue le jour, le plus souvent il a froid pendant la nuit. Il couche vestu sur la terre gelée et quelquefois sur la neige couverte de quelques branches assez rudes.

4° Il mange dans un ouragan (plat) assez rarement net ou lavé, et le plus souvent essuyé avec une peau grasse ou léchée par les chiens. Il mange quand il y a de quoi manger et quand on lui en présente. Quelquefois la viande n'est que demi-cuite, quelquefois elle est fort dure, surtout la boucanée, séchée à la cheminée. Pour l'ordinaire, on ne fait qu'une fois chaudière, et au temps de l'abondance deux fois; mais il ne dure guère.

5° Les souliers sauvages et la peau des chiens lui servent de serviettes, comme font les cheveux aux sauvages et aux sauvagesses.

6° Sa boisson ordinaire est l'eau de ruisseau et de quelque mare, quelquefois de la neige fondue, ou du bouillon pur, ou avec de la neige dans un ouragan d'ordinaire assez gras.

7° Souvent il brûle ses habits ou sa couverte ou ses bas pendant la nuit, surtout quand la cabane est petite et étroite. Il ne peut s'étendre, mais il se rétrécit et il a la tête contre la neige couverte de sapin, qui refroidit bien le cerveau et lui cause des maux de dents, etc.

8° Il couche vestu et ne demêt sa soutane et ses bas que pour se défendre de la vermine, dont les sauvages sont toujours riches, surtout les enfants.

9° Le plus souvent, à son réveil, il se trouve entouré de chiens; je me suis trouvé quelquefois parmi 6, 8 et 10.

10° La fumée est quelquefois si violente qu'elle le fait pleurer, et quand

il se couche, il semble qu'on ait jeté du sel dans ses yeux; et, à son réveil, il a bien de la peine à les ouvrir.

11° A la fonte des neiges, quand il marche sur des lacs ou de longues rivières, il est tellement ébloui pendant quatre ou cinq jours, par l'eau continuelle qui lui tombe des yeux qu'il ne peut lire son bréviaire, quelquefois, il faut le mener par la main. Cela est arrivé au Père Silvy et au Père Dalmas et à moi qui, en chemin, ne voyait que le bout de mes raquettes.

12° Il est souvent importuné de petits enfants, de leurs cris, de leurs pleurs, etc., et quelquefois il est incommodé de la puanteur de ceux et de celles qui ont les écrouelles, avec qui même il boit d'une même chaudière. J'ai passé plus de huit jours dans la cabane de Kaouïtaskouat, mystassin le plus considérable, et couché auprès de son fils incommodé, dont la puanteur m'a souvent fait soulever le cœur de jour et de nuit; j'ai bu et mangé aussi dans son ouragan.

13° Il est quelquefois réduit à ne boire que de l'eau de neige fondue qui sent la fumée et elle est très sale. L'espace de trois semaines je n'en ai pas bu d'autre, étant avec des étrangers, dans les terres de Peokouagamy (lac Saint-Jean); je n'ai pas vu de sauvages plus sales à manger, à boire et à coucher que ceux-là. Souvent la viande était pleine de poil d'orignal, ou de sable. Une vieille prenait à pleine main, avec des ongles très longs, la graisse dans la chaudière, y ayant jeté de la neige: et puis elle nous la présentait à manger dans un ouragan très sale; et chacun buvait du bouillon de la même chaudière.

14° En été, dans les voyages sur terre dans le Saguenay et sur le grand fleuve, il boit assez souvent de l'eau bien sale, qu'on trouve dans quelques mares. Depuis trois jours que le vent nous arrête, nous n'en buvons pas d'autre. Quelquefois, le vent l'oblige à se sauver dans les lieux où on n'en trouve pas du tout. Cela m'est arrivé plus d'une et trois fois, j'ai été même obligé de boire dans des mares où je voyais des crapauds, etc.

15° Le plus souvent, pendant l'hiver, dans les chemins longs et difficiles, il ne trouve pas une goutte d'eau pour se désaltérer.

16° Il endure beaucoup de froid et de fumée, avant que la cabane soit achevée, pendant deux à trois heures que le temps est très rude l'hiver. Sa chemise qui est trempée de sueurs et ses bas mouillés le rendent comme morfondu avec la faim qu'il souffre, le plus souvent n'ayant mangé qu'un morceau de viande salée, avant qu'on décabane.

17° La souffrance et la misère sont les apanages de ces tristes et pénibles missions. *Faciat Deus ut iis diù immoretur et immoriatur servus inutilis missionum Franciscus,* S. J."

* * *

En face de Chicoutimi s'élève le cap Saint-François, et tout à côté le petit village de Sainte-Anne.

Douze milles plus bas, sur la rive gauche, nous apercevons la Pointe aux Rochers et la petite Anse au Foin au fond de laquelle est le village de Saint-Fulgence, sur les bords de la rivière des Outardes. En poursuivant notre course nous passons la Haute-pointe, pour contourner ensuite le cap de l'Ouest et entrer dans la baie des Ha! Ha! ainsi nommée sans doute parce que les premiers français qui l'explorèrent la prenant pour une continuation du Saguenay, furent surpris de la trouver sans issue. C'est, en effet, une baie singulière, par sa largeur de près de trois milles, sa longueur de six milles, et la profondeur extraordinaire de ses eaux. On la nomme aussi quelquefois, Grande - Baie. Elle est entourée de terres fertiles et forme le commencement du territoire agricole du Saguenay.



Eglise de Saint-Alphonse.—Bagotville.

* * *

Au fond se trouvent deux villages: SAINT-ALPHONSE et SAINT-ALEXIS. Trois petits cours d'eau s'y jettent; la rivière à Mars est la plus considérable. En 1846, au mois de mai, les colons profitant de la chaleur et de la sécheresse mirent le feu à leurs abattis de bois, malheureusement, le cinq du mois, un fort vent du nord-ouest fit prendre le feu à la forêt, et, en moins de deux heures, tout Saint-Alphonse et une bonne partie de Saint-Alexis étaient brû-

lés, aussi bien que la maison, le quai et les moulins de M. Price. Le lendemain, le père Honorat, O. M. I., qui, dit-on, avait miraculeusement arrêté les progrès de l'incendie, partit pour Québec où il obtint quelques secours, mais comme il ne restait pas assez de maisons dans la Grande Baie pour loger les pauvres incendiés, on dut envoyer temporairement, une soixantaine de femmes et d'enfants en bas âge à la Malbaie.

* * *

En sortant de la baie des Ha! Ha! nous voyons s'élever devant nous le cap de l'Est. Il monte perpendiculairement; sa base est chargée d'énormes blocs de granit détachés de son sommet; dans leurs interstices, quelques épinettes et bouleaux ont trouvé assez de sol végétal pour prendre racine.

Plus bas, sur le même côté, nous trouvons trois petites anses, qui, avec une petite rivière, forment ce que l'on appelle la Descente des Femmes. Ce nom lui vient de ce qu'un certain nombre de sauvagesses, à la recherche de secours pour leurs maris et leurs enfants mourant de faim, débouchèrent par le cours de cette petite rivière sur le Saguenay. Les rives de cette petite rivière contiennent une soixantaine d'acres de terre arable.

Regardez de l'autre côté du Saguenay, voici le Tableau, vaste rocher, qui, à plusieurs centaines de pieds de hauteur, présente une surface verticale parfaitement unie et polie, toute préparée pour qu'un artiste puisse y peindre un épisode de l'histoire du Saguenay.

Sur la rive opposée se voit encore un cap remarquable: le cap Diamant; mais, rien n'égale les deux énormes montagnes que nous commençons à apercevoir sur la rive droite: les caps Eternité et de la Trinité, qui plongent à près de mille pieds de profondeur dans la rivière et s'élèvent tout droits de cet abîme à une hauteur de quinze cents et dix-huit cents pieds. Le cap Eternité, le plus grand des deux, semble avoir été adouci par l'âge; il a permis à de jeunes sapins de venir s'installer dans les profondes rides creusées sur ses flancs et de l'orner de guirlandes d'une sombre verdure, qui tempèrent sa formidable majesté. Son frère jumeau a conservé toute la rudesse de sa na-

ture primitive; il dresse à pic, taillé dans le roc vif, son triple front d'égale hauteur; tandis qu'en avant de la première de ses cîmes montent trois caps disposés en échelons, comme trois étages superposés. Cette double triplicité lui a valu son nom. Entre ces deux monstres, comme pour s'abriter sous leur égide, s'étend une petite baie aux ondes tranquilles, qui reçoit les eaux d'une petite rivière, pour ne pas dire d'un ruisseau serpentant entre les montagnes. Mais écoutez... le sifflet de notre bateau, s'est fait entendre... Le plus profond silence règnait dans les éternelles retraites de ces sombres montagnes; à ce cri aigü l'écho s'éveille, s'agite, se précipite de vallées en vallées, de ravines en ravines, court le long des rivages surpris, s'engouffre dans les précipices, frappe les plateaux lointains; puis fatigué, se ralentit, se calme et va doucement, bien doucement s'endormir au loin dans le muet empire de cette nature colossale. Comme nous nous sentons petits au pied de ces géants; comme notre splendide bateau même fait pauvre figure! Sur ces rives du Saguenay, tout ce qui est sorti des mains de l'homme: maisons, hameaux, villages semblent des miniatures.

Depuis le 15 septembre 1881, une belle statue de la Sainte-Vierge, a été placée sur le Cap Trinité, grâce à l'initiative de Monsieur Thomas N. Robitaille. Monseigneur Dominique Racine, deuxième évêque de Chicoutimi, par un indult du 20 du même mois, a accordé une indulgence de quarante jours, à tous ceux qui passant devant cette statue réciteront trois *Ave Maria*.

* * *

Après avoir parcouru quelques milles encore, nous entrons dans l'Anse Saint-Jean, baie assez profonde située sur le même côté de la rivière. Il y a là maintenant un joli village, mais les premiers colons qui s'y établirent eurent beaucoup à souffrir de l'isolement, que le manque de moyens de communications leur imposait, pendant la plus grande partie de l'année. A cause de cela la population demeura longtemps stationnaire, mais depuis qu'un quai a été construit et depuis qu'il y a des chemins en arrière, elle croît assez rapidement. Les côteaux qui entourent l'Anse Saint-Jean sont très fertiles; elle est paroisse érigée canoniquement, depuis 1861.

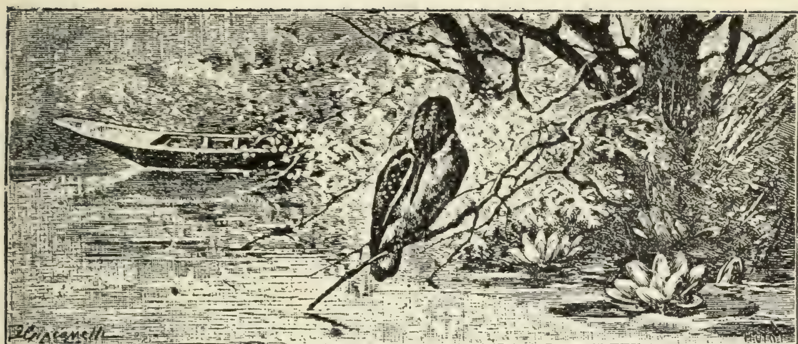
Toujours sur le même côté, à quelques milles plus bas, le Petit Saguenay se décharge dans le grand. Cette rivière assez considérable, se prolonge jusque vers la Malbaie. C'était autrefois un des meilleurs endroits de chasse pour les sauvages, ainsi que pour la pêche au saumon.

Tout près, en descendant, nous trouvons les rares îles qui ont pu surgir des profondeurs du gouffre du Saguenay : l'île Saint-Barthélemy, près de l'embouchure de la petite rivière au Canard, sur les bords de laquelle, s'élève le petit hameau de Saint-Barthélemy ; et, un peu plus loin, la plus considérable des îles du Saguenay, l'île Saint-Louis ; elle a environ un mille de largeur sur deux de longueur.

Nous passons successivement devant l'embouchure de la rivière Sainte-Marguerite, à notre gauche, de la rivière Saint-Athanase, à notre droite ; nous observons une série d'anses plus ou moins profondes ; de caps variant de hauteur, jusqu'à ce que nous atteignions celui désigné sous le nom de La Boule, sur la rive gauche, à trois milles de Tadoussac. Ce nom lui vient de sa forme arrondie. Assis sur une base gigantesque et formant une espèce de cap à l'extrémité d'une succession de rochers qui atteignent jusqu'à quinze cents pieds de hauteur, il s'avance considérablement dans la rivière, en rétrécit le cours et y occasionne au reflux des eaux, un remous contre lequel les petites embarcations luttent difficilement. La Boule est de formation trappéenne, comme la plupart des rochers du Saguenay, ce qui démontre l'origine ignée de cette partie de notre pays.

Nous voici de nouveau à Tadoussac d'où nous sommes partis hier soir. — Après une courte escale, nous partirons, — si c'est avant le 12 de juin, ou après le 8 septembre — pour traverser le Saint-Laurent jusqu'à la Rivière-du-Loup, — si c'est entre ces deux dates — nous contournerons de nouveau le banc des Alouettes, et pour retourner à Québec, nous reprendrons la route déjà suivie.







E quinze jours en quinze jours, le lundi après-midi, depuis le commencement de mai au mois de novembre, le *Campana*, de la Compagnie de Navigation de Québec, part de Montréal pour le golfe du Saint-Laurent. C'est un vaisseau admirablement bien tenu; la propreté y est parfaite, la table, tout ce que l'on peut désirer. Ces détails ne sont pas sans importance quand on s'embarque pour un voyage de plus de dix jours. Le *Campana* est commandé par le capitaine Louis Robert Demers, vieux loup de mer, aussi aimable qu'expérimenté et attentif au bien-être et à la sûreté de ses passagers. Nous nous faisons un plaisir de vous le présenter, tel qu'il apparaîtrait sur son pont, si un grain venait à menacer ceux qui se sont placés sous son égide.

Entre Montréal et Québec le *Campana* suit la même route que les bateaux de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario. De Québec, il prend quelquefois la route au nord

de l'île d'Orléans (1), si la marée le permet, et ne traverse du côté sud que pour se rendre à la Pointe-au-Père, où il fait sa première escale. Toutefois le plus souvent, il prend le chenal qui suit la côte du sud du Saint-Laurent et de son pont nous allons continuer nos observations sur les paroisses qui le bordent.



Capitaine LOUIS ROBERT DEMERS.

BERTHIER que nous n'avions pas pu distinguer, à cause de l'éloignement, lorsque nous avons pris la direction du cap Tourmente, est un village admirablement situé sur les bords d'une

---

(1) Voir Appendice.

petite crique appelée le Trou de Berthier, dans la seigneurie concédée par l'intendant Talon, le 26 octobre 1672, au capitaine Alexandre de Berthier, du régiment de Carignan. Ce capitaine Berthier était un huguenot, mais il se convertit à la foi catholique à son arrivée à Québec, en 1665, et fit son abjuration en présence de Mgr de Laval, de MM. de Tracy, de Courcelles et Talon.

* * *

Avant d'arriver en face de la baie de Saint-Thomas, à peu près vis-à-vis la pointe de ce nom, nous apercevons au large la GROSSE-ISLE, station de quarantaine du Canada, pour les vaisseaux venant d'outre-mer. Cette île fut achetée des Ursulines de Québec, par le gouvernement provincial, en 1832, lorsque le choléra asiatique faisait des ravages en Europe. Tous les vaisseaux montant à Québec devaient s'arrêter à l'île pour subir un examen; les malades, s'il y en avait, étaient transportés à l'hôpital et le navire fumigé avant de pouvoir continuer sa route.

Avant 1864, tous les vaisseaux sans exception devaient subir l'exament des officiers de la quarantaine. Pour les forcer à y venir, on avait posté sur l'île une compagnie de soldats, ayant à leur disposition des canons de gros calibres. Si un bâtiment oubliait la consigne, un boulet passant à l'avant, l'avertissait qu'il n'était pas prudent d'attendre un coup de canon mieux dirigé. L'île tout entière était alors sous le contrôle militaire, maintenant l'uniforme rouge du soldat anglais a cédé la place au costume bleu de la police de l'administration civile.

Les épidémies de choléra de 1834 et 1849 donnèrent de la besogne aux employés de la quarantaine, mais ce fut peu de chose en comparaison du typhus de 1847, alors que les irlandais arrivaient par milliers, entassés six ou sept cents dans un mauvais petit vaisseau à voile, d'une capacité à peine suffisante pour en porter la moitié. On peut difficilement se faire une idée de la souffrance de ces pauvres gens, pendant une traversée de trois mois, et quelquefois plus; déjà affaiblis par la famine qu'ils cherchaient à fuir, ils arrivaient presque tous malades. Par-

fois, les capitaines, en montant le fleuve, jetaient les morts pardessus bord, dans l'espoir d'éviter de faire quarantaine, et ces cadavres tuméfiés venaient s'échouer sur les rivages. C'était peine perdue, car le plus grand nombre de leurs passagers sentaient déjà les atteintes du mal et mouraient par centaines dans l'île. Il suffit de rappeler que 7,000, des malheureuses victimes de la contagion sont enterrées dans une même fosse sur la Grosse-Isle, pour faire comprendre toute l'horreur de cette lugubre époque.

Aujourd'hui les vaisseaux ne font escale à l'île, où ils trouvent de bons quais, que s'il y a des cas de maladie contagieuse à bord. Les longues bâtisses blanches que vous apercevez sont les hôpitaux.

* * *

Plus bas, en avant de l'extrémité est, de la Grosse-Isle, se trouve l'île SAINTE-MARGUERITE, guère habitable. On en a tiré beaucoup de bois de chauffage et on y fait pacager des animaux pendant l'été. Au nord et à l'est de cette île, il y a beaucoup d'îlots inhospitaliers; un seul, l'île au Canot, qui nous est caché par l'île-aux-Grues, contient assez de terre arable pour faire vivre une famille.

"Là habitait seul, au commencement du siècle dernier, un jeune et pauvre ménage. Une nuit que le mari était absent, la femme fut réveillée par les cris de son plus jeune enfant. Elle se lève, le prend dans ses bras, l'apaise en lui donnant son sein, et s'assit sur son lit en attendant qu'il s'endorme. La nuit était sombre; la tempête grondait. Ses jeunes enfants dormaient d'un profond sommeil; elle seule veillait au milieu des ténèbres. L'isolement dans lequel elle vivait, l'abandon où elle se trouvait, le triste avenir de sa nombreuse famille, se présentant alors à son esprit, elle se sentit le coeur pénétré de douleur et elle donna un libre cours à ses larmes. Tout à coup, une voix se fit entendre, et lui dit: "Console-toi, deux de tes enfants seront prêtres, et l'un de ces deux prêtres sera évêque."

La prédiction mystérieuse s'accomplit, car l'un des fils de la pauvre femme, Mgr Charles-François Baillargeon, mourut ar-

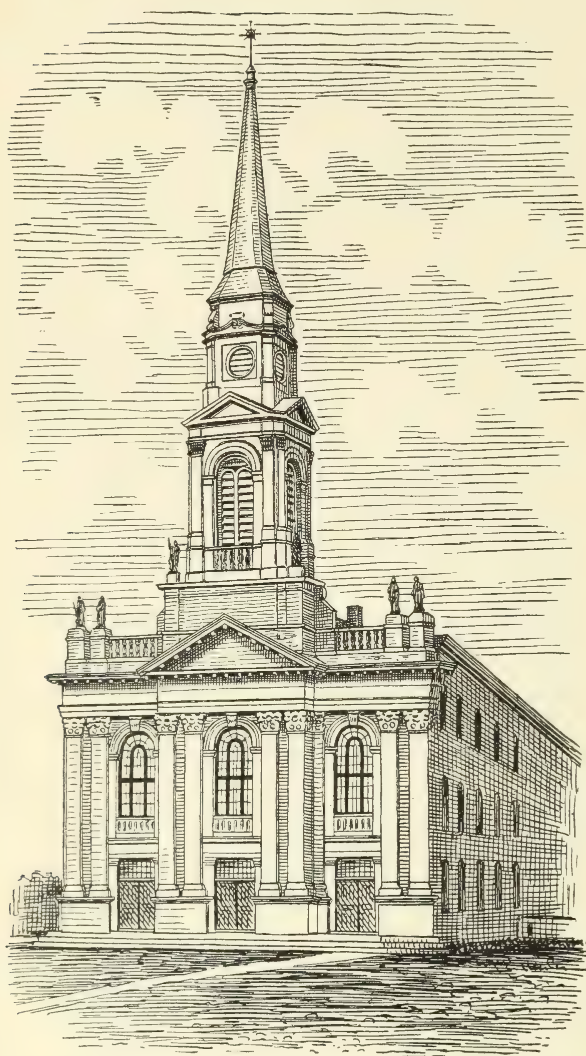
chevêque de Québec, un autre, M. Etienne Baillargeon, mourut curé de Saint-Nicolas. Un troisième, l'honorable Pierre Baillargeon, fut sénateur de la Puissance du Canada."

Nous empruntons ce détail, à M. Pierre-Georges Roy, l'éditeur de la revue des *Recherches Historiques,* véritable dictionnaire vivant de l'histoire du Canada dans tous ses plus petits détails. Nous avons eu souvent recours à lui pour éclaircir des faits dont nous n'étions pas absolument certains, et nous sommes heureux de lui en témoigner ici notre reconnaissance.

* * *

Au pied de la côte sud, tout près de l'embouchure de la Rivière-à-la-Caille, est un vieux débris de muraille renversée, baigné deux fois le jour par les eaux du fleuve à marée haute. C'est tout ce qui reste des ruines de la vieille église de Saint-Thomas de la Pointe-à-la-Caille, dont M. l'abbé Morel, premier missionnaire résident de la petite paroisse, venait prendre possession, le 24 août 1679. Lorsque, près de cent ans plus tard, il fallut bâtir une autre église, pour répondre aux besoins de la population croissante, on crut prudent de choisir un autre emplacement, à un mille plus loin, sur les bords de la Rivière-du-Sud, à l'endroit même où nous admirons aujourd'hui la belle et vaste église de Montmagny. Peu à peu le village lui-même se transporta, laissant déserte la Pointe-à-la-Caille qu'il occupait auparavant.

Les habitants de Saint-Thomas avaient eu raison de s'éloigner, car tous les ans, à l'époque des grandes marées et des tempêtes du printemps et de l'automne, des portions notables des escarpements de la côte étaient enlevées, et allaient grandir les vastes bancs de la baie de Saint-Thomas. Le jour vint où le flot rongeur atteignit la vieille église et entreprit l'oeuvre de destruction que cent cinquante années n'avaient pu accomplir. En 1837, la façade, le pan gauche et le rond point s'écroulaient, l'année suivante assistait à la chute de ce qui restait encore debout. Aujourd'hui, la Rivière-à-la-Caille elle-même a presque disparu, ce n'est plus qu'un petit ruisseau se réveillant un peu de sa léthargie, à l'époque des grandes pluies de l'automne et à



Eglise Saint-Thomas.—Montmagny.

la fonte des neiges au printemps. La paroisse de Saint-Thomas est maintenant une jolie petite ville de près de cinq mille âmes. Elle s'est fait incorporer sous le nom de MONTMAGNY, en l'honneur du concessionnaire de la belle seigneurie de Saint-Thomas, dont le sol est si fertile qu'on l'a appelée le "Grenier du bas district."

Un touchant souvenir se rattache à la vieille église de Saint-Thomas de la Pointe-à-la-Caille. Au commencement du dix-huitième siècle, deux navires marchands partaient des côtes de la Normandie, en destination pour la Nouvelle-France. Deux familles bretonnes, venant chercher une nouvelle patrie, avaient pris passage sur chacun des deux navires. Le fils aîné de l'une était fiancé à la fille aînée de l'autre. Les vais-

seaux avaient vogué presque tout le temps bord à bord et étaient heureusement arrivés dans le golfe Saint-Laurent, qu'ils remontaient, lorsqu'une tempête violente vint les séparer. Quelques semaines plus tard, un des navires, faisant eau, venait jeter l'ancre près de la Pointe-à-la-Caille, et les passagers s'empressaient d'aller à la petite église, pieusement remercier Dieu et Marie, l'étoile de la mer, de les avoir sauvés du naufrage.

Ils furent reçus à bras ouverts par les bons habitants de Saint-Thomas, qui gagnèrent la famille bretonne à demeurer quelque temps avec eux. La jeune fiancée errait dans les environs, triste mais résignée. Dans une excursion avec ses parents, elle avait remarqué sur les bords de la rivière un rocher abrupt, présentant la forme d'une pyramide tronquée et la pensée lui était venue que ce serait un bel endroit pour une chapelle votive. La tristesse de la jeune fille, ajoutant un attrait de plus à sa beauté, à ses belles qualités de coeur et d'esprit, avait fait que tous l'aimaient. Lorsque la famille voulut partir on n'y consentit qu'à la condition d'une promesse formelle de revenir bientôt. Deux ans se passèrent; les colons de la Pointe-à-la-Caille n'entendaient pas parler de la famille bretonne, mais tous conservaient le souvenir de la charmante fiancée. Un jour d'automne, une petite embarcation vint silencieusement aborder sur le rivage de Saint-Thomas. En moins d'un quart-d'heure, tout le village savait que la famille bretonne était revenue et la population entière venait lui souhaiter la bienvenue. La jeune fille bien que très changée était encore belle, mais le chagrin l'avait mûrie, et elle portait le costume des veuves de grande maison. Elle savait d'une manière positive que l'autre vaisseau avait péri et avec lui son fiancé; elle venait, dans ce même sanctuaire où elle avait prié avec tant d'ardeur pour le retour de cet être chéri, inconsolable mais résignée, promettre solennellement de porter jusqu'à sa mort, le deuil de l'infortuné jeune homme, et de consacrer le reste de sa vie à la pratique exclusive des bonnes oeuvres. Elle fit élever, sur le rocher qu'elle avait remarqué, une modeste chapelle votive que l'on appela la Chapelle du Rocher. De retour à Québec, elle alla se fixer à la Pointe-Lévis, où elle mourut en odeur de sainteté. Bien des années après, la population reconnais-

sante, parlait encore avec vénération de *Mademoiselle la Veuve.*

Les habitants de Saint-Thomas aimaient beaucoup à venir prier à la petite chapelle du Rocher; mais, comme on abuse même des chosese les plus innocentes et les plus saintes, un jour vint où l'on se mit en tête d'en faire une église paroissiale, malgré l'évêque de Québec, qui finit par frapper la chapelle d'interdiction. De ce jour, elle ne fut plus qu'un objet de curiosité pour les étrangers; n'étant pas entretenue, elle finit par tomber en ruine. Aujourd'hui, il n'en reste plus rien et la *Chapelle du Rocher* est devenue le *Rocher de la Chapelle,* pour les citoyens de Montmagny comme pour les touristes.

* * *

Le banc de Saint-Thomas s'étend en une espèce de grande baie de forme allongée, jusqu'au CAP SAINT-IGNACE, dont le nom est porté par la paroisse tout entière. Le cap s'avance dans le fleuve et forme une presqu'île de forme à peu près triangulaire. Le nom de Saint-Ignace doit venir du premier propriétaire du fief, qui signait "Vincelotte St-Ignace." Dès 1683, on avait élevé au cap une petite chapelle en bois, mais tellement mal bâtie, qu'elle dura peu de temps et on en construisit une autre en pierre qui servit jusqu'en 1744. Comme à Saint-Thomas, le fleuve se chargea d'engloutir cette église; on en voit encore les restes sur la grève à marée basse.

Pour la remplacer temporairement les habitants construisirent un long presbytère, qui dut servir d'église pendant bien des années. Cette maison existe encore. Vingt-huit ans se passèrent en querelles pour savoir où on érigerait la nouvelle église; Mgr Briand fut même obligé de laisser la paroisse sans curé résident pendant huit ans; enfin, en 1772, on se décida à bâtir une église à l'endroit où est l'église actuelle. Toutefois la paix n'était pas rétablie et en octobre 1781, l'évêque fut obligé d'interdire l'église et de retirer le curé, à la suite d'un scandale causé par un ivrogne, du nom d'Antoine Gerbert, qui, au milieu de la messe, entonna une chanson à boire, et put la continuer jusqu'à la fin, sans que personne n'y mit entrave. Cet interdit fut levé neuf mois plus tard, grâce aux prières et aux

larmes des femmes chrétiennes de la paroisse. Hâtons-nous d'ajouter que depuis ce temps, les choses ont bien changé, et que la paroisse du Cap est maintenant une paroisse modèle.

Cette église, que l'on avait eu tant de misère à bâtir, fut allongée, en 1824, et encore, en 1854, pour satisfaire aux besoins de la population; elle avait fini par ressembler à une corderie de 160 pieds de longueur sur 40 seulement de largeur. Les étrangers s'en moquaient et les habitants du Cap, piqués, se décidèrent, en 1877, à bâtir la vaste église que nous voyons. D'ailleurs, la population toujours croissante le requérait. Toutefois, les travaux ne commencèrent que trois ans plus tard et l'on ne prit possession de la nouvelle église que l'année suivante; elle ne fut même entièrement terminée qu'en 1885. Cinq ans plus tard, un dimanche 14 décembre, le feu détruisit en grande partie cette belle église. Les habitants du Cap ne se découragèrent pas, et l'année suivante voyait l'église encore embellie.

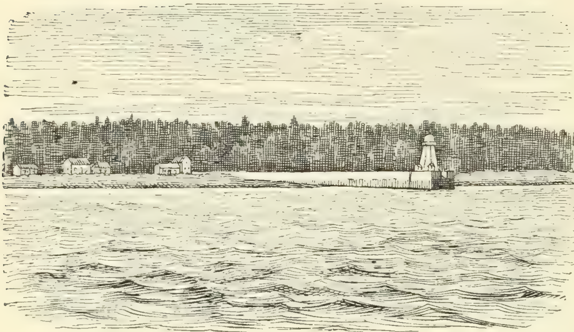
Ce fut un curé du Cap Saint-Ignace, M. l'abbé Pierre Viau, desservant, en même temps la paroisse de l'Isle-aux-Grues, qui recueillit le jeune Baillargeon, de l'île au Canot, futur archevêque de Québec, et lui fit donner son éducation.

La légende nous a conservé le souvenir d'un orme vénérable que l'on voyait encore, il y a une quarantaine d'années, à l'Anse-à-Gilles. Dans son tronc était creusée une niche où l'on avait placé une statue de la sainte Vierge; on aimait à venir y invoquer Marie surtout dans les circonstances difficiles. Personne ne connaissait la date exacte de l'érection de ce sanctuaire d'un nouveau genre, mais la tradition voulait que ce fut en 1711.

Une flotte puissante remontait le fleuve, une armée nombreuse descendait par les lacs et les deux devaient unir leurs forces pour écraser la colonie déjà épuisée. La consternation était générale. Lutter, était chose impossible; se rendre sans coup férir, répugnait à la fierté des canadiens. La Providence seule pouvait sauver le pays; tous les coeurs se tournèrent alors vers Marie; partout dans les églises, dans les familles, à l'ombre des grands arbres, on se réunissait pour invoquer Celle qui s'appelle le "Secours des chrétiens." La prière triompha: la flotte de Walker se brisa sur l'île-aux-Oeufs, et l'armée de

Nicholson fut décimée par la maladie. Depuis lors, l'arbre avait grandi, l'écorce se refermant avait enveloppé la statue, dont on ne voyait plus que la forme, lorsque le poids des ans vint abattre ce vétéran de la forêt primitive, qui avait bravé pendant tant d'années la fureur des orages. Il n'en reste plus que le souvenir, mais embaumé de la dévotion à notre Mère bien-aimée.

* * *



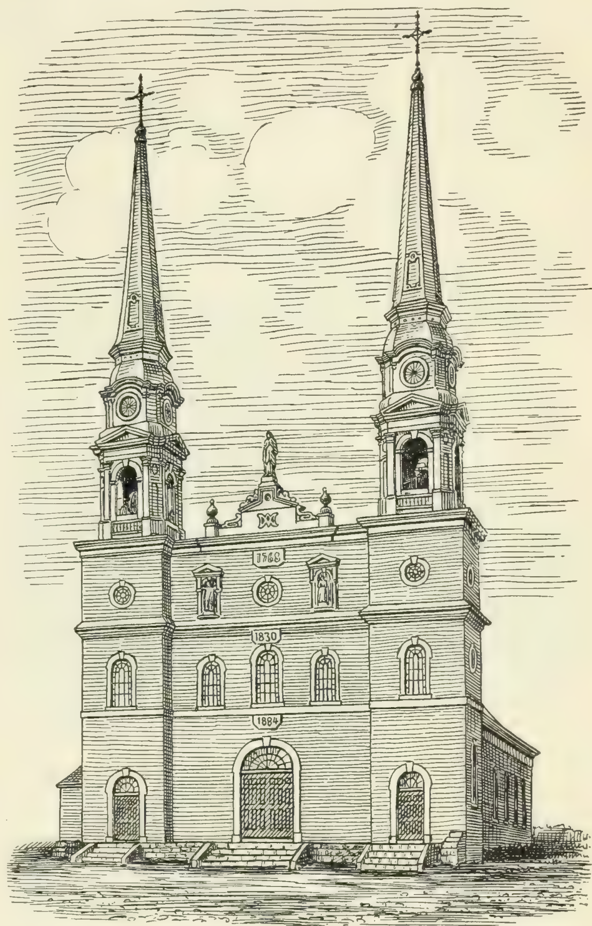
Phare de l'Ile aux Grues.

Situé au bout du quai à $1\frac{1}{2}$ mille de l'extrémité ouest de l'île. C'est une construction en bois, de forme octogonale, peinte en blanc, surmontée d'une lanterne rouge, en fer. Sa lumière est blanche, s'obscurcissant pendant 4 secondes toutes les demi-minutes.

Nous lisons dans les régistres du Cap Saint-Ignace, qu'en 1844, vers la fin de janvier, un pont de glace solide se forma entre le Cap et l'ILE AUX GRUES, ce qui n'était jamais arrivé de mémoire d'homme, et ne s'est jamais reproduit depuis. La curiosité attira des gens de toutes les paroisses depuis Lévis jusqu'à Rimouski. Il y avait des journées où l'on comptait plus de cinquante voitures, chargées de promeneurs allant voir les insulaires. La débacle eut lieu le 16 mars, et il était temps. Les habitants de l'île, d'une hospitalité proverbiale, avaient épuisé leurs provisions, suffisantes pour eux, mais non pour la nuée d'amis inattendus qui les visitèrent à une saison de l'année où ils ne voient personne. Encore quelques jours et le pont de glace eut été comme une plaie d'Egypte pour l'île aux Grues.

Cette île, comme ses voisines les îles aux Oies, furent d'abord la propriété de Charles-Jacques Huault de Montmagny, deuxième gouverneur de Québec. Elle changèrent souvent de mains. En 1775, le seigneur de l'île aux Grues était Louis Liénard

Villemonble de Beaujeu, frère du héros de la Monongahéla. Son manoir était exactement à l'endroit où se trouve aujourd'hui le manoir et les dépendances de la famille McPherson Le Moine, propriétaire actuel. Nous les apercevons du bateau, non loin du phare de l'île aux Grues, placé sur la Pointe aux Pins. Le village est bâti sur la côte nord de l'île. La paroisse de Saint - Antoine de l'île aux Grues, fut érigée, en 1683; elle ne se composait alors que de trois familles, quinze personnes en tout. C'est dans cette île que naquit l'abbé Charles François Painchaud le fondateur du collège de Sainte-Anne de la Pocatière. C'est dans le cimetière de cette paroisse qu'il reposa pendant cinquante-trois ans.



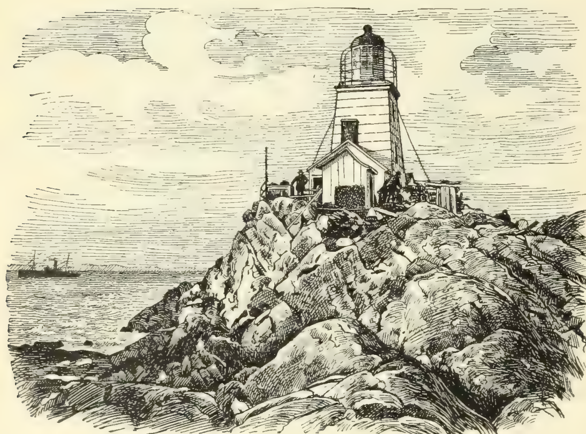
Eglise de Notre-Dame de Bonsecours.—L'Islet.

On raconte la légende d'un *Masque de Fer* canadien, qui aurait été prisonnier dans une maison en pierre bâtie sur une des îles désertes du groupe de Sainte-Marguerite, située en arrière de l'île aux Grues. Son géolier, per-

sonne de haute distinction : Madame, ou Mademoiselle de Granville, épouse ou soeur du seigneur des îles Sainte-Marguerite, se disait captive de l'amour fraternel, dans cette île inhospitalière. Etait-ce une infirmité que l'on voulait cacher?... On ne le sut jamais. Ce manoir et ses occupants furent toujours un mystère.

* * *

Un terrain marécageux, couvert à marée haute, sépare l'île aux Grues de l'ILE AUX OIES. Montmagny vendit cette île à Jean-Baptiste Moyen, sieur des Granges, qui alla s'y fixer avec sa famille. Son exploitation marchait à merveille, lorsqu'un jour, c'était la Fête-Dieu, 1655, une bande d'iroquois le surprit chez lui, au moment où tous ses serviteurs étaient aux champs. Moyen et sa femme furent tués, et leurs enfants, deux fillettes : Marie et Elisabeth, âgées de six et quatorze ans, ainsi qu'une de leurs petites amies, Geneviève Mocart, furent amenées en captivité. Ces deux dernières étaient élèves des Ursulines de Québec, et l'on conçoit la consternation que produisit leur enlèvement. Toutefois la Providence veillait sur elles, car peu après, le chef de ces sauvages, *Grande-Armée,* proposa de les échanger pour quelques Iroquois dont les français s'étaient emparés dans les environs

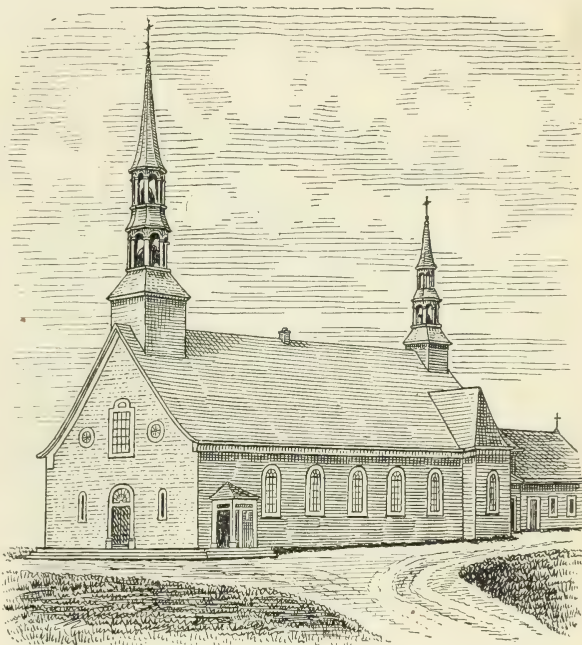


Phare de L'Islet de Bellechasse.

Placé au sommet de l'Islet ; c'est une bâtisse carrée, en bois, peinte en blanc avec toit en rouge. La résidence du gardien y est attenante. Ce phare porte une lumière blanche s'éclipsant totalement pour 3 secondes et brillant ensuite pendant 5½ secondes.

de Montréal. L'offre fut acceptée, comme on peut bien le croire, et les enfants mises en liberté. Une des demoiselles Moyen, épousa, plus tard, l'illustre et brave Lambert Closse, qui finit par périr, lui aussi, sous les coups de ces terribles barbares.

La grande et la petite île aux Oies, séparées par une petite rivière, appartiennent maintenant aux dames de l'Hôtel-Dieu, de Québec.

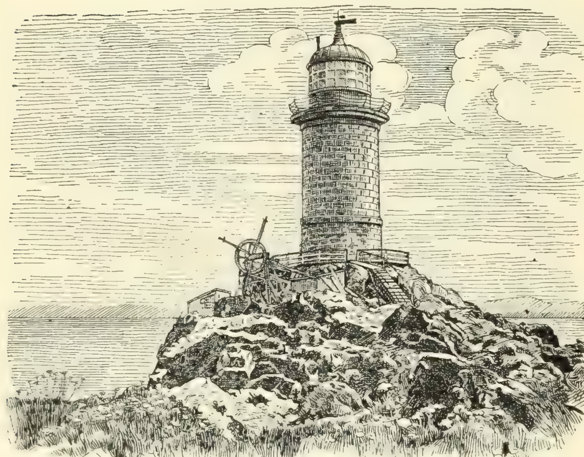


Eglise de Saint-Jean Port-Joli.

* * *

En face de l'extrémité est de la petite île aux Oies se trouve l'ISLET, village bâti sur la seigneurie de l'Islet Saint - Jean, concédée à Mademoiselle Geneviève Couillard, le 17 mai 1677. Une belle allée plantée d'arbres, conduit au quai sur le côté est duquel s'élève un rocher haut d'une quarantaine de pieds au-dessus de la marée. Il a environ quatre arpents de longueur, sur cent cinquante pieds de largeur. Autrefois, il se trouvait entouré des eaux du fleuve et formait un petit îlet, mot que l'on prononçait *îlette*. De là, le nom de la seigneurie et de la paroisse érigée en 1679, et dédiée à Notre-Dame de Bonsecours. En 1700, les colons avaient une première et petite chapelle, contenant onze bancs. Vingt et un an plus tard, il devint nécessaire d'en bâtir une autre, là où est l'église actuelle. Celle-ci date de 1768, mais elle fut considérablement agrandie et embellie dans la suite.

Nous passons devant les embouchures des Rivières Trois-Saumons et Port-Joli, pour arriver au village de SAINT-JEAN-PORT-JOLI. Ce village est bâti sur la seigneurie du même nom, cédée, en mai 1677, à Noël Langlois; elle devint plus tard la propriété de la famille de Gaspé. Son nom caractérise bien la place, mais ce qui l'a surtout rendue célèbre, ce sont les charmants récits de M. Philippe Aubert de Gaspé, dans les *Anciens Canadiens,* et dans les *Mémoires,* nous y renvoyons les lecteurs désireux de mieux connaître ce joli coin du Saint-Laurent.



Phare du Pilier de pierre.

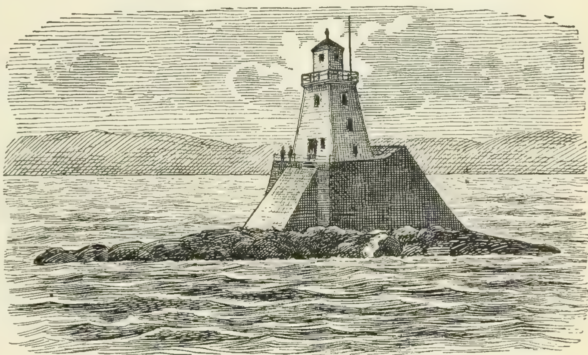
Belle tour circulaire en pierre grise, surmontée d'une lanterne métallique peinte en rouge. Sa lumière est blanche et tournante; son éclat augmente graduellement jusqu'à sa plus grande intensité, puis diminue de même pour disparaître un instant ; cela toutes les demi-minutes.

L'église actuelle date de 1779; elle fut construite par les soins de M. l'abbé J. Hingan, qui s'intitulait, curé de l'Islet et de Saint-Jean Port-Joli. Elle remplace une petite chapelle en bois bâtie, en 1756, sur un terrain donné par le sieur Ignace Aubert de Gaspé.

* * *

Au large de Saint-Jean Port-Joli, à peu près en ligne avec l'île aux Oies, nous voyons trois petites îles ou plutôt rochers. Deux de ces rochers se nomment les PILIERS. Le plus près de nous, aride, a reçu le nom de Pilier de pierre; l'autre toujours vert comme l'île de Calypso, est désigné comme le Pilier de bois. Le troisième: la roche Avignon de nos navigateurs canadiens (Algernon rock) garde encore, sur sa pointe est, l'arrière du vaisseau de la ligne Allan, le *Canadian,* qui y fit naufrage en 1856. On voit très

bien le remous causé par ses débris. Le Steamer remontait le fleuve: il paraît que le pilote, Léon Roy, s'était endormi sur la passerelle; tout à coup la vigie crie qu'il y a un rocher en avant; on avertit le pilote, qui, sursautant, commande: *hard-to-starboard.* C'était malheureusement tout le contraire de ce qu'il fallait et le vaisseau obéissant à son gouvernail, monta sur le rocher, dont on ne put jamais le dégager. La cargaison, en partie sauvée, on coupa le bateau en deux et la proue fut montée à Québec. L'excellent capitaine Demers, de qui je tiens ces détails, me disait qu'un jour il montait un navire à voile, en compagnie de plusieurs autres vaisseaux; soudain la vigie du Fitzhenry signale:. *Scow right ahead;* Jos. Mercier, vieux pilote expérimenté, qui avait charge de ce vaisseau, comprit tout de suite et donna le commandement nécessaire; son vaisseau effleura le rocher sans recevoir de dommage.



Phare de la Roche Avignon.

Construction carrée, en bois peint en blanc et surmontée d'une lanterne à toit rouge. Elle est placée sur une jetée peinte en noir. Sa lumière est blanche et fixe.

Les accidents arrivaient toujours en montant le fleuve, l'île aux Oies, empêchant qu'on se jetât sur ces écueils, en descendant. Depuis que le gouvernement a fait placer des phares sur la roche Avignon et le Pilier de pierre, il ne s'en est plus produit.

* * *

Plus au large encore, vers le milieu du fleuve, il y a un long banc, appelé l'Ile-aux-Loups-Marins. A marée basse, c'est une

immense plage chère aux chasseurs, mais qui ne leur offre que deux petits refuges, quand la mer est haute. L'un d'eux se nomme la *Butte Chatigny;* elle est couverte d'un joli bosquet. L'autre n'est qu'une langue de sable, sur laquelle les chasseurs ont bâti des cabanes; on l'appelle, à cause de cela, le *Refuge des chasseurs.* On s'étonne que les nemrods aient choisi cette butte aride pour y placer des huttes et non pas l'île verdoyante, qui semble faite exprès pour abriter contre les ardeurs du soleil et se cacher du gibier. Si vous en demandez la raison aux gens de l'endroit, ils vous répondront, que la butte Chatigny est une place maudite où l'on entend des bruits effrayants.

Si l'on en croit la tradition, — M. de Gaspé donne le fait pour certain, — il y avait autrefois à Port-Joli, deux amis dont l'amitié semblait bien extraordinaire, car, l'un d'eux, Pierre-Jean, était une espèce de brute, aussi repoussante au physique qu'au moral, on le croyait d'origine acadienne; l'autre, beau jeune homme blond, dont les traits respiraient la douceur, se nommait Chatigny: poli, obligeant, il se faisait aimer de tout le monde, tandis que l'on fuyait Pierre Jean, dont on avait peur.

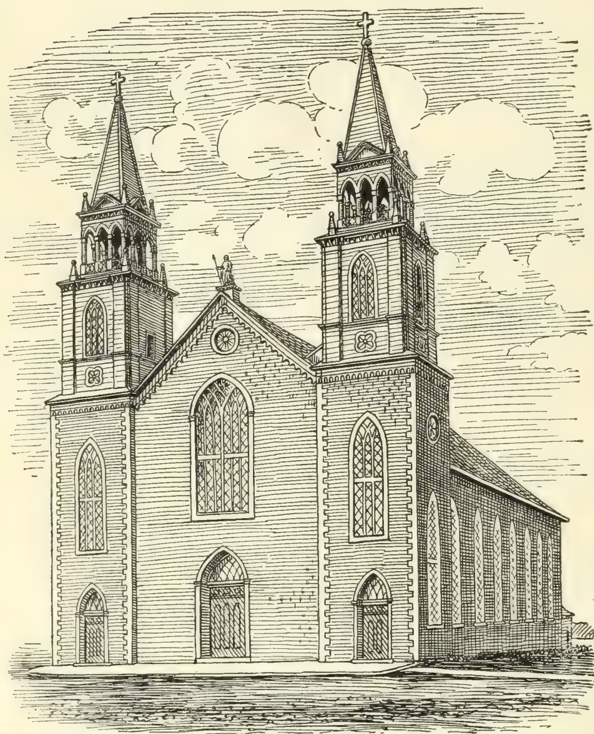
Celui-ci était d'une force extraordinaire et aimait à en faire parade. Un dimanche, après vêpres, en riant,il cria à Chatigny dans son patois acadien: "Si étions un homme, Chatigny, renvoyons cette pierre, que j'allions lancer contre toi!" Et il éleva au-dessus de sa tête une pierre énorme. Chatigny se retira à une quinzaine de pieds en arrière et répondit: "Envoie, je suis prêt à la recevoir." La pierre tomba à quelques pouces de Chatigny, qui sans s'émouvoir, souleva la masse et dit: "à ton tour maintenant Pierre-Jean!" et il lança le caillou avec tant de force, qu'il tomba presque sur les pieds de Pierre-Jean. Cette prouesse inattendue d'un homme dont on ignorait la force prodigieuse fut accueillie aux acclamations des spectateurs. Pierre-Jean fut piqué jusqu'au vif, mais feignit d'être content du succès de son ami et l'en complimenta comme les autres. Quelques jours plus tard les deux amis partirent pour faire la chasse sur le banc aux Loups-Marins; mais Pierre-Jean revint seul. Il expliqua l'absence de Chatigny d'une manière plausible et personne ne s'en inquiéta.

Neuf jours s'étaient passés, lorsqu'en soupant, Pierre-Jean dit d'un ton railleur: "Si Chatigny avions de cette bouillie, en mangions furieusement ce soir!" Ces paroles commencèrent à inquiéter les parents de celui-ci et le lendemain deux d'entre eux partirent pour le banc, où un triste spectacle les attendait. Ils trouvèrent le malheureux couché sous une épinette, donnant à peine signe de vie. Un peu d'eau de vie le ranima assez pour qu'il put dire: "Si Pierre-Jean eut entendu mes lamentations, il n'aurait jamais eu le coeur de me laisser, moi, son ami d'enfance, mourir de faim. O mon Dieu! quel fut mon désespoir quand à mon retour de la chasse, je vis qu'il avait mis seul à flot une chaloupe que nos forces réunies avaient eu peine à monter sur la plage et qu'il était parti. Je pénétrai alors son cruel dessein; mais dites-lui que je lui pardonne." Et il expira. Voilà pourquoi cette butte a nom Chatigny et que l'on y entend, après le coucher du soleil, des soupirs plaintifs et des cris de désespoir, capables de faire dresser les cheveux sur la tête des plus braves.

* * *

Après avoir passé une série de pointes, qui s'avancent toujours de plus en plus, nous contournons la pointe Saint-Roch la plus avancée dans le fleuve. De l'autre côté, nous trouvons le village de SAINT-ROCH-DES-AULNAIES bâti sur la seigneurie de ce nom, cédée le 1er avril 1656, à Nicholas Juchereau de Saint-Denis. La paroisse, érigée en mars 1722, fut bien longtemps desservie par des missionnaires qui avaient charge de toutes les paroisses et missions de Saint-Thomas à Kamouraska. M. l'abbé Casgrain nous a conservé le souvenir de ce que furent les tournées de ces missionnaires. Citons ce court passage: "Le fleuve était la seule voie de communication d'une seigneurie à l'autre, le missionnaire était obligé de voyager en canot d'écorce, pour aller faire la visite de ses ouailles disséminées le long de la côte. Il avait toujours avec lui sa chapelle portative; car il ne trouvait, en plusieurs endroits, ni vases sacrés, ni ornements pour le service divin, qu'il célébrait dans des maisons particulières. Un compagnon de voyage s'embarquait

avec lui pour l'aider à manier l'aviron et à porter les effets indispensables au trajet. Etait-il appelé auprès d'un malade, en hiver, il lui fallait franchir la distance qui l'en séparait, monté sur des raquettes, suivant le bord de la grève, couverte parfois de cinq ou six pieds de neige. Rien ne l'arrêtait, ni le vent glacial, ni le dégel, ni les pluies d'averse qui lui fouettaient le visage et le trempaient jusqu'aux os, ni les tempêtes de neige qui, l'enveloppant de leurs tourbillons, l'empêchaient presque de respirer, et de voir plus loin qu'à dix pas devant lui. De distance en distance, il s'asseyait pour reprendre haleine soit à l'abri de quelque rocher ou d'une touffe d'arbres, soit dans un campement de sauvages. Heureux quand il pouvait trouver asile, le soir sous le toit hospitalier de quelque brave colon. D'aussi loin qu'il était aperçu, la porte s'ouvrait toute grande; le maître du logis s'avançait, tête nue, la figure toute réjouie, et avec l'expression d'un profond respect. La mère de famille, entourée de ses enfants, se jetait à genoux pour recevoir la bénédiction du patriarche. On s'empressait autour de lui, on le déchargeait de son fardeau, on lui ôtait ses vêtements de voyage. On attisait le feu pour ré-

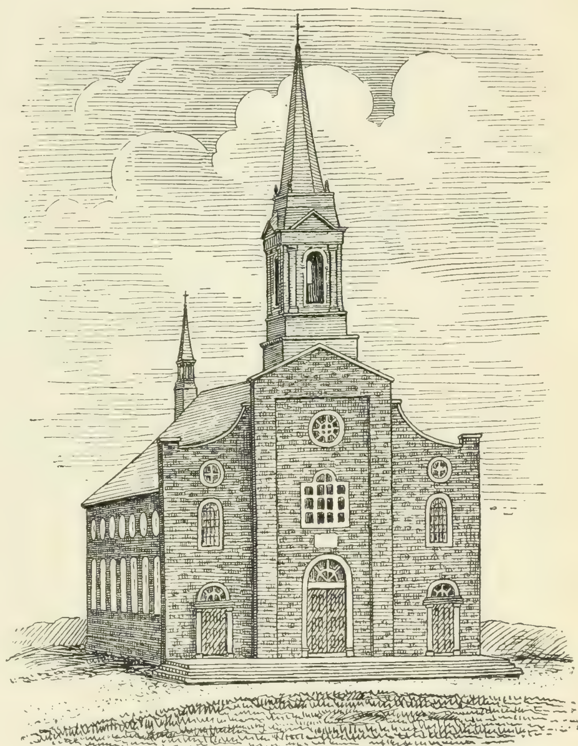


Eglise de Saint-Roch des Aulnaies.

chauffer ses membres engourdis; la table se dressait et on lui préparait un repas frugal, mais servi d'un grand coeur. S'il était prévenu que le malade qui réclamait son assistance n'était pas en danger assez imminent pour l'obliger à voyager de nuit, la chambre et le lit le plus propre étaient réservés au bon missionnaire, qui, dès la pointe du jour, reprenait sa route accompagné des bénédictions de l'heureuse famille. La visite régulière des missions se faisait deux fois par année."

* * *

A Saint-Roch commence une anse de neuf milles de longueur; elle s'étend jusqu'à la pointe Ouelle. Elle porte le nom de Baie Sainte-Anne. A peu près au milieu se trouve SAINTE-ANNE DE LA POCATIERE, remarquable surtout par son beau collège, fondé par M. l'abbé Charles-François Painchaud, dont nous avons déjà fait la connaissance.



Eglise de Sainte-Anne de la Pocatière.

Le fief de la Pocatière fut cédé par l'intendant Talon, en octobre 1672, à Marie-Anne Juchereau, veuve de Francois Pallot de la Combe-Pocatière, capitaine réformé au régiment de Carignan, ce qui explique le nom du fief et le choix de la patronne

de la paroisse, érigée vers 1715. On la désigna d'abord sous le nom de Sainte-Anne-de-la-Grande-Anse, ce n'est que plus tard qu'elle prit le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Ce fut à Sainte-Anne que Gorham descendit après avoir brûlé la Baie Saint-Paul et la Malbaie; il en fit autant de ce village et de plusieurs autres. C'est dans Sainte-Anne et Saint-Roch que M. de Beaujeu, de l'île aux Grues, recruta le plus grand nombre de ses canadiens pour combattre les Bostonnais. On sait le peu de succès qu'il eut dans cette entreprise.

En 1814, arrivait à Sainte-Anne un curé qui devait faire de cette paroisse, vieille d'un siècle, mais arriérée sous bien des rapports, une des plus belles paroisses de la province de Québec. La première impression du curé Painchaud fut le découragement et il écrivit à l'évêque pour demander à être envoyé ailleurs, mais Monseigneur Plessis ne tint pas compte de sa requête. M. Painchaud avait alors 32 ans et était admirablement doué de toutes les manières; il se résigna et se mit résolument à l'oeuvre. Bientôt son presbytère fut trop petit pour contenir tous les pauvres et les malades qui s'y pressaient. Les guérisons qu'il opéra, surtout pendant l'épidémie de choléra de 1832, lui attirèrent une telle foule, qu'il fut obligé de faire annoncer dans les paroisses voisines, qu'il ne soignerait que les personnes trop pauvres pour pouvoir payer le médecin.

Trouvant insuffisante l'école de sa paroisse, il entreprit, malgré son peu de ressources et l'opposition de plusieurs de ses paroissiens, de bâtir un collège. Il se mit à l'oeuvre, abattant lui-même les arbres qui couvraient l'emplacement où on devait le construire. Son exemple entraîna les autres; toujours à la tête des travailleurs, on le voyait dans la forêt, coupant le bois pour la charpente; dans les champs, arrachant la pierre pour la maçonnerie. Il sut si bien soutenir le courage de ses compagnons de travail, que le 23 septembre 1829, quinze mois après la pose de la première pierre, il inaugurait solennellement le collège de Sainte-Anne de la Pocatière, qui a donné au clergé plus de trois cents prêtres et aux professions libérales un grand nombre d'hommes remarquables. Aujourd'hui une école d'agriculture est attachée à ce collège.

M. Painchaud ajoutait à toutes ses qualités sacerdotales une

amabilité et même une jovialité, qui attiraient auprès de lui tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la société tant anglaise que française. C'était un véritable chansonnier vivant, possédant une si belle voix, qu'on accourait de plusieurs lieues à la ronde, pour lui entendre chanter une *Préface* ou un *Pater*. Pendant la semaine sainte, on se l'arrachait pour les *Lamentations,* auxquelles il donnait un accent, qui attendrissait même les âmes les moins familières avec la langue dans laquelle il exécutait ces sublimes et prophétiques appels d'un Isaïe et d'un Jérémie. S'il passait un dimanche à Québec, c'était lui qui célébrait l'office à la cathédrale et on y accourait en foule.

Il mourut, le 9 février 1838, et d'après ses ordres, fut inhumé à l'ombre de l'église de sa chère Ile-aux-Grues. Il y a quelques années les anciens élèves du collège de Sainte-Anne de la Pocatière ont fait construire une chapelle, sur les flancs de la montagne, en arrière du collège, où le 15 juin 1891, ils ont fait transporter les restes de son fondateur. Ce sanctuaire devenu un lieu de pèlerinage est désigné sous le nom de chapelle Painchaud.

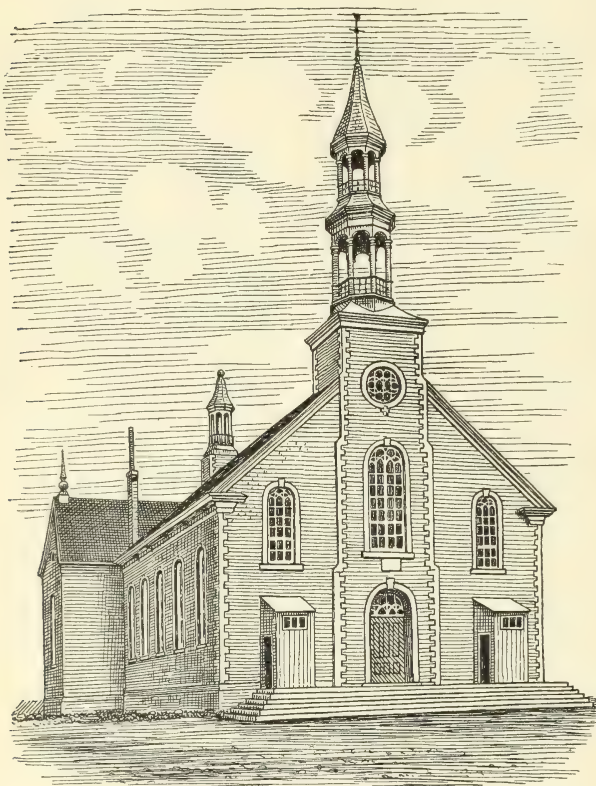
L'église actuelle de la paroisse date de 1845, elle remplace celle de 1795, que M. Painchaud trouva encore inachevée lorsqu'il fut nommé curé de Sainte-Anne.

* * *

Nous avons dit que la baie Sainte-Anne se terminait à la pointe Ouelle. En deça de cette pointe la rivière Ouelle se jette dans le Saint-Laurent. Dans un replis de ce cours d'eau sinueux, non loin de son embouchure, s'élève le village de la RIVIERE-OUELLE, ainsi nommé en l'honneur de M. Louis Houël, qui, avec Champlain, contribua à faire venir les Récollets au Canada. La seigneurie de ce nom fut concédée, en 1672, à Jean-Baptiste Deschamps, sieur de La Bouteillerie et augmentée, en 1750, en faveur de Dame Geneviève de Ramzay, veuve du sieur de Boishébert, un fils du premier seigneur.

Une chapelle en bois, bâtie en 1684, sur un terrain donné par M. de la Bouteillerie, fut dédiée à Notre-Dame de Liesse. L'église actuelle date de 1877, elle en remplace une en bois cons-

truite sous l'abbé Bernard de Roqueleyne, qui succéda au brave curé de Francheville, dont nous allons faire la connaissance. On vient (1905) de remplacer le clocher, que fait voir notre gravure, par une belle flèche, dont M. le curé actuel s'est fait l'architecte.



Eglise de Notre-Dame de Liesse.—Rivière Ouelle

A la Rivière-Ouelle, Phipps eut un avant-goût de la réception qui l'attendait à Québec. Sa flotte avait jeté l'ancre en face de l'embouchure de la rivière Ouelle. M. de Francheville, le curé, n'avait pas froid aux yeux, comme l'on dit au Canada; il se mit à la tête de ses paroissiens et vint poster sa petite troupe sur la lisière du bois qui couvrait alors la pointe de la Rivière - Ouelle. En embuscade dans les plis du terrain, sous l'abri des crans du rivage, ils attendirent en silence. Bientôt plusieurs chaloupes chargées de soldats se détachèrent des vaisseaux et s'approchèrent rapidement du rivage. Ils débarquaient, sans soupçonner même qu'on connût leur arrivée, lorsque soudain, retentit le commandement: *Feu!* c'était la voix du curé. Une grêle de balles tomba sur les malheureux Bostonnais, dont un bon nombre furent tués et un plus grand

nombre blessés. Pris de panique, ils s'embarquèrent à la hâte et s'éloignèrent au plus vite, pour se mettre à l'abri de la pluie de plomb qui ne cessait de tomber sur eux. Les femmes et les enfants étaient restés seuls au village prêts à fuir dans les bois avec ce qu'ils pourraient emporter. On conçoit leur joie, lorsqu'ils apprirent les détails de l'escarmouche, la surprise, la terreur des Bostonnais et leur fuite honteuse! A la suite de leur curé, hommes, femmes et enfants se rendirent à l'humble chapelle de Notre-Dame de Liesse, dont la voûte retentit des cantiques de reconnaissance de la pieuse et brave population de la Rivière-Ouelle.

Si vous visitez l'intérieur de l'église de la Rivière-Ouelle, que l'on vient de restaurer, vous verrez relégué dans un coin, un vieux tableau sans valeur artistique, mais qui rappelle une bien touchante histoire. C'était pendant une superbe nuit de décembre; un missionnaire de la Compagnie de Jésus, accompagné de plusieurs sauvages, tous en raquettes, remontaient lentement la rive sud du Saint-Laurent. Tout à coup le chef de la petite troupe fit signe de s'arrêter, que quelqu'un était dans les environs. — Tu te trompes, camarade, lui dit le Père; ce bruit que tu viens d'entendre est celui d'un arbre qui se fend à la gelée. — Mon frère, reprit l'indien, à voix basse et en souriant, si tu me voyais prendre ta parole sainte (ton bréviaire) et vouloir y lire, tu te moquerais de moi; moi, je ne veux point me moquer de toi, car tu es une robe noire; mais je te dirai que tu ne connais pas les voix des bois, et que ce bruit que tu viens d'entendre est bien celui d'une voix humaine. Suivez-moi de loin pendant que j'irai voir ce qui se passe là-bas.

Ils marchaient silencieusement, lorsqu'à l'extrémité d'une clairière, ils aperçurent une lumière extraordinaire, et, soulevée au-dessus du sol, une sorte de fantôme aux formes vagues et indécises. L'apparition s'évanouit et en place ils virent un jeune homme, vêtu d'un uniforme militaire, agenouillé au pied d'un arbre. Les mains jointes et les regards tournés vers le ciel, il semblait absorbé par la contemplation d'un objet mystérieux et invisible. Deux cadavres, qu'à leurs vêtements on reconnaissait pour des militaires, gisaient à ses côtés. L'un d'eux, vieillard aux cheveux blancs, était adossé au tronc d'un érable

et tenait encore entre ses mains un livre prêt à lui échapper. Sa tête était appuyée sur son épaule droite, un cercle bleuâtre entourait ses yeux à demi-fermés, et une dernière larme s'était figée sur sa joue livide. Malgré ces ravages de la mort, cette figure n'était pas horrible à voir, car les derniers vertiges d'un sourire erraient encore sur ses lèvres, et indiquaient que l'espoir suprême, que la foi seule peut inspirer, avait inspiré sa dernière heure. Le jeune homme se précipita vers le missionnaire en criant: — Mon Père! mon Père! c'est la Providence qui vous amène; sans vous j'allais partager le sort de mes infortunés compagnons! et il s'évanouit. Les voyageurs lui prodiguèrent les soins qu'exigeaient sa position, puis, creusèrent une fosse dans la neige, au pied de l'érable, pour y placer les deux cadavres. Le missionnaire fit une prière sur cette tombe glaciale et avec son couteau traça une croix sur l'arbre.

C'étaient de rudes travailleurs que nos ancêtres; un grand nombre, issus de familles nobles, tout au moins, choisis parmi ce qu'il y avait de meilleur dans la localité d'où ils venaient; ils supportaient gaîment leurs rudes labeurs, parce qu'ils étaient de ceux dont la patrie est au delà des astres. Si, surpris par le froid ou la fatigue, vous veniez heurter à leur porte, vous pouviez être certain de la plus cordiale hospitalité. C'est sous le toit d'un de ces bons habitants de la Rivière-Ouelle que nous retrouvons nos voyageurs. Avides d'apprendre l'aventure extraordinaire du jeune officier, tous l'entourent. L'exquise délicatesse de ses manières dénotait une éducation parfaite; son extrême pâleur disait les privations et les souffrances qu'il venait d'endurer. Il raconta: "Partis, il y a plus d'un mois, du pays des Abénaquis, mon père, un soldat et un sauvage qui nous servait de guide, nous étions chargés d'importantes dépêches pour le gouverneur de la colonie. Déjà, depuis plusieurs jours, nous cheminions sans accident à travers la forêt, lorsqu'un soir, exténués de fatigue, nous allumâmes notre feu près d'un cimetière indien. Assis à quelques pas devant moi, notre guide, d'une nature gigantesque et d'une force herculéenne, paraissait enseveli dans une profonde méditation. Des plumes nouées sur le sommêt de sa tête, grandissaient encore sa taille; ses traits farouches, son oeil noir et formidable, son

tomahawk et son long couteau à demi-cachés sous un trophée



Cabane d'un colon canadien dans les premiers temps.

de chevelure flottant à sa ceinture, tout contribuait à lui donner une apparence étrange et sanguinaire.

Dans le courant de la journée, nous avions rencontré deux Iroquois à la pousuite d'un orignal et notre guide semblait craindre une surprise. Je proposai d'éteindre notre feu pour ne pas attirer l'attention sur l'endroit où nous passions la nuit, mais il me répondit : — Mon frère n'entend-il pas les hurlements des loups? s'il aime mieux se faire dévorer par eux que de recevoir une flèche de la main d'un Iroquois, il peut l'éteindre. Malgré ces paroles peu rassurantes, exténué de fatigue, je m'endormis d'un sommeil agité. Soudain, je m'éveille et vois une ombre s'approcher derrière notre guide appuyé sur le pôteau d'un tombeau indien et dormant profondément. C'était un Iroquois. Il tenait un long couteau, dont il allait frapper sa victime, lorsque celle-ci se réveilla. Un cri terrible retentit et les deux sauvages allèrent rouler dans la neige. Je saisis mon fusil, mais n'osai pas tirer de peur de blesser notre guide, qui eut bientôt raison de son adversaire. Il se relevait tenant d'une main une chevelure sanglante, lorsqu'une balle vint l'atteindre en pleine poitrine. Une autre balle eut bientôt vengé notre abénaquis, mais nous restions sans guide, n'ayant qu'une boussole pour aider notre inexpérience.

Quelques jours plus tard, nous marchions péniblement au milieu d'une tempête de neige, lorsqu'un arbre faillit nous écraser dans sa chute. Mon père fut sérieusement blessé à la tête et perdit la petite boussole dans la neige. J'essayai de panser sa plaie ; les larmes jaillissaient malgré moi de mes yeux en voyant ce vieillard aux cheveux blancs supporter la souffrance avec tant de fermeté. Apercevant mes pleurs, il me dit : — Mon fils, souviens-toi que tu es soldat... Si la mort vient à nous, elle nous trouvera sur le chemin de l'honneur. D'ailleurs, rien n'arrive que par la volonté de Dieu ; soumettons-nous donc d'avance avec courage et résignation.

Nous marchâmes encore deux jours, par un froid intense, mais mon père fut incapable d'aller plus loin. Le froid avait envenimé sa plaie, une fièvre violente l'avait saisi. Pour comble de malheur, notre amadou étant devenu humide, il nous fut impossible d'avoir du feu. Malgré mes recommandations, notre soldat, épuisé de fatigue et de faim, s'endormit et fut gelé. Mon père me conjura de l'abandonner pour échapper à la mort, mais

je ne voulus pas. Il expira lentement, après s'être fait lire un passage de l'*Imitation de Jésus-Christ,* que vous avez vue entre ses mains, et m'avoir remis cette petite croix d'or en me disant: — Porte toujours cette petite croix en souvenir de moi; elle t'apprendra à demeurer fidèle à ta patrie et à ton Dieu. Je la tiens de ta pauvre mère!... Oh! si tu la revois, dis-lui que je meurs en pensant à elle et à mon Dieu. Il me fit aussi promettre d'offrir un tableau, en *ex-voto*, à la première église que je rencontrerais, si je parvenais à échapper à la mort.

Je restai à genoux, comme anéanti, à côté du cadavre de mon père. Rêves! illusions! j'avais vu ces fleurs de la vie tomber feuille à feuille, balayées par l'orage. Gloire! bonheur! avenir! ces anges du coeur qui, naguère chantaient encore au fond de mon âme leurs mystérieux concerts, s'étaient envolés. Me souvenant alors du voeu que mon père m'avait inspiré de faire, j'invoquai avec toute l'ardeur du désespoir, la Vierge, consolatrice des affligés, et voilà que tout à coup, elle m'apparut et me dit: — Me voici, mon fils, je viens à vous parce que vous m'avez appelée. Déjà le secours que je vous envoie est proche... Vous savez le reste."

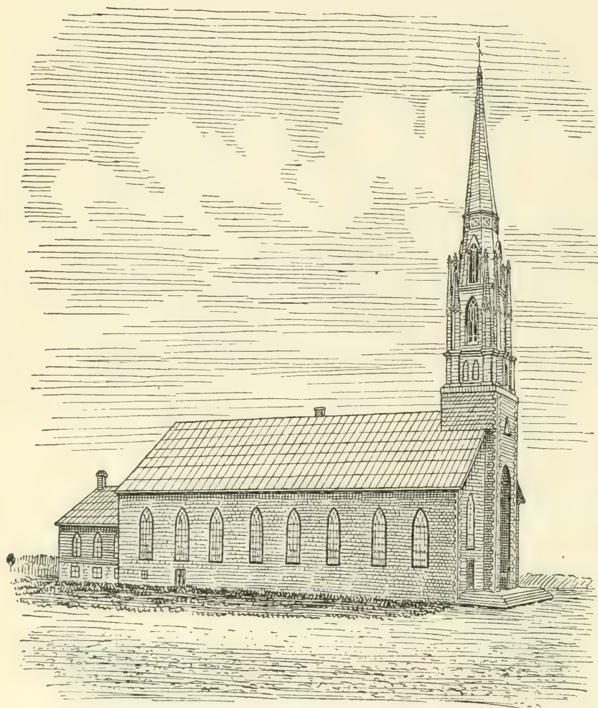
L'*ex-voto* fut suspendu dans l'église de la Rivière-Ouelle. Plus tard le bruit se répandit que loin, bien loin, par delà les mers, un jeune officier, échappé miraculeusement à la mort, abandonnant un brillant avenir, s'était consacré à Dieu dans un cloître.

* * *

Après avoir quitté la Rivière-Ouelle nous passons la Pointe-aux-Iroquois dont le nom rappelle la légende de *La Jongleuse.* Nous venons de défleurir la légende du *Tableau de la Rivière-Ouelle,* en essayant de la dire en peu de mots, il serait trop long d'en faire autant avec celle-ci; nous renvoyons donc nos lecteurs à l'admirable récit qu'en a fait le regretté abbé H. R. Casgrain.

Un peu plus bas, sur la Pointe-aux-Orignaux, est bâti le quai du village de SAINT-DENIS, situé en haut du Cap-au-Diable. Ce cap s'avance considérablement dans le fleuve. Il forme l'extré-

mité ouest de la baie de Kamouraska. La paroisse de Saint-Denis fut formée, en 1833, par Monseigneur Joseph Signay, treizième évêque et premier métropolitain de Québec, de parties des paroisses de la Rivière-Ouelle et de Kamouraska. Elle a fait de rapides progrès, car déjà deux autres paroisses en ont été détachées: celles de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Philippe de Néri.

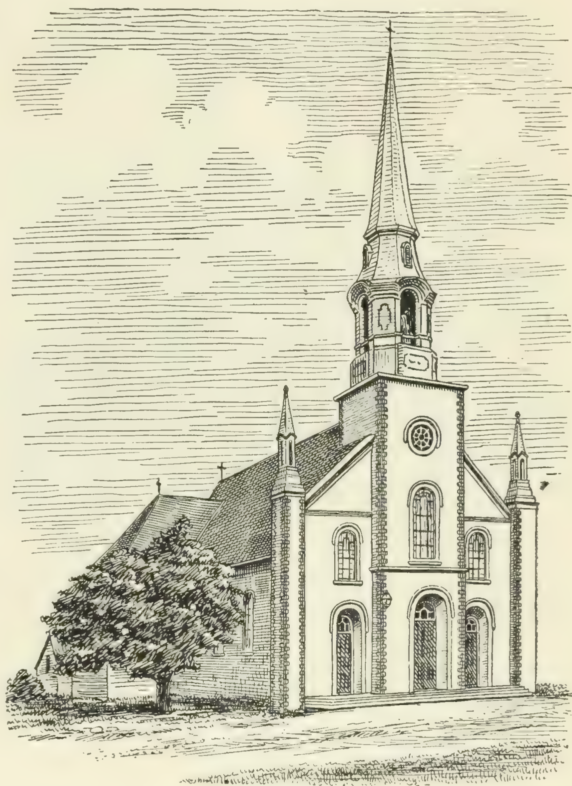


Eglise de Saint-Denis de la Bouteillerie

L'honorable J. C. Chapais, ancien député, ministre et sénateur, avant et sous la Confédération, fut, on peut bien le dire, le fondateur de Saint-Denis. Il y habitait lors de son érection et y est mort, en 1885; ses fils ont continué l'impulsion qu'il lui avait donné. C'est, en effet, à Saint-Denis, que, par les soins de M. Chapais, aidé par. M. Ed. A Barnard, fut fondé, en 1881, la première école d'industrie laitière de l'Amérique du Nord. Elle donna l'essor à cette branche de l'agriculture devenue l'industrie nationale, par excellence, de la province de Québec. Un de ses fils, M. J. C. Chapais, jeune, en est encore l'âme dirigeante. Ajoutons que la paroisse de Saint-Denis est un centre intellectuel et religieux; déjà elle a fourni vingt-six prêtres au clergé, un nombre égal de religieuses et plusieurs de nos écrivains les plus remarqua-

bles. Il suffit de citer les noms de l'honorable Thomas Chapais, son frère M. J. C. Chapais, le docteur N. E. Dionne et M. C. A. Dionne.

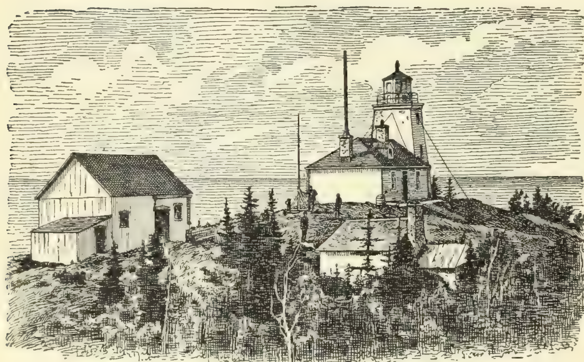
M. l'abbé Edouard Guertier a été le premier curé résident de Saint - Denis, de 1841 à 1856. Sous lui l'église actuelle fut construite. Refaite à l'intérieur après l'incendie de 1886, elle remplaça la chapelle en bois, bâtie l'année même de l'érection de la paroisse. L'abbé Guertier a laissé un souvenir durable, comme organisateur de la "Société de la Croix," dans la partie est de la province de Québec. Les membres de cette société, recevaient une croix en bois noir, sur laquelle ils juraient de ne jamais prendre de boissons alcooliques. Cette croix avait une place d'honneur dans leur maison et était placée sur leur tombe à leur mort. La grande croix, que nous avons remarquée entre la pointe aux Orignaux et le Cap au Diable, fut érigée en mémoire du fondateur de cette société.



Eglise Saint Louis.—Kamouraska.

Un embranchement de l'Intercolonial, partant de la Rivière-Ouelle, amène les voyageurs au quai de Saint-Denis, d'où un bateau traverse à Saint-Irénée et à la Malbaie.

A l'autre extrémité de la baie de KAMOURASKA se trouve le charmant village de ce nom, autrefois l'endroit le plus recherché pour villégiatures. Depuis que les bateaux à vapeur ont rendu les communications plus faciles, il a perdu un peu de sa suprématie; cependant les jolies villas qui bordent les hauteurs de la côte, à l'ouest du village, sont toujours occupées pendant l'été. Des fenêtres de ces coquettes maisons, on jouit d'une vue magnifique sur le fleuve. De petites îles, dont il est ici parsemé, sont des rendez-vous favoris pour les bains et la pêche.



Phare de Kamouraska.

Placé à 240 verges de l'extrêmité nord-est de la grande île de Kamouraska, à 160 verges du bord de l'eau ; c'est une bâtisse carrée, en bois, avec demeure du gardien adjacente, peinte en blanc. La toiture de la maison, comme de la lanterne en fer est rouge. Ce phare porte une lumière blanche, tournante, son éclat augmentant graduellement jusqu'à sa plus grande intensité, puis diminuant de même pour disparaître un instant, toutes les demi-minutes.

Kamouraska serait un mot algonquin qui veut dire: "il y a jonc au bord de l'eau," ce qui est surtout vrai dans la baie.

La paroisse fut érigée en mars 1722, sous le patronage de Saint-Louis, en l'honneur de Louis-Joseph de La Durantaye à qui la seigneurie avait été concédée, en juillet 1674. La première église fut bâtie, en 1727, sur un terrain donné par lui. L'église actuelle date de 1793, elle est à un mille plus haut que la première. Agrandie en 1883, elle fut mise dans l'état où nous la voyons, en 1901.

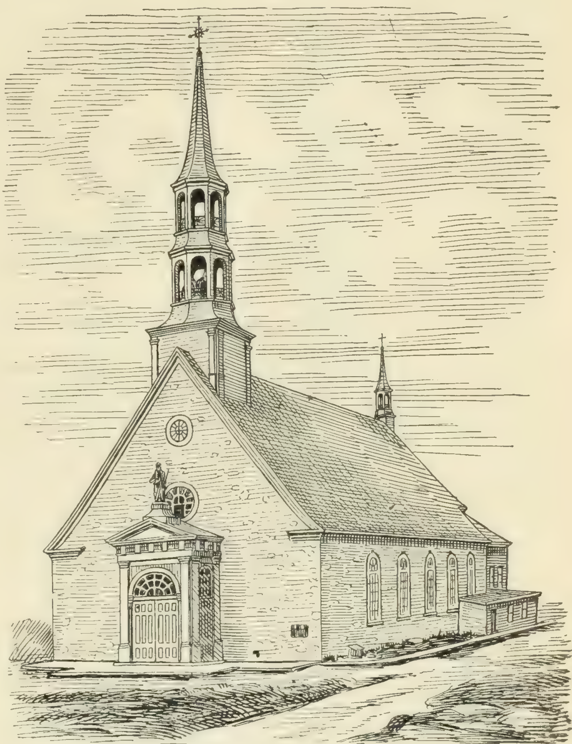
Avant de continuer notre voyage, il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'oeil sur le recensement des paroisses que nous venons de parcourir, fait sous l'administration de Monseigneur de Laval: en 1683, Kamouraska n'avait qu'un seul habitant; la Bouteillerie (la Rivière-Ouelle) possédait huit famil-

les, soixante âmes; la Combe (Sainte-Anne de la Pocatière) cinq familles, quarante âmes. Un seul missionnaire, M. l'abbé Thomas-Joseph Morel, desservait toute la côte, comme nous l'avons déjà dit.

* * *

Quelques milles plus bas, sur la pointe SAINT-ANDRE, s'élève le village du même nom, érigé en paroisse, en 1791. Il est situé sur la seigneurie cédée, en 1696, au sieur de Granville et Lachenaye. L'église actuelle date de 1791.

En face se trouve le groupe de rochers connu sous le nom de *Les Pèlerins*, remarquables par le curieux effet de mirage qu'ils produisent. Vus de la côte, ils semblent changer de forme d'heure en heure.

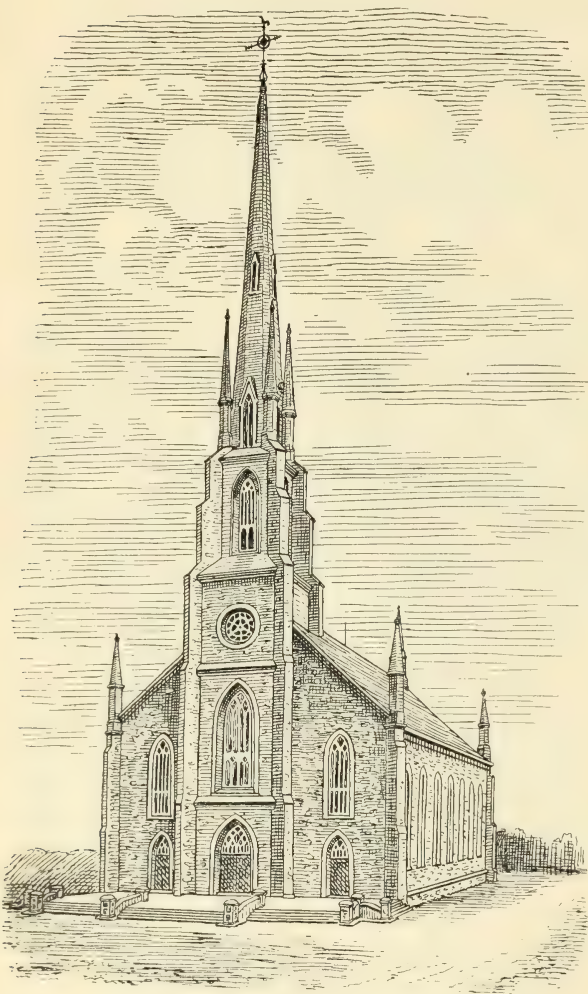


Eglise de Saint-André.

* * *

Nous passons encore Notre-Dame du Portage, nouvelle paroisse, ne datant que de 1856, pour arriver à la *pointe de la Rivière-du-Loup*, très fréquentée par les villégiateurs. Deux hôtels assez considérables et plusieurs maisons de pension en font

un séjour facile et agréable. Le gouvernement y a fait construire un beau quai où abordent, tous les jours, les bateaux de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario.



Eglise Saint-Patrice.—Fraserville.

En arrière, sur une colline de plus de trois cents pieds d'élévation, s'étage la coquette petite ville de FRASERVILLE, la plus considérable à l'est de Québec ,dont elle est distante de 115 milles. Elle est située sur les bords de la Rivière du Loup, qui, en cet endroit, fait diverses chutes et cascades très pittoresques; on y jouit d'une vue qui s'étend à plus de vingt milles à la ronde, embrassant sur le fleuve, l'île aux Lièvres, l'île Blanche, l'île Verte, le Pot-à-l'eau-de-vie, les Pèlerins et même les îles de Kamouraska, avec, au fond, les montagnes accidentées des Laurentides. Six clochers des paroisses environnantes et les nombreux vapeurs et autres embarcations qui sillonnent

le Saint-Laurent, viennent ajouter la vie à ce spectacle admirable.

Anciennement connue sous le nom de village de la Rivière-du-Loup, elle porte le nom de Fraserville depuis son incorporation comme ville, en 1874. Elle doit son nom à l'une des plus anciennes familles de la place, maintenant propriétaire de la seigneurie.

Fraserville possède une belle église bâtie en 1884; elle remplace celle qu'un incendie désastreux avait détruite de fond en comble, en février de cette année. Elle mérite l'attention des touristes, surtout à l'intérieur, qui est l'oeuvre de notre éminent artiste, M. Napoléon Bourassa. Une petite chapelle dédiée à Sainte-Anne sert aux habitants de La Pointe pendant l'été. Fraserville possède aussi trois chapelles protestantes de sectes diverses.

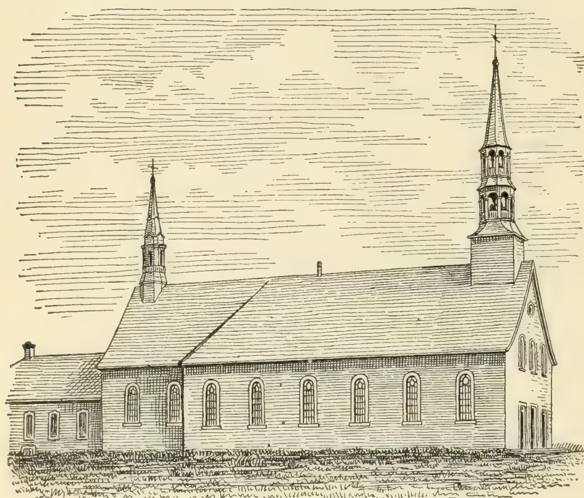
* * *

En face de Fraserville est la petite île désignée sous le nom de Pot-à-l'eau-de-vie, à cause d'une source qui y jaillit et dont l'eau, parfaitement bonne et pure, est de la couleur de l'eau de vie. Malgré son peu d'étendue cette île a une histoire remarquable. C'est là que s'arrêta, en 1740, le vaisseau du roi, le *Rubis* avec cent soixante personnes malades à son bord. L'équipage était devenu trop faible pour faire la manoeuvre et son commandant M. de la Saussaye dut expédier une chaloupe à Québec, demander à M. Hocquart de lui envoyer des matelots pour lui permettre de continuer son voyage. Monseigneur de l'Auberivière était à bord, venant prendre possession du siège épiscopal de Québec. Il avait soigné les malades avec un dévouement admirable, pendant toute la traversée, sans être atteint par la contagion, malheureusement la fièvre le prit le lendemain de son arrivée, le treize août, et le vingt au matin, il était mort.

Sur cette île venait faire naufrage, à la fin de novembre 1835, la barque *Endeavor*. Les quinze hommes qui la montaient purent gagner terre, mais ils auraient péri de froid et de faim, si un pilote de la Rivière-du-Loup, nommé Joseph Pelletier, n'a-

vait aperçu leurs signaux. Il n'hésita pas à partir pour leur porter des provisions, et il les ramena sains et saufs, malgré les périls de l'entreprise à cette saison de l'année. Les marchands de Québec, en témoignage d'estime pour cet acte d'héroïsme, lui présentèrent une médaille d'or, que l'on peut voir maintenant au musée numismatique de l'université Laval, à Québec.

Derrière le Pot-à-l'eau-de-vie, s'étend une île longue et étroite, à laquelle Champlain donna le nom d'Ile-aux-Lièvres, lorsqu'il la découvrit, en 1608; sans doute à cause de la quantité de ces léporidés qu'il y vit.



Eglise Saint-Georges, Cacouna

* * *

A quelques milles plus bas que la pointe de la Rivière-du-Loup est le village de CACOUNA, une des places favorites de la rive sud du Saint-Laurent pour ceux qui aiment à fuir les villes pendant l'été.

On peut dire que toute la plage entre la Rivière-du-Loup et Cacouna est bordée de villas, dont quelques-unes sont vraiment somptueuses. Il y avait, à Cacouna, un grand hôtel, le *St. Lawrence Hall,* capable d'accommoder 500 personnes, longtemps avant que la Pointe ne fut habitée. A l'extrémité est du village il y avait un hameau de sauvages qui disparaît avec eux. Cacouna est un mot indien qui signifie: "là où il y a du porc-épic." Je me souviens y avoir débarqué, au large, dans une chaloupe, puis dans une charette à foin pour gagner le rivage. Maintenant on y arrive par le bateau de la Rivière du Loup; distance: six milles;

ou par l'Intercolonial, de Saint-Arsène, qui est à deux milles. La difficulté d'accès nuit au progrès de la place, mais pendant la belle saison, sa population fait plus que se doubler. Une première chapelle fut ouverte à Cacouna, en 1810; quinze ans plus tard la paroisse fut érigée canoniquement sous le patronage de Saint-Georges. L'église actuelle date de 1848, elle fut restaurée et consacrée, en 1897. Elle est surtout remarquable par ses superbes vitraux et ses riches sculptures, à l'intérieur. Il y a deux chapelles protestantes à Cacouna; elles ne servent que pendant l'été.



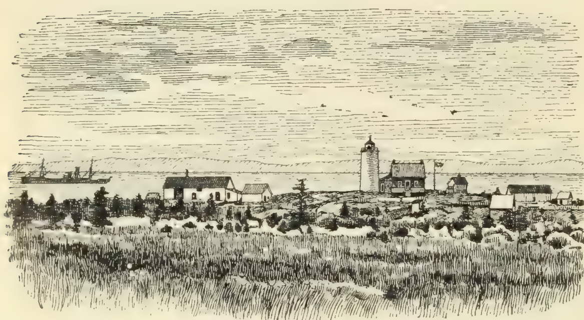
Eglise du Cap Saint-Ignace. (voir page 218)

La petite île de Cacouna, en face du village, est un rendez-vous favori des villégiateurs.

Non loin d'ici on aperçoit la pointe de la longue et étroite Ile Verte. Si l'on en croit la légende, ce serait Jacques-Cartier lui-même, qui, frappé de l'aspect toujours verdoyant des cèdres et des sapins qui la couvrent, lui aurait donné son nom.

Au fond d'une baie située en face de l'extrémité la plus éloignée de l'île, sur les bords d'une rivière assez considérable, qui se jette dans le fleuve, est bâti le village auquel l'île a donné son nom.

La paroisse de l'Ile Verte fondée en 1828, fut mise sous la protection de saint Jean-Baptiste, en l'honneur du seigneur Jean-Baptiste Côté, qui avait fait don à la fabrique de deux arpents de terrain.



PHARE DE L'ILE VERTE.

Tour polygonale en maçonnerie recouverte en bois peint en blanc. Lumière blanche fixe. En temps de brume on y lance toutes les 15 minutes des bombes de fulmicoton, même toutes les 5 minutes lorsqu'il y a un vaisseau à proximité.

L'Ile Verte a longtemps été desservie par les missionnaires de Tadoussac.

Une première chapelle fut bâtie à un endroit maintenant envahi par les eaux. Deux autres se succédèrent dans les environs de l'église actuelle, livrée au culte en 1850.

La Seigneurie de l'Ile Verte avait été concédée le 27 avril 1684, aux sieurs Dartigny et La Cardonière.

* * *

Si, de l'Ile Verte, vous tournez vos regards vers l'embouchure du Saguenay, vous apercevrez sur le fleuve, une petite tache. C'est l'île Rouge, fameuse par les nombreux naufrages

dont elle fut la cause, avant que le gouvernement y eut placé un phare flottant, muni d'un puissant sifflet et d'une cloche sous-marine. Emery de Caën fuyant les vaisseaux de Kertk vint y échouer, en 1629. Un brouillard épais lui permit d'échapper à ses ennemis et de dégager son navire.

C'est sur le récif sud-est de cette île que vint périr un des plus fins voiliers qui aient jamais fréquenté les eaux du Saint-Laurent: Le *Pride of Canada,* vaisseau en fer, alors sous la charge du pilote Edouard Labrecque. L'équipage put prendre les chaloupes, mais l'une d'elles montée par quatorze hommes ne fut jamais revue.



Phare de l'Ile Rouge.

Tour ronde en pierre grise, surmontée d'une lanterne en fer peinte en rouge. Lumière blanche et tournante donnant trois éclats de lumière à 10 secondes d'intervalle, puis s'éclipsant pendant 30 secondes.

Plus tard au printemps, les pilotes, alors constitués en corporation, descendant prendre leur poste, aperçurent sur le banc est de l'île Rouge, la barque *Hélène,* venant du pays de Galles. Personne n'était à bord, tous avaient péri. Ils y laissèrent deux des leurs: Thomas Simard et Edouard Demers, qui pendant leur séjour sur la barque essuyèrent une furieuse tempête et pensèrent périr à leur tour.

Ils constatèrent par le journal du bord que le capitaine s'était trompé et se croyait encore à quarante milles plus bas.

Là aussi périt la *Magda.*

* * *

A plusieurs milles plus bas que l'Ile Verte, perchée sur une haute pointe, se dresse la belle et vaste église de TROIS-PISTOLES.

Ce nom, emprunté à une ancienne pièce de monnaie, et donnée à une rivière aux eaux limpides, puis à la paroisse qui s'éleva sur ses bords, a toujours intrigué les touristes. Pour satisfaire leur curiosité, on a inventé des histoires plus invraisemblables les unes que les autres. Sir James M. Le Moine lui-même, dans son *Album du Touriste,* a commis cette erreur. Il était pourtant si facile d'accepter la version de la famille Rioux, premiers seigneurs de Trois-Pistoles, qui a pour elle toutes les vraisemblances: Vers 1621, alors que MM. de Caën et de Monts faisaient la chasse aux Basques et aux contrebandiers qui voulaient frustrer la compagnie par la traite de la pelleterie à Tadoussac, une barque vint s'échouer sur les battures du bout d'en haut de l'île aux Basques. La provision d'eau ayant été épuisée à bord, on se rendit à terre où l'on apercevait le courant clair et limpide d'une rivière pour remplir les tonneaux.

Deux matelots et un second se rendirent en berge, pour puiser de l'eau à la rivière qui se déchargeait dans le fleuve, en face de leur navire échoué. Arrivés à son embouchure, ils remontèrent le courant jusqu'à l'endroit où l'eau douce rencontrant l'eau du fleuve forme une borne facile à discerner et se mirent à remplir leurs barils.

Pendant que les matelots accomplissaient leur travail, le second, assoiffé, tira de sa poche, un joli gobelet qu'il voulut remplir d'eau pour se désaltérer; mais, par malheur, le gobelet lui échappa, allant au fond de la rivière, sans qu'il lui fut possible de le repêcher. Et le marin de s'écrier: " Eh bien! voilà *trois pistoles* de perdues"; et les matelots de répondre: "La rivière va y trouver son nom; nous l'appellerons la rivière des Trois-Pistoles."

De retour au vaisseau, on ne manqua pas de raconter l'aventure qui se transmit de bouche en bouche jusqu'à Tadoussac, où demeuraient les missionnaires qui devaient plus tard évangéliser la côte sud, et jusqu'à Québec, qui était alors en pleine formation.

La famille Rioux conserve une autre tradition, celle-ci plus authentique, puisqu'elle-même y a joué un rôle important et qu'elle possède encore une relique précieuse du fait.

C'était en 1769, le père Amable-Ambroise Rouillard, vénérable récollet, mieux connu sous le nom de *Père Ambroise,* était depuis plusieurs jours l'hôte du seigneur de Trois-Pistoles. Il logeait toujours chez lui, lorsque dans ses courses apostoliques, il s'arrêtait à TROIS -PISTOLES, pour y exercer le saint ministère.

Pendant qu'il était là, il vint à passer par le village, un de ces portraitistes ambulants, dont on voit encore les oeuvres



LE PERE AMBROISE,

missionnaire recollet, en route pour ses missions, dans les premiers temps de la colonie, d'après une esquisse du temps.

dans nombre d'anciennes familles. M. Rioux et d'autres notables eurent le désir de faire poser le père, pour conserver au milieu d'eux les traits du vénéré missionnaire. Le bon père ne s'en souciait guère, mais pour faire plaisir à ses hôtes, il consentit. Lorsque le portrait fut terminé, on l'exposa dans la *Chambre de Compagnie* et les gens du village furent admis à le voir. Tous s'extasièrent sur la ressemblance; ils l'y voyaient, en effet, tel qu'il leur apparaissait tous les jours,

avec sa soutane et son bréviaire sous le bras. Quand le peintre et tout le monde furent partis, le père dit à la famille Rioux: " Savez-vous l'effet que me fait ce portrait? j'y ai l'air d'un noyé".

Quelques jours plus tard, sa mission terminée, le père Ambroise se préparant à partir, demanda à M. Rioux s'il n'aurait pas un vieux gobelet de fer-blanc à lui donner, pour remplacer celui qu'il avait perdu, il ne savait pas trop comment.

M. Rioux, prenant sur le buffet un gobelet d'argent, pria le père de l'accepter en souvenir de lui, mais celui-ci refusa, disant qu'il ne lui était pas permis d'accepter autre chose qu'un gobelet de ferblanc.

Le bon seigneur parut si affligé de ce refus et insista tellement que le moine lui dit: "Vraiment vous me demandez une chose qu'il m'est impossible de faire; si je prenais ce gobelet ce ne pourrait être qu'à titre de prêt et à la condition de vous le rendre,... et si j'allais le perdre comme l'autre!

—Eh bien! soit, reprit M. Rioux, vous me le rendrez à moi ou à ma famille, et si vous le perdez, le bon Dieu se chargera de nous le rendre.

—Qu'il soit donc fait suivant votre désir et Dieu vous rende, à vous et à votre famille, toutes les bontés que vous avez eues pour son indigne serviteur.

Quelques heures plus tard la famille Rioux et les voisins étaient sur le rivage pour voir partir celui dont la présence était pour tous une consolation et un bonheur. On eut dit, tant ils étaient tristes qu'ils conduisaient un père chéri à sa dernière demeure.

C'était en effet, hélas! la dernière fois qu'ils devaient voir le saint missionnaire. Il partit dans un canot d'écorce conduit par deux hommes, deux Rioux. Ils n'étaient pas très loin de Rimouski, terme de leur voyage lorsqu'en contournant un avancement, nommé Pointe-à-la-cive, une vague énorme, fit chavirer la frêle embarcation. Le père Ambroise se noya, ses compagnons se sauvèrent avec peine en se cramponnant au canot.

Le lendemain matin, quelle ne fut pas la surprise de Madame Rioux, lorsqu'en faisant son ménage, elle aperçut le gobelet d'argent, à l'endroit même où elle avait vu son mari le prendre

pour le donner au missionnaire. Se rappelant alors ce que le père Ambroise avait dit à propos de son portrait, elle eut le pressentiment qu'il était noyé. La nouvelle de sa mort fut bientôt confirmée par le retour des naufragés.

Ce fut un deuil général dans tous les établissements, de Kamouraska à Gaspé, que le bon récollet desservait depuis plus de quarante ans et où il était aimé comme le meilleur des pères et vénéré comme un saint. La coupe, comme bien on le pense vaut maintenant son pesant d'or et la famille Rioux la conserve religieusement.

Ce que nous venons de raconter se passait sur une langue de terre, qui s'avance parallèlement au fleuve et forme une baie assez spacieuse, au fond de laquelle se jette un jolie petite rivière, très active. Dans cette baie, par une belle après-midi de juin 1696, accostait une embarcation assez considérable, portant Jean Rioux et sa famille.

Cultivateur très aisé de l'Ile d'Orléans, il venait d'échanger avec Charles Denis de Vitré, ses belles terres, en pleine culture, pour la seigneurie des Trois-Pistoles, s'étendant de l'Ile Verte à la rivière des Trois-Pistoles. Ce dernier en avait obtenu la concession, le 6 janvier 1687.

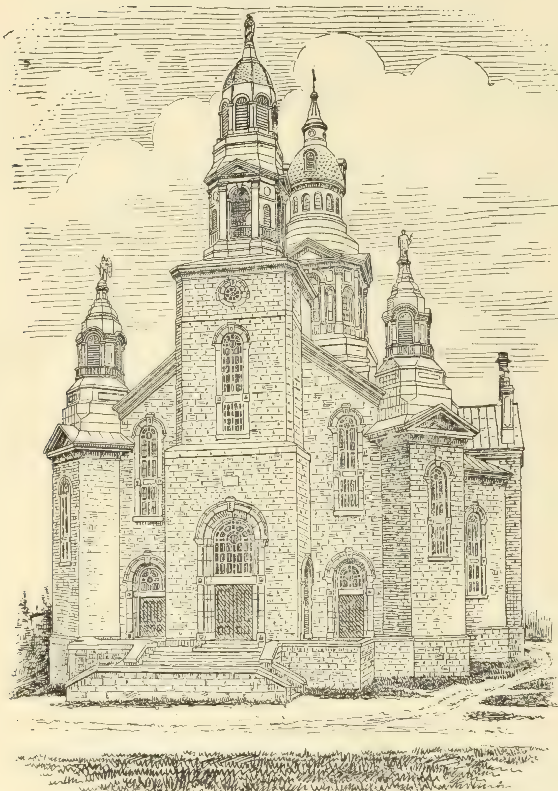
Le courageux colon résolut tout de suite de s'établir sur la pointe. Avec son fils aîné, Nicolas, il commença les abatis et peu d'années après un spacieux manoir avec ses dépendances assurait à sa famille et à ses descendants une résidence confortable. Non loin de sa maison, il bâtit une chapelle, bien humble, il est vrai, mais qui, pendant plus de quatre-vingts ans servit aux missionnaires pour accomplir les cérémonies du culte, et aux colons pour venir retremper leur courage pendant les jours pénibles, où le prêtre ne pouvait se joindre à eux.

Devenu par la mort de son père, deuxième seigneur des Trois-Pistoles, Nicolas Rioux agrandit la seigneurie, en achetant du Sieur de la Minotière une lieue de terre, en front, du côté d'en bas et en obtenant de l'intendant Bigot, la concession de tout le terrain qui s'étendait entre sa nouvelle acquisition et la seigneurie du Bic.

Son frère Vincent vint s'établir sur la nouvelle propriété et ce sont ses descendants qui furent plus tard les Rioux propre-

ment dit, tandis que les enfants de Nicolas étaient désignés sous le nom de *Rioux de la Grand'maison.*

Le père de La Brosse desservit les Trois-Pistoles après la mort du Père Ambroise. Trouvant l'ancienne chapelle trop petite et presque en ruine, il obtint du seigneur la concession d'un terrain pour y bâtir une seconde chapelle. Il ne put la voir commencer, mais elle était presque terminée et ouverte au culte, en 1790, sous le vocable de Notre-Dame des Anges. Trente-huit ans plus tard, le 10 décembre 1828, la paroisse était érigée canoniquement sous le nom de Notre-Dame des Neiges et possédait un curé résident.



Eglise Notre-Dame des Neiges de Trois-Pistoles.

Trois-Pistoles est célèbre pour les luttes et les procès qui eurent lieu entre les habitants de la pointe et ceux de la Côte pour posséder l'église paroissiale. Ceux-ci avaient réussi, malgré l'opposition des premiers à faire changer le chemin tortueux et plein de côtes, qui suivait les sinuosités de la rive, pour un tracé plus droit, sur le haut du plateau. Fiers de leur succès ils se mirent en tête d'avoir aussi, sur la hauteur, l'église de la paroisse.

N'ayant pu obtenir la permission de l'autorité diocésaine, ils se mirent à l'oeuvre quand même, et en peu de temps, le clocher se dressait dans l'air, mais l'église resta sans desservant pendant près de douze ans et occasionna bien des querelles, des procès et des scandales. Enfin, en 1852, Monseigneur Baillargeon vint en personne aux Trois-Pistoles, et réussit à apaiser les esprits. Jugeant que l'église du haut était plus centrale, il décida qu'elle serait désormais l'église paroissiale.

L'église monumentale qui fait maintenant l'orgueil de Trois-Pistoles fut commencée en août 1885, et livrée au culte le 28 juin 1888.

L'année 1839 faillit se terminer pour les gens de Trois-Pistoles par un deuil général. Le jeudi avant Noël, les habitants de la pointe, en sortant le matin, furent témoins d'un spectacle jusqu'alors inouï: la mer à perte de vue, présentait un vaste pont de glace, parsemé d'innombrables points noirs, luisants et mouvants. Bientôt la population tout entière fut sur le rivage et reconnut qu'elle était en présence d'un immense troupeau de loups-marins.

Quelle fortune! En un instant tous les hommes disponibles que comptait la paroisse furent sur la glace, armés de haches et de couteaux et le massacre commença. Avant le soir plus de 700 loups-marins gisaient sur la glace. On commençait à les charger sur des traîneaux, lorsque soudain, on s'aperçut, avec effroi, que la glace poussée par un vent de terre, s'était détachée du rivage. Ceux qui étaient près du bord purent se sauver, mais plus de deux cents personnes affolées se virent entraînées au large. La douleur des parents, impuissants sur le rivage, les cris de détresse des malheureux sur la glace flottante offraient un spectacle poignant et inoubliable. La foule éperdue, agenouillée sur la rive implorait le ciel. Debout sur la pointe, M. Pouliot, le curé, donna l'absolution à ces pauvres gens qu'on ne distinguait plus dans l'obscurité et l'éloignement; il fit voeu, en leur nom, que tous feraient une communion générale s'ils étaient sauvés. De leur côté, sur ce pont flottant qui s'éloignait toujours, ils promirent d'élever un monument au Divin Crucifié s'Il les amenait au port du salut.

Soudain le vent changea et l'énorme banquise, qui déjà com-

mençait à se désagréger vint s'échouer sur un rocher connu sous le nom de petite Rassade, en face du cap Marteau, entre Trois-Pistoles et Saint-Simon. A neuf heures du soir, tout le monde était en sûreté. Ce fut un délire de joie et de reconnaissance. Pas un seul ne manqua à la communion de Noël, et quelques jours plus tard, l'énorme croix de bois, que l'on voit encore aujourd'hui sur le rocher des Rassades, fut érigée par ces braves gens, en témoignage de leur gratitude. Les traîneaux, les vieux canots, les débris de loups-marins que l'on trouva le long du rivage jusqu'à Rimouski, et même plus bas, firent voir le sort qui attendait ces pauvres gens, si la Providence n'était venue à leur secours.

Ne quittons pas Trois-Pistoles, sans dire un mot du Père Dupont: l'ermite de Trois-Pistoles. Moine de l'ordre des bénédictins dont le nom véritable était Dom Georges-François Poulet, il s'était laissé séduire par la doctrine des jansénistes, et fuyant son couvent, était venu se réfugier au Canada.

En 1715, au mois de juin, un habitant de la pointe venu jusqu'à la rivière des Trois-Pistoles, fut surpris d'apercevoir une pauvre cabane sur le penchant du ravin au fond de laquelle elle coule. Curieux, il s'approche et se trouve en face d'un inconnu aux allures monastiques, qui lui dit se nommer Dupont et être venu sur ces bords pour fuir le monde pervers et se rapprocher du Grand Maître qui commande à la vie et à la mort.

Cet étrange personnage fut bientôt le sujet de toutes les conversations. Il avait un langage qui dénotait un homme de bonne famille et de haute éducation. Il passa plus d'un an dans cet hermitage, partageant son temps entre le travail manuel et la prière, mais ne paraissant jamais à l'église. L'été il vivait de fruits sauvages; en hiver, il venait quêter sa nourriture au village. Sa figure grave et pleine de recueillement annonçait une vie ascétique; ses vêtements quasi en lambeaux, gardaient la forme de ceux des anachorètes.

Pressé de questions sur son passé et ne voulant pas répondre, il résolut de laisser la place. Un jour, on trouva la cabane en cendre et son occupant disparu. Ce ne fut que plus tard qu'on apprit sa véritable histoire. Il était retourné à Québec, où il

avait déjà séjourné lors de son arrivée au Canada, puis il était parti pour l'Europe.

* * *

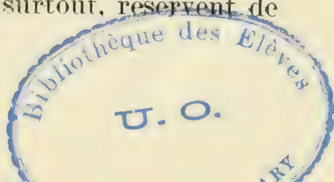
Nous avons déjà parlé de l'île aux Basques qui se trouve au large de Trois-Pistoles. Si l'on en croit la tradition, bien des années avant l'arrivée de Jacques Cartier dans le Saint-Laurent, les Basques y faisaient la pêche à la baleine qui, comme on le sait, était abondante dans le fleuve jusqu'à Tadoussac. Ils auraient construit sur cette île des fourneaux monstres, pour faire fondre l'huile de ces cétacés, ainsi que des morses et des phoques. Charlevoix nous dit avoir vu les restes de ces fourneaux.

Plus tard lorsque les Français se furent établis à Tadoussac, ces hardis pirates y organisèrent un système de contrebande pour faire la traite des pelleteries avec les sauvages de cet établissement, lorsqu'ils savaient son port libre de vaisseaux français. Lorsqu'en 1621, de Caën et de Monts résolurent de les exterminer, c'est sur cette île qu'ils trouvèrent un refuge.

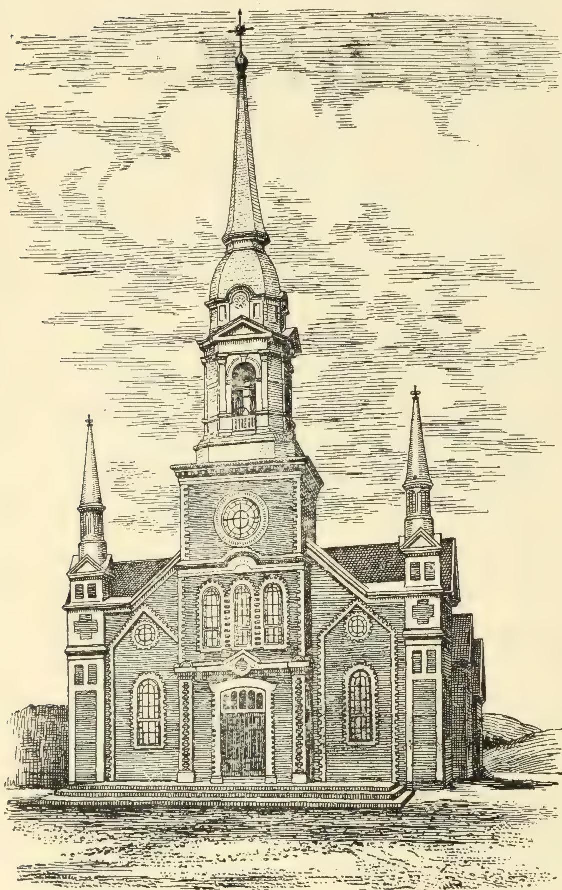
* * *

Les paroisses de Saint-Simon et de Saint-Fabien, que nous passons avant d'arriver au Bic, furent fondées par des familles venant de Trois-Pistoles et érigées canoniquement quelques années plus tard. Pendant plusieurs années elles furent desservies par les curés des paroisses voisines.

L'église actuelle de Saint-Simon fut livrée au culte et bénite par Monseigneur Baillargeon, le 19 juillet 1855. Elle fut agrandie en 1898. Le village de Saint-Fabien, quoique de date plus récente, a rapidement pris le dessus, grâce, sans doute, à la fertilité de ses terres et au commerce de bois qui y est très actif. Situé sur un territoire extrêmement pittoresque, entrecoupé de rivières et de lacs remplis de poissons, il offre en plusieurs endroits, des sites vraiment grandioses. Des montagnes, courant en triple rangée parallèle, y ajoutent un décor sévère et imposant. Les bords du fleuve surtout, réservent de



toutes particulières impressions à ceux que n'effraie pas l'immense barrière de pics et de rochers s'élevant sur la rive même; ici, les flots battent des "murailles" crénelées qui bravent leurs attaques inutiles; là, ils s'engouffrent avec fracas dans une caverne, que sa voute gothique a fait surnommer "La Chapelle". Plus loin, ils viennent mourir sans bruit dans des anses profondes, comme celle *de la cive,* près de laquelle le père Ambroise trouva la mort, ou bien, contournent avec respect de longues pointes hardies. Ici, de larges baies, entre autres celle du Ha! Ha!, réflètent l'azur du ciel et servent de miroir aux orgueilleuses montagnes qui les bordent de toutes parts. A quelques pas du rivage, *l'îlot des flacons* dort au sein de l'onde, pendant que trois caps échelonnés à sa droite montent la garde, avec le majestueux *Cap à l'orignal* sur les restes du vaisseau naufragé, qui confia à l'îlot nombre d'antiques flacons. Tout là-bas, l'île du *Bic,* avec le *Bicquet* comme sentinelle d'avant poste, forme le piquet d'honneur placé

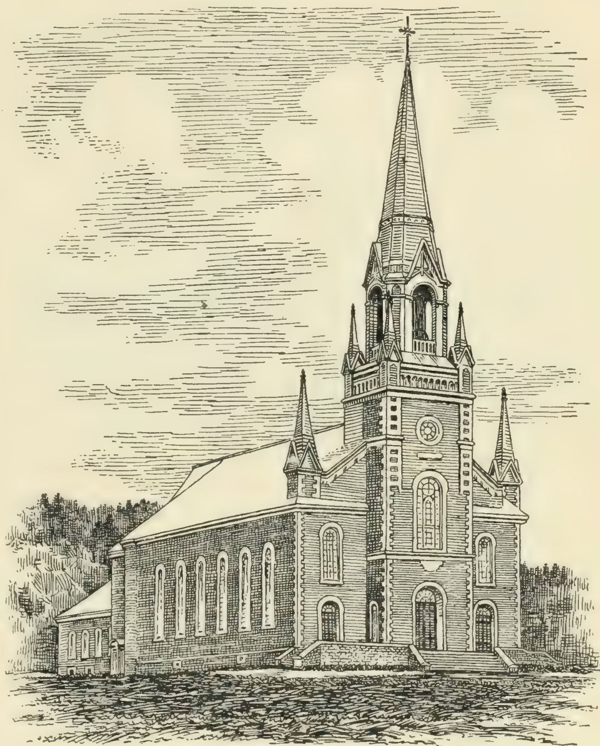


Eglise de Saint-Fabien.

par le Créateur devant le site ravissant qui servit de berceau au joli village du Bic.

* * *

Le BIC est, en effet, situé dans un endroit exceptionnel. Devant lui, s'étend un bassin assez vaste pour être majestueux, assez petit pour être embrassé d'un coup d'oeil; la plage, découpée de dentelures profondes est accidentée de platins, de caps et de falaises; en arrière-plan, de hautes montagnes taillées profusément; enfin, deux belles rivières descendent en cascades et en rapides des gorges voisines et versent leurs eaux limpides aux deux extrémités de la baie du Bic. C'est dans cette baie, dont l'entrée fermée par deux caps élevés, est rendue plus étroite encore par deux îlots escarpés et sauvages, que la légende place le massacre d'une cinquantaine de familles de micmacs par une bande de cent Iroquois. Cet évènement aurait eu lieu, au printemps de l'année qui précéda le premier voyage de Jacques Cartier au Canada. Celui des deux îlots qui a été le témoin de



Eglise Sainte-Cécile.—Bic.

cette tuerie porte encore le nom d'*Ilet au Massacre*, et les dénominations lugubres de Cap Enragé et de Cap au Corbeau que portent les deux pointes ne seraient pas étrangères à ce fait. On dit que jamais depuis, les micmacs ne voulurent camper au Bic, et encore aujourd'hui, ce n'est pas le premier venu qui s'en irait visiter ces lieux, par une nuit obscure, alors que le vent gémit à travers les sapins et les crevasses des rochers, comme une âme en peine!



Phare de l'Ile Bicquette.

Tour ronde, blanche, en maçonnerie recouverte en bois. Lumière blanche tournant en 45 secondes. A 50 pieds au nord se trouve une bâtisse en bois peint en blanc avec toit rouge; elle contient un cornet à vapeur résonnant pendant 10 secondes, à intervalles de 50 secondes.

Après la reddition de Québec à Champlain par les Kertk, deux jésuites vinrent se fixer au Bic pour veiller aux besoins spirituels des sauvages des environs. En 1638, Montmagny y établit un poste pour l'échange des pelleteries, mais ce ne fut que près de cent cinquante ans plus tard qu'on y vit des colons permanents.

La seigneurie du Bic, concédée en mai 1675, à monsieur de Vitré, passa aux mains de M. Azarias Pritchard, puis, vers 1825, devint la propriété du seigneur Campbell. Vingt-cinq ans plus tard, la paroisse du Bic fut érigée canoniquement sous le vocable de Sainte-Cécile. La belle église que l'on admire aujourd'hui, en remplace une première devenue la proie des flammes dans la nuit du 17 au 18 août 1890.

Jusqu'en 1905, le Bic fut le poste des Pilotes qui montent les vaisseaux jusqu'à Québec. L'Hercule, le premier remorqueur

qui ait fait le service sur le Saint-Laurent, voyageait dès 1824, entre le Bic et Québec.

Le baron Pierre de Bois d'Avaugour chargé, en 1663, de voir comment la France pourrait assurer sa domination sur toute l'Amérique du Nord, avait désigné le Bic comme étant un des endroits que l'on devait fortifier.

L'île du Bic fut habitée, en 1775, par un nommé Ross. Ce fut sur le récif sud-est de cette île que vint périr le brick *Thétis*.

Sur la petite île Bicquette, dont les récifs sont excessivement dangereux, le gouvernement a fait placer, en 1844, un phare avec un sifflet à vapeur.

* * *

A quelques milles plus bas, nous apercevons l'île Saint-Barnabé, qui semble s'étendre pour protéger contre la fureur des flots la baie, au centre de laquelle s'élève la jolie ville de Rimouski. Cette île inhospitalière fut pendant quarante ans habitée par un ermite, qui, avec la permission du seigneur de la place, vint s'y installer, en 1728. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il arriva, à pied, demander l'hospitalité à M. Lepage. Il disait se nommer Toussaint Cartier et être le seul survivant du naufrage d'un navire français. Il se construisit une cabane dans un endroit où il trouva un peu de terre arable, pouvant suffire à ses modestes besoins d'anachorète. Il mourut le 30 janvier 1767, après avoir mené une vie exemplaire.

Pendant son séjour dans l'île, il eut le bonheur de pouvoir sauver quelques victimes d'un double naufrage. *La Macrée*, frégate du roi, avait fait naufrage sur la côte nord, à un endroit appelé le Gros Mécatina. Une bonne partie de l'équipage de trois cents hommes périt, mais il en resta encore trop, pour qu'ils ne fussent pas exposés à mourir de faim pendant l'hiver, dans le petit comptoir que M. Jean Taché y tenait pour la traite des pelleteries. Celui-ci mit à leur disposition un petit bâtiment abandonné qu'ils nommèrent le *Sneau*, et sur lequel ils s'embarquèrent, malgré un froid intense, pour se rendre à Québec. Le *Sneau* vint faire naufrage, à son tour, pendant une

nuit sombre, sur la pointe d'en bas de l'île Saint-Barnabé. Le lendemain matin, l'ermite les trouva sur le rivage, à l'entrée du bois, serrés les uns contre les autres et mourant de froid. Il conduisit à sa maisonnette, qui put à peine les contenir à rangs pressés, ceux que la mort avait épargnés et demanda aux gens du village de venir les chercher. Plusieurs moururent encore pendant le trajet jusqu'au village, d'autres pendant l'hiver chez les habitants qui les avaient recueillis; quatre seulement purent gagner Québec le printemps suivant. A marée basse, on peut encore voir les restes du petit navire en chêne, à l'endroit, qui, depuis ce naufrage, porte le nom de *l'Anse au S'nau.*

* * *

RIMOUSKI, situé à 180 milles en bas de Québec, est le siège d'un évêché depuis le 15 janvier 1867.

La seigneurie de Rimouski fut accordée au Sieur Augustin Rouër de la Cordonnière, le 24 avril 1688 et cédée par celui-ci au sieur René Lepage de Sainte-Claire, le 10 juillet 1694.

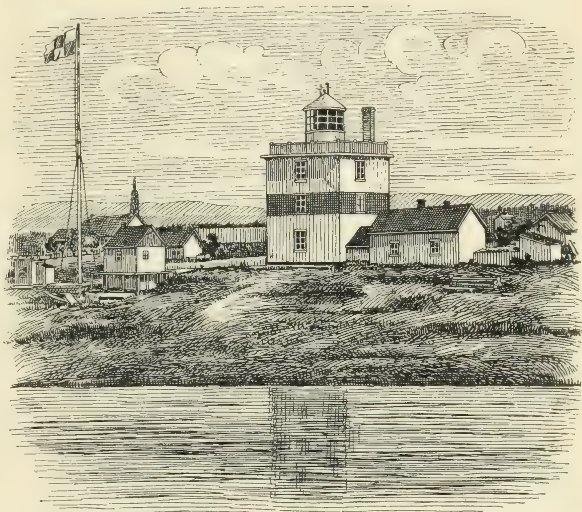
René Lepage était le fils du premier habitant de Rimouski, Germain Lepage, qui mourut à l'âge de cent-un ans après avoir passé quarante-six ans dans la ville qu'il avait fondée. Ce vénérable vieillard suppléait le missionnaire auprès des premiers colons de Rimouski, dans l'intervalle de ses visites, qui dans les premiers temps, n'avaient lieu que tous les deux ou trois ans. C'est en son honneur que la paroisse et le diocèse ont été mis sous le patronage de saint Germain de Paris.

Une première chapelle, en bois, fut érigée en 1712, mais elle tomba en ruine, et pendant six ans, l'office divin fut célébré au deuxième étage du manoir seigneurial, jusqu'au 18 juillet 1790, jour où l'on prit possession d'une église construite également en bois. Celle-ci fut remplacée par une église en pierre livrée au culte en 1840, onze ans après l'érection canonique de la paroisse par Mgr Panet. (30 janvier 1829).

On se souvient que les cloches de l'église de Rimouski furent de celles qui sonnèrent spontanément, pour annoncer la mort

du père de la Brosse. Rimouski est un nom micmac qui signifie *maison du chien.*

En arrière de la ville, on aperçoit une chaîne de montagnes désignée sous le nom de "Muraille du Bic"; à l'est dans le lointain s'élance à plus de 2,000 pieds de hauteur, le mont Commis. Sur cette montagne se trouve la gigantesque charpente calcaire d'une balaine, bien qu'elle soit à neuf milles du rivage.



Phare de la Pointe-au-Père.

Construction en bois, carrée, peinte en blanc avec une large bande horizontale noire. Lumière blanche tournant en 20 secondes. A côté se trouve une bâtisse blanche contenant un signal mu par air comprimé, et non loin la station du télégraphe qui annonce le passage des vaisseaux.

* * *

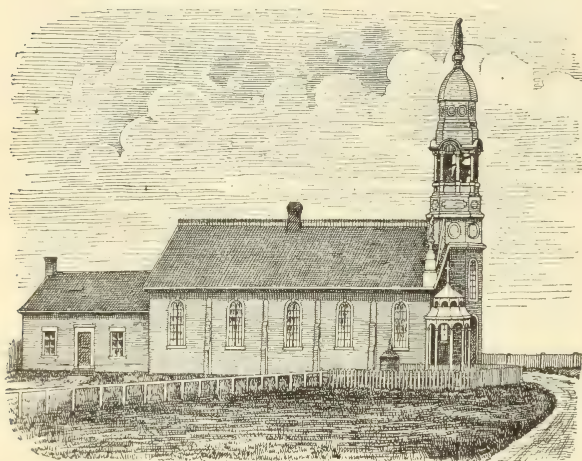
A quelques milles plus bas que Rimouski s'étend dans le fleuve la POINTE-AU-PERE, ainsi nommée en souvenir du père Henri Nouvel, S.J., qui y abordait le 7 décembre 1663. Le lendemain, fête de l'Immaculée Conception, le bon père y disait la messe avant de s'engager dans la forêt à la recherche des sauvages qu'il venait évangéliser.

La Pointe-au-Père est maintenant la station du pilotage de Québec; les paquebots y prennent les pilotes qui doivent

les monter à Québec et les redescendre jusqu'ici; là aussi, ils reçoivent et déposent les malles européennes.

En 1861, le gouvernement fit élever sur cette pointe un phare que le feu détruisit six ans plus tard, mais il fut immédiatement rebâti. En 1904, on y ajouta un signal de l'espèce connue sous le nom de Diaphone.

La Pointe-au-Père faisait partie de la paroisse de Rimouski, mais dès 1874, elle avait une chapelle bénite par Monseigneur Jean-Pierre-François Laforce-Langevin, premier évêque de Rimouski. En 1882, elle fut érigée en paroisse séparée, sous le vocable de Sainte-Anne, patronne des navigateurs. Promptement, elle devint un lieu de pèlerinage, et pour répondre aux besoins du culte, l'administration de la paroisse fut confiée, en 1903, aux pères de la Congrégation de Jésus et Marie, mieux connus sous le nom d'Eudistes.



Eglise Sainte-Anne de la Pointe-au-Père.

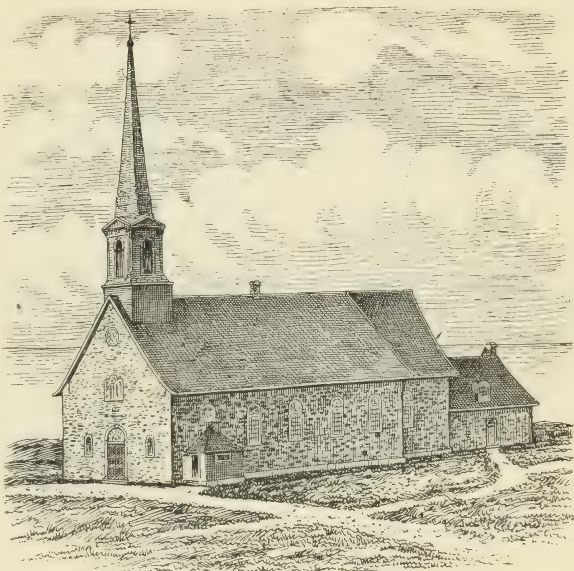
La chapelle, en bois revêtu de brique, occupe l'endroit le plus élevé de la pointe et fait face à une anse profonde dans laquelle se décharge le Torrent de Sainte-Anne. La tour, qui s'élance a plus de cent pieds de hauteur est surmontée d'une statue de Sainte-Anne, mesurant huit pieds de hauteur et pesant 900 livres.

Du perron de la chapelle, le pèlerin voit à ses pieds notre beau Saint-Laurent, immense comme un océan, dont la puissante voix lui chante la beauté et la grandeur de Dieu, élève

son âme et remue les fibres les plus nobles de son intelligence et de son coeur.

* * *

Sainte-Luce et Sainte-Flavie que nous rencontrons en descendant, sont des paroisses de formation récente. SAINTE-LUCE doit son origine à Michel Desrosiers, fils du juge Antoine Desrosiers, qui, vers 1818, vint s'établir à l'endroit appelé Anse - aux - Caques, non vulgaire d'une espèce de molusques qu'on y trouvait en abondance après la fonte de la glace le printemps. La paroisse fut érigée canoniquement en 1829, et reçut son nom de Dame Luce-Gertrude Drapeau, épouse de Thomas Caseau, une des *seigneuresses* de l'endroit.



Eglise de Sainte-Luce

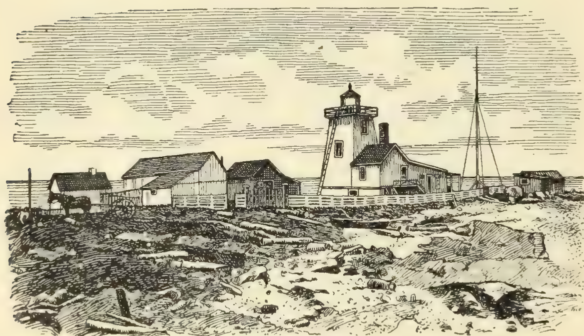
Sainte-Flavie fut aussi nommée d'après une de ses soeurs, Flavie Drapeau qui fit don de l'emplacement où l'on construisit l'église en 1850.

* * *

METIS que nous trouvons plus bas fut d'abord colonisé par des Ecossais. C'est un endroit charmant devenu un rival sé-

rieux de Cacouna, comme lieu de villégiature. En descendant de Sainte-Flavie, la côte décrit une courbe vers le large, puis revient subitement, à l'endroit nommé Pointe-aux-Snelles. Cette pointe protège la Grande-baie-de-Métis au fond de laquelle se jette la rivière du même nom. Ce cours d'eau est tout bordé de trembles, d'où la dénomination de "Métis", nom de cet arbre, en langue maléchite.

La maison Price avait autrefois un établissement considérable à l'embouchure de la rivière; elle l'a transporté plus haut, près d'une chute pittoresque. Ce fut l'origine de la paroisse de *Saint-Octave-de-Métis*, fondée le 2 février 1846, par Mgr Signai et nommée en l'honneur de Mgr Octave Plessis.



Phare de Métis.

Placé sur la pointe de Petit-Métis. Construction en bois peint en rouge, avec maison du gardien adjacente. Lumière alternant du rouge au blanc toutes les minutes.

C'est dans la paroisse de Saint-Octave, que l'Intercolonial quitte la côte et entreprend de gravir sur les hauteurs. Il y décrit des courbes et y fait trois stations, ce qui contribue à donner de l'importance à la place. On est à y bâtir une belle église en pierre, pour remplacer la première devenue trop vieille et trop petite. C'est un peu plus bas, en dedans d'une pointe, nommée Pointe-Métis, que se trouve *Petit-Métis*, cher aux villégiateurs.

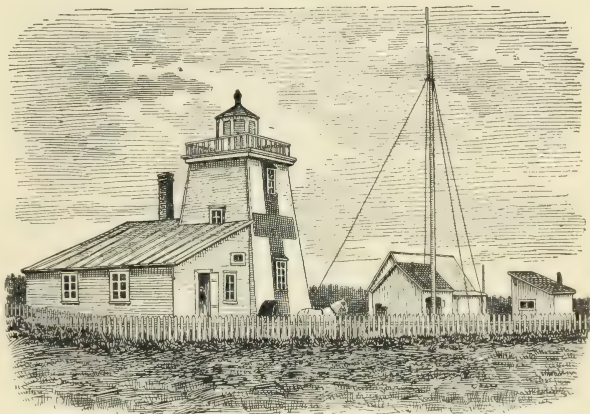
* * *

A l'éloignement du chemin de fer correspond une diminution dans l'importance des paroisses qui bordent le fleuve. Notons

cependant MATANE, qui possède une population de près de trois mille âmes. Cette paroisse, mise sous le patronage de Saint-Jérôme, en l'honneur du vicaire-général de Québec, M. Jérôme Demers, fut érigée en 1861. Matane signifie en langue micmac, "vivier de castor". Champlain parle de l'endroit qu'il nomme "Mantanne". Il avait sans doute appris ce nom des sauvages.

* * *

Plus bas encore nous apercevons le clocher de SAINTE-FELICITE, autrefois nommée Pointe-au-Massacre, on ne sait pas trop pourquoi. Ce fut Mgr Baillargeon, qui, le 5 décembre 1860, inspiré sans doute par le nom de l'endroit le changea en celui de cette mère sublime, qui, assistant au massacre de ses sept fils, les encourageait à subir les tortures plutôt que de renier Jésus.

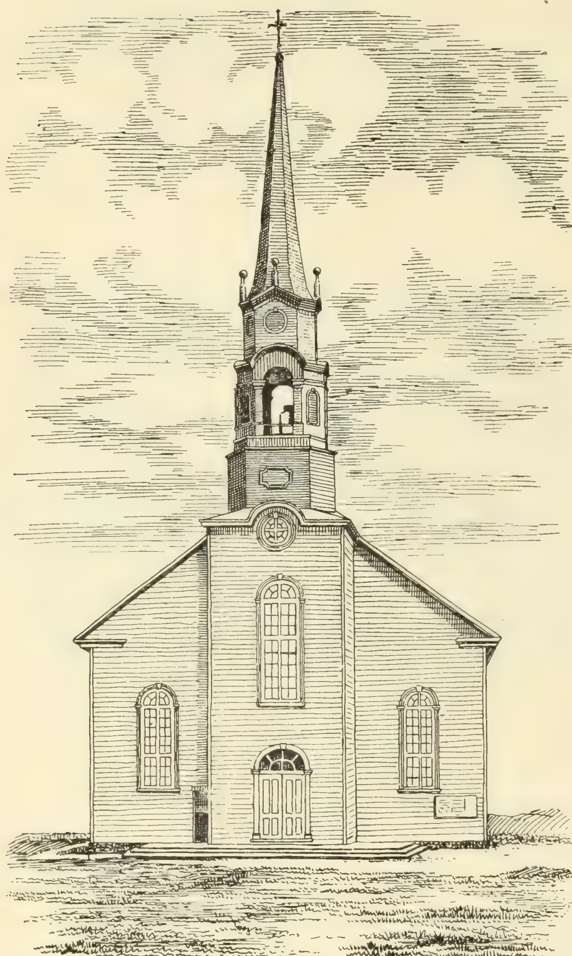


Phare de Matane.

Bâtisse en bois avec demeure du gardien attachée. Lumière blanche fixe, station du télégraphe à côté.

* * *

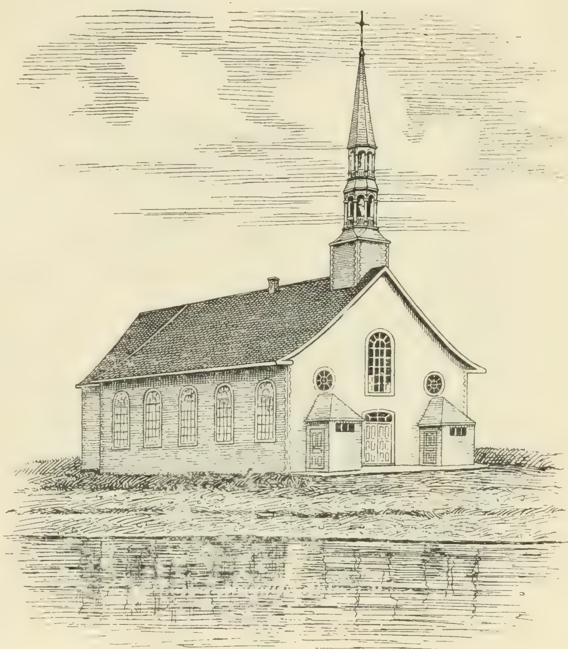
A quelque distance de Sainte-Félicité se trouve une quantité de petits rochers isolés, de formes arrondies et de couleur brune. On dirait d'énormes crapauds pétrifiés et ce nom a été prodigué à l'endroit : Gros-Crapaud, Petit-Crapaud, Anse-Crapaud. Tout auprès, se trouvent les îlets Méchins, vis-à-vis



Eglise de Sainte-Félicité.

desquels M. J.-C. Taché place la scène d'une légende très agréablement racontée par lui dans les Soirées Canadiennes. C'était vers 1668. Deux missionnaires jésuites descendirent de Québec à Tadoussac, où ils se séparèrent. L'un d'eux resta pour s'occuper des missions de la côte Nord, l'autre accompagné d'un Canadien se fit traverser le fleuve par des Montagnais de Tadoussac, qui le déposèrent à Cacouna. Il voulait porter la bonne nouvelle sur les côtes de la Gaspésie et engagea un canot maléchite pour le transporter à destination avec son compagnon. Ce canot était monté par deux sauvages dont l'un était baptisé et l'autre hésitait à cause des obligations qu'impose le vrai christianisme. Le cinquieme jour, en serrant le rivage, les voyageurs venaient de parcourir le Passage-des-Crapauds et s'étaient

arrêtés en face des Ilets Méchins, endroit délicieux, aimé des pêcheurs, mais autrefois redouté des sauvages. Les Méchins sont deux petits rochers situés à une faible distance du rivage. Ils en sont séparés par un étroit chenal, assez profond pour servir de hâvre aux petites embarcations. Derrière la plage, le terrain s'élève graduellement jusqu'au sommet d'une montagne, d'où descend un ruisseau à l'eau la plus pure et la plus fraîche qu'il soit possible de désirer.



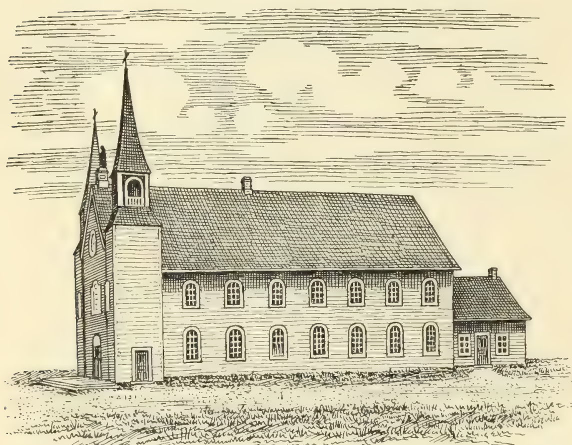
Eglise de Saint-Ulric de Tessierville village situé un peu au-dessus de Matane.

Le sauvage infidèle n'avait consenti qu'avec répugnance à s'arrêter en cet endroit, dans la crainte d'Outikou, génie du mal, qui, disait-il, habitait cette montagne. En effet, pendant la nuit, qui fut sombre, il crut voir le géant armé d'un énorme bâton venir pour se saisir de lui. Il poussa un grand cri et se précipita vers le père demandant le baptême. Celui-ci eût peine à le calmer. Le jour venu, le sauvage entraîne le missionnaire à l'entrée du bois et lui montrant un pin sec étendu sur le sol, lui dit : Voici le bâton qu'Outikou avait à la main. Si j'ai été sauvé, c'est qu'avant de m'endormir, j'avais mis ton crucifix sur ma poitrine. L'homme de Dieu, avant de partir fit une croix qu'il éleva, en souriant, pour

qu'Outikou ne revint plus. Les montagnais disent que, depuis ce jour, il s'est retiré dans les environs du lac Mistassimi, chez les Nashkapiouts, dont le nom signifie: sauvages qui ne prient pas.

* * *

Au loin nous apercevons le Cap-Chat ou plutôt le *Cap-de-Chatte*, ainsi nommé par Champlain en souvenir du commandant qui avait obtenu du roi de France la permission de fonder un établissement au Canada. Tout auprès du cap se trouve la paroisse de Saint-Norbert érigée le 12 mai 1864. Sa population de près de 1500 âmes a presqu'entièrement abandonné la pêche, pour se livrer à l'agriculture.



Eglise de Sainte-Anne des Monts.

Au Cap-de-Chatte commence la Gaspésie dont le littoral va faire passer sous nos yeux une série ininterrompue de superbes paysages où le pittoresque le disputera au grandiose.

Là aussi cesse le majestueux Saint-Laurent. En cet endroit, il a plus de cinquante milles de largeur; une ligne imaginaire tirée entre le cap et la Pointe-de-Monts, sur la rive nord, forme sa démarcation d'avec le golfe.

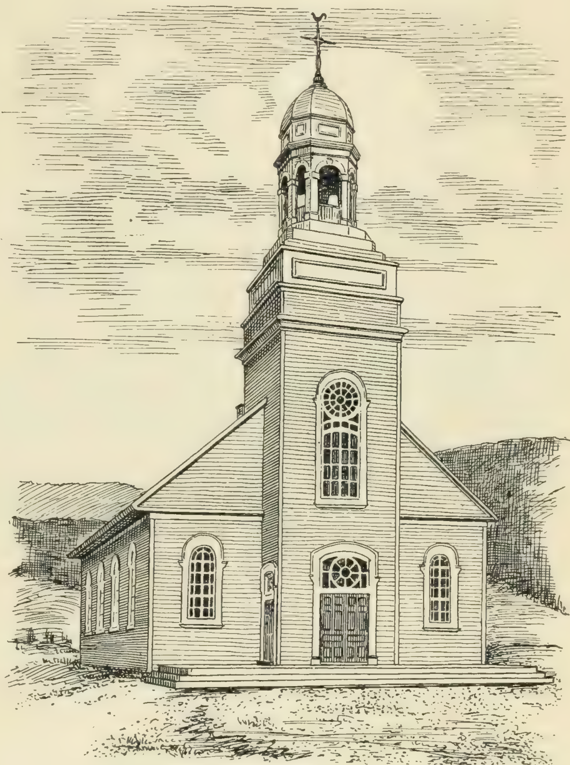
En 1813, le vaisseau qui portait le premier régiment d'infanterie royale anglaise fit naufrage sur le cap de Chatte.

C'est tout près d'ici, que se termina brusquement, le 1er août 1534, le premier voyage d'exploration que fit Jacques Cartier.

* * *

A peine passés le cap de Chatte, nous apercevons SAINTE-ANNE-DES-MONTS, florissante paroisse érigée en 1863. Sa population de 1800 âmes vit encore en grande partie de la pêche. Nous y faisons escale.

* * *



Eglise de Saint-Maxime.—Mont-Louis.

Quelques heures de navigation que nous employons à admirer les superbes montagnes qui bordent le rivage et les nombreux cours d'eau qui se faufilent entre elles pour se jeter dans le golfe, nous conduiront au MONT-LOUIS, paroisse dédiée à Saint-Maxime, en 1875. Mont-Louis était déjà un très important port de pêche, lorsqu'il fut détruit, en 1758, par un détachement de 300 soldats anglais, venus à pied de Gaspé, pour brûler ses maisons et ramener prisonniers ceux qui s'y trouvaient.

Est-ce en souvenir de ce malheur que la première

anse que l'on voit après Mont-Louis porte le nom de Anse Pleureuse?

Une petite chapelle fut construite à Mont-Louis en 1849, l'église actuelle fut ouverte au culte en 1896.

* * *

Nous continuons à cotoyer le rivage de manière à pouvoir distinguer les détails du paysage et tout ce qui s'y passe; cela rend le voyage excessivement intéressant. Nous passons le *Cap de la Madeleine*, où se trouve une petite chapelle desservie par le curé de Mont-Louis. Ce cap s'élève perpendiculairement à la grève. Jacques Cartier le désigne sous le nom de cap Montmorency. Du temps que les jésuites avaient une mission près du cap, il portait le nom de cap des Trois-Rivières; ils changèrent ce nom en celui qu'il porte aujourd'hui, en l'honneur de M. de la Ferté, abbé de la Madeleine, grand bienfaiteur des missions sauvages, que nous connaissons déjà et qui leur avait donné, le 20 mars 1651, le terrain où ils établirent leur mission.



Phare de la Rivière Martin,

Situé entre Sainte-Anne des monts et Mont-Louis, construction carrée en bois avec demeure du gardien adjacente, le tout peint en rouge. Sa lumière blanche est fixe.

Derrière un banc de sable que la mer façonne tous les jours en croissant, la rivière de la Madeleine, une des plus considérables de la Gaspésie, noue ses méandres dont la tranquillité n'est troublée que par la truite et le saumon qui y saute. Autrefois,

la loutre, la martre et le vison, abondaient sur ses bords et le caribou venait se désaltérer dans ses eaux.

Si l'on en croit la légende, un être mystérieux que les pêcheurs nommaient le Braillard de la Madeleine, séjourna longtemps sur les bords enchanteurs de cette rivière. La nuit, surtout, il poussait des lamentations épouvantables et personne n'osait s'y aventurer. Un jour cependant, continue la légende, le curé Painchaud, dont nous avons déjà fait la connaissance, passant près d'ici, pria le capitaine de la goélette qui le portait, de le mettre à terre. Quatre heures de temps, le braillard hurla comme il ne l'avait pas encore fait de mémoire de vieillards, mais tout à coup, les lamentations cessèrent, et M. Painchaud hêla la chaloupe. Dès qu'il eut mis pied à bord, chacun remarqua que sa soutane était trempée de sueur, mais aux questions qu'on lui fit, l'abbé ne voulut jamais répondre. Nul ne sut ce qui s'était passé dans le bois, mais une chose reste positive, c'est que depuis cette nuit, les matelots du large n'entendent plus les lamentations du braillard de la Madeleine. Des indiscrets ont prétendu que c'était tout simplement deux arbres inclinés l'un vers l'autre, en forme de X, dont le frottement par certains vents causait le bruit que l'on entendait. Le bon curé, pour calmer les terreurs de ses amis les pêcheurs, avait tout simplement coupé un de ces arbres.

Un phare dont la lumière alterne du rouge au blanc toutes les deux minutes, et un sifflet à vapeur en temps de brume, indiquent aux navigateurs le cap de la Madeleine.

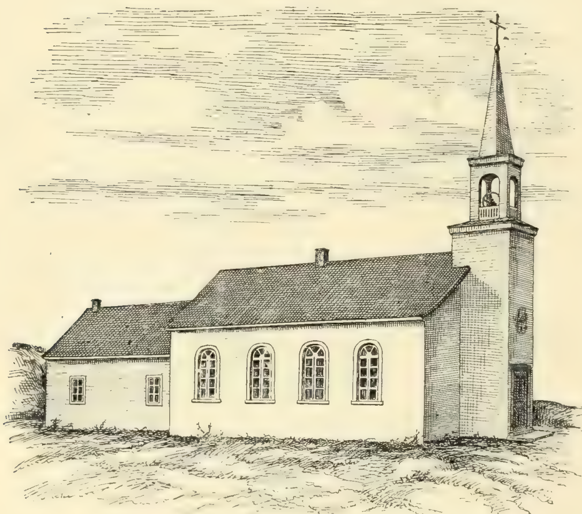
Tout auprès, nous apercevons le *Cap-à-l'ours*. Il doit son nom à ce qu'il avait autrefois l'aspect d'un ours assis.

* * *

Environ huit milles plus loin, nous arrêtons à Grande-Vallee. La vallée n'est cependant pas très grande. Ce qui donne de l'importance à la place, c'est une scierie assez considérable exploitée par des américains. Grande-Vallée fut habitée pour la première fois en 1840 par un habitant de Saint-Thomas de Montmagny. Il s'y construisit une cabane en terre

pour passer l'hiver. L'année suivante il fut rejoint par un compatriote avec ses deux enfants; les trois périrent en mer, peu après leur arrivée. Grande-Vallée ne possède un curé que depuis 1905, avant cela elle fut desservie par les curés de Douglastown, Rivière-au-Renard et Cloridorme. La chapelle date de 1863.

Continuant notre route, nous passons la Pointe Frégate où une frégate anglaise vint faire naufrage, il y a environ 70 ans. Les canons sont encore là. Plus loin, le Cap aux Corbeaux doit son nom au fait que pendant l'été un grand nombre de ces oiseaux viennent y chercher refuge pour la nuit.



Eglise Saint-François-Xavier de Grande-Vallée.

* * *

Cloridorme est une paroisse récente dédiée à Sainte Cécile et peu importante. Entre Cloridorme et la Rivière-au-Renard, vingt-quatre milles plus bas, la côte est peu peuplée, mais *Saint-Martin de la Rivière-au-Renard* est un bourg considérable de plus de 2000 âmes. La paroisse bien que fondée depuis 1860 seulement, possède une belle église. On y voit aussi deux moulins à farine et trois scieries. C'est le point de terre ferme le plus rapproché de l'île d'Anticosti.

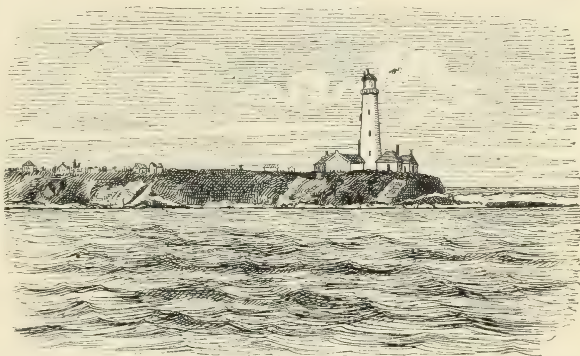
* * *

Environ six milles plus loin nous passons l'*Anse-au-Griffon,*

ainsi nommée en mémoire du griffon qui entrait dans les armes du Comte de Frontenac. Il y a là une paroisse d'environ 800 âmes, fondée en 1874, sous le patronage de Saint-Joseph.

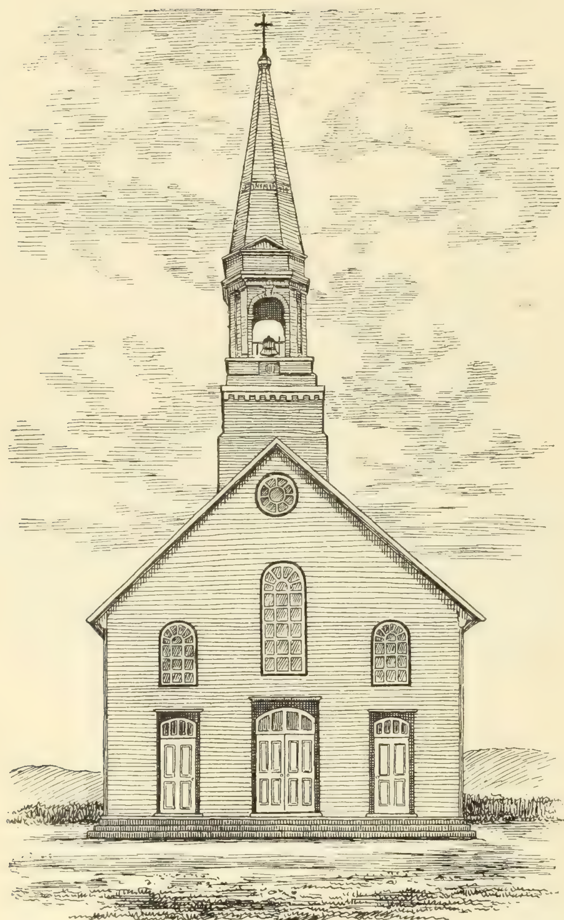
* * *

Plus loin se dresse le Cap Rosier, ou plutôt, le *Cap-des-Rosiers,* car Champlain le désigne ainsi dans sa carte de 1632, sans doute, à cause des nombreux rosiers sauvages qui s'y trouvaient. C'est un banc d'ardoise grise peu élevé sur la pointe duquel s'élève à cent douze pieds de hauteur un des plus beaux phares du golfe. C'est certainement le plus confortable et le plus agréable à habiter; son gardien a le prêtre et le médecin à sa porte; tous les jours le télégraphe se charge de le mettre au courant de ce qui se passe dans le monde. C'est un contraste avec quelques-uns de ses confrères, gardiens des phares des récifs du golfe, obligés de cuire leur pain, de tailler leurs habits, de travailler à la menuiserie, de chasser, pêcher, être à la fois médecin, calfat et brasseur, n'ayant pour toute distraction que la culture d'un petit carré de terre, si toutefois l'avare récif le permet.



Phare du Cap Rosier

Tour ronde, en maçonnerie recouverte en bois peint en blanc. Lumière blanche visible pendant 15 secondes puis s'éclipsant pour 5 secondes. La bâtisse adjacente contient un sifflet à vapeur qui se fait entendre pendant 10 secondes toutes les minutes.



Eglise Saint-Alban du Cap des Rosiers.

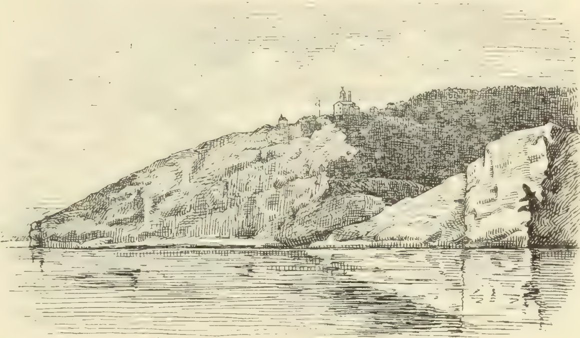
C'est de l'éminence où est bâti le phare du Cap des Rosiers que l'officier français chargé de faire le guet, aperçut en 1759, les premiers vaisseaux de l'escadre de Wolfe et courut en toute hâte prévenir le gouverneur de Québec.

Le cap des Rosiers fut le théâtre de l'un des plus tristes drames de l'émigration irlandaise en 1847. Le 18 mai, le *Carrick* ayant à son bord un grand nombre de ces malheureux vint y faire naufrage. Seul le capitaine Thomason, ivrogne fieffé, ivre au moment du naufrage, fut sauvé avec six de ses matelots. On retira de l'eau les cadavres de quatre-vingt-dix-sept passagers, hommes, femmes, vieillards et enfants, qui furent enterrés dans les deux fosses près d'où est le phare. Vingt furent dévorés par les marèches.

C'est en 1872, le 20 septembre, que le cap des Rosiers fut érigé en paroisse sous le vocable de Saint-Alban ; elle compte à peu près mille âmes.

* * *

Nous doublons maintenant le *Cap Gaspé* pour entrer dans la célèbre baie de ce nom. Le cap Gaspé est un des promontoires les plus élevés de la côte sud du Saint-Laurent. Du côté nord le rocher nu et perpendiculaire s'élève à près de 700 pieds de hauteur.



Phare du Cap de Gaspé.

Bati‑se carrée, en bois peint en blanc, au milieu de laquelle s'élève la tour surmontée d'une lanterne en fer peinte en rouge. Lumière blanche, tournante, donnant trois éclats de lumière successifs à 15 secondes d'intervalle, puis s'éclipsant pour 30 secondes.

De l'autre côté du cap est le petit hameau de Saint-Augustin de la Grande-Grave, dont on a fait *Grande-Grève*. Graves signifie terrain caillouteux et sablonneux. Au commencement du siècle dernier vivait à Grande-Grave un marchand du nom d'Augustin Lehouillier. Fervent catholique, nous dit M. Roy, il ondoyait les enfants, enseignait le catéchisme, faisait les prières du dimanche et présidait aux enterrements. C'est par reconnaissance, que son nom a été donné à la mission desservie par le curé du cap des Rosiers.

L'étroite péninsule que nous venons de contourner, s'étend à trois milles en mer. Champlain la désignait sous le nom de farillon (pharillon), dont on a fait Forillon. En 1873, le gouvernement a remplacé les petits feux que les pêcheurs allumaient sur la hauteur pour attirer le poisson, par un beau phare à lumière intermittente, qui se voit de très loin. En temps

de brume on y fait éclater toutes les quinze minutes, des bombes de fulmicoton, ces détonations se font même entendre toutes les cinq minutes lorsqu'on entend les signaux d'un vaisseau à proximité dangereuse.

Ce nom de Forillon était plus spécialement donné à un pilier naturel, en pierre, qui s'élevait jadis au pied du rocher du cap, et que l'ouragan a culbuté en 1851. Si l'on en croit les descriptions données par différents écrits, le Forillon a dû changer d'aspect plusieurs fois avant d'être lavé par la vague, comme il l'est aujourd'hui. Champlain nous dit que de son temps il était couronné d'un petit groupe de pins, sapins et bouleaux. C'est peut-être pour cela que Bayfield l'a nommé le *Flower Pot*. Plus tard les pêcheurs français lui donnèrent le nom de la *Vieille*, parce que, ayant perdu sa couronne de verdure, il représentait assez bien la tête d'une femme portant une large coiffe. Enfin, les marins anglais le désignèrent sous le nom de *Ship Head*, ce qui paraît avoir été sa dernière forme, car, M. Ferland nous dit, que vu de la mer, le Forillon ressemblait tellement à un vaisseau portant toutes ses voiles, que même les navigateurs qui connaissaient les lieux s'y trompaient.

* * *

La nature s'est plu à embellir d'une manière toute particulière cette partie du golfe où nous nous trouvons, mais nulle part elle n'a été plus prodigue que dans la *Baie de Gaspé* vers le fond de laquelle nous voguons en ce moment. Les français l'avaient baptisée du nom de "Baie de Pénouil," vieux mot basque qui signifie péninsule. C'est dans cette baie que la Providence conduisit, en 1534, Jacques Cartier fuyant "les mauvais temps, la tempête et l'obscurité". Ce site enchanteur dut lui donner une haute idée du pays dont il venait prendre possession au nom du Roy. Le 24 juillet, il y plantait une croix de trente pieds de hauteur, ornée de l'écusson aux trois fleurs-de-lis et de l'inscription : "Vive-le-Roy de France!" Puis après avoir été un peu plus haut, jusqu'au Cap-à-la-Baleine, il retourna dans sa patrie rendre compte de sa découverte et présenter à son maître les deux fils du vieux chef de Honguedo.

De nos jours encore le bassin de Gaspé est l'idéal des pêcheurs canadiens; on les entend souvent dire à ceux qu'ils veulent consoler dans leurs malheurs: "Laisse faire, mon vieux, avec un peu de courage tu finiras comme les autres, par arriver un jour au Fond-de-Penouil".

Le bassin de Gaspé a seize milles de longueur; il commence au Forillon pour se terminer à la pointe Saint-Pierre. Entre le cap Haldimand et le banc de Sandy Beach il se retrécit et forme un havre aussi sûr et aussi tranquille que le meilleur des docks. Abrité dans son sein, en entend le vent mugir au-dessus des cîmes de ses mornes sans le sentir.

Depuis Jacques Cartier il a été fréquenté par Champlain, de Caën, de la Ralde et combien d'autres. C'est de là que Pontgravé malade et perclus se fit mettre dans sa double chaloupe, montée par sept matelots, et partit courageusement pour Québec, au grand étonnement de ses compagnons. C'est du bassin de Gaspé que l'amiral Claude de Roquemont envoya une de ses barques annoncer à Champlain sa nomination de gouverneur de la Nouvelle-France. Peu de jours après, l'amiral, écoutant son ardeur militaire bien plus que sa prudence, sortait pour attaquer les forces supérieures de Kertk et succombait après une lutte héroïque et désespérée. Hélas! il dut livrer la lourde cargaison destinée à ravitailler Québec, que le renégat dieppois n'avait pas osé attaquer, bien que la ville fut réduite à n'avoir que sept onces de pain par tête pour chaque jour, et qu'il n'y eut que cinq livres de poudre dans son magasin. Tout fier de sa prise, le traître passa dix jours dans le bassin, employant son temps, au mépris de sa promesse, à brûler un peu de blé, que les jésuites avaient là en réserve.

Quatre-vingt-trois ans plus tard, l'amiral Walker venait passer quelques jours à Gaspé, avant d'aller jeter sa flotte sur les récifs de l'île aux Oeufs. Plus tard encore, le 7 septembre 1758, trente-trois vaisseaux de la flotte de Wolfe venaient se ravitailler au bassin.

Le bourg de Gaspé est une place idéale pour passer la belle saison; l'air y est pur, les gens aimables, le paysage incomparable. Chaque jour la brise du soir y souffle régulièrement, rafraîchissant tout de son haleine encore chargée des parfums

de la mer, que l'on entend clapotter doucement; l'écho harmonieux n'est réveillé que par le bruit des rames et le chant des promeneurs, qui, dans leurs légères embarcations, voguent paresseusement autour du rivage.

L'origine du nom de Gaspé est incertaine. Le village de ce nom, érigé en paroisse, en 1875, sous le vocable de Saint-Albert, ne compte pas encore 500 âmes. Il est situé sur la pointe formée par les deux bras du fond du bassin.

En ressortant de la baie nous passons devant l'entrée de la rivière Saint-Jean, qui forme un barachois. Un barachois est une espèce de petit lac qui se trouve ordinairement à l'entrée des petites rivières, au point où elles se jettent dans la mer. Les puissantes vagues qui arrivent du large élèvent un banc de sable à l'embouchure de ces rivières; c'est derrière ce banc que se forme le lac. Le surplus des eaux de la rivière tombe dans la mer, par un canal étroit, qui se creuse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le nom vient sans doute du banc qui le forme qui est véritablement une *barre à cheoir*.

Là se trouve *Douglastown* qui doit son origine à des loyalistes fuyant la Nouvelle-Angleterre pour rester anglais. Son nom vient de l'arpenteur écossais Douglas, qui avait été chargé de tracer le plan de la concession qu'on leur accorda. La paroisse fut dédié à saint Patrice, en 1860.

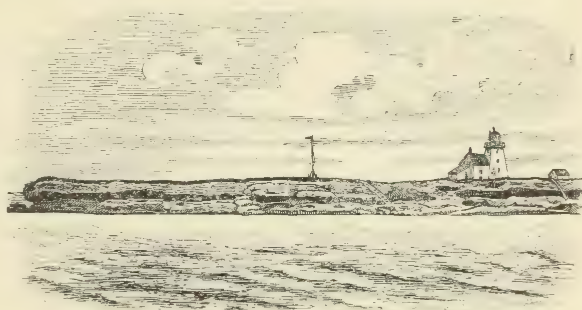
En contournant la pointe Saint-Pierre, nous apercevons la petite paroisse *Saint-Georges*, érigée en 1881.

* * *

Notre course vers la baie de Malbaie nous conduit entre la pointe Saint-Pierre et un rocher sauvage désigné sous le nom du *Plateau*. Cette petite ile est formée de grottes, d'arches et de piliers fantastiques, créés par l'action des flots. En 1883, le gouvernement y a placé un phare à lumière rouge variant d'intensité toutes les demi-minutes.

Notre prochain arrêt sera au large de *Saint-Pierre-de-Malbaie*, paroisse assez considérable, fondée en 1860 et dont l'église actuelle fut inaugurée quatre ans plus tard. On la désigne quelquefois sous le nom de *Barachois*, car elle s'étend

jusqu'au dedans du barachois dont la barre, du sable le plus fin, forme un arc de cercle de quatre milles de longueur, d'une régularité mathématique. Elle est causée par la décharge de la rivière Malbaie dans la rade. Ce petit golfe dont le fond est tapissé de goëmen, de coquillages et de crustacés de toutes sortes portait autrefois le nom de Baie-des-Molues; il fut, en effet, de tout temps renommé par ses inépuisables pêcheries de morues. Le havre de Barachois abrite une soixantaine de bateaux pêcheurs; les pêcheurs prèparent eux-mêmes leurs poissons pour le marché et le vendent à qui ils veulent. Une manufacture d'huile de foie de morue et deux compagnies de commerce de bois y font d'excellentes affaires . Le gouvernement fédéral doit y construire un quai.



Phare du Plateau.

Construit en bois avec résidence adjacente, le tout peint en blanc. Visible de partout au large.

Que le chemin de fer si longtemps promis aux Gaspésiens se bâtisse et l'on verra que la Gaspésie n'est ni une Sibérie ni un Labrador. Les poètes, les peintres et les artistes de toute sorte s'y donneront rendez-vous avec la foule des villégiateurs, car Saint-Pierre jouit d'horizons incomparables: à l'est, vous apercevez la Malbaie et la Pointe Saint-Pierre, précédée de la Pointe Verte qui mérite bien son nom. Puis la mer, à perte de vue, tantôt calme comme de l'huile, tantôt courroucée, poussant des vagues furieuses à l'assaut de la falaise; tantôt sombre comme l'abîme, tantôt phosphorescente ou constellée des lanternes des bateaux pêcheurs à la dérive. Devant vous, l'île Bonaventure semblable à une baleine géante nageant vers le large, puis le Roc Percé dont on voit très bien la porte cintrée,

et à quelques pas, son satellite semblable à un menhir de Bretagne. Tournant tranquillement à droite, vous voyez encore les caps de Percé, taillés en créneaux, s'élevant aux approches de la mer et plongeant dans les profondeurs de l'océan. Du centre de ce château-fort titanique émerge le mont Sainte-Anne au sommet duquel la foi a érigé un monument à la patronne des navigateurs. Au sud, à l'ouest, au nord, dans l'horizon lointain s'étagent les contre-forts des monts Alleghanys.

Une famille Chicoyne paraît avoir été la première à s'établir au Barachois de Malbaie. Au moment de la conquête elle dut se réfugier dans les bois pour échapper aux Anglais qui parcouraient la côte dans le but, paraît-il, de forcer quelqu'un à les piloter jusqu'à Québec. En 1838, il comptait 38 familles. Ferland mentionne au nombre des marguillers de la paroisse un William Girard, d'origine huguenote, de Guernesey. Il logeait les missionnaires et finit par mourir catholique.

En 1907, la paroisse de Saint-Pierre comptait 207 familles, 1,233 âmes, dont les deux tiers canadiennes-françaises. Il y avait de plus, une cinquantaine de familles protestantes.

* * *

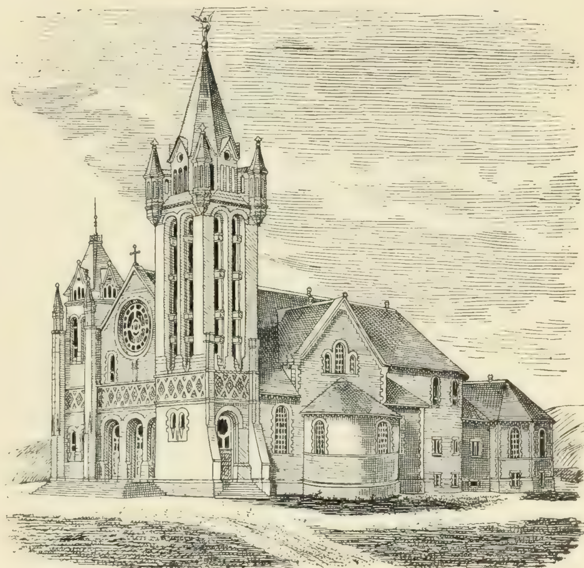
Pendant qu'à l'ancre, nous attendons les bateaux de Barachois, qui doivent venir prendre les passagers et le fret, nos regards sont captivés par le rocher de Percé, près de la pointe opposée de la baie.

PERCE est en effet, le clou du voyage à bord du *Campana*, l'endroit où le touriste a le plus hâte d'arriver et qu'à son gré, le bateau quitte trop tôt, car, il ne s'y arrête qu'une heure au plus.

Percé offre le paysage le plus étrange et le plus accidenté qu'il soit possible d'imaginer. Adossé à une montagne de 1230 pieds de hauteur, le village cache dans un pli des falaises escarpées ses blanches maisons et une église romane belle comme il y en a peu au Canada.

La montagne portait autrefois le nom de table à Rolland, sans doute à cause du plateau qui la couronne.

Depuis qu'une statue de sainte Anne placée sous un dôme soutenu par quatre colonnes occupe son sommet plat, la montagne est désignée sous le nom de Mont-Sainte-Anne. Au large, en face du village, se dresse le fameux rocher de Percé, haut de 288 pieds, long de 1,500 et large de 300, taillé perpendiculairement dans du calcaire jaune et rouge et percé de deux arches, dont une parfaite et l'autre en voie de formation. D'un côté, il est bordé d'une petite grève, de l'autre, la profondeur est telle qu'un vaisseau peut y accoster impunément. Son arche principale a 60 pieds de hauteur et 80 de largeur. A marée basse on passe à pied sec sous sa voute; à mer haute, un bateau de pêche, voguant à toute voile, peut la traverser.



Eglise Saint-Michel.—Percé.

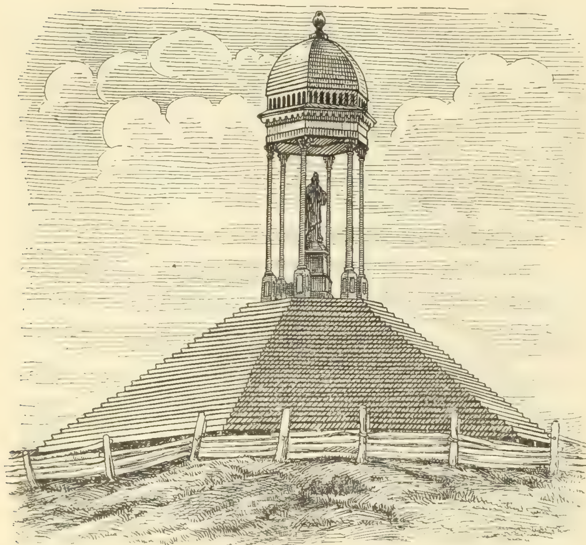
Si l'on en croit la tradition indienne, l'île de Percé se prolongeait autrefois jusqu'à l'île de Bonaventure. Depuis Champlain même, d'après la description qu'il en a faite, elle a dû souvent changer d'aspect. En 1845, une arche s'est effondrée dans la mer. Cette chute avait été prévue, il y a plus de deux cents ans par Nicolas Denys de Vitré dans la description qu'il a faite des côtes du golfe.

On dit que, malgré sa falaise escarpée, qui semble inaccessible, ce roc n'a pas toujours été, comme aujourd'hui, le paisible royaume de milliers de goëlands et de cormorans. Laissons M.

Faucher de Saint-Maurice nous raconter la première ascension qui fut tentée par

"Certain renard gascon, d'autres disent normand."

" Surpris sur la grève au moment où il allait abuser de la naïveté d'une poule paysanne, maître Alopex ne perdit pas son temps à conter fleurette. La marée était basse ; d'un bond il se prit à détaler du côté du large, poursuivi par tout ce que Percé comptait à cette époque de caniches et de gamins. Chacun s'en promettait à coeur joie dans sa spécialité, les mioches comme les roquets, car toutes les pistes du fugitif tenaient la direction du rocher, et la meute entendait la mer déferler au bout de l'îlot. Or, un bain de lame n'entrait pas, ce jour-là, dans les détails de la toilette de compère renard ; il s'arrêta une minute pour se passer la patte sur le museau, et réfléchir. La réflexion est l'apanage des bêtes autant que des hommes, et comme un petit monticule se dressait devant lui, notre observateur y saute, et de fissures en saillies joue si bien ses gigues, qu'il arrive sain et sauf sur la crête du rocher. Là, cet oeil de mauvais larron entrevit ce que jamais imagination de renard—même du temps du bon La Fontaine—n'eut osé rêver. Des milliers et des mil-



Monument de Sainte-Anne, Percé.

liers d'oiseaux pondaient ou couvaient sur cette cîme encore vierge de la piste des maraudeurs, et oublieux de sa poule des champs l'ingrat eut un éblouissement. Mais cette extase ne dura qu'un instant; faisant contre ses instincts bon coeur, le nouveau venu se glissa en tapinois au milieu de toutes ces têtes de badauds qui le regardaient passer en jacassant et alla sans bruit se creuser un terrier à l'une des extrémités de l'île. Ses premières journées furent consacrées au travail et à l'abstinence, mais une fois dans ses meubles, compère renard n'eut rien de plus pressé que d'oublier cette fâcheuse tradition de carême qu'il avait emporté de son long séjour en terre ferme, et ne se livra plus qu'à une seule distraction: celle de guetter l'heure où cormorans et goëlands partaient à tire d'aile pour la pêche. Alors prenant ses airs de fin connaisseur, il faisait le tour des nids, palpait les oisillons les plus dodus, flairait les oeufs les plus frais, et retour du marché, il déjeunait dans sa bibliothèque en se répétant ces vers du rat philosophe:

Il fit tant des pieds et des dents,
Qu'en peut de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert; que faut-il davantage ?

Ce tour d'acrobate mit en l'air toute la côte. On pouvait donc arriver sur le rocher puisqu'un renard l'avait pris par escalade, et en 1818, MM. Tranquille, Duguay et Moriarty en tentèrent heureusement l'ascension. Cette prouesse eut des imitateurs et plus tard, se familiarisant avec le danger on alla jusqu'à couper le foin qui poussait sur l'îlot. Trois tonneaux furent fauchés et jetés dans des barques amarrées au pied de la falaise, mais un homme s'étant brisé la tête en voulant descendre, la corporation du village eut la sagesse de défendre ces folles entreprises."

Avant même la fondation de Québec, Percé jouissait d'une certaine importance commerciale. Dès 1610 Champlain nous dit qu'un grand nombre de navires y faisaient la pêche et la traite des fourrures; mais trois ou quatre familles seulement

y passaient l'hiver au milieu des neiges et de la solitude la plus profonde. Colbert à l'instigation de Talon fit engager cent matelots pour y établir la pêche sédentaire. Plus tard, tous les navires venant d'Europe faisaient escale à Percé, où le père Jacques Maheu avait un excellent service de chaloupes, dont les vigoureux rameurs et les voiles légères transportaient les nouvelles aux colons de Tadoussac et de Québec et y déposaient les voyageurs pressés d'arriver.

Que de fois, les grands personnages de notre histoire sont venus demander un abri aux falaises roses de Percé : Jacques-Cartier, Champlain, de Montmagny, d'Argenson, de Frontenac, d'Iberville, Joliet, Charlevoix et autres. Au pied du rocher où le *Brézé* avait jeté l'ancre, le marquis de Tracy vit pour la première fois, ces Canadiens qui ont donné tant de preuves de leur dévouement à la France, venir saluer le drapeau vice-royal.

C'est à Percé qu'une goélette canadienne vint déposer, le 26 juillet 1796, Lord Dorchester et sa famille, trouvés sur la pointe déserte du sud de l'île d'Anticosti, où, le 15 du même mois, le naufrage de la frégate l'*Active* les avait jetés. La frégate *Dover* envoyée d'Halifax vint les prendre à Percé pour les transporter en Angleterre.

Au pied de la table à Rolland fut conclus, en 1646, un solennel traité de paix, entre les sauvages de Gaspé et leurs ennemis de la côte nord, les Bersimis.

Enfin c'est à Percé que se joua un des drames les plus monstrueux de la lutte entre les deux nations qui se disputaient la possession du sol canadien : c'était au mois d'août 1690. Deux frégates, portant drapeau fleurdelisé, avaient profité d'une brise soufflant du large pour venir jeter l'ancre près du rocher. A la vue des couleurs de la France, de nombreuses chaloupes se détachèrent de la rive pour aller offrir leurs services aux marins de la patrie. Mais à peine eurent-elles franchi quelques encablures qu'un boulet vint tomber au milieu d'elles. Ces bons canadiens virent alors, avec étonnement, que les pavillons anglais avaient remplacé le signe mensonger qui les avait attirés. Ils retournèrent au plus vite au milieu d'une grêle de fer qui, heureusement, ne leur fit pas de mal, et prévinrent les habitants qui tous s'enfuirent dans les bois. Débarrassés d'un ennemi

sans défense, ces preux marins débarquèrent et après avoir pris possession des navires de pêche, s'amusèrent à ravager et à brûler tout ce qui appartenait aux malheureux habitants. Le commandant avait installé un corps de garde dans la petite église du Père Jumeau et pendant que ses hommes promenaient la torche au dehors, ces braves passèrent leur temps à tirer cent cinquante coups de fusils sur les images de la Vierge et de saint Pierre. Celui qui avait le plus haut grade à bord des deux frégates anglaises était un fanatique; il se livra aux sacrilèges les plus atroces avant de quitter la place. Après leur départ, les gens de Percé revinrent et courageusement se mirent à réparer les ravages causés par ces perfides ennemis. Peu d'années après, le village avait repris son aspect florissant.

La tradition rapporte que Monseigneur de Saint-Vallier partit un jour de Québec, et fit à pied une bonne partie de la route, à travers les bois, pour rendre visite aux bonnes gens de Percé, où disait-il, " vivent mes meilleurs amis de la Nouvelle-France". Malgré son ancienneté, Percé n'a été érigé en paroisse régulière qu'en 1860, sous le vocable de saint Michel, mais elle a réparé le temps perdu puisqu'elle possède aujourd'hui une des plus belles églises du Canada.

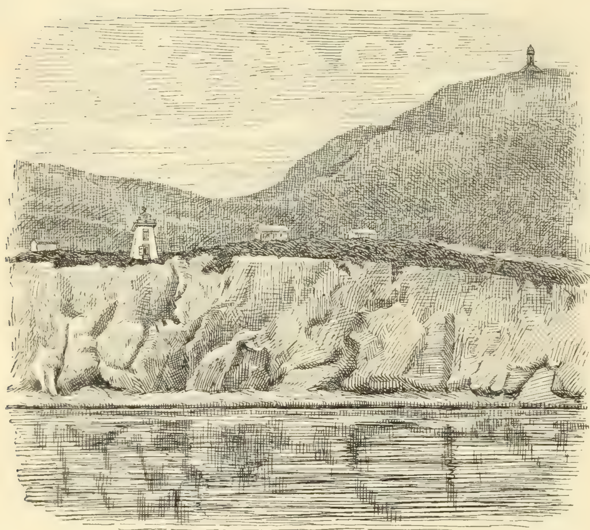
* * *

A un mille et demi de Percé se trouve l'île *Bonaventure*, rocher aride où quelques pêcheurs passent l'hiver pour retenir possession des pêcheries qu'ils ont occupées l'été. Elle a deux milles de long sur trois quart de largeur. Ses falaises, formées, en grande partie, de grès rouge, s'élèvent à 250 pieds de hauteur. Les récollets y avaient bâti une petite chapelle dédiée à sainte Claire, remplacée depuis, par une église sous le vocable des Saints Anges. Elle est desservie par le curé de Percé. Cette île fut autrefois la propriété d'un corsaire jersiais, le capitaine Pierre Duval. Pendant les guerres de Napoléon, il fit beaucoup de mal à la marine marchande française. A force de courir l'océan, le vieil écumeur de mer a fini par trouver le port, en

face de son île, dans le cimetière protestant de Percé, situé sur une hauteur nommée Mont-Joli.

* * *

En quittant Percé nous passons tout près du rocher de manière à pouvoir l'étudier sous toutes ses faces, puis, notre route nous conduit entre la terre ferme et l'île Bonaventure, vers *l'Anse-à-Beaufils*, nommée d'après le premier colon qui fit des défrichements en cet endroit. En passant nous apercevons le cap Blanc, ainsi nommé à cause de la couleur du rocher, coupé perpendiculairement, qui le forme.



Phare et Mont Sainte-Anne.—Percé.

Phare de Percé. Sur la hauteur du Cap Blanc. Bâtisse en bois, carrée et blanche. Lumière blanche fixe.

A l'autre extrémité de l'Anse-à-Beaufils se trouve la paroisse de *Saint-Joseph du cap d'Espoir*, fondée en 1860. Elle compte déjà près de 1,500 âmes. Malgré le nom consolant que lui a donné Jacques-Cartier, ce promontoire sombre, tombant à pic dans la mer, ne doit être approché qu'avec précaution. Lorsque le vent souffle du large, la vague y déferle avec fureur. La légende rapporte, qu'un matin, au commencement du dix-huitième siècle, les pêcheurs de la côte trouvèrent sur

la cîme du cap d'Espoir, une frégate anglaise dematée, couchée sur la hanche et encore toute ruisselante d'eau. On racontait que pendant la nuit le vent n'avait cessé de souffler avec fureur; l'ouragan avait remué la mer jusqu'à ses plus noires profondeurs et le malheureux navire de guerre empoigné par une vague énorme avait été cloué d'un seul coup sur la crête du cap à vingt pieds au-dessus des plus hautes marées. La tradition n'a pas conservé le nom de naufragé anglais, mais cette épave n'était-elle pas celle du *Feverham*, frégate de 36 canons, commandée par le capitaine Paston et manoeuvrée par 196 hommes d'équipage? Sans pouvoir dire ni où, ni comment, l'amiral Sir Hovenden Walker avoue l'avoir perdue corps et bien dans le golfe Saint-Laurent, qui fut si funeste à toute son escadre.

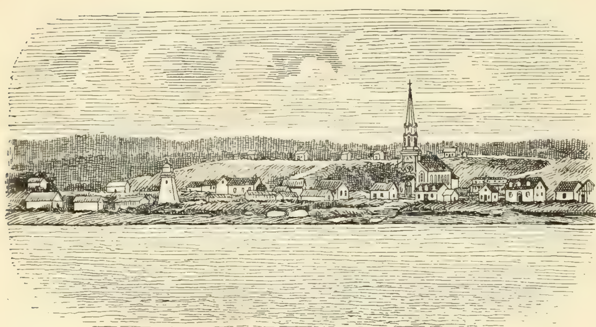
* * *

Au cap d'Espoir commence la *baie des Chaleurs*, ainsi nommée par Jacques Cartier à cause de la chaleur intense qu'il y endura le 10 juillet 1534. Cette baie immense comme une mer, compte 135 milles de circuit entre l'endroit où nous sommes et l'île Miscou qui en forme la pointe opposée. C'est au fond de cette baie, à l'entrée de la rivière Ristigouche, que se déroula un des derniers épisodes du grand et douloureux drame de la reddition de la Nouvelle-France: quatre navires tardivement envoyés à son secours par Louis XV y furent détruits par cinq frégates anglaises sous le commandement du capitaine Byron, aïeul du célèbre poète Lord George-Gordon Byron.

* * *

Nous pénétrons un peu dans la baie des Chaleurs pour faire escale à *Grande-Rivière*, paroisse dédiée à Notre-Dame, en 1860. Le Comte de Frontenac avait concédé la seigneurie de Grande-Rivière, le 31 mai 1697. Grande-Rivière est aujourd'hui un

village assez considérable de près de 2,500 âmes où règnent la concorde et l'aisance. Les choses ont dû grandement changer depuis le jour où revenant de là, en 1811, Mgr Plessis représentait cette mission comme étant un nid de guêpes, " où les frères, les soeurs, les neveux, les tantes se reprochent mutuellement les plus grands désordres, se fuient les uns les autres, détournent les yeux pour ne pas s'apercevoir, se décrient et se déchirent à belles dents, sans qu'on puisse les convaincre de l'obligation que la loi de Dieu leur impose de s'aimer et de se pardonner et sans qu'ils veuillent comprendre que le seul moyen d'y parvenir, serait de se tenir réciproquement quittes de tout le passé."



Eglise de Notre-Dame et Phare de Grande Rivière.

Le Phare est une bâtisse hexagonale, en bois peint en blanc, avec lanterne rouge, en fer. Lumière rouge fixe.

Partant de Grande-Rivière, nous nous éloignons de la côte pour traverser l'entrée de la baie des Chaleurs et nous diriger directement vers le détroit de Northumberland. Pour la première fois nous perdons la terre de vue pendant quelques heures. Disons cependant un mot des endroits, qui, bien que hors de notre vue sont sur notre route.

* * *

L'île *Miscou* forme la partie extrême du Nouveau-Brunswick. Autrefois les indigènes fuyaient cette île; ils racontèrent à Champlain qu'un monstre se nourrissant des sauvages qu'il pouvait attraper, y habitait. Ils le nommaient le Gougou,

lui prêtaient la forme d'une femme, mais tellement grande, disent-ils, que les mats de ses vaisseaux pouvaient à peine atteindre sa ceinture. Les français, surtout les jésuites, croyant l'endroit favorable, essayèrent d'y fonder une mission, mais un grand nombre de missionnaires succombèrent à la tâche et on dut l'abandonner; aujourd'hui elle n'est habitée que par quelques familles de pêcheurs.

Du côté de la terre ferme, en arrière de l'île de Miscou se trouve la baie de Caraquette, fameuse par ses huitres, que l'on dit être les meilleures au monde. C'est d'ailleurs non loin d'ici que l'on pêche les excellentes huîtres de Shédiac, de Bouctouche, de Malpecque, de Saint-Simon et de Summerside.

Plus bas que l'île Miscou, en suivant le littoral du Nouveau-Brunswick, se trouve Shippégan fameux pour ses pêcheries de homard; puis Tracadie et son lazaret pour les lépreux.

Nous traversons ensuite la largeur de la baie de Miramichi de quatorze milles d'ouverture. Jacques Cartier avait donné à cette baie le nom de Golfe de Saint-Lunaire.

Quelques heures de navigation encore et nous entrons dans le détroit de Northumberland, en longeant la côte sud-ouest de l'île du Prince-Edouard.

* * *

L'île du *Prince-Edouard* reçut ce nom, en 1797, en l'honneur du duc de Kent. Sous la domination française elle portait le nom d'île Saint-Jean, nom d'une compagnie à laquelle elle avait été concédée, en août 1719. Elle a 134 milles de longueur et la dentelure de ses baies fait qu'elle varie de cinq à trente-quatre milles de largeur. Sa plus grande élévation ne dépasse pas cinq cents pieds. Sa forme est à peu près celle d'un croissant. Ses étés sont moins chauds et ses hivers moins froids que ceux de la province de Québec, mais les printemps y sont retardés par les vents du nord qui soufflent du golfe. Son sol rougeâtre, excessivement fertil, lui a valu le nom de Cérès du Canada.

Autrefois les Acadiens y vécurent en grand nombre, heureux comme dans l'Acadie, mais l'Anglais usa du même procédé malhonnête et barbare que dans la Nouvelle-Ecosse pour s'emparer de leurs belles exploitations agricoles; puis, longtemps, régna sur l'île, la plaie des grands propriétaires, des baux à longs termes et à conditions tyranniques. Depuis quelques années, le gouvernement local a racheté ses terres et les a revendues aux colons qui en sont maintenant les propriétaires.

Les aproches de l'île du Prince-Edouard, surtout à certaines heures du jour, sont vraiment fériques: ses côtes nuancées du rouge au rose, couronnées d'une verdure toujours fraîche, se détachant sur un ciel bleu offrent un spectacle enchanteur; aussi les Micmacs, dans leur langage imagé, avaient donné à cette île le nom de "beauté flottante".

Notre première station dans l'île du Prince-Edouard est pour la jolie petite ville qui porte le nom poétique de Summerside.

Après avoir quitté Summerside, si le temps est clair, nous apercevons du côté opposé du détroit une langue de terre: c'est le cap Tormentin, pointe extrême du Nouveau-Brunswick du côté de la Nouvelle-Ecosse. Il abrite la profonde baie Verte, célèbre dans les annales des Acadiens. C'est, en effet, par là que l'on communiquait avec Beauséjour, Beaubassin et autres belles exploitations de ce laborieux et heureux peuple dont le sort devait changer d'une manière si tragique.

* * *

Quelques heures de marche et notre bateau pénètre dans le vieux port français *de la Joye*, maintenant baie d'Hillsborough, au fond de laquelle est bâtie la capitale de l'île : CHARLOTTETOWN. C'est une jolie petite ville bien proprette, dont les rues larges et ombragées de beaux arbres sont bordées de résidences entourées de frais parterres ornés de fleurs.

C'est à Charlottetown que le *Campana* laisse le plus gros de sa cargaison, là aussi qu'il en prendra la plus grande partie

avant de remonter le Saint-Laurent. Après y être resté le temps nécessaire pour opérer son déchargement, il part pour Pictou où il doit prendre du charbon pour son voyage jusqu'à Montréal et retour.

* * *

PICTOU est une jolie petite ville bâtie en amphithéâtre. Elle a une église catholique mais, comme la majeure partie de sa population est écossaise et presbytérienne elle a trois églises de différentes nuances de cette secte. C'est dire qu'il ne faut pas y passer le dimanche, si l'on ne veut pas mourir d'ennui. Après avoir fait le tour de la ville et peut-être une excursion, à quelques milles en dehors de la ville, pour visiter l'établissement que le gouvernement possède sur le bord de la mer pour la propagation du homard, allez à Halifax. Un train vous ramènera le lundi matin, à temps, reprendre votre bateau, qui d'ailleurs attendra son arrivée; ou bien retournez l'attendre à Charlottetown. Là, dans l'après-midi vous pourrez faire une délicieuse promenade en voiture dans les environs de la ville.

* * *

Nous quittons le pays d'Evangéline sans dire un mot de ses habitants. Ce serait trop long et n'entre pas dans le cadre de notre ouvrage, nous renvoyons nos lecteurs à l'oeuvre si belle et si touchante de M. l'abbé H.-R. Casgrain: *Un pèlerinage au pays d'Evangéline.* Mais en sortant du havre de Pictou, nous apercevons à notre gauche l'île Caribou. Elle nous fait souvenir de la disparition mystérieuse de la frégate française *l'Impérieuse*, relatée par le révérend George Patterson, dans son ouvrage: *A History of the County of Pictou, Nova Scotia*; nous terminerons notre voyage en demandant au matelot acadien *Caraquette* que M. Faucher de Saint-Maurice met en scène de nous raconter dans son langage pittoresque cette inté-

ressante légende, dont le théâtre fut la petite rivière *Caribou*, qui débouche presque vis-à-vis de l'autre extrémité de l'île: " Il est bon de vous dire, avant d'aller trop loin, que la frégate *l'Impérieuse,* un morceau de bois fini, venait de quitter Bordeaux, en France, pays où pendant toute l'année le vin coule comme par chez nous l'eau des érables au printemps. *L'Impérieuse* était chargée de louis d'or ni plus ni moins que si elle eut été commandée par l'oncle de ma tante, celui qui a prêté à cinquante pour cent pendant toute sa vie, et qui doit être aujourd'hui patron, pour le moins de la chaloupe du mauvais riche de l'Evangile. Le capitaine de la frégate courait grand largue sur Louisbourg. Je me suis laissé dire que du temps des français, cet endroit était une ville grosse par comparaison comme Québec ou Montréal, avec des églises où les mères allaient offrir des cierges pour le retour de leurs garçons qui tenaient le large, des quais où les soeurs et les fiancés venaient embrasser les matelots qui débarquaient, et des auberges où l'on buvait un peu sec, il est vrai, mais faut pas s'en fâcher, c'était du meilleur. Foi d'Acadien! un fier coup de vent a dû passer tout de même par là-dessus depuis. Rien de rien aujourd'hui; pas plus de Louisbourg que d'argent dans ma poche, et quand j'y suis allé, il y a dix ans, pour me soustraire à un naufrage qui me tomba dessus au cap Breton, je n'ai vu que des pierres, des creux paraissant comme qui dirait des fosses comblées et des herbes Saint-Jean où le pied faisait rouler des vieux boulets qui n'avaient pas l'air fâchés de se remuer un peu. Les bourgeois de Louisbourg faisaient le métier de se battre contre les Anglais, et, comme il faut de l'argent pour ce commerce-là, *l'Impérieuse* leur en portait en veux-tu? en voilà! Quand on vient avec une bonne nouvelle, il faut s'attendre à être bien reçu. Or, arrivée en vue des côtes, la frégate hisse pavillon de France, mais patati !patatras! cette politesse lui attire une volée de boulets dans le grément, et pour lors cinq vaisseaux de ligne anglais se mettent à bouliner après. Mais, tout doucement mes gars! le capitaine de *l'Impérieuse* avait son idée.

Allons! commanda-t-il, hisse le grand foc! borde les huniers et brasse carrée partout!

Ce qui fut dit fut fait; et comme il ventait grande brise, *l'Im-*

périeuse chargée de toile se mit à monter grand train, laissant derrière elle l'Anglais qui finit par ne plus être en vue. On était alors à la hauteur de Pictou, et le capitaine français connaissait le havre de Caribou pour y être déjà entré. Il ne s'agissait plus de tortiller et de manger de la toile maintenant: si l'on voulait jouer un bon tour à l'Anglais, c'était là qu'il fallait se cacher. L'équipage se jette dans les chaloupes; on prend la frégate à la remorque, et comme les matelots avaient du poil aux bras, bernique! quand l'ennemi se présenta, ni vue, ni connue *l'Impérieuse,* je t'embrouille l'Anglais!

—Elle a dû passer par là, pourtant, disait un gros officier qui se promenait sur la dunette en portant son sabre, sauf votre respect, comme si c'était un parapluie.

—Eh! bien, nous l'attendrons, répondit un camarade qui, lui, n'était jamais pressé, histoire de boire de la bière.

Les cinq vaisseaux de ligne s'embossèrent donc par le travers du havre au Caribou et se mirent à jongler sur leurs ancres, tandis qu'à bord chacun croyait que *l'Impérieuse* s'amusait à raguer le fond avec sa quille, ou que son équipage se sanglait le ventre pour ôter de la place à la ration.

Une semaine, quinze jours se passent, et comme dans la chanson,

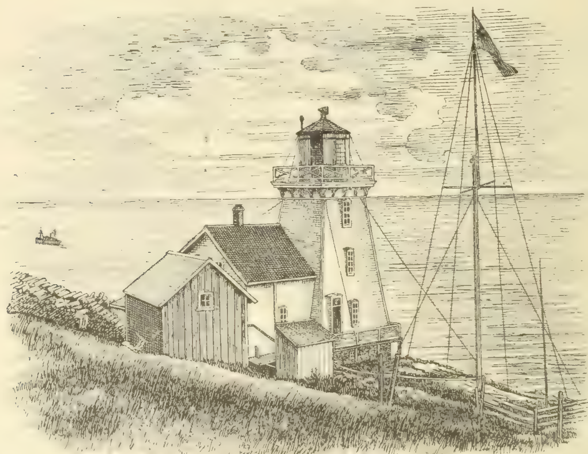
"Malborough ne revient pas."

Las de tenir la mèche, les Anglais finirent par sentir le renard et envoyèrent leurs embarcations à la découverte, ce qui leur procura l'ineffable plaisir de ne voir au fond du havre de Caribou qu'une petite rivière bonne tout au plus pour les goélettes. *L'Impérieuse* était partie en fumée, et gros Jean comme devant, l'ennemi reprit le large, bien persuadé qu'il avait donné contre la frégate du diable en personne, ce qui n'était pas vrai comme vous allez le voir."

Ici, Caraquette entre dans des détails qui sortent du sujet; abrégeons son récit. Bien des années après un Anglais du nom de Mathew découvrit la frégate française toute couverte d'herbe

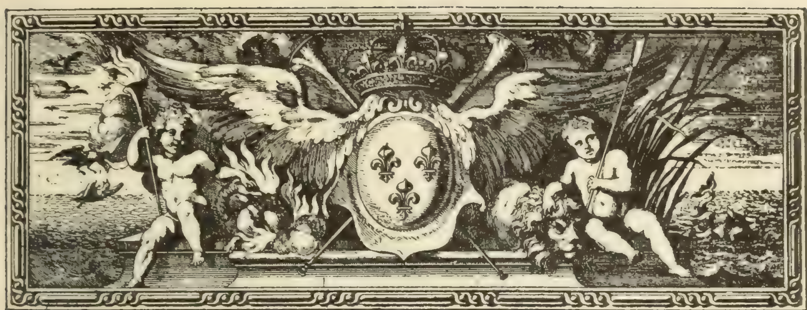
et dont la mâture se perdait dans la tête des arbres. Il retourna à Pictou chercher de l'aide pour ramener sa trouvaille, mais quand il revint la frégate avait encore disparu. Le chef des Micmacs, remplissant une promesse faite aux Français, pour le cas où les anglais viendraient à découvrir sa cachette, avait brûlé ce qui restait de *l'Impérieuse.*

Deux ans plus tard, un navire français mettait en panne à l'entrée du havre de Caribou. Une chaloupe armée prit le chemin que la frégate avait suivi cinquante-trois ans auparavant. L'équipage déterra un coffre-fort tout couvert de rouille et en rapporta le trésor de *l'Impérieuse.*



Phare de la pointe de la Renommée,

(Fame point) toutprès de Chlorydorme. Construction carrée, en bois peint en rouge, avec bâtisse contenant alarme à air comprimé, également en bois, mais peinte blanche. Lumière blanche fixe, accompagnée d'éclats de lumière rouge toutes les 20 secondes. La sirène se fait entendre par groupes de détonations en temps de brume.



APPENDICE

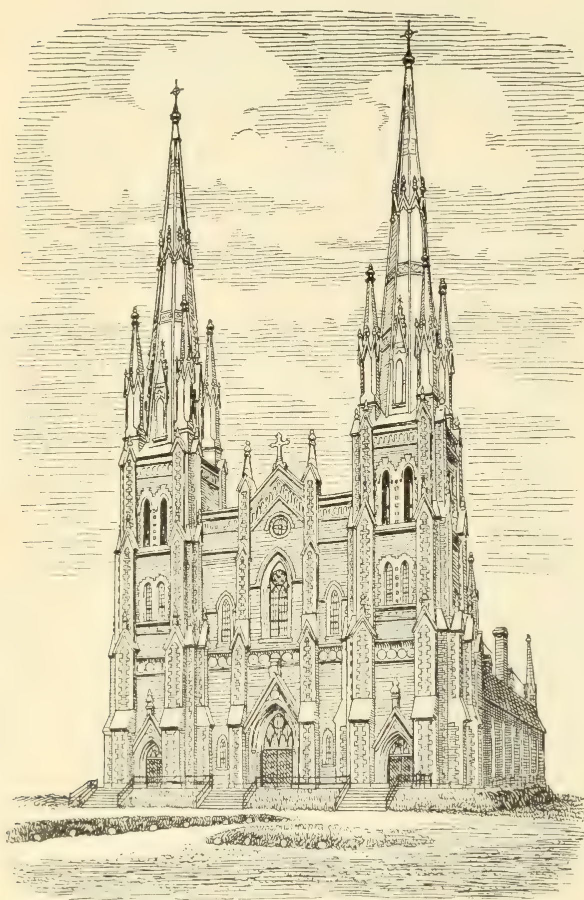
DE QUEBEC A SAINTE-ANNE DE BEAUPRE



LA dévotion à Sainte-Anne date des premières années de la colonie, elle y fut implantée, par des marins bretons miraculeusement échappés d'un naufrage. Se souvenant de leur bonne et chère Sainte-Anne d'Auray, ils avaient fait voeu de lui élever un sanctuaire dans la Nouvelle-France. Accomplissant cette promesse, ils firent bâtir sur la côte de Beaupré, une petite chapelle. Dès son érection ce modeste sanctuaire devint un lieu de pèlerinage, auquel, même les sauvages, venaient de tous les coins du Canada. Depuis, d'année en année, le nombre des pèlerins a augmenté et aujourd'hui ils se comptent par 200,000 annuellement. La Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario, a aménagé un vaste et confortable bateau, le *Beaupré*, spécialement destiné à les transporter de Montréal à Sainte-Anne. Il

en vient, non seulement de toutes les parties du Canada, mais aussi en grand nombre des Etats-Unis.

Revenant du pèlerinage, le Beaupré fait généralement escale à Québec, mais en descendant il passe devant la ville et se dirige vers le côté nord de l'île d'Orléans.



Eglise de la Nativité.—Beauport.

* * *

La première chose qui frappe nos regards, sur la côte nord, est la magnifique église gothique de BEAUPORT. La seigneurie de ce nom fut la première concession faite par la Compagnie des Cent-Associés, après qu'elle eut pris possession de son domaine du Canada. Elle fut accordée à un nommé Robert Giffard, en 1634. Elle passa plus tard dans la famille Juchereau Duchesnay, puis fut vendue par autorité de justice, en 1844, pour 8,300 louis.

La paroisse a été érigée, en 1674, sous le vocable de la Nativité de Notre-Dame.

Beauport est remarquable pour son bel asile d'aliénés qui fut fondé, en 1845, par trois médecins de Québec: les docteurs Joseph Morin, Joseph-Charles Frémont et James Douglass. Il fut d'abord installé dans les vastes écuries du colonel B. C. A. Gugy, aménagées pour cela. L'année 1850 vit surgir l'édifice actuel, auquel treize ans plus tard, on ajouta la coupole centrale. Deux fois, en 1854 et en 1875, l'asile fut partiellement endommagé par le feu; la seconde fois, l'incendie avait été allumé par une folle et une vingtaine de ces malheureuses y trouvèrent la mort.

Beauport fut souvent le champ de bataille entre Français et Anglais. En 1775, les Américains y commirent des déprédations, mais l'année suivante les habitants furent indemnisés de leurs pertes par le gouvernement de Sir Guy Carleton, qui se montra toujours si juste envers les Canadiens.

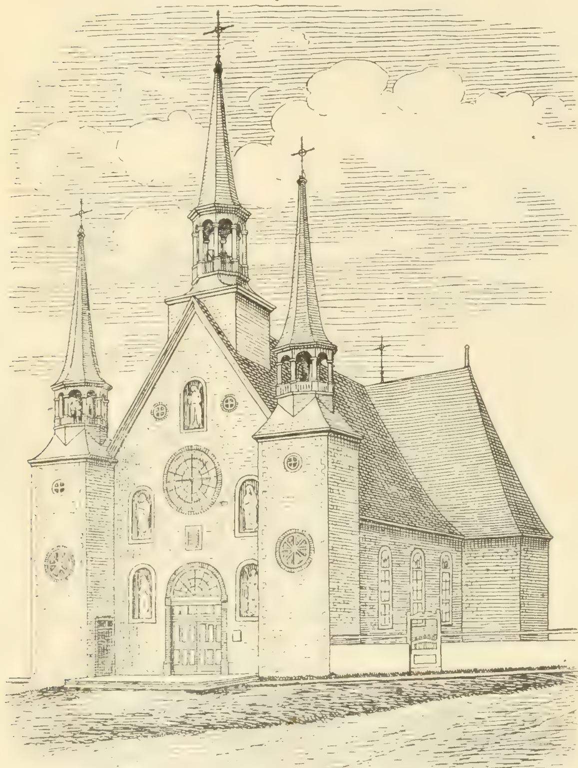
* * *

Un peu plus loin apparaît la belle, la magnifique chute de MONTMORENCY, tombant d'une hauteur de 240 pieds. Hélas! l'industrialisme menace de détruire ce spectacle grandiose de notre province canadienne française. La rivière Mnotmorency n'est pas considérable, mais elle arrive sur le bord d'un rocher perpendiculaire avec une grande vélocité, et tombant, s'étend en une large nappe d'eau d'une blancheur laiteuse qui ressemble presque à de la neige. En atteignant le fond une écume immense s'élève en masses ondoyantes. Lorsque le soleil déploie les couleurs brillantes et prismatiques de cette fine rosée, elle produit un effet d'une beauté inconcevable.

La rivière, la chute et le village de Montmorency doivent leur nom au duc Henri II de Montmorency, vice-roi de la Nouvelle-France, de 1620 à 1625. La paroisse dédiée à saint Grégoire, ne date que de 1890.

C'est près de là qu'eut lieu, le 31 juillet 1759, la fameuse bataille dans laquelle les français, avec 10 canons, repoussèrent le général Wolfe, qui attaquait leurs retranchements avec 118 pièces de canon et lui infligèrent une perte de près de 6,000 hommes.

A peu près vis-à-vis Montmorency, sur l'île d'Orléans, se dresse l'église de la paroisse SAINT-PIERRE. Erigée canoniquement, en 1679, elle eut pour curé, pendant près de quarante ans, le vieil évêque d'Esglis, coadjuteur de Monseigneur Briand, sous le titre d'évêque de Douglée. Nommé évêque de Québec après la résignation de Monseigneur Briand, il fut le premier évêque canadien de naissance.



Eglise de la Sainte-Famille.—Ile d'Orléans.

Un de ses premiers curés fut M. de Francheville dont nous avons fait la connaissance à la Rivière - Ouelle. M. de Francheville lui aussi, était un canadien. Né à Québec, en 1651, il avait fait ses études au collège des jésuites de cette ville; il avait été un condisciple et ami de l'illustre et brave explorateur Joliette. L'église dans laquelle officiait M. de Francheville était construite en colombages recouverts en enduits.

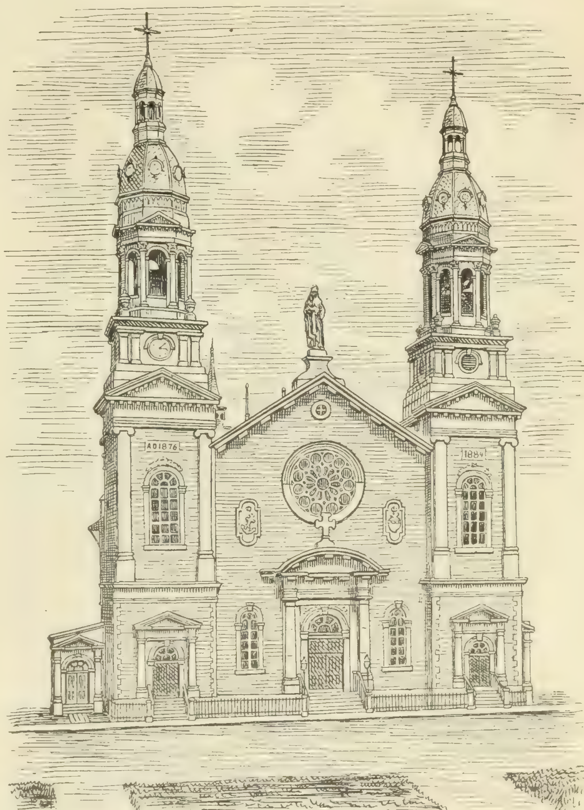
* * *

La falaise s'était abaissée un peu après avoir passé Québec, voilà qu'elle s'élève de nouveau en bas de Montmorency, et sur

les hauteurs nous apercevons l'église de la paroisse de l'ANGE-GARDIEN, qui date de 1669. Un peu plus loin, CHATEAU-RICHER, une des plus anciennes paroisses du Canada, puisqu'elle fut érigée dès 1661, sous le vocable de la Visitation de Notre-Dame.

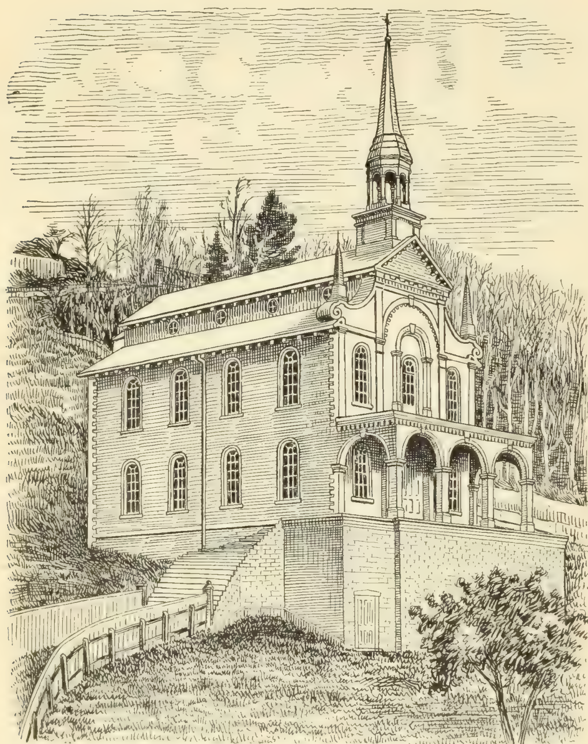
* * *

A peu près à égale distance entre cette place et Sainte-Anne de Beaupré, sur l'île d'Orléans, se trouve le village de la SAINTE-FAMILLE, érigé en paroisse par Monseigneur de Laval, la même année que celle du Château-Richer. Sa première église bâtie en 1676, était en pierre, mais elle avait un pauvre toit de chaume. Dix ans plus tard on lui donna une couverture en planches. La paroisse de la Sainte-Famille possède maintenant un beau couvent, tenu par les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame. Elles ont rudement gagné cette belle installation; les deux premières Soeurs qui y furent envoyées: Soeur de l'Assomption (Mademoiselle Marie Barbier) et Soeur Sainte-Anne (Mademoiselle Marie Anne Vérand) faillirent périr de froid et de misère.



Basilique de Sainte-Anne de Beaupré.

Nous voilà au terme de notre voyage. Le bateau nous a déposés au bout du long quai, qui conduit au village de SAINTE-ANNE DE BEAUPRE. En le laissant nous sommes à un pas de la belle basilique élevée, en 1876, par la reconnaissance du peuple canadien tout entier. Il y a plus de 250 ans, Monseigneur de Laval et la vénérable Marie de l'Incarnation racontaient les faveurs dont sainte Anne comblait déjà ceux qui venaient l'invoquer dans l'humble sanctuaire primitif. Elle n'a cessé depuis de répandre ses bienfaits, comme l'attestent les innombrables dons et *ex-voto* dont la basilique est remplie.



Scala Santa.—Sainte-Anne de Beaupré.

Dès 1658, la chapelle était devenue insuffisante pour la population qui s'était groupée autour, et l'on commençait la construction d'une église en face de l'endroit où est la basilique. C'était d'autant plus urgent que le fleuve semblait devoir engloutir la chapelle. Menacée à son tour, la nouvelle église ne put jamais être livrée au culte, bien qu'un miracle en ait, en quelque sorte, consacré les fondations. Un pauvre infirme, du nom de Louis

Guimond, désolé de ne pouvoir y travailler comme ses voisins, avait voulu y déposer, au moins, trois petites pierres, et s'était vu soudainement guéri.

En 1662, on bâtissait une autre église, bien humble encore, puisqu'elle était en colombages. Elle se trouvait à peu près à l'endroit où se voit la colonne fontaine. Enfin, quatorze ans plus tard, les habitants de Beaupré, encouragés par Monseigneur de Laval, se décidaient à élever une église en pierre, dont la chapelle commémorative occupe précisément le transcept.

Seule, elle fut épargnée, lorsqu'en 1759, par ordre de Wolfe, Alexandre Montgomery, frère du général du même nom qui devait venir mourir sous les murs de Québec, ravagea toute la côte nord.

Elle dura deux cents ans, mais elle tombait en ruine lorsque la basilique fut construite. Malgré le désir que l'on avait de la conserver, il fallut la démolir et se contenter de poser sur ses fondations la chapelle que nous voyons, en se servant de ses matériaux et de son antique ameublement autant que possible.

La basilique et ses environs sont remplis de souvenirs et d'oeuvres d'art remarquables, qu'il n'entre pas dans notre cadre de décrire. Il existe un guide spécial qui donne tous les renseignements que l'on peut désirer sur le pèlerinage de la Bonne Sainte-Anne de Beaupré.



Table des Matières

Anse-à-Beaufils 286
Anse-au-Griffon 272

Baie de Gaspé 276
Baie des Chaleurs 287
Baie Saint-Paul 178
Beaumont 166
Beauport 296
Bécancourt 48
Berthier 212
Berthierville 32
Bic 257
Boucherville 5

Cacouna 244
Cap-à-l'ours 271
Cap-de-Chatte 268
Cap de la Madeleine 45
Cap de la Madeleine 270
Cap d'Espoir 286
Cap-des-Rosiers 273
Cap Gaspé 275
Cap Rouge 77
Cap Santé 64
Cap Saint-Ignace 218
Cap Saint-Michel 16
Cap Tourmente 174
Champlain 50
Charlottetown 296
Château Richer 299
Chicoutimi 203
Cloridorme 272
Contrecoeur 21

Deschambault 62
Douglastown 278

Eboulements (les) 183

Fraserville 242

Gaspé 277
Grande-Grève 275
Grande-Rivière 287
Grande-Vallée 271
Grosse Ile 213

Ile-aux-Basques 255
Ile-aux-Coudres 179
Ile-aux-Grues 220
Ile-aux-Loups-Marins 225
Ile-aux-Oies 222
Ile Bonaventure 285
Ile-Canot 214
Ile Dupas 27
Ile Miscou 288
Iles du Lac Saint-Pierre 32
Ile d'Orléans 163
Ile Rouge 246
Ile Saint-Barnabé 259
Ile Sainte-Hélène 3
Ile du Prince-Edouard 289
Ilêts Méchins 265
Ile Verte 246

Kamouraska 240

La Chevrotière 61
Lac Saint-Pierre 35
L'Ange Gardien 298
Lanoraie 23
Lavaltrie 22
Leclercville 60
Les Ecureuils 67
Les Piliers 224
Lévis 163
L'Islet 223
Longueuil 3
Longue-Pointe 9
Lotbinière 61

Malbaie (Murray Bay 186
Matane 265
Métis 263
Montmagny 297
Montmorency 249
Mont Louis 269
Mont Sainte-Anne 281

Percé 280
Plateau 278
Pointe-au-Père 261
Pointe-aux-Trembles 10
Pointe-aux-Trembles, comté de Portneuf 73
Pointe-du-Lac 37
Port-de-la-Joye 290
Portneuf 63
Pot-à-l'eau-de-vie 243

Québec 81

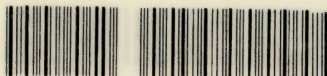
Repentigny 15
Rivière Caribou 292

Rimouski 260
Rivière-Ouelle 231
Rivière Maheu 171
Roche Avignon (Algernon Rock) 224

Saguenay 197
Saint-Alexis 207
Saint-Alphonse 207
Saint-André 241
Sainte-Angèle de Laval 44
Sainte-Anne-de-Beaupré 300
Sainte-Anne-de-la-Pérade 52
Sainte-Anne-de-la-Pocatière 229
Sainte-Anne-des-Monts 269
Saint-Antoine-de-Tilly 71
Saint-Augustin 75
Sainte-Croix 70
Saint-Denis 237
Saint-Fabien 255
Sainte-Félicité 265
Sainte-Famille 299
Sainte-Flavie 263
Saint-François de Sales 173
Sainte-Geneviève de Batiscan 51
Saint-Georges 278
Saint-Irénée-les-Bains 184
Saint-Jean, *île d'Orléans* 172
Saint-Jean-Deschaillons 59
Saint-Jean-Port-Joli 224
Saint-Laurent 165
Sainte-Luce 263
Sainte-Marguerite 214
Saint-Michel-de-Bellechasse 168
Saint-Nicholas 76
Saint-Octave de Métis 264
Sainte-Pétronille 164
Saint-Pierre 298
Saint-Pierre-les-Becquets 51
Saint-Pierre-de-la-Malbaie 278
Saint-Roch-des-Aulnaies 227
Saint-Romuald 78
Saint-Simon 255
Saint-Sulpice 20
Saint-Vallier 172
Sillery 79
Sorel 24

Tadoussac 191
Trois-Pistoles 247
Trois-Rivières 38

Varennes 13
Verchères 17


a39003 004160072b

